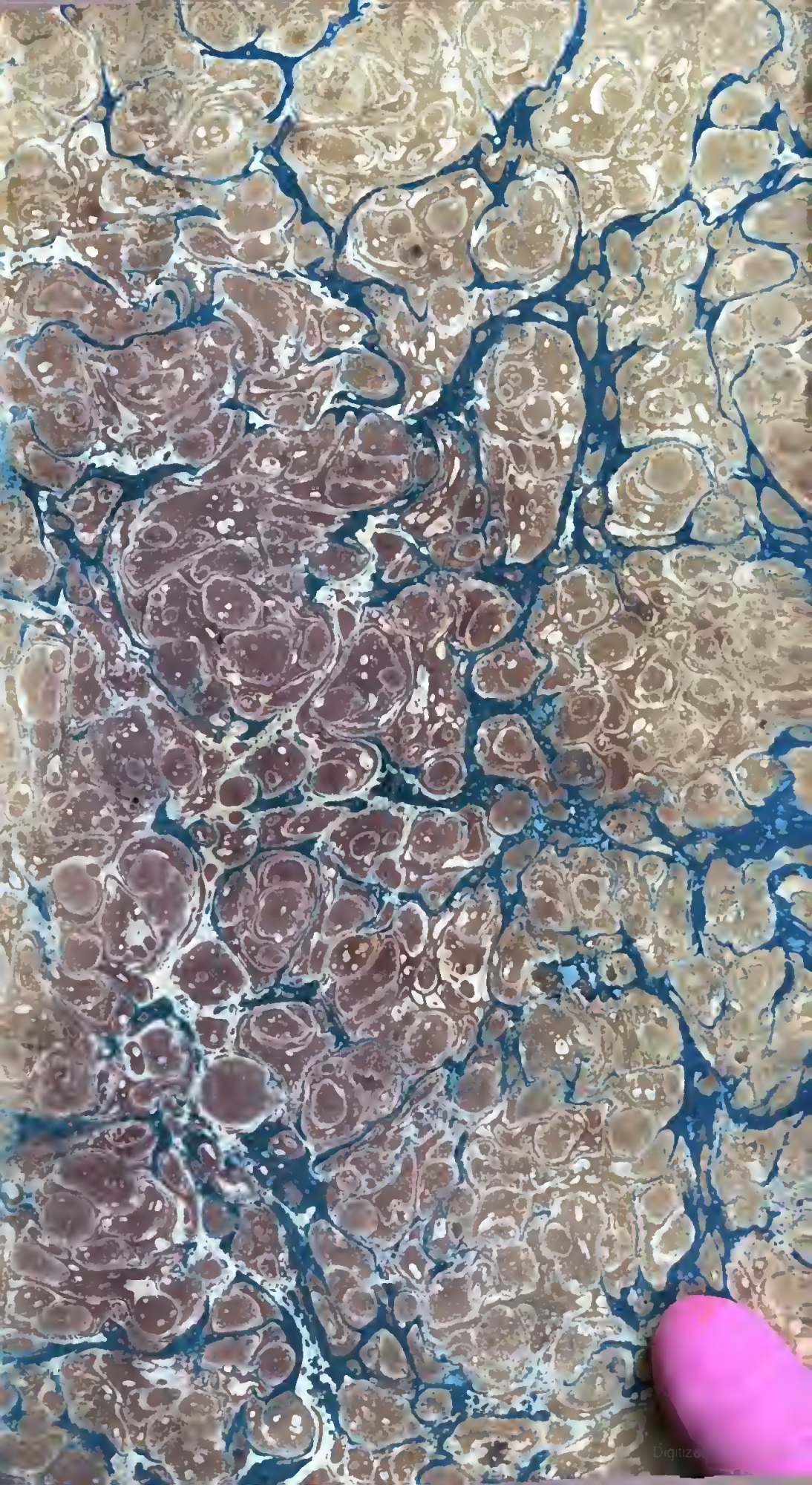


3573

Palat. XXXVI. 18

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

IX.

58385

COURS ÉLÉMENTAIRE
D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU

LETTRES DE Mme D'IVRY A SA FILLE,

PAR Mlle M. DE B******.

DÉDIÉ A S. A. I. ET R. MADAME MÈRE.

HISTOIRE MODERNE.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

१२३८

COURS

ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE XLV.

Empire grec pendant le douzième siècle. — Règnes de Jean Comnène, Manuel Comnène, Alexis II, dit le Jeune, Andronic et Isaac l'Ange. — Empire d'Allemagne, et coup-d'œil sur l'Italie pendant la durée de ce même siècle.

Nous allons aujourd'hui, ma chère Aline, commencer l'histoire du douzième siècle. On remarque qu'il fut celui où les études, fort négligées depuis le règne de Charlemagne, se renouvelèrent et se relevèrent de l'état d'abandonnement où elles étaient tombées. Cette heureuse révolution fut due à l'établissement de plusieurs écoles, qu'on nomma dans la suite *universités*, parce qu'on y enseignait toutes les sciences. Celle de Paris, la plus ancienne de toutes, fut

aussi la plus florissante et la plus fréquentée. Mais la théologie scholastique occupait alors presqu'entièrement ; ce n'est véritablement que dans le quatorzième siècle qu'on vit poindre l'aurore de la renaissance des lettres, qu'une foule d'heureuses circonstances développa dans le quinzième. Les troubadours marchant à la suite de l'aimable chevalerie, soutenaient seuls, dans les siècles précédens, les efforts chancelans de la poésie. Au milieu des champs de l'ignorance et de la superstition, leur muse, naïve et simple, chantait la vaillance, l'honneur, la galanterie ; elle célébrait les héros, et préparait le retour de la lumière.

Mais craignons de trop nous arrêter avec ces séduisans troubadours, et hâtons-nous de reprendre la suite des événemens historiques. Nous avons laissé l'empire grec sur la fin du règne d'Alexis Comnène. Ce prince, dont sa fille Anne Comnène a tracé l'histoire détaillée, mourut en 1118. Je me suis assez étendue sur lui dans l'histoire de la première croisade, pour n'avoir pas besoin de revenir sur les dernières années de son règne. On prétend que l'impératrice Irène, qui avait pris en aversion son fils

Jean, fit tous ses efforts pour porter Alexis à exclure ce prince du trône impérial, et à y placer Nicéphore-Bryenne, époux de sa fille Anne. On ajoute qu'Irène troubla même les derniers momens d'Alexis, par les reproches qu'elle lui adressa sur ce qu'il se refusait à remplir ses vœux.

Jean Comnène, remarquable par sa beauté, qui le fit surnommer Calo-Joannes, l'était aussi par de grandes qualités. Malgré l'inconcevable aversion de sa mère, qui le peignait à son époux comme un prince stupide, violent et emporté, les historiens grecs et latins conviennent qu'il était né doux, clément, libéral, et que, par la sagesse de son administration, autant que par sa valeur, il fut le plus brillant ornement de la maison des Comnène. On n'excuse l'éloignement de l'impératrice Irène pour son fils, que par sa grande prédilection pour sa fille qu'elle adorait et voulait placer sur le trône. Jean Comnène dut en quelque sorte user de ruse et presque de violence pour soutenir ses droits; il fut obligé de forcer la garde du grand palais, d'en faire enfoncer les portes pour se faire proclamer empereur. Les gardes, tous dévoués à l'impératrice, refusaient l'entrée au

prince Jean, quoiqu'il leur montrât le cachet impérial, que son père mourant lui avait donné ou laissé prendre.

Le premier soin de Jean Comnène fut de prévenir, par sa diligence, l'effet des intrigues de sa mère et de sa sœur. Il pourvut des principales dignités les plus zélés de ses partisans, et décora Isaac, son frère, du titre de sébastocrator.

Malgré ces précautions, il n'y avait pas encore un an qu'il régnait, lorsqu'il pensa être assassiné par ses propres gardes, qu'Anne Comnène avait gagnés, L'irrésolution de Nicéphore-Bryenne et sa timidité sauvèrent l'empereur : la conjuration fut découverte, et les coupables ne furent punis que par la confiscation de leurs biens; encore leur furent-ils rendus peu de temps après. On dit qu'Anne Comnène, désespérée de la faiblesse de son mari, se plaignit, comme d'une injustice de la nature, de n'être pas homme plutôt que lui. L'impératrice Irène ne fut point accusée d'avoir trempé dans le complot; elle s'en expliqua même de manière à ne laisser aucun doute sur son innocence.

Cependant les Turcs, ayant appris la mort d'Alexis, crurent pouvoir rompre

la paix qu'ils avaient faite avec ce prince; ils ravagèrent la Phrygie et prirent la ville de Laodicée. A cette nouvelle, Jean Comnène passa dans l'Asie à la tête de son armée, reprit Laodicée; et, dans la campagne suivante, il enleva plusieurs places dans la Phrygie et dans la Pamphilie, dont les Turcs s'étaient emparés.

Quelques années après, les Turcs-Patzinaces passèrent le Danube, et, avec une formidable armée, dévastèrent la Thrace de tous côtés. L'empereur employa d'abord les voies de la négociation; elles furent sans effet; il leur livra bataille, en fit un grand carnage, et les força de prendre la fuite. Pour conserver le souvenir de cette journée, où il donna des preuves d'un grand courage, Jean Comnène institua une fête qu'il nomma celle des Patzinaces. L'empereur vainquit ensuite les Serviens, et peu après désigna pour son successeur Alexis, son fils aîné; il lui donna les brodequins de pourpre, et créa césars les trois autres princes, Andronic, Isaac et Manuel.

Il repassa ensuite en Asie pour arrêter les irruptions du sultan d'Iconium, reprit la ville de Castamone, et s'empara de plusieurs places dans l'Arménie, fit

beaucoup de prisonniers, et rapporta un butin immense.

La campagne suivante ne lui fut pas aussi favorable; et la désertion de Jean Comnène, son neveu, fils d'Isaac, qui abandonna son oncle pour passer dans le camp ennemi où, peu de jours après, il embrassa le mahométisme, et épousa une fille du sultan d'Iconium; cette désertion, dis-je, et cette apostasie, affligèrent vivement l'empereur. Craignant d'ailleurs que son neveu n'informât les Turcs du mauvais état où se trouvait alors son armée, il prit le parti de se retirer, et fut harcelé dans sa retraite.

De nouveaux chagrins l'attendaient à Constantinople. Il perdit successivement, dans la même année, ses deux fils aînés. Sa douleur fut extrême; mais elle ne lui fit point perdre de vue le projet qu'il avait formé, dès le commencement de son règne, de recouvrer sur les princes latins la ville d'Antioche, que l'empereur Alexis avait inutilement réclamée.

Boémond II n'avait laissé en mourant qu'une fille nommée Constance. Raimond, fils de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, épousa cette princesse et fut reconnu prince d'Antioche. C'est ce nouveau souverain que Jean Comnène tenta

de déposséder : il s'approcha de cette ville ; et les habitans lui envoyèrent une députation qui lui fit concevoir de favorables espérances ; mais elles furent bientôt détruites. Les députés voulurent exiger de lui des conditions qui le mirent en fureur : n'osant cependant employer la force pour entrer dans la ville, il se contenta d'abandonner les faubourgs au pillage. Il alla passer l'hiver dans la Cilicie, et fut blessé à la chasse, par accident, d'une flèche empoisonnée qui tomba de son carquois, comme il combattait un sanglier. Cette blessure, d'abord négligée, eut des suites fâcheuses ; elle le conduisit au tombeau dans la vingt-cinquième année de son règne. Il mourut l'an 1143, universellement regretté de ses sujets, dont il s'était fait autant aimer par sa douceur, la pureté de ses mœurs et la sagesse de sa conduite, qu'il s'était fait craindre de ses ennemis par son courage et ses talens militaires.

Peu de jours avant sa mort, il avait déclaré son successeur Manuel, le plus jeune des deux fils qui lui restaient ; il le choisit comme étant plus digne du trône qu'Isaac son aîné, prince violent et cruel, et d'ailleurs lâche et pusillanime.

Manuel Comnène n'eut pas plutôt été

salué empereur, qu'il se hâta de se faire proclamer dans la capitale de l'empire, pour prévenir les entreprises d'Isaac son frère. L'officier chargé des ordres de Manuel fit plus ; il fit arrêter Isaac, et l'enferma dans un monastère. Manuel suivit de près ses députés, et s'empressa de rendre la liberté à son frère. Pensant n'en avoir plus rien à craindre, il passa en Orient pour s'opposer aux incursions de Masoud, sultan d'Iconium. Il le battit et lui accorda la paix ; mais le sultan la rompit presqu'aussitôt; et ayant été vaincu dans deux batailles, il s'enfuit à Iconium, d'où il se sauva dans les montagnes pour y être plus en sûreté. Manuel le poursuivit avec la plus grande partie de ses troupes; mais le reste fut surpris dans un défilé par la garnison d'Iconium ; et les Grecs allaient être enveloppés de tous côtés, lorsque Manuel vint a leur secours. Ses efforts pour les dégager eussent été vains, s'il n'eût fait courir le bruit que le sultan avait été tué. Cette fausse nouvelle mit l'épouvante parmi les Turcs ; et les Grecs, remplis d'un nouveau courage, les forcèrent à se retirer. Peu après Manuel pensa tomber entre les mains des Turcs, et revint à Constantinople, où il faisait

de nouveaux préparatifs pour retourner en Asie, lorsque le sultan lui envoya demander la paix, en offrant de lui rendre plusieurs places qu'il avait enlevées aux Grecs. L'empereur accepta ses propositions, et le traité fut signé.

Manuel fit ensuite la guerre à Raimond, prince d'Antioche. Après l'avoir défait dans une sanglante bataille, il consentit à lui accorder la paix, à condition qu'il se reconnaîtrait son vassal. Manuel ne se prêta à cet accommodement, que sur la nouvelle qu'il reçut qu'une formidable armée de chrétiens était en marche pour passer en Orient. Ils avaient à leur tête l'empereur Conrad III, et Louis VII, roi de France. Manuel et le sultan, qui craignaient également pour leurs états, s'entendirent pour détruire cette armée. Conrad partit le premier avec plus de cent mille hommes. Manuel avait donné ordre de lui tendre des piéges dans les passages difficiles; ce qui fit périr un grand nombre d'Allemands, et occasiona de fréquentes escarmouches entre les deux nations. Les Grecs livrèrent d'ailleurs aux croisés des vivres de mauvais aloi, des farines mêlées de chaux; et cette perfidie, jointe à celle de leur donner

des guides infidèles, les livra sans défense au pouvoir des Turcs : à peine se sauva-t-il un dixième de l'armée de Conrad.

Louis VII, qui était parti après cet empereur, fut reçu à Constantinople avec des honneurs extraordinaires. Manuel lui donna les plus fortes assurances de son zèle : mais Geoffroi, évêque de Langres, n'y fut point trompé, et mit le roi de France sur ses gardes. Cette seconde croisade tourna au surplus fort malheureusement pour Conrad et pour Louis VII. Celui-ci, à son retour, rencontra la flotte impériale qui combattait contre celle des Siciliens : son vaisseau fut attaqué par les Grecs ; et il courait risque de tomber entre leurs mains, s'il ne se fût sauvé dans un navire sicilien. Roger, premier roi de Sicile, frère de Roger qui avait gouverné cette île sous le titre de duc, avait déclaré la guerre à Manuel, et cette diversion fut assez utile aux princes croisés. Ce premier roi de Sicile se rendit redoutable aux Grecs : ayant armé une puissante flotte, il leur enleva plusieurs places importantes, entr'autres, l'île de Corfou. Il débarqua ensuite es troupes dans la terre ferme, pilla ls'Acarnanie, l'Etolie et le reste de la

côte, prit les villes de Thèbes et de Corinthe, et revint à Corfou avec un immense butin. Il emmena ce qu'il y avait dans ces villes d'habitans aisés, et transporta en Sicile les ouvriers qui travaillaient aux étoffes de soie, et, par les manufactures qu'il établit, procura à son royaume de prodigieuses richesses. Manuel équippa de son côté une flotte de mille vaisseaux ; et s'étant mis lui-même à la tête de son armée de terre, il vint assiéger Corfou ; mais il éprouva une opiniâtre résistance, et ne put parvenir à réduire cette île que par la famine. Il voulut ensuite entreprendre la conquête de la Sicile ; mais sa flotte fut dispersée par une tempête qui lui fit perdre un grand nombre de vaisseaux ; et lui-même eut peine à se sauver. Il se dédommagea de cet échec en marchant contre les Serviens, qui s'étaient révoltés ; il les vainquit, et les força de se réfugier dans les montagnes.

La mort du roi Roger, qui arriva quelque temps après, favorisa Manuel ; il enleva plusieurs places à Guillaume, fils et successeur de Roger. Ce prince, qui n'avait aucune des grandes qualités de son père, se vit réduit à demander la paix ; mais il ne put l'obtenir qu'après

avoir lui-même vaincu les Grecs. Manuel passa ensuite dans la Dalmatie, réduisit ces peuples à implorer sa Clémence, et tourna ses armes contre le roi de Hongrie, qui avait secouru les Dalmates. L'empereur l'obligea bientôt à lui demander humblement la paix, et revint à Constantinople couvert de gloire.

Des guerres contre les sultans d'Iconium et d'Alep l'occupèrent ensuite plusieurs années. Dans un moment où Noradin, sultan d'Alep, l'attaquait vivement, Manuel s'allia, pour le repousser, avec Baudouin III, roi de Jérusalem, et le prince d'Antioche. Cette guerre entre les Grecs et les Musulmans fut longue et désastreuse; Manuel se vit plusieurs fois dans un danger éminent; et l'on dit que le sultan d'Iconium finit par lui offrir la paix par un motif de compassion.

Manuel fut plus heureux contre les Turcs; il envoya contre eux Jean Bataze, son neveu, et Constantin-Ducas. Ces deux généraux eurent un moment le dessous; mais l'empereur ayant marché à leur secours, les Grecs remportèrent une grande victoire, et les Turcs s'estimèrent heureux d'obtenir la paix. Les fatigues et les inquiétudes avaient sensi-

blement altéré la santé de l'empereur; il tomba dans une maladie de langueur, et mourut l'an 1180, sans avoir rien réglé pour le gouvernement, relativement à la minorité de son fils, qui n'avait encore que douze à treize ans. Manuel avait régné près de 38 ans; il n'avait eu que des filles de Berthe, sa première femme : sa seconde épouse, à qui quelques auteurs donnent le nom de Marie, d'autres celui de Xéna, lui donna un fils, Alexis II, dit le Jeune, qui lui succéda.

Ce prince, qui était encore dans l'adolescence, n'étant point en état de gouverner lui-même, sa mère prit les rênes de l'empire, et donna sa confiance au prince Alexis Comnène, neveu de Manuel et protosebaste. Ce prince abusa de son pouvoir; et comme l'impératrice ne faisait rien que par ses conseils, il lui attira la haine de tous ceux qui, sous le règne précédent, avaient exercé les principales dignités. Les mécontens répandirent que le protosebaste aspirait à usurper l'empire; et l'on accusa l'impératrice d'avoir pour lui des complaisances criminelles. Les grands conspirèrent contre sa vie; et Marie, sœur de l'empereur, suborna des assassins pour le poignarder. Le complot fut découvert; et le protosebaste

ayant fait arrêter les coupables, les traduisit devant le tribunal de l'empereur. La princesse Marie eut le temps de se réfugier dans une église, et intéressa vivement le peuple à son sort. L'impératrice et son ministre tentèrent vainement d'arracher la princesse de son asile. L'entrée en fut défendue par ses partisans ; et après un long combat, le patriarche porta les uns et les autres à un accommodement : il obtint une amnistie pour les conjurés.

Pendant ce temps-là, le sultan d'Iconium ayant appris la mort de Manuel, reprit les armes contre les Grecs, et envahit plusieurs provinces, sans que le nouvel empereur se mît en devoir de les défendre. Le peuple, déjà irrité, éclata en murmures séditieux; et Andronic-Comnène saisit ce moment pour exécuter le projet qu'il avait formé de s'emparer de la couronne impériale. Il était fils d'Isaac Comnène, le troisième des fils de l'empereur Alexis I. Manuel Comnène, son cousin-germain, l'avait tenu long-temps en prison pour sa mauvaise conduite, et parce qu'il avait pris part dans une conspiration contre sa personne. Ce prince ambitieux et intrigant, avait eu l'adresse de s'évader deux fois,

et ses aventures méritent de figurer dans un roman; mais, pour abréger, je me contenterai de vous dire qu'après avoir erré dans diverses cours, il obtint la permission de revenir à Constantinople dans les dernières années du règne de Manuel. La mort de cet empereur, les cabales et les troubles qui s'élevèrent par la mauvaise conduite de ceux qui gouvernaient sous l'autorité du jeune Alexis, réveillèrent l'ambition d'Andronic; il affecta de prendre un grand intérêt au déplorable état où se trouvaient les affaires du gouvernement, indiqua les moyens les plus sûrs de les rétablir. Il était encore alors en espèce d'exil dans la ville d'Ancum, où Manuel l'avait envoyé. On le pressa de revenir à Constantinople; il y fut reçu avec des honneurs extraordinaires, comme le restaurateur de l'empire. Le peuple, également irrité contre l'impératrice et contre son ministre, attendait avec impatience qu'Andronic vînt le délivrer de sa tyrannie. Il fit la plus grande diligence, surprit le protosebaste, le fit arrêter au milieu de la nuit, et, peu de jours après, lui fit crever les yeux. Andronic ne s'en tint pas là; il fit massacrer un grand nombre de Latins établis à Constanti-

nople, et qui se distinguaient par leur attachement et leur fidélité à l'empereur. Ce fut le motif de leur condamnation. Andronic ordonna de les exterminer, sans distinction d'âge, de sexe et de condition; et il livra au pillage leurs maisons, qui regorgeaient de richesses.

Après cette exécution, bien propre à répandre la terreur, Andronic vint se prosterner aux pieds de l'empereur, et affectant un saint respect pour le jeune souverain, il salua froidement sa mère, et ne se mit point en peine de cacher la haine qu'il lui portait. Il se fit rendre compte des affaires du gouvernement, prit les rênes de l'empire, et donna des ordres très-sévères sur toutes les parties de l'administration; mais il eut soin de procurer au jeune Alexis tout ce qui pouvait flatter son goût pour le plaisir, et lui attacha des surveillans qui ne permettaient pas qu'on lui parlât d'aucune affaire sérieuse. Andronic récompensa ceux qui l'avaient aidé à usurper le souverain pouvoir, exila les seigneurs qui lui faisaient ombrage, fit crever les yeux à quelques-uns, et se défit par le poison de ceux qu'il n'osait attaquer ouvertement. La princesse Marie fut sa première victime en ce genre; et bientôt après,

Andronic, n'étant point encore satisfait du rang qu'il occupait dans l'empire, entreprit d'éloigner l'impératrice pour usurper plus facilement le trône. Il fit courir le bruit qu'elle entretenait de criminelles intelligences avec Bela, roi de Hongrie. Sur ce prétexte, il la fit condamner à être enfermée dans un monastère : elle y souffrit la faim et la soif, et fut traitée outrageusement. Le tyran ne borna point là sa vengeance : pour assouvir sa haine contre cette princesse, il assembla des juges qui lui étaient vendus; ils la condamnèrent à mort pour un prétendu crime de trahison. Andronic força le jeune empereur de signer l'arrêt; mais ceux qu'il chargea de l'exécution refusèrent de se prêter à un si horrible forfait. Alors, il prit le parti de la faire étrangler par les ministres de ses empoisonnemens, et ordonna que son corps fût jeté à la mer. Délivré de l'impératrice, Andronic résolut de se faire déclarer empereur, et de vils courtisans proposèrent, dans une assemblée des grands, comme l'unique moyen de rétablir l'ordre dans l'empire, d'associer au trône un prince qui joignait à des talens supérieurs pour gouverner, une longue expérience. Dans l'instant où le

proclama en ces termes : *Longues années aux empereurs Alexis et Andronic.* Le lendemain on réitéra dans la grande église la même proclamation ; mais Andronic, en raison de son âge, voulut être nommé le premier. Il promit, il protesta hautement qu'il n'acceptait l'empire que pour soulager Alexis ; et le monstre avait déjà ordonné la mort du jeune empereur. Dès la nuit suivante trois ministres de sa barbarie étranglèrent Alexis avec la corde d'un arc. Ce prince infortuné n'avait encore que quinze ans ; il fut immolé en 1183, dans la quatrième année de son règne. Il avait été fiancé avec Agnès de France, fille de Louis VII, roi de France. Cette princesse avait été amenée à Constantinople à l'âge de huit ans, pour être élevée dans les usages des Grecs.

Tout couvert du sang d'Alexis, le cruel Andronic traîna à l'autel la princesse Agnès ; il crut, en l'épousant, étouffer une partie des murmures qu'avait excité son crime ; et, par une feinte apparence de repentir, il appaisa le cri général des peuples de l'empire. Le patriarche et les évêques de Constantinople eurent la lâche complaisance de l'absoudre du serment de fidélité qu'il

avait prêté aux empereurs Manuel et Alexis; ils obtinrent en récompense divers priviléges.

Mais les villes de Nicée et de Pruse, dans la Bithyine, refusèrent de reconnaître cet usurpateur. Il marcha contre Nicée, assiégea cette place, éprouva de la part des habitans une résistance opiniâtre, qui l'irrita tellement, qu'il se porta à un excès de barbarie dont l'histoire n'avait point fourni d'exemple. La garnison de Nicée était commandée par Théodore Cantacuzène et par Isaac l'Ange, qui depuis fut empereur. Furieux contre ces deux commandans, Andronic se fit amener de Constantinople Euphrosine, mère d'Isaac l'Ange, et la fit attacher au haut d'un bélier dont il battait les murailles. Cet horrible spectable redoubla le courage des assiégés; ils ne cessèrent point de tirer sur les travailleurs, leur tuèrent beaucoup de monde, brûlèrent leurs machines, et firent enfin de si grands efforts de valeur qu'ils parvinrent à délivrer Euphrosine, dont ils avaient admiré la constance et la fermeté. Quelques jours après, la perte de Théodore Cantacuzène, qui fut tué pour s'être imprudemment avancé à la rencontre d'An-

dronic, vint porter la désolation et le découragement dans le cœur des assiégés. La division se mit parmi eux, et l'évêque vint trouver Andronic pour implorer sa clémence et sa miséricorde envers les habitans. Le féroce Andronic feignit d'être vivement touché; il parut disposé à pardonner; mais dès qu'il fut maître de la place, il ordonna la mort de plusieurs des principaux citoyens, en exila quelques-uns, et en précipita d'autres du haut des murailles; il épargna cependant Isaac l'Ange, et lui permit d'aller à Constantinople. Andronic marcha ensuite contre la ville de Pruse, la prit d'assaut, et traita les habitans avec la plus grande inhumanité. Il apprit vers ce même temps la révolte de l'île de Chypre. Isaac, qui prit le surnom de Comnène, parce que sa mère était sœur de l'empereur, venait de se déclarer souverain de cette île, dont on lui avait donné le gouvernement; et à peine y fut-il établi, qu'il y exerça la plus cruelle tyrannie. D'un autre côté, Alexis Comnène, autre neveu de l'empereur Manuel, exilé par Andronic, s'était réfugié auprès de Guillaume II, roi de Sicile, et lui avait persuadé de faire la guerre à Andronic. Les troupes sici-

liennes, après avoir pris Durazzo, assiégèrent Thessalonique par mer et par terre, s'en rendirent maîtres par la trahison du gouverneur, et marchèrent sur Constantinople. Andronic venait alors de découvrir une conspiration qui s'était formée pour le renverser du trône; il avait fait arrêter les auteurs du complot, et les condamna tous à perdre la vue. Ce tyran regardait la plupart de ses sujets comme des ennemis, et se persuada qu'il assurerait sa vie en exterminant tous les grands de l'empire. Il établit un tribunal composé de juges aussi cruels que lui, qui tous opinèrent pour faire mourir ceux qu'il avait exilés ou qu'il tenait dans les prisons. On devait les amener dans un même lieu pour les faire exécuter, lorsque Manuel Sebastocrator, l'un des fils d'Andronic, lui fit les plus fortes représentations sur le grand nombre de victimes qu'il allait immoler, et déclara qu'il ne consentirait jamais à une si barbare exécution. Andronic la suspendit, et dans le trouble qui l'agitait, il voulut savoir quel serait son successeur. Le magicien qu'il consulta lui fit voir dans un bassin d'eau bourbeuse les deux premières lettres du nom d'Isaac.

Les soupçons d'Andronic tombèrent sur Isaac Comnène, qui s'était emparé de l'île de Chypre. Etienne, premier ministre d'Andronic, lui fit craindre que l'opération magique ne regardât Isaac l'Ange. Le tyran le supposait trop lâche pour rien entreprendre contre lui; mais le ministre, défiant, crut devoir à tout événement s'assurer de sa personne, et donna ordre de l'arrêter. Isaac regarda sa perte inévitable s'il se laissait conduire au tyran, et se révoltant contre l'injustice d'Étienne, il courut sur lui le sabre à la main, lui fendit la tête, et mit en fuite le détachement qui voulait le conduire au palais. Après cet exploit, Isaac se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie. Le peuple, qui l'aimait autant qu'il détestait Andronic, se souleva contre ce tyran, brisa les portes des prisons, prit les armes en faveur d'Isaac, et le proclama empereur. L'un des gardiens de l'église alla détacher la couronne de Constantin, qui était au-dessus du grand autel, et la mit sur la tête d'Isaac. Il fit d'abord difficulté de l'accepter; mais bientôt il céda aux instances de ses partisans, et fut promené en pompe dans toute la ville. Andronic, alarmé de ce soulèvement, fit tirer sur

le peuple, et tira lui-même du haut d'une tour de son palais ; mais voyant que la force était inutile, il harangua les mutins, et offrit de se démettre de l'empire en faveur de Manuel son fils ; on ne lui répondit que par de sanglantes invectives, et l'on enfonça les portes du palais : il prit alors le parti de la fuite, et s'embarqua sur une galère avec sa femme Agnès, fille de Louis VII, roi de France, et fit voile vers la Scythie. Les vents contraires ne lui permirent pas d'y arriver ; il fut bientôt atteint par les galères envoyées à sa poursuite ; on l'amena aux pieds d'Isaac l'Ange avec une chaîne au cou et les fers aux pieds. Le peuple l'accabla d'imprécations, l'assomma de coups de poings, lui cassa les dents, lui arracha la barbe et les cheveux. Isaac lui fit couper la main droite, ordonna de l'enfermer dans le palais, de lui faire endurer la faim et la soif. Quelques jours après on lui arracha un œil, et il fut promené sur un chameau, la tête nue, et couvert de haillons ; le peuple continua de le frapper, mais l'on prétend qu'Andronic soutint tous ces outrages et ces indignes traitemens sans dire autre chose que ces mots : *Kyrie eleison.* Il fut ensuite mené

au théâtre, et pendu par les pieds. Deux soldats italiens achevèrent de le tuer, et l'on jeta son corps dans une des caves de l'hyppodrome. Quelques personnes charitables l'en tirèrent peu après pour l'enterrer dans un monastère.

C'est ainsi que périt à l'âge de soixante-treize ans le cruel Andronic, après avoir régné environ deux ans.

Sa barbarie envers Alexis-le-Jeune et l'impératrice sa mère, vous disposera sans doute, ma chère Aline, à lui accorder peu de pitié; mais il faut cependant convenir qu'Isaac l'Ange laissa exercer contre cet infortuné une trop grande vengeance : par respect pour le rang qu'il avait occupé, il eût dû le soustraire aux excès de la fureur du peuple. Nous verrons bientôt qu'Isaac éprouva lui-même les revers du sort, et que sa fin ne fut guère plus heureuse que celle d'Andronic.

Constantin-Ducas, aïeul d'Isaac l'Ange, avait illustré sa famille par son mariage avec Théodora, la dernière des filles d'Alexis Comnène, premier du nom. Ce fut lui qui prépara la fortune de ses descendans, et son petit-fils, Isaac l'Ange, monta sur le trône impérial en 1185. Ce nouvel empereur donna d'abord de

grandes espérances; il rappela les exilés, rendit les biens à ceux qu'Andronic avait injustement dépouillés, et fit de grandes largesses à son avénement. Il fit ensuite avec succès la guerre aux Siciliens, remporta sur eux une grande victoire, et força Guillaume II à lui demander la paix. La guerre contre le sultan d'Iconium, qui fit une irruption dans la Thrace, ne fut pas tout-à-fait aussi glorieuse pour les Grecs, et la révolte des Valaques donna de grands embarras à l'empire. Ces peuples, les Valaques, habitaient les environs du mont Hémus; tributaires de l'empire, ils se révoltèrent à l'occasion des fortes contributions qu'on voulut exiger d'eux lors du mariage d'Isaac avec Marguerite, fille du roi de Hongrie. L'empereur marcha en personne contre ces rebelles, et les surprit dans les montagnes, où ils s'étaient réfugiés. Mais deux chefs passèrent dans la Scythie, et revinrent avec de grandes forces aussitôt qu'Isaac fut éloigné : ses généraux furent battus; l'entière défaite des Grecs rendit les rebelles maîtres de leur camp, de leurs drapeaux, et même des habits des généraux dont les chefs des révoltés se revêtirent. Vers le même

temps, Alexis Uranus, envoyé par Isaac pour remplacer Jean Cantacuzène, son beau-frère, dont la maladresse avait causé la gloire des rebelles, Alexis Uranus profita de la circonstance favorable à son ambition, pour se revêtir de la pourpre : s'étant fait proclamer par les troupes, il marcha droit à Constantinople. Les habitans lui en fermèrent les portes; et après avoir employé en vain tous les moyens de les réduire par la force des armes, il résolut de les prendre par la famine. Isaac l'Ange, manquant de courage en ce moment, au lieu de penser à se défendre, assemblait des moines dans son palais, et les conjurait de demander à Dieu, par leurs prières, la fin de cette guerre civile. Conrad, fils du marquis de Monferrat, qui avait épousé une sœur de l'empereur, vint ranimer sa valeur, et lui faire sentir que les prières seraient inutiles tant qu'il ne marcherait point lui-même contre l'usurpateur. Isaac se décida à suivre le conseil de son beau-frère, et se mit avec lui à la tête de ses armées : les rebelles furent vaincus, et Alexis Uranus périt dans la bataille. Mais à peine cette révolte était étouffée, qu'on apprit qu'un certain Théodore

Mangatte avait pris à Philadelphie le titre de roi. L'empereur marcha contre lui, et finit par se faire livrer Théodore, qui fut enfermé dans une étroite prison. C'est vers ce temps qu'eut lieu une nouvelle croisade, et nous verrons dans l'histoire d'Allemagne de quels indignes artifices Isaac l'Ange usa envers les croisés, et particulièrement envers l'armée de l'empereur Frédéric, lors de son passage dans la Terre-Sainte.

Un imposteur, nommé Alexis, se prétendant fils de l'empereur Manuel, troublait vers ce même temps l'empire grec, à la tête d'un petit corps de huit mille hommes. Il se rendit si redoutable, que deux généraux, envoyés contre lui par Isaac, n'osèrent risquer de le combattre. Un prêtre débarrassa l'empereur de cet imposteur, qui, dans ses ravages, ne respectait point les lieux sacrés; un prêtre, indigné de ses excès, le poignarda au sortir d'un repas où il s'était enivré. Mais le mépris où était tombé Isaac enhardit d'autres imposteurs à tenter de semblables entreprises; et pendant ces troubles intérieurs, les Valaques recommencèrent leurs incursions dans les provinces de l'empire; ils taillèrent en pièces deux généraux qu'on

voulut leur opposer. Isaac marcha lui-même contre eux, les battit, et les obligea de retourner dans leur pays: mais pendant que l'empereur était occupé à les combattre, Alexis, son frère, forma un parti pour le détrôner. Les principaux seigneurs entrèrent dans la conspiration; et un jour qu'Isaac était parti pour la chasse, où son frère, sous prétexte d'indisposition, avait refusé de le suivre, Alexis se fit proclamer empereur. A cette nouvelle, Isaac s'enfuit à Stagyre; il y fut arrêté: Alexis lui fit arracher les yeux, et l'enferma dans une obscure prison; quelques auteurs disent même dans un cul de basse fosse. La conduite d'Alexis envers son frère était d'autant plus coupable, que celui-ci avait fait de grands sacrifices pour le retirer des mains des Turcs qui, dans une bataille, l'avaient fait prisonnier. C'est en 1195 qu'Isaac l'Ange fut détrôné par le perfide Alexis; il était dans la dixième année de son règne. Un fils d'Isaac, qui se nommait Alexis comme son oncle, évita, par une prompte fuite, le même traitement qu'avait subi son père. Le jeune Alexis vint se réfugier à Rome, et implorer contre son oncle l'assistance du souverain pontife; il passa ensuite

Allemagne auprès de Philippe de
ıabe, qui avait épousé Irène, sa
ır. Ce prince, touché de ses mal-
rs, l'envoya dans la Dalmatie, et le
:ecommander par des ambassadeurs
armée des croisés français et véni-
ıs, qui attendaient le retour du prin-
ips pour se rendre dans la Terre-
ıte. Le jeune prince obtint leur se-
rs contre l'usurpateur Alexis, qui
lâchement la fuite. Isaac fut tiré
prison, et rétabli sur le trône en
3. Il ne put se refuser à ratifier le
té que son fils avait fait avec les
sés, et associa à l'empire cet Alexis,
libérateur.

a suite de cet événement appartient
ıistoire du treizième siècle, et l'em-
d'Allemagne réclame aujourd'hui
e attention.

ous ne devez point avoir oublié
la fraude et la violence placèrent
ıri V sur le trône de son père en 1106.
ambition forcenée avait étouffé en
comme nous l'avons vu, tous les
imens de la nature; et sous prétexte
Henri IV avait été excommunié, il
raignit point de violer le serment
lui avait fait de ne rien entreprendre
re son autorité. Ce fils ingrat, et

véritablement dénaturé, ne se contenta pas d'enlever la couronne à son père, il le réduisit à la plus extrême pauvreté, et enfin souffrit qu'après sa mort on lui refusât la sépulture en terre sainte.

Mais hâtons-nous de détourner nos regards de cet affreux tableau, et voyons comment agit Henri V lorsqu'il fut en possession de l'empire. Dès qu'il fut affermi sur le trône impérial, il persécuta les princes d'Allemagne qui avaient été fidèles à son père, dépouilla Henri, comte de Limbourg, du duché de la Basse-Lorraine, et en investit Godefroi, comte de Louvain, qui changea le nom de ce duché en celui de duché de Brabant : c'est à ce prince qu'on rapporte l'origine de la maison des landgraves de Hesse.

Henri V ne fut pas plus fidèle aux engagemens qu'il avait pris avec le pape Pascal II, qu'à ceux contractés avec son père. Ses querelles avec Pascal et ses successeurs, au sujet des investitures, furent poussées très-loin, puisqu'il retint quelque temps le pape prisonnier. Les anathèmes dont il fut frappé lui attirèrent les plus fâcheuses disgrâces. Adalbert, archevêque de Mayence, sou-

leva contre lui une partie de l'Allemagne; et dans une assemblée que Lothaire, duc de Saxe, convoqua dans ses états, on délibéra sur l'élection d'un nouvel empereur; mais Hogier, comte de Mansfeld, étant survenu avec une armée, fit main basse sur une partie de l'assemblée, et força le reste de se soumettre à l'empereur, qui voulut bien pardonner au duc de Lorraine. Dans le même temps, Renaud, comte de Bar, et vassal de l'empire, alluma en Lorraine une guerre civile; il fut défait et pris par Henri, qui, presque aussitôt, lui rendit la liberté, après lui avoir fait prêter un nouveau serment de fidélité.

Les Saxons reprirent les armes sous la conduite du duc Lothaire, et attirèrent à son parti plusieurs princes d'Allemagne. Il vainquit à son tour l'armée impériale, et après une longue guerre on en vint de part et d'autre à un accommodement. Lothaire et ses adhérens s'obligèrent à restituer à l'empereur les domaines et les droits royaux qu'ils avaient usurpés, et l'empereur leur rendit de son côté ce qu'il leur avait enlevé. Ces fréquentes révoltes firent sentir à Henri la nécessité de se réconcilier avec le Saint - Siége. Il assembla une diète à

Worms, et du consentement des états il renonça à la nomination des évêques et des abbés, laissa aux chapitres la liberté des élections, et promit de ne plus investir les ecclésiastiques de leurs biens temporels par la crosse et par l'anneau, mais par le sceptre, à la différence des princes séculiers qu'on investissait par l'étendard. Cette cérémonie a été ensuite réduite à leur faire baiser le pommeau de l'épée de l'empereur. Depuis ce traité les terres du Saint-Siége furent affranchies de la suzeraineté de l'empire; et aussitôt que Henri l'eut ratifié, les légats l'admirent, au nom du pape, au baiser de paix. La succession de la comtesse Mathilde, qui mourut vers ce temps, vint bientôt apporter de nouveaux troubles. Cette princesse, qui possédait la Toscane, le duché de Spolette, Parme et Plaisance, avait fait au Saint-Siége une donation de toutes ces provinces; mais elle n'était pas en droit d'en disposer, parce que la plupart étaient fiefs de l'empire. Les empereurs les réclamèrent; ce fut le sujet de longues contestations; mais ils ne purent en dépouiller entièrement l'église romaine.

Henri V avait conservé contre Louis-le-Gros, roi de France, un vif ressenti-

ment de ce qu'il avait souffert qu'on l'eût frappé d'anathème dans un concile assemblé à Reims. Il joignit ses forces à celles du roi d'Angleterre son beau-père, qui était en guerre avec la France. Louis-le-Gros, informé des desseins de l'empereur d'Allemagne, assembla de son côté une formidable armée, dont le rendez-vous fut à Reims. Henri n'osa se commettre contre de si grandes forces, et la révolte de la ville de Worms contre l'évêque qu'il lui avait donné, le mit d'ailleurs dans la nécessité de retourner sur ses pas. Il prit la ville par famine, en taxa les habitans à une forte amende, et les obligea de se soumettre à leur évêque. Peu de temps après, il mourut à Utrecht, l'an 1125, dans la vingt-cinquième année de son règne et la quatorzième de son empire. Il ne laissait point d'enfans mâles de Mathilde, fille d'Henri Ier, roi d'Angleterre, et il fut le dernier empereur de la maison de Franconie, qui, depuis cent un an, tenait le sceptre impérial.

Les princes d'Allemagne s'assemblèrent à Mayence pour donner un successeur à Henri V. On remarquait parmi les prétendans au trône de Germanie, Frédéric, duc de Souabe, Léopold, mar-

quis d'Autriche, tous deux fils d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V; Lothaire, duc de Saxe, et Charles, comte de Flandres. Le plus grand nombre des suffrages se déclara pour le duc Lothaire; et il fut proclamé, suivant quelques-uns, contre sa volonté. Plusieurs seigneurs protestèrent contre son élection, qu'ils prétendaient irrégulière, parce que le peuple n'y avait pas concouru. Frédéric, duc de Souabe, et Conrad son frère refusèrent de le reconnaître. Pour être en état de s'opposer à leur faction, Lothaire s'assura de l'appui de Henri-le-Superbe, duc de Bavière, en lui donnant en mariage Gertrude, sa fille unique, et seule héritière des biens des Othons. Ce duc, déjà très-puissant, devint encore plus redoutable par le don que lui fit Lothaire du duché de Saxe.

Le nouveau roi de Germanie fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne; les évêques tachèrent de ménager un accommodement entre Lothaire et le duc de Souabe; mais cette réconciliation n'eut qu'une apparence de sincérité. Frédéric, encouragé par Conrad son frère et par ses partisans, prit ouvertement le titre de roi d'Allemagne, et envoya Conrad en Italie, où il avait

un puissant parti, pour se faire reconnaître roi de Lombardie. Dès qu'il parut, la noblesse et le peuple se déclarèrent en sa faveur. Il fut sacré à Mouza par l'archevêque de Milan, et vint dans cette ville recevoir la couronne de fer.

Pendant ce temps Lothaire faisait la guerre à Boleslas, duc de Bohême, qu'Uladislas son frère avait préféré pour lui succéder, au marquis de Moravie son aîné. L'armée impériale fut défaite ; et pour avoir la paix, Lothaire consentit à investir Boleslas du duché de Bohême.

Lothaire tourna ensuite ses armes contre Conrad, qui s'était fait proclamer roi d'Italie, et que le pape Honorius II avait excommunié. La mort de ce pape occasiona bientôt après un schisme dans l'église. La plus saine partie des cardinaux élut Innocent II ; et le lendemain d'autres lui opposèrent Pierre-de-Léon sous le nom d'Anaclès II. Lothaire se déclara pour Innocent II, à l'exemple des rois de France et d'Angleterre, et lui rendit de grands honneurs. Il s'engagea à le rétablir dans la possession du Saint-Siége ; et le pape lui céda de son côté les droits qu'il pouvait prétendre sur les biens de la comtesse Mathilde. L'anti-pape Anaclès était soutenu par

Conrad, roi d'Italie, et par Roger, qui avait pris le titre de roi de Sicile. Lothaire s'empara de la Lombardie ; et ayant forcé Conrad de repasser en Allemagne, il entra dans Rome, et y rétablit Innocent II, qui le couronna empereur l'an 1133.

Après une guerre contre le roi de Danemarck, Lothaire revint en Allemagne contre Frédéric, duc de Souabe, et contre Conrad son frère. Le duc de Bavière, gendre de l'empereur, leur enleva la ville d'Ulm; et Frédéric, consterné de la perte de cette place importante, prit le parti d'aller trouver l'impératrice, et se présenta nus pieds devant elle pour la supplier d'intercéder pour lui auprès de l'empereur. Touchée de sa soumission, l'impératrice le fit absoudre de l'excommunication qu'il avait encourue, et ménagea sa réconciliation avec Lothaire. Conrad ne tarda pas à suivre l'exemple de son frère, et l'empereur lui accorda son pardon. Lothaire, sur les instances du pape, passa ensuite en Italie contre le roi de Sicile, qui avait envahi les terres de l'Eglise. Il repoussa Roger jusque dans la Calabre, et lui enleva le duché de la Pouille. Mais le pape et Lothaire se disputèrent la souverai-

neté de ce duché, que Lothaire avait donné au duc Renaud ; et après une assez vive contestation, ils convinrent que dans la cérémonie de l'investiture ils tiendraient tous deux l'étendard de la province.

Vous voyez, ma chère Aline, que les querelles des investitures n'étaient pas encore tout-à-fait finies. C'est à son retour en Allemagne que Lothaire donna le duché de Saxe à Henri-le-Superbe, duc de Bavière, époux de Gertrude, sa fille unique, et seule héritière des biens de la maison de Henri-l'Oiseleur. Il lui donna de plus tous les fiefs de la comtesse Mathilde, et mourut à l'entrée des Alpes, l'an 1137. Lothaire avait régné douze ans et quelques mois comme roi de Germanie, et trois ans et demi comme empereur.

Il ne laissait point d'enfans mâles ; mais Henri-le-Superbe, son gendre, avait de grandes prétentions à lui succéder. Duc de Bavière, de Saxe et de Toscane, ce puissant seigneur, qui avait d'ailleurs entre les mains le trésor de l'empire et les ornemens royaux, appuyé des suffrages de ses nombreux vassaux, espérait bien l'emporter sur les autres concurrens. Pour prévenir ses brigues,

et le danger qui pouvait menacer la liberté du corps germanique, les princes et les comtes de la Franconie et de la Souabe, joints à la plupart des prélats, s'assemblèrent à Coblentz, et d'une voix unanime élurent Conrad, duc de Franconie, frère de Frédéric, duc de Souabe, le même qui, sous le règne précédent, s'était fait proclamer roi de Lombardie. Ils se hâtèrent de le faire couronner à Aix-la-Chapelle. Henri-le-Superbe réclama contre cette élection précipitée, et par suite les Saxons et les Bavarois refusèrent de reconnaître Conrad; mais ils se soumirent dans une diète assemblée à Bamberg, où l'on invita par de grandes promesses le duc de Bavière à se dessaisir du trésor de l'empire et des ornemens royaux. Les uns disent qu'il les rendit, d'autres qu'il les retint, et refusa l'hommage qu'on exigeait de lui. Ce qui paraît constant, c'est qu'il sortit très-mécontent de cette assemblée; et Conrad qui le haïssait, tourna toutes ses pensées à le dépouiller de ses duchés. Dans une diète convoquée à Vurtsbourg, et où Henri ne comparut point, il fut déclaré ennemi de l'empire; et dans une assemblée qui se tint à Gozlar, les princes prononcèrent la confiscation de

ses duchés et de ses fiefs. On donna la Bavière au jeune Léopold, fils du marquis d'Autriche; et la Saxe au prince Albert, surnommé l'Ours, marquis de Brandebourg. Les Saxons prirent les armes en faveur du duc Henri; et il était près d'entrer dans la Bavière avec de grandes forces, lorsqu'il mourut de chagrin, ou par l'effet du poison, l'an 1139. Il laissait un fils encore enfant, connu sous le nom de Henri-le-Lion; son père mourant le recommanda aux Saxons, qui s'empressèrent de le reconnaître pour leur souverain, et chassèrent de la Saxe Albert - l'Ours. D'un autre côté, Guelfe VI, frère de Henri-le-Superbe, se porta pour héritier de la Bavière, que son père et son aïeul avaient possédée. Il attaqua le duc Léopold; et après l'avoir forcé d'abandonner le siége de Falea, le repoussa jusqu'en Autriche. Il marcha ensuite contre Frédéric, duc de Souabe, qui assiégeait le château de Vinsberg sur les frontières de la Bavière; mais il fut défait par l'armée de Conrad, et obligé de prendre la fuite. C'est cette bataille, dit-on, qui donna l'origine aux noms si célèbres de Guelfes et de Gibelins. Le nom de Guelfe, ou Welfe, avait été le cri de guerre des Bavarois, et celui des

Impériaux Werblingen. C'était le nom d'un village où Frédéric, duc de Souabe, avait été élevé. Ces deux noms servaient à distinguer les deux partis ; et l'usage en devint si commun, qu'on ne désigna plus les Impériaux que sous le nom de Werblingen, et par corruption Gibelins ; et celui de Guelfes resta aux ennemis des empereurs. Cependant il est quelquefois arrivé que ces noms ont changé de parti, c'est-à-dire, que des seigneurs en querelle ont pris ces noms pour grossir leurs troupes, les uns en attirant dans leur parti des Guelfes ; les autres des Gibelins toujours prêts à se combattre. Conrad tint à Francfort une diète générale pour y faire juger le procès concernant la succession de Henri-le-Superbe. Henri-le-Lion fut confirmé dans la possession du duché de Saxe ; et Gertrude, mère de ce prince, épousa en secondes noces Henri, frère et successeur de Léopold, marquis d'Autriche, qui fut investi par Conrad du duché de Bavière. Mais Guelfe VI continua la guerre pour soutenir ses prétentions sur ce duché ; et Roger, roi de Sicile, lui fournit chaque année mille marcs d'argent dans la vue d'empêcher Conrad de songer à passer en Italie. Le roi de Hongrie

donna de son côté de grandes sommes au duc Guelfe pour le mettre en état d'occuper les forces de Conrad, dont il redoutait également la puissance et l'ambition.

C'est aux secours que Guelfe reçut de ces souverains qu'il faut attribuer la longueur de la guerre qu'il soutint, et qui rendit son nom si célèbre. Une circonstance intéressante contribua peut-être aussi à le rendre fameux. Dans le château de Weinsberg, dont j'ai parlé tout à l'heure, Guelfe, après s'être défendu jusqu'à l'extrémité, se voyant dans l'impossibilité de tenir plus long-temps, envoya des députés à l'empereur. Ce prince consent à lui faire grâce ainsi qu'à ses partisans; mais il stipule que rien de précieux ne pourra sortir du château, excepté ce que les femmes emporteront sur leur dos. La vie avait été accordée aux hommes par la capitulation; mais on savait Conrad si irrité de la longue résistance qu'on lui avait opposée, que dans la crainte d'une perfide et sinistre interprétation, les femmes chargèrent leurs maris sur leurs épaules, et sortirent pliant sous cet honorable fardeau. Ce spectacle attendrit l'empereur; il traita favorablement ces épouses di-

gnes d'être citées dans les fastes de l'histoire, et leur accorda la permission de reprendre les bijoux et les effets précieux dont elles avaient fait un généreux sacrifice par attachement pour leurs maris. Eux-mêmes eurent part à la clémence de Conrad ; il abjura en faveur de cette action tout projet de vengeance contre les fidèles défenseurs du château.

Albert-l'Ours fut dédommagé de la perte du duché de Saxe, par la cession qu'on lui fit du marquisat de Brandebourg, qui fut érigé en principauté de l'empire, et soustrait à la supériorité des ducs de Saxe. Albert-l'Ours est la souche de la maison d'Anhalt, et ses descendans ont possédé pendant plus de deux cents ans les électorats de Saxe et de Brandebourg.

Saint Bernard vint peu de temps après, en 1146, prêcher la croisade en Allemagne. Le roi Conrad, le duc de Guelfe et un grand nombre de princes prirent la croix ; mais cette expédition fut malheureuse ; Conrad ne ramena pas la centième partie de son armée. Il mourut l'année d'après son retour, et fut enterré à Bamberg. Il avait régné près de quatorze ans ; mais comme il n'avait point été couronné empereur, il ne prenait que le

titre de roi des Romains. Il mourut en 1152, et laissa de sa femme Gertrude un prince connu sous le nom de Frédéric de Rothembourg. Comme il était trop jeune encore pour soutenir le poids du gouvernemennt, Conrad recommanda aux princes d'Allemagne, Frédéric, son neveu, fils de Frédéric, duc de Souabe et de Judith Guelfe, fille de Henri-le-Noir. Le conseil d'élire ce prince était infiniment sage. Indépendamment de son mérite personnel, il était d'une grande importance, pour le repos de l'Allemagne, d'unir, en le plaçant sur le trône, les deux puissantes familles des Gibelins et des Guelfes. On aprécia cette considération, et tous les suffrages se réunirent en faveur de Frédéric : il fut proclamé à Francfort, et couronné à Aix-la-Chapelle, où les états s'étaient rendus.

Frédéric Ier, surnommé Barberousse, fut, au rapport des historiens allemands, l'un des plus grands princes qui aient tenu le sceptre de la Germanie : à la valeur la plus éclatante, il joignait une fermeté d'ame inébranlable, une ambition qui ne lui laissait voir aucun degré de puissance où il ne put aspirer, et tous les talens propres à conduire ses vastes

projets à une heureuse fin ; doux, affable, généreux, libéral, habile à s'insinuer dans les esprits, par une éloquence naturelle et persuasive ; sensible à l'amitié, et prompt à la récompenser ; mais dur et inexorable envers ceux qui lui refusaient l'obéissance et se déclaraient ses ennemis. Tels furent les peuples de la Lombardie, et en particulier les Milanais, qu'il châtia de leurs fréquentes révoltes, avec une rigueur qui lui a attiré, de la part des écrivains d'Italie, les reproches les plus outrageans. Ses démêlés avec les papes, et le schisme scandaleux qu'ils occasionèrent, lui furent encore moins pardonnés ; mais il montra constamment une grande affection pour sa patrie, et un attachement invariable pour la gloire de l'empire.

Le premier soin de Frédéric fut d'envoyer des ambassadeurs au pape Eugène et aux villes d'Italie, pour leur notifier son élection et faire un accommodement durable avec le Saint-Siége. Il s'obligea par le traité à défendre et à maintenir les régales de saint Pierre, et à ne faire ni paix, ni trève, sans le consentement du pape et de ses successeurs, soit avec le peuple romain, qui persistait à ne point reconnaître la juridiction temporelle

des papes, soit avec Roger, roi de Sicile. Le pape promit, de son côté, de le couronner empereur, et de l'aider en tout ce qui ne serait point contraire à la justice.

Frédéric s'occupa ensuite de régler la succession au trône de Danemarck, que se disputaient depuis long-temps Waldemar, Canut et Suénon. Le royaume fut adjugé à Suénon, et Canut remit l'épée royale qu'il avait entre les mains; car l'investiture des royaumes se faisait avec l'épée, et celle des principautés avec l'étendard. Pour étouffer toutes semences de discorde, Frédéric termina, dans ce même temps, le différend qui subsistait encore entre Henri-le-Lion, duc de Saxe, et Henri d'Autriche, duc de Bavière. Il investit le premier du duché de Bavière, à condition qu'il renoncerait à la suzeraineté du marquisat d'Autriche, qui jusqu'alors avait dépendu de la Bavière : Frédéric en investit Henri d'Autriche, et pour le dédommager de la perte de la Bavière, il fit ériger par les états, l'Autriche en duché et principauté d'Allemagne, héréditaire dans sa maison.

Voici donc, ma chère Aline, l'origine de la puissance de la maison d'Autriche,

mais non pas de celle actuellement régnante; c'est aussi à cette même époque que commença la grandeur de la maison d'Est-Guelfe. Frédéric avait donné au duc Guelfe, son oncle paternel, l'investiture du marquisat de Toscane, du duché de Spolette, et des biens allodiaux de la comtesse Mathilde. A ces grands établissemens en Italie, cette maison réunissant la possession en Allemagne des duchés de Saxe et de Bavière, et des états de Lunebourg et de Brunswick, dut, comme vous le voyez, acquérir une grande influence dans l'empire.

Lorsque Frédéric eut mis ordre aux affaires d'Allemagne, il vint en Italie recevoir la couronne impériale, et châtier les villes de la Lombardie, qui pour la plupart avaient entrepris de se soustraire à la domination des empereurs pour s'ériger en républiques indépendantes. Celle de Milan, la plus puissante de toutes, était aussi la plus rebelle, et Frédéric reconnut qu'il ne pourrait la réduire que par la force des armes. Cette guerre contre les Milanais fut poursuivie d'autant plus vivement, que les habitans de Côme et de Lodi avaient porté à Frédéric les plaintes les plus graves contre les vexations de ces peuples. Pour ef-

frayer le peuple de Milan, Frédéric, après avoir passé le Tésin, et brûlé les ponts que les Milanais avaient sur cette rivière, ravagea leur territoire, prit et rasa jusqu'aux fondemens trois places qui en étaient dépendantes. Les habitans de Pavie ne cessaient de le solliciter de les venger des mauvais traitemens qu'ils avaient reçus de ceux de Tortone, alliés des Milanais. Il assiégea cette place, et après une longue résistance, les assiégés demandèrent à capituler. Frédéric, impatient de se rendre à Rome, leur accorda la liberté de se retirer où ils voudraient avec les effets qu'ils pourraient emporter; mais sur les vives instances des Pavesans, la ville fut détruite, abandonnée au pillage et livrée aux flammes. Plaisance et Bologne reçurent ensuite la loi du vainqueur, qui vint à Rome couvert de lauriers se faire couronner empereur par Adrien IV. Les Milanais se vengèrent de la perte de Tortone en détruisant entièrement les villes de Côme et de Lodi; et lorsque l'empereur fut retourné en Allemagne, ils relevèrent les fortifications de Tortone. Les habitans de Pavie prirent les armes pour s'y opposer; et ayant défait les Milanais, ils entreprirent d'enlever la place de vive

force; mais ils furent repoussés. L'empereur songea dès-lors à recommencer la guerre contre les Milanais; mais il célébrait son mariage avec Béatrix, fille et unique héritière du comte de Bourgogne. Cette alliance le fit rentrer dans la possession de la Franche-Comté et du royaume d'Arles, où les ducs de Zeringen s'étaient rendus presque indépendans.

Les brouilleries de Frédéric avec le pape commencèrent peu après; la paix que le pape fit avec le roi de Sicile, sans la participation de l'empereur, en fut la première cause. Frédéric s'irrita de n'avoir point été consulté, et plus encore d'être forcé de renoncer à son projet de porter la guerre dans la Pouille. Il marqua son mécontentement par une défense aux ecclésiastiques d'aller à Rome pour obtenir des bénéfices, et même pour d'autres affaires. Une discussion qui survint ensuite au sujet de la primatie du nord, et une lettre impérieuse que le pape écrivit à l'empereur, acheva de les brouiller. L'imprudent pontife avait fait entendre dans sa lettre que l'empire était un fief du Saint-Siége, et les légats chargés de la remettre soutinrent si audacieusement les orgueilleuses

prétentions du pape, qu'Othon, comte palatin de Bavière, tira l'épée contre eux. Frédéric dut soustraire les légats à la fureur de ce prince; et pour y parvenir, il se hâta de les renvoyer à Rome. Le souverain pontife n'ayant pu mettre dans ses intérêts le clergé d'Allemagne, fut obligé de se relâcher un peu, et s'expliqua sur ses prétentions d'une manière dont l'empereur parut satisfait.

Une nouvelle révolte des Milanais rappela bientôt Frédéric en Italie. Cette fois il les poursuivit à outrance, dévasta en entier le territoire de Brescia, alla de suite investir Milan, la réduisit par famine, et imposa de dures conditions à ses habitans. Le premier article de la capitulation fut qu'ils laisseraient une entière liberté aux villes de Côme et de Lodi; qu'ils paieraient neuf mille marcs d'argent, donneraient six cents otages, et relâcheraient les prisonniers; que les consuls ne pourraient entrer en fonction qu'ils n'eussent été confirmés par l'empereur, et qu'ils renonceraient à tous les droits régaliens; enfin, que les Crémonais leurs alliés paieraient cent vingt marcs d'argent. Ils s'engagèrent par serment à remplir ces conditions; et le lendemain l'archevêque et le cler-

gé, précédés des reliques des saints, les consuls et la noblesse en habits simples, les pieds nus, et portant leurs épées sur le cou, et le reste des habitans la corde au cou, se rendirent auprès de l'empereur pour lui demander pardon. Afin de donner un faste imposant à cette humiliante cérémonie, Frédéric s'était éloigné de deux lieues de la ville, et il fit défiler le cortège suppliant au milieu de ses troupes rangées en haie. Le peuple de Vérone vint à son tour lui jurer obéissance, et il exigea des otages de toutes les villes de Lombardie. Il s'occupa ensuite de faire faire des recherches sur les droits régaliens qui lui appartenaient. Ces droits, qui comprenaient celui de battre monnaie, les tributs annuels, les moulins, les ponts et autres revenus des duchés, comtés et marquisats, occasionèrent encore de grandes disputes.

Celle au sujet des régales n'était point terminée ; la discorde durait toujours entre le pape et l'empereur. La fierté de l'un et la hauteur de l'autre donnèrent lieu à de violens démêlés. La mort d'Adrien paraissait devoir les terminer; mais son successeur Alexandre III ne relâcha rien des prétentions de son pré-

décesseur. Frédéric s'en vengea en soutenant l'anti-pape Victor IV ; et le schisme qui s'éleva alors fut aussi fâcheux que funeste aux véritables intérêts de l'église, et même de l'empire.

Une troisième expédition de Frédéric contre les Milanais, prouve avec quelle rigueur il savait punir : non content d'avoir pris Milan, de l'avoir livrée à la fureur et à la rapacité de ses soldats, l'inflexible Frédéric la fit démolir sans qu'il en restât une maison sur pied. On ajoute qu'il en fit labourer le sol, et qu'on y sema du sel. Il n'épargna que les faubourgs et l'église où reposaient les reliques de saint Gervais et de saint Protais.

La mort de l'anti-pape Victor n'amena point la fin du schisme : Frédéric fit élire, pour lui succéder, le cardinal Guy de Crême, sous le nom de Paschal III. L'empereur et les états d'Allemagne, assemblés à Wurtzbourg, se déclarèrent pour ce nouvel anti-pape, et firent serment de ne jamais reconnaître Alexandre. Frédéric fit plus, il combatit ce pontife, défit les Romains en deux batailles rangées, mit l'anti-pape en possession de l'église de Saint-Pierre, et fit couronner l'impératrice

Béatrix. La peste qui se mit peu après dans l'armée de l'empereur parut une punition de son attentat. La maladie fit de si grands progrès, que Frédéric fut obligé de s'éloigner de Rome.

L'état déplorable des Impériaux, qui avaient perdu un nombre prodigieux de soldats, d'officiers et même de seigneurs distingués, entr'autres Frédéric, duc de Souabe, et le jeune Guelfe, cousin de l'empereur; l'état fâcheux, dis-je, de l'armée impériale, ranima le courage et la confiance des Lombards: ils reprirent les armes pour se délivrer d'un joug d'autant plus insupportable, qu'ils avaient une longue habitude de l'indépendance. Frédéric obtint des secours du marquis de Montferrat, et des villes de Pavie, de Novarre et de Verceil: il mit au ban de l'empire toutes les autres villes de la Lombardie, et jeta en l'air son gant en signe de défi. Cependant les rebelles firent de si grands progrès, qu'ils finirent par l'obliger d'abandonner l'Italie: il fut si vivement pressé, qu'il se vit réduit à se sauver de nuit, déguisé en valet.

Les Lombards s'attendaient bien qu'il reviendrait, avec une puissante armée, leur faire sentir tout le poids de sa co-

lère ; et pour lui fermer l'entrée de l'Italie, ils bâtirent une ville qu'ils nommèrent Alexandrie, en l'honneur du pape Alexandre.

A son retour en Allemagne, Frédéric partagea ses états entre ses enfans, et déclara Henri, son fils aîné, son successeur à l'empire. Paschal III venait de mourir, et les schismatiques lui avaient substitué Calixte. Frédéric fit demander au pape Alexandre une secrète entrevue. Ce pontife, se méfiant du dessein de l'empereur, refusa de le voir, l'excommunia une seconde fois, et délia ses sujets du serment de fidélité.

Frédéric repassa une cinquième fois en Italie, prit d'assaut la ville de Suze, et assiégea sans succès la nouvelle ville d'Alexandrie ; les fortifications de cette place n'étaient point cependant encore entièrement achevées, mais la vigilance de la garnison y suppléa. Secondée par la courageuse résistance des habitans, les troupes chargées de la défense d'Alexandrie, surent même rendre vaine une ruse de Frédéric pour s'introduire dans cette place. Après plusieurs mois d'attaques vigoureuses, il fut obligé d'en lever le siège. On s'entremit alors pour amener un traité entre l'empereur et les

Lombards; Frédéric parut aussi disposé à se réconcilier avec le pape. Il y eut à ce sujet une assemblée à Pavie, mais l'on ne put tomber d'accord, et l'empereur reprit les armes. Quelque temps après une victoire des confédérés, et le désir que manifestaient les princes d'Allemagne de voir la fin du schisme, déterminèrent Frédéric à se raccommoder avec Alexandre III.

L'empereur tourna ensuite sa vengéance sur Henri, duc de Bavière, qu'il accusait d'avoir été l'auteur de ses disgrâces par ses intelligences avec le pape et les Lombards. Il le mit au ban de l'empire, le fit déclarer coupable du crime de lèze-majesté, et déchu de tous ses honneurs, biens et dignités. Henri-le-Lion fit pendant trois ans de vains efforts pour se relever; il fut obligé de se soumettre et de sortir d'Allemagne. Il passa en Normandie avec sa femme et ses enfans, auprès du roi d'Angleterre son beau-père, dans l'espérance qu'il l'aiderait à recouvrer ses états.

Deux ans après l'empereur maria son fils aîné avec Constance, fille posthume de Roger, roi de Sicile. Guillaume II, petit-fils de Roger, n'avait point d'enfans, et Frédéric espérait, par ce ma-

riage, unir à ses états le royaume de Sicile. Il éprouva de grandes difficultés de la part des Siciliens, qui craignaient de tomber sous une domination étrangère. Le pape fit de son côté tout ce qu'il put pour entraver la négociation; mais ce fut en vain; le mariage se conclut, et Frédéric fit couronner les deux époux roi et reine d'Italie. Le mécontentement qu'eut le pape Urbain III de cette alliance, donna lieu à de nouvelles brouilleries, et la prise de Jérusalem par Saladin vint donner le coup de la mort au pape Urbain. On prétend qu'il mourut de douleur en apprenant la prise de la Ville-Sainte. Ses successeurs, Grégoire VIII et Clément III, ne s'occupèrent que des moyens de la reprendre aux infidèles. L'empereur prit la croix et partit avec soixante-huit seigneurs allemands, tant ecclésiastiques que séculiers. Frédéric-Barberousse trouva la mort dans cette dernière expédition, qu'il avait commencée d'une manière brillante. Il avait défait les Sarrazins en plusieurs batailles, et ses succès donnaient aux chrétiens les plus grandes espérances, lorsqu'il se noya malheureusement en se baignant dans le fleuve Cydnus. Ainsi ce fleuve qui avait man-

qué être fatal à Alexandre-le-Grand, le fut réellement pour l'empereur Frédéric; il fut emporté par la rapidité de ses eaux, et périt de cette manière à l'âge de soixante-huit ans, après en avoir régné trente-huit.

Henri VI, couronné roi des Romains dès l'an 1169, prit possession des états de son père sans qu'il fut besoin d'une nouvelle élection. Il monta sur le trône en 1190, et se flatta bientôt de réunir à l'empire d'Allemagne le royaume de Sicile. Guillaume II avait désigné Constance, épouse de Henri, héritière de son royaume; il lui avait même fait prêter serment de fidélité par les grands assemblés à Troïa. Malgré ces précautions, les Siciliens se réunirent, à la mort du roi Guillaume, en faveur de Tancrède, fils naturel de Roger, duc de la Pouille. Ils profitèrent, pour le placer sur le trône, de l'éloignement de Henri VI; et le pape Clément qui ne craignait pas moins que le Siciliens l'union du royaume de Sicile aux autres états de Henri, envoya sur-le-champ à Tancrède sa bulle d'investiture.

Le nouveau roi fut solennellement couronné à Palerme, et passa dans la Pouille dont il soumit la plus grande

partie. Henri VI faisait ses préparatifs pour aller défendre les droits de Constance, et recevoir la couronne impériale, lorsque Henri-le-Lion vint retarder son départ. Ce prince, revenu en Allemagne avant que le temps de son exil fût expiré, n'était pas sans espérance de rentrer dans ses états: avec le secours de quelques seigneurs qu'il avait mis dans ses intérêts, il tenta le sort des armes; mais il ne put résister à la supériorité des forces de Henri VI; son armée fut défaite, il se soumit, et donna ses deux fils en otage. Henri VI se mit alors en chemin pour l'Italie avec une puissante armée, et se rendit d'abord à Rome, où il força le pape Célestin III de le couronner empereur.

Tancrède, de son côté, ne négligeait pas les moyens de s'affermir sur le trône de Sicile; il maria son fils aîné, duc de la Pouille, avec Irène fille d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, et le fit couronner sous le titre de roi de Sicile. Mais Henri VI ne tarda pas à venir troubler la tranquillité de Tancrède; il entra dans la Pouille, prit d'assaut la forteresse d'Arcé, et la réduisit en cendres. Toutes les autres places, saisies d'épouvante, se soumirent volontairement

et prêtèrent serment de fidélité à l'empereur. La seule ville de Naples refusa de lui ouvrir ses portes ; il prit le parti de l'assiéger, et envoya l'impératrice à Salerne. La vigoureuse résistance des Napolitains rendit inutiles les efforts de Henri : les chaleurs qui survinrent firent périr une partie de son armée ; lui-même tomba malade, et se vit obligé de se retirer. Laissant l'impératrice à Salerne, il ne tarda pas à repasser en Allemagne pour faire de nouvelles levées. Pendant son absence, Tancrède reprit plusieurs places, et les habitans de Salerne, pour rentrer en grâce, lui livrèrent l'impératrice ; mais par l'ordre du pape, Tancrède lui laissa la liberté d'aller retrouver son époux.

Tancrède eut alors la douleur de perdre le roi Roger, son fils aîné ; ce coup lui fut si sensible, qu'il ne put le supporter, et mourut à Palerme peu de temps après. Guillaume III, son second fils, qu'il fit couronner avant de mourir, prit possession du trône sous la tutelle de Sybille, sa mère, car il était encore enfant. L'empereur revint en Italie, et la plupart des places se soumirent à son approche. Les habitans de Salerne, qui craignaient les plus cruels effets de sa

vengeance pour avoir livré l'impératrice à Tancrède, résolurent de se défendre. Il emporta la place d'assaut, passa au fil de l'épée une partie des habitans, enferma les autres dans de noirs cachots, et abandonna les femmes à la brutalité de ses soldats. La ville fut saccagée et rasée, et l'on n'épargna pas même les églises : Barlette, Bari, et les autres places qui avaient osé résister, éprouvèrent le même traitement. C'est par de telles rigueurs que l'empereur Henri VI mérita le surnom de Sévère. Les Génois et les Pisans qui l'avaient aidé à réduire les villes maritimes, n'eurent pas à se louer de lui : lorsqu'il n'eut plus besoin d'eux, non-seulement il ne leur tint aucune de ses promesses, mais il dépouilla les Génois de tous les droits et priviléges dont ils avaient joui sous les précédens rois de Sicile. Il passa dans cette île, soumit Messine, Palerme et presque toutes les autres places; la reine Sybille, abandonnée par ses sujets, se réfugia dans une forteresse où elle eût pu soutenir un long siège ; mais l'empereur lui fit faire des offres, qu'elle crut sincères, et se remit avec son fils à sa générosité. On prétend que le jeune roi Guillaume vint lui-même déposer

aux pieds de l'empereur la couronne de Sicile. Henri avait promis à la reine Sybille le comté de Lucé, et pour son fils la principauté de Tarente. Pour se dispenser de tenir cette parole, il fit supposer un projet de conspiration ; on arrêta la reine Sybille, son fils et ses filles, l'archevêque de Palerme, les évêques de Trani et d'Ostuni avec d'autres prélats, comtes et barons. Henri fit brûler les uns, pendre les autres, quelques-uns furent transportés en Allemagne ; on arracha les yeux à l'infortuné Guillaume, et le cruel Henri fit déterrer les cadavres de Tancrède et de Roger, pour leur ôter la couronne qu'on leur avait mise sur la tête dans leur sépulture.

Ainsi sa vengeance s'étendit jusqu'au delà du tombeau, et c'est par ces affreux excès qu'il prépara les Siciliens à la tyrannie de son règne. Après s'être fait couronner roi de Sicile, il retourna en Allemagne, traînant à sa suite le roi Guillaume, la reine Sybille et ses filles, avec les autres prisonniers qu'il avait laissé vivre. Il fit emporter, sur cent-soixante mulets, l'or et les pierreries qu'il put enlever dans la Pouille et dans la Sicile, les vases d'or et d'argent, et les

meubles précieux qui se trouvèrent dans les maisons royales. Henri assembla une armée de soixante mille hommes, et fit entendre qu'il les destinait pour la Terre-Sainte ; mais son véritable dessein était d'exterminer les Normands, et en particulier tous ceux qui avaient contribué à placer Tancrède sur le trône. Il inventa contr'eux des genres de tortures jusqu'alors inconnus, et n'excepta pas même les enfans de ce massacre général. L'impératrice voyait avec horreur ces sanglantes tragédies ; et pour sauver ce qui restait du sang royal, elle excita secrètement quelques-uns des grands à prendre les armes pour délivrer sa patrie du prince barbare qui l'opprimait. Ils mirent à leur tête le comte Jourdain, et se fortifièrent dans l'île de Lipari ; mais un traître qui les décéla, trouva moyen d'introduire dans l'île l'empereur avec ses troupes. On se saisit de conjurés et on leur fit subir les plus cruels supplices. Lorsque le cruel Henri pensa n'avoir plus rien à craindre de ses sujets, il fit embarquer son armée pour la Grèce ; somma Alexis l'Ange de lui restituer les terres que les Normands avait anciennement conquises sur les Grecs, ou de lui payer annuellement un tribut. Alexis

préféra le dernier parti, et se soumit à payer chaque année seize talens d'or. Henri VI n'en jouit pas long-temps; il mourut l'année suivante à Messine, en 1197, âgé de trente-deux ans, dans la huitième année de son règne. On a soupçonné l'impératrice Constance de l'avoir fait empoisonner, pour venger les maux qu'il avait faits à sa patrie, et le sang des Normands qu'il avait si cruellement répandu.

Henri laissait un fils, nommé Frédéric, qui n'était encore que dans sa troisième année. L'impératrice fit demander pour lui au pape l'investiture du royaume de Sicile, et l'obtint, en payant au souverain pontife mille marcs d'argent, et autant aux cardinaux.

Nous verrons dans l'histoire du treizième siècle le règne de ce prince, dont la minorité ne se passa pas tranquillement. On vit à la fois trois rois des Romains se disputer l'empire, et Frédéric couronné dans son berceau, ne put revendiquer ses droits au sceptre d'Allemagne, que lorsqu'il fut dans l'âge de prouver qu'il avait hérité la valeur et les qualités de ses ancêtres.

LETTRE XLVI.

Rois de France pendant le douzième siècle : Louis VI, dit le Gros; Louis VII et Philippe-Auguste.

Vous ne devez point avoir oublié, ma chère Aline, que Philippe Ier, roi de France, s'était associé, en 1099, Louis son fils, alors âgé de dix-huit ans, et qui s'était acquis l'estime et l'amour des Français par son excellent naturel. Ce prince avait des mœurs douces, une piété sincère, et un zèle ardent pour la justice. Il possédait d'ailleurs toutes les qualités qui concourent à former le grand homme de guerre; l'activité, la vigilance et une intrépidité dans les combats qui lui fit plus d'une fois négliger le soin de sa conservation. Louis avait été élevé à l'abbaye de Saint-Denis, où étudiait alors le célèbre Suger. Ce jeune religieux, par sa vivacité et le tour agréable de son esprit, sut tellement lui plaire, qu'il voulait l'avoir sans

cesse avec lui, et préférait son entretien à celui des plus grands seigneurs. Louis monté sur le trône, continua d'honorer Suger de sa faveur. A la mort de Philippe, qui arriva en 1108, son fils, quoiqu'il eût déjà été couronné, se fit sacrer une seconde fois à Orléans par l'archevêque de Sens. Celui de Reims, Raoul-le-Vert, élu par une partie du clergé et du peuple, s'était mis en possession de son siége sans avoir obtenu le consentement du roi. Ce prince pour l'en punir avait nommé à cet archevêché un autre sujet, nommé Gervais. Raoul était soutenu par quelques seigneurs, qui saisirent cette occasion pour se révolter. Ils furent appuyés par Henri Ier, roi d'Angleterre, et duc de Normandie. Cette guerre avait commencé à la fin du règne de Philippe ; mais Louis ne parvint à dompter entièrement les rebelles, que lorsqu'il régna seul. Ces rebelles étaient d'autant plus redoutables, qu'on comptait parmi eux les comtes de Corbeil, de Mantes, de Coucy, de Monfort, de Rochefort, et autres dont les fiefs étaient situés dans l'étendue du domaine royal. C'était ce voisinage qui les portait à se soulever plus facilement contre l'autorité que le roi voulait exercer.

Lorsque Louis eut forcé ses grands de rentrer dans le devoir, il eut encore à soutenir une guerre plus fâcheuse contre le roi d'Angleterre qui, en sa qualité de duc de Normandie, était aussi son vassal.

Les deux rois se disputèrent longtemps la forteresse de Gisors, située sur la frontière de la France et de la Normandie. Dans une entrevue qu'ils eurent sur la rivière d'Epte, Louis, pour épargner le sang de ses sujets, proposa au roi d'Angleterre de décider le différend par un combat singulier. Henri ne répondit à ce défi que par une plaisanterie, et dès la nuit suivante, Louis lui fit connaître que ses troupes étaient loin de manquer de valeur. Il surprit les Anglais et les Normands, les força de lever leur camp, et les poursuivit vivement. Cette guerre dura plusieurs années avec des succès divers. Louis courut plus d'un danger, et Henri éprouva aussi des revers qui le portèrent à désirer la paix. Elle se fit en 1111; mais bientôt après la guerre se ralluma; et pour se venger des secours que donnait le roi d'Angleterre aux révoltés de France, Louis engagea Foulque, comte d'Anjou, à refuser l'hommage à Henri, pour le

comté du Maine, dont il venait d'hériter. Il gagna en même temps quelques seigneurs normands, sur la promesse de les soutenir de toutes ses forces. Ainsi, de part et d'autre, les deux rois employaient des moyens peu délicats. Henri forcé de repasser la mer pour dompter ses vassaux, laissa quelques momens de tranquillité au roi de France; mais lorsqu'il les eut soumis, et qu'il eut obligé le comte d'Anjou a lui demander la paix, il revint avec de grandes forces contre Louis, et celui-ci sentit la nécessité de s'accommoder. Henri venait d'accroître sa puissance par des alliances avec le duc de Bretagne et le comte d'Anjou.

Vers le même temps, Louis épousa la princesse Adélaïde, fille d'Humbert, comte de Maurienne et de Savoye. Cette princesse aimable et vertueuse sut tellement s'attacher le roi son époux, que, pour lui faire honneur, il voulut que les chartes et autres actes fussent datées des années de son avénement au trône et du couronnement de la reine.

Le roi d'Angleterre retenait toujours en prison Robert son frère, duc de Normandie. Ce prince avait un fils, nommé Guillaume Cliton, alors âgé de qua-

torze à quinze ans. Le roi de France se déclara le protecteur de ce jeune prince, et entreprit de l'établir dans le duché de Normandie, injustement enlevé à son père. Il se forma une ligue redoutable en faveur de Cliton. Foulque, comte d'Anjou, et Baudouin VII, comte de Flandres, entrèrent dans la confédération; et Louis ayant inutilement sommé le roi d'Angleterre de rendre la liberté au prince Robert, commença les hostilités. Les princes ligués attaquèrent de trois côtés la Normandie, prirent plusieurs places, et effrayèrent le roi d'Angleterre par la rapidité de leurs succès. Une conspiration qui se forma dans le même temps contre sa vie, vint le remplir de terreur. Ayant découvert qu'un de ses favoris avait tramé le complot avec quelques-uns de ses officiers, Henri croyait voir des assassins dans chacun de ses domestiques, et il ne se rassura qu'après avoir fait arrêter, et punir du dernier supplice, tous ceux qui se trouvèrent impliqués dans la conjuration. Alors, avec le secours des comtes de Bretagne et de Blois, il se vit en état de tenir tête à ses ennemis. Au moyen d'une forte somme d'argent, il parvint à détacher de la ligue le comte

d'Anjou; et le comte de Flandres étant mort d'une blessure qu'il reçut dans une rencontre près de la ville d'Eu, les plus considérables des seigneurs de Normandie furent enlevés par suprise, et forcés d'abandonner leurs forteresses au roi d'Angleterre. Il marcha alors contre l'armée du roi de France, l'attaqua, et le défit près de Noyon. Mais Louis se vengea de cette défaite par la prise d'Ivri, qui était alors une place très-forte.

Le pape Calixte II s'entremit pour réconcilier les deux rois, et ils firent la paix aux conditions qu'on délivrerait de part et d'autre les prisonniers, que le roi d'Angleterre renouvelerait son hommage pour la Normandie, et que Louis lui restituerait les places qu'il avait prises. Henri donna le duché de Normandie à Guillaume Adelin son fils. Mais ce prince n'en jouit qu'un instant. S'étant embarqué pour l'Angleterre dans le port de Barfleur, avec Richard son frère, quatre de ses sœurs, et la fleur de la noblesse anglaise, les matelots, qui s'étaient enivrés, brisèrent le navire contre un rocher en sortant du port, et tous, sans exception, furent noyés. Henri pensa mourir de douleur à la

nouvelle de cet affreux accident, et Guillaume Cliton sentit renaître l'espérance de recouvrer l'héritage de son père. Il ne restait plus d'héritiers au roi d'Angleterre, et toute la noblesse de Normandie se souleva en faveur de Guillaume. Henri épousa dans le même temps Adélaïde, fille du comte de Louvain, dans l'espérance d'avoir un successeur, et se hâta de passer en Normandie pour étouffer la révolte dans sa naissance. Il y réussit, et fit casser le mariage de Guillaume avec la fille du comte d'Anjou, ce qui lui fit perdre le comté du Maine; mais le roi de France le dédommagea, en lui faisant épouser Jeanne, sœur utérine de la reine, et en lui donnant tout le Vexin : il le mit ainsi en état de donner de vives inquiétudes au roi d'Angleterre. Louis avait fourni secrètement des secours aux rebelles. Henri s'en vengea en faisant le dégât dans le domaine royal, et en sollicitant l'empereur Henri V, son gendre, de faire la guerre au roi de France. Mais cette entreprise tourna à la gloire de Louis. Il marcha contre l'empereur à la tête d'une armée de plus de deux cent mille hommes, et l'obligea de se retirer honteusement.

On cite cette armée comme l'une des plus nombreuses qu'aient jamais eu les rois de la troisième race. En cette importante occasion les grands vassaux de la couronne avaient pris les armes, ce qu'ils ne faisaient que dans les guerres où toute la nation était intéressée. On remarque encore à l'occasion de cette guerre contre l'empereur, que c'est la première fois qu'on vit le roi de France prendre sur l'autel de Saint-Denis l'étendard appelé l'oriflamme, espèce de bannière de taffetas couleur de feu, sans broderie, ni figure, fendue par en bas, et attachée au haut d'une lance dorée. Dans son origine, cet étendard n'était que la bannière qu'on portait dans les processions, ou dans les guerres que les moines de Saint-Denis avaient à soutenir contre les usurpateurs des biens de leur église. Les comtes du Vexin, en qualité d'avoués ou protecteurs de cette abbaye, prenaient l'oriflamme sur l'autel des Martyrs, et la rapportaient à la fin de la campagne. Lorsque le comté du Vexin eût été réuni à la couronne par Philippe Ier, nos rois contractèrent les mêmes engagemens, et ne confièrent cet étendard qu'aux chevaliers les plus distingués par leur valeur. Cet usage

subsista jusqu'au règne de Charles VII.

La fuite de l'empereur, et sa mort qui survint peu après, obligèrent le roi d'Angleterre à faire la paix, et Guillaume Cliton cessa d'espérer une révolution en sa faveur. Mais l'assassinat de Charles, comte de Flandres, surnommé le Bon, vint changer son sort. Louis vengea la mort du comte de Flandres, punit ses assassins des plus rigoureux supplices, et investit Guillaume Cliton du comté de Flandres. Il lui retira alors le Vexin, et le roi d'Angleterre suscita contre Guillaume, Thierry d'Alsace, l'un des prétendans au comté de Flandres. La guerre s'alluma entre les deux princes; et Guillaume, ayant mis le siége devant Alox, reçut une blessure dont il mourut. Sa mort assura la Flandre à Thierry.

Les fatigues avaient sensiblement altéré la santé du roi de France; il résolut, à l'exemple de ses prédécesseurs, d'associer au trône Philippe son fils aîné, et le fit couronner à Reims, en présence du roi d'Angleterre, et de plusieurs grands vassaux. Les infirmités de Louis ne lui firent point interrompre ses expéditions contre les seigneurs qui lui refusaient l'obéissance, ou qui s'em-

paraient des biens de l'église. Les comtes d'Anjou, de Monfort et de Champagne donnèrent de nouveaux embarras au roi, et la mort de Philippe son fils aîné, prince de la plus grande espérance, qui fut tué par accident, le plongea dans une vive affliction. Le pape Innocent II, réfugié en France pendant le schisme dont j'ai parlé, s'efforça d'adoucir la vive douleur du roi, et lui conseilla de faire sacrer et couronner Louis son second fils.

Il paraît que cette précaution était alors jugée nécessaire pour mettre un frein aux entreprises des grands vassaux. Henri, roi d'Angleterre, mourut vers le temps du couronnement de Louis-le-Jeune, en 1135, et la France jouit pendant trois ans d'une assez grande tranquillité. Les infirmités du roi augmentaient, et ayant été attaqué d'un flux de sang, il se crut près de sa fin, et se déchargea sur son fils de tous les soins du gouvernement. Il survécut cependant encore près de deux ans, et reçut, dans la convalescence de sa maladie, une ambassade solennelle de Guillaume IX, duc d'Aquitaine. Ce prince avait fait vœu d'aller en pélerinage à saint Jacques en Galice, en habit de pé-

nitent, nus pieds, et en demandant l'aumône. Avant son départ, il avait institué par son testament Eléonore, sa fille aînée, héritière de tous ses états, à condition qu'elle épouserait le fils du roi de France. Le duc d'Aquitaine mourut dans son pélerinage, et Louis apprit à la fois, par les ambassadeurs, sa mort et ses dispositions testamentaires. Il accepta sans balancer une alliance qui réunissait à la couronne une grande partie des pays situés au delà de la Loire jusqu'aux Pyrénées. Louis-le-Gros eut la joie de voir conclure ce mariage si avantageux à la France, et mourut quelques mois après que son fils eût été couronné duc de Guyenne, en 1137, à l'âge de soixante ans, après en avoir régné trente.

Deux événemens marquans du règne de Louis-le-Gros, furent l'*établissement des communes et l'affranchissement des serfs*. Vous avez vu que dès que ce prince fut associé à la couronne, il réprima par sa valeur les brigandages des seigneurs qui se conduisaient en tyrans dans leurs terres. Mais, pour les contenir plus sûrement, lorsqu'il régna seul, il imagina une nouvelle police, afin de se procurer des troupes sans le

concours de ses vassaux, et une nouvelle forme dans l'administration de la justice. Dans cette intention, il établit dans les villes et dans les bourgs ce qu'on appelle communes, c'est-à-dire, les assemblées du commun peuple, qu'il chargea de fournir des milices, et de les faire marcher sous les bannières de leurs paroisses. Il n'y avait alors de personnes libres que les ecclésiastiques et les gens d'épée. Louis travailla à anéantir cet odieux servage; il affranchit une grande partie des habitans des bourgs et villes qui, par leur condition, étaient serfs; choisit parmi eux des juges, à qui il attribua la connaissance de plusieurs crimes et de plusieurs différends; leur accorda des droits particuliers, sous le nom d'immunités, de franchises et de libertés. Les gens de guerre que fournissaient les bourgs et les villes étaient distingués de ceux que les seigneurs amenaient au roi, en vertu de leurs fiefs. On désignait ceux-ci sous le nom de *milites*, et ceux des communes sous celui de *burgenses*, bourgeois.

Louis-le-Gros avait été secondé dans ces établissemens utiles, par les seigneurs de Garlandes, et sur-tout par le célèbre Suger, l'un des plus habiles, des

plus sages et des plus vertueux ministres qui ait paru en aucun temps. Je vous ai dit qu'il avait été élevé à l'abbaye de Saint-Denis avec Louis-le-Gros, et que ce prince devenu souverain l'appelait continuellement à sa cour, pour le consulter sur les affaires les plus importantes. Suger s'était rendu digne de cette entière confiance, et par ses profondes connaissances en théologie et en philosophie, et plus encore par son habile politique et par la fécondité de son esprit à trouver d'heureux expédiens pour faire réussir ses projets. Lorsqu'il eut été élu abbé de Saint-Denis, il prouva que la valeur ne lui était point non plus étrangère. Il se mit lui-même à la tête des troupes qu'il levait pour le service du roi, ou pour repousser les usurpateurs des biens de son église, et montra une fermeté inébranlable, unie à un grand courage, et des talens pour l'art militaire qu'on ne devait pas attendre d'un religieux. Louis-le-Gros continua jusqu'à sa mort d'honorer Suger de sa plus intime confiance, et la faveur de cet abbé augmenta sous Louis VII.

Ce prince, qu'on a surnommé le Jeune, avait été, comme son père, élevé à l'abbaye de Saint-Denis, et sans doute cette

circonstance contribua à perpétuer la faveur de Suger. Ce monastère renfermait alors des hommes d'un mérite éminent. Outre le célèbre Suger, on y remarquait Bernard, qui fut depuis abbé de Clervaux, si fameux par son éloquence douce et insinuante, et que l'église a mis au nombre de ses saints. Abailard, si connu par ses amours et ses disputes théologiques, fut aussi élevé dans ce monastère, qui était l'école la plus distinguée pour la jeune noblesse. Mais revenons à Louis VII, dit le Jeune. Il monta sur le trône à l'âge de dix-huit ans, et crut pouvoir se dispenser de se faire sacrer une seconde fois. L'établissement des communes, l'affranchissement des serfs, et la fermeté avec laquelle Louis-le-Gros avait réprimé les grands vassaux, commençaient à augmenter et affermir l'autorité royale. Louis-le-Jeune en profita pour se dispenser d'une précaution qui annonçait la faiblesse des monarques. Ce prince était doux, humain, généreux, charitable; on le regarde comme l'un des meilleurs et des plus vertueux rois qui aient gouverné la France. Il montra beaucoup de valeur à la guerre, et soutint avec fermeté les prérogatives de la

couronne. Le commencement de son règne fut d'autant plus tranquille, que la mort de Henri I avait amené de grands troubles en Angleterre. Les guerres civiles qui la déchiraient firent périr presqu'un tiers de ses habitans, et la France jouit de quelque temps de calme. Mais les démêlés de Louis VII avec le pape au sujet de l'archevêché de Bourges, vinrent amener une guerre intérieure. Le pape avait fait élire Pierre de la Chastre à l'archevêché vaquant, sans attendre le consentement du roi. Louis voulut qu'on nommât un autre prélat, et les chanoines choisirent Cadurcus, archidiacre de leur église. Pierre de la Chastre s'étant rendu à Rome, fut sacré par le pape; mais à son retour, les habitans de Bourges, suivant les intentions du roi, lui refurèrent l'entrée de leur ville. Le pape résolu de le soutenir, mit en interdit le domaine du roi dans l'étendue de l'archevêché. Pierre de la Chastre se retira auprès de Thibaud, comte de Champagne, qui le prit sous sa protection. Louis, indigné, déclare la guerre au comte, marche en Champagne avec son armée, prend et saccage Vitry en Pertois, où treize cents personnes qui s'étaient réfugiées dans une église,

périrent par le feu. A ce spectacle, le roi saisi d'horreur, se reproche de s'être trop abandonné à sa colère contre le comte de Champagne. Il lui accorde la paix, se réconcilie avec le pape, en reconnaissant Pierre de la Chastre pour archevêque de Bourges; et pour expier sa faute, prend la résolution d'aller en Palestine au secours des chrétiens. Le sage Suger voulut détourner le roi de faire en personne cette expédition; mais les exhortations de saint Bernard, qu'on regardait comme des ordres du ciel, prévalurent sur les conseils du ministre. Toute la cour entraînée par l'exemple du roi, et par le zèle ardent de saint Bernard, se croisa pour la Terre-Sainte; la reine elle-même, et les principales dames de sa cour, prirent la croix. L'enthousiasme se communiqua dans tout le royaume, et Louis nomma Suger régent pour gouverner en son absence. Ce sage ministre donna dans sa régence de nouvelles preuves de sa capacité. Il mit le comble à sa gloire par la prudence avec laquelle il sut à la fois entretenir la paix dans les églises, réformer le clergé, maintenir l'autorité du roi, établir une bonne police, encourager la vertu, et faire fleurir la religion. Il ne montra

pas moins de talent dans l'administration des finances. Sans surcharger le peuple d'impôts, Suger trouva moyen, par une sage économie, de subvenir aux besoins de l'état et à ceux du roi, qui ne cessait de demander de nouveaux fonds.

Le mauvais succès de la croisade manqua d'être funeste de toutes manières à Louis-le-Jeune. Robert, comte de Dreux, son frère, revenu en France avant lui, de concert avec plusieurs seigneurs, essaya de former un parti pour le détrôner. Le régent eut besoin de tout son courage et de toute sa vigilance pour prévenir l'effet des intrigues de Robert et de ses partisans; ils attribuaient à l'incapacité du roi le peu de succès de son expédition; et sans la fermeté de Suger, leurs propos et leurs insidieuses menées eussent troublé et soulevé tout le royaume. Mais pendant que d'un côté il pressait Louis de hâter son retour, de l'autre, de concert avec le pape, qu'il avait prévenu du complot, il ordonnait aux évêques d'excommunier ceux qui tenteraient de troubler la paix du royaume; ainsi, cette fois, les foudres de l'église étaient employées pour réprimer les sé-

ditions intérieures. Suger se mit d'ailleurs en état de s'opposer aux efforts du comte de Dreux, et le réduisit à faire une satisfaction proportionnée à sa témérité.

Le retour de Louis VII en France fut marqué par son divorce avec la reine Eléonore. Pendant son séjour dans la Palestine, il avait eu à se plaindre de sa conduite, et il prit dès-lors la résolution de la répudier, sous prétexte de parenté. Les représentations de Suger retardèrent quelque temps l'exécution de ce dessein; mais après la mort de ce prudent ministre, Louis, plus que jamais mécontent de la reine, fit prononcer la cassation de son mariage. Il lui rendit les belles provinces qu'elle avait apportées en dot; et, six semaines après la dissolution de son premier mariage, Eléonore épousa Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie. Ce prince, qu'Etienne, roi d'Angleterre, avait déclaré son successeur, devint peu après, sous le nom de Henri II, roi d'Angleterre, duc de Normandie et de Guyenne, comte d'Anjou, du Poitou, de la Touraine et du Maine; il se trouva en France, pour ainsi dire, plus puissant que le roi lui-même.

Aussi regarde-t-on que Louis-le-Jeune commit une très-grande faute en politique en faisant casser son mariage avec Eléonore de Guyenne. Il remplaça cette épouse légère en donnant sa main à Constance, fille d'Alphonse VIII, roi de Castille ; mais cette seconde alliance ne dédommagea point la France de la perte de la Guyenne et des autres états rendus à Eléonore. Son mariage avec Henri donna lieu d'ailleurs à une suite de guerres entre les rois de France et d'Angleterre ; ils parurent un moment se réconcilier par un projet d'alliance entre leurs enfans. Henri vint à Paris pour négocier le mariage de son fils aîné avec la princesse Marguerite, âgée de trois ans, fille de Constance et de Louis ; mais ce projet de mariage n'empêcha pas la guerre de se ranimer entre les deux princes rivaux. Les prétentions de la reine Eléonore sur le comté de Toulouse, les discussions au sujet des hommages dûs à Louis, étaient une source perpétuelle de divisions ; et la protection que le roi de France accorda à Thomas Bequet, archevêque de Cantorbéri, persécuté par son souverain, devint encore une nouvelle occasion de querelles. Les deux rois n'avaient

pas besoin d'en chercher ; toujours inquiets et jaloux l'un de l'autre, ils saisissaient les moindres prétextes de se faire la guerre, l'un pour soutenir les prérogatives de sa couronne, l'autre pour se soustraire au joug de son seigneur suzerain.

Le meurtre de l'archevêque de Cantorbéri attira au roi d'Angleterre des chagrins qui ne finirent qu'avec sa vie ; les révoltes de ses enfans, qui furent soutenus par leur mère, et même par le roi de France, l'abreuvèrent d'amertume. Louis, plus heureux dans sa famille, n'eut de ce côté d'autre chagrin que de n'avoir long-temps que des filles. La naissance de Philippe-Auguste vint enfin combler les vœux du roi, et causa dans toute la France une joie universelle. Ce fils de la troisième épouse de Louis fut reçu comme un présent du ciel, et on le surnomma Dieu-donné. Il naquit en 1165, et fut couronné à l'âge de quatorze ans ; il épousa peu après Elisabeth, fille unique de Baudouin, comte de Hainault. Louis VII mourut l'année suivante, l'an 1180, étant âgé de soixante ans ; il en avait régné quarante-trois.

Philippe II, dit Auguste, montra dès

les premiers momens de son règne les plus heureuses dispositions. Quoiqu'il ne fût âgé que de quinze ans lorsqu'il perdit son père, il avait déjà quelques connaissances des affaires du gouvernement. Attaqué d'une paralysie, Louis VII, dans la dernière année de sa vie, avait abandonné à son fils une partie des soins administratifs ; il s'en était mêlé aussitôt qu'il eût été couronné, et se fit de bonne heure un plan d'administration qui avait la justice pour base. Pendant tout le cours de son règne, Philippe suivit constamment les mêmes principes ; il était naturellement généreux, bienfaisant, magnifique, zélé pour le bon ordre et pour la gloire de la religion, implacable ennemi du vice, prompt à récompenser la vertu. Autant il se faisait aimer de ses sujets par sa douceur et ses soins pour les rendre heureux, autant il se fit craindre de ses ennemis, soit au dedans, soit au dehors, par sa prudence et son activité : il mérita par sa conduite politique, peut-être encore plus que par l'éclat de ses victoires, les glorieux titres d'auguste et de conquérant.

Le mariage de Philippe avec Elisabeth, fille du comte de Hainault, avait

été traité sans la participation de la reine Adèle, sa mère; et cette princesse, qui en avait été fort piquée, fut bien plus mécontente encore en voyant qu'on ne lui donnait aucune part au gouvernement pendant la minorité de son fils. Outrée de dépit, elle se retira en Champagne auprès de ses frères Thibault, comte de Blois et de Chartres, Etienne, comte de Sancerre, et le cardinal Guillaume, archevêque de Reims; elle leur inspira l'esprit de vengeance dont elle était animée, et s'assura d'ailleurs de l'appui du roi d'Angleterre. Le comte de Sancerre, jeune et ardent, leva le premier l'étendard de la révolte. Philippe, sans s'étonner, marche contre ce rebelle, lui enlève la forteresse de Chatillon dans le Berri, la rase, dévaste ses terres, et revient à Saint-Denis se faire couronner une seconde fois avec la reine Elisabeth. Cependant le roi d'Angleterre, et Henri son fils, vinrent avec une armée au secours des comtes de Blois et de Sancerre; Philippe se hâta d'aller à leur rencontre, suivi du comte de Flandres. Déjà les armées étaient en présence, et la bataille allait s'engager, lorsque les légats du pape s'entremirent pour amener un accom-

modement. Par déférence pour l'intercession du Saint-Père, les deux rois consentirent à une conférence entre Trie et Gisors. Henri II, consommé dans la politique, avait pour la négociation de grands avantages sur Philippe, jeune prince sans expérience, et il employa toute son adresse pour lui faire recevoir des conditions qui l'eussent rendu l'esclave de sa mère et de ses oncles; mais Philippe lui déclara qu'il était déterminé à ne rien relâcher de son autorité, et saurait punir ceux qui oseraient tenter d'y donner atteinte. Cette fermeté étonna le roi d'Angleterre, et, après quelques débats, on prit un milieu qui contenta les deux partis. Philippe se réconcilia avec sa mère, en consentant que pour soutenir son titre elle eût l'entière jouissance des revenus de toutes les terres qu'elle avait eues en dot, mais il exigea pour condition qu'elle lui laissât toutes les forteresses bâties sur ces mêmes terres, car il ne voulait pas qu'elle pût les livrer à ses frères, ou s'en servir pour lui faire la guerre.

Le comte de Flandres, qui s'était en vain opposé au retour de la reine-mère et à sa réconciliation avec son fils, craignit qu'elle ne reprît assez de crédit

pour se venger de lui, et, croyant s'apercevoir qu'on l'avait desservi près du roi, il se retira en Flandres dans le dessein de former un parti pour se soulever. Il gagna plusieurs vassaux de la couronne; le duc de Bourgogne et les oncles du roi s'unirent à lui. Philippe triompha de cette nouvelle ligue, et força les rebelles à lui demander la paix, qu'ils obtinrent par la médiation du roi d'Angleterre. Mais la mort d'Elisabeth, comtesse de Flandres, ralluma la guerre entre le roi et le comte, mari de cette princesse, qui n'avait point laissé d'enfans. Le comté de Vermandois, qu'elle avait eu en dot, devait revenir à la couronne; le comte de Flandres cherchait des prétextes spécieux pour le garder, mais le sort des armes le força de le rendre, et il fut trop heureux de faire sa paix à ce prix.

L'expulsion des Juifs, qui ruinaient par leurs usures les sujets du roi, et avaient acquis, dit-on, plus d'un tiers des biens du royaume, signala le règne de Philippe, de même que divers édifices publics, et les soins que fit prendre le jeune souverain de la salubrité de sa capitale. Les principales villes du royaume durent aussi à Philippe-Au-

guste des embellissemens ; il les fit fortifier et agrandir.

De nouvelles querelles s'élevèrent entre les rois de France et d'Angleterre ; la rupture éclata entr'eux à l'occasion de la tutelle de l'héritière de Bretagne, que tous deux se disputaient. Ils finirent cependant par faire un arrangement : l'entremise du pape amena une trève de deux ans, et Philippe prit peu après la résolution de passer en Orient au secours des chrétiens. Henri avait pris la même résolution pour expier le meurtre de saint Thomas, archevêque de Cantorbéri ; mais l'exécution de ce projet fut suspendue par la guerre que fit Richard à Raimond V, comte de Toulouse. Le roi de France prit les armes en faveur de son vassal, et Richard, prince violent et impétueux, qui avait entrepris cette guerre pour un sujet peu important, montra en cette occasion tout ce qu'on pouvait redouter de ses emportemens. Dans une conférence qui eut lieu près de Gisors, il tira son épée contre le cardinal Anaguie, légat du pape, et il l'aurait tué si on ne l'eût retenu.

La mort du roi d'Angleterre, Henri II, plaça Richard sur le trône, et peu après

il s'embarqua pour la Terre-Sainte avec le roi Philippe. Ces deux rois étaient alors dans la meilleure intelligence; mais la division se mit bientôt entr'eux, et nuisit au succès de leurs armes. Philippe, mécontent de quelques procédés de Richard, ne tarda point à revenir en France. Sous prétexte de remettre sa santé, il quitta la Palestine après la prise d'Acre, et laissa auprès du roi d'Angleterre une grande partie de ses troupes. A l'article de l'Angleterre nous parlerons des victoires de Richard sur Saladin, et des circonstances qui l'empêchèrent de profiter des avantages qu'il avait d'abord obtenus sur les infidèles, mais occupons-nous aujourd'hui de ce que fit Philippe en revenant de la croisade.

Ce prince était veuf depuis plusieurs années; il épousa à son retour de la Terre-Sainte Isamburge, ou Ingelburde, sœur de Canut, roi de Danemarck: elle était belle et vertueuse; il l'avait recherchée avec beaucoup d'empressement; mais à peine l'eut-il épousée, qu'il la prit en aversion, et quatre mois après il fit casser son mariage. Il se remaria avec Agnès de Méranie, fille du duc de Méranie et de Bremen. Ce divorce, sans

motif valable, attira l'attention du pape. Dans un concile assemblé à Vienne, Philippe fut condamné à reprendre Isamburge ; il refusa de se soumettre au décret, et le légat publia une sentence d'interdit sur le royaume de France. L'opinion n'était plus la même qu'au temps du roi Robert ; Philippe, excommunié, ne fut point abandonné de ses sujets ; il se soutint contre le pape, obtint un délai, et fit assembler à Soissons un nouveau concile. Prêt à être condamné, il se soumit, reprit Isemburge, et renvoya Agnès de Méranie en 1201, environ quatre ans après l'avoir épousée.

Pour vous parler de suite de cette affaire de divorce, j'ai sauté, ma chère Aline, sur la guerre que Philippe eut avec Richard, lorsque celui-ci revint de la Palestine, et qu'il trouva le roi de France ligué avec Jean Sans-Terre pour le dépouiller de ses états. La valeur de Richard Cœur-de-Lion le fit triompher des menées de son frère, et il se vengea de la protection que Philippe lui avait accordée en formant à son tour une ligue contre lui avec les comtes de Toulouse et de Boulogne, et plusieurs autres vassaux de la couronne.

Ainsi ces princes, rivaux en gloire, s'acharnaient l'un contre l'autre, et le pape dut encore une fois interposer sa médiation pour amener un accommodement durable entre ces deux fils de l'église. La mort de Richard donna lieu à d'autres prétentions de la part de Philippe-Auguste ; mais comme le règne de ce prince se prolongea jusqu'en 1223, je remets à vous parler, dans l'histoire du treizième siècle, des exploits qui signalèrent la fin de son règne ; contentez-vous de savoir aujourd'hui qu'il enleva au roi d'Angleterre et réunit à la couronne le duché de Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Poitou ; jouissez par avance du fruit de ses victoires, en attendant que je vous en présente les détails intéressans.

LETTRE XLVII.

Histoire d'Angleterre pendant le douzième siècle : Henri I, Etienne, Henri II, et Richard I, dit Cœur-de-Lion. — Histoire d'Espagne pendant la même période.

Je vous ai souvent parlé de l'Angleterre dans ma dernière lettre, ma chère Aline; l'histoire de ce pays se trouve, à l'époque où nous sommes parvenues, si fréquemment mêlée avec celle de la France, que je pense devoir changer l'ordre que j'avais adopté, et vous entretenir aujourd'hui du peuple anglais avant de vous parler de l'Espagne.

Pendant que votre mémoire est encore fraîche sur les démêlés de nos rois avec les monarques anglais, vous suivrez sans doute avec plus d'intérêt l'histoire de ceux-ci, et une légère indication sur les faits suffira pour vous rappeler ceux que j'ai déjà mentionnés. Vous ne devez point avoir oublié qu'à la mort de Guillaume II, fils de Guillaume-le-Conquérant, Robert, duc de

Normandie, qui, comme nous l'avons vu, avait été privé de ses droits d'aînesse pour la succession au trône d'Angleterre, les perdit une seconde fois pour s'être imprudemment croisé pour la Terre-Sainte. Ce prince s'y distingua par une valeur héroïque; l'armée chrétienne lui dut une grande partie de ses succès contre les infidèles, mais il perdit un trône pour s'être arrêté à les poursuivre. Henri, son frère cadet, profita de son absence pour se saisir du trésor royal à la mort de Guillaume II, et s'en servit utilement pour appuyer ses prétentions à la couronne. Il prévint, par sa diligence, le retour de Robert, se fit proclamer et couronner avant que celui-ci pût venir réclamer ses droits, et il se ménagea l'appui de Malcom, roi d'Ecosse, en épousant sa fille Mathilde, qu'il s'empressa de faire couronner. Henri, surnommé Beau-Clerc, donna d'abord de grandes espérances d'un sage gouvernement. Il confirma toutes les lois d'Edouard-le-Confesseur, réforma divers abus, rendit au clergé ses biens et ses priviléges, abolit la loi du couvre-feu, et renonça, par une charte, aux prérogatives que son père et son frère

s'étaient injustement attribuées. Usurpateur des droits de Robert, il avait besoin de s'attacher la nation anglaise, et travailla à le faire en lui accordant des priviléges qu'elle se montra très-jalouse de conserver. Il était ferme, courageux et grand politique; le surnom de Beau-Clerc lui fut donné, parce qu'il était fort savant pour le temps où il vivait; mais le fonds de son caractère était dur, cruel, vindicatif et inexorable; il le fit bien paraître par sa conduite avec son frère.

Ce prince essaya vainement de réclamer la couronne d'Angleterre; en vain il fut sollicité de prendre les armes par plusieurs seigneurs normands et anglais; en vain il rassembla une puissante armée, le gros de la nation demeura fidèle au serment prêté à Henri, et Robert finit par renoncer à ses droits au trône; il en fit l'abandon à son frère, sous la condition qu'il lui paierait annuellement trois mille marcs d'argent, et que ses partisans seraient rétablis dans leurs biens et dignités. Cet accommodement, ménagé par saint Anselme à la plupart des prélats et seigneurs, conservait d'ailleurs à Robert l'espoir de succéder à Henri, s'il mourait avant

lui : ce traité semblait promettre une union inaltérable entre les deux frères, mais le roi d'Angleterre n'y fut pas long-temps fidèle; il commença par persécuter et punir sous divers prétextes les barons qui s'étaient déclarés pour Robert ; saint Anselme lui-même, quoiqu'il eût ménagé la paix et empêché la guerre civile, ne fut pas à l'abri du ressentiment du vindicatif Henri; il eut avec lui de grands démêlés au sujet des investitures. Vous voyez que ce n'était pas seulement en Allemagne que l'église et les souverains se disputaient à ce sujet; les haines et les animosités particulières servaient à développer ces grandes querelles qui voilaient quelquefois de petits intérêts personnels.

L'ambitieux Henri n'eut pas plutôt réduit la haute noblesse, qu'il conçut le dessein d'enlever la Normandie au duc Robert. Dans un voyage que ce prince avait fait en Angleterre, Henri obtint par ses caresses qu'il se désistât de sa pension. Robert se repentit bientôt de son imprudente libéralité, et se plaignit sans ménagement de ce que son frère avait abusé de sa facilité. Ses plaintes servirent de prétexte à Henri pour lui faire

la guerre, et s'emparer de la Normandie. Robert fit d'inutiles efforts pour la conserver; la victoire se déclara pour Henri. Vaincu et fait prisonnier, le malheureux Robert, pris les armes à la main, fut conduit en Angleterre, où son cruel frère lui fit crever les yeux, et l'enferma dans une prison où il languit près de vingt ans. Ce prince infortuné, si inhumainement dépouillé par Henri, possédait les qualités les plus aimables; il était doux, complaisant, affable, mais indolent, paresseux, dissipateur et d'une extrême légèreté : il expia cruellement ses défauts, qui contribuèrent beaucoup à ses malheurs. En revenant de la Palestine, Robert s'était marié en Sicile avec Sibylle, fille de Roger, duc de la Pouille, et en eût un fils, connu sous le nom de Guillaume-Cliton. C'est le même que Louis-le-Gros prit sous sa protection.

Henri, maître de la Normandie, traita durement ses sujets; la noblesse eut sur-tout à se plaindre de son excessive hauteur. Il ne mit point de bornes à son despotisme envers les Normands, ni envers les Anglais.

Nous avons vu dans l'histoire de France ses guerres successives avec Louis-le-Gros, et la fin malheureuse du

prince Guillaume, fils de Henri : il avait marié, quelques années avant, sa fille Mathilde avec l'empereur Henri V. Cette princesse, devenue veuve, revint en Angleterre, et Henri, qui s'était remarié après la mort de son fils, se voyant sans enfans, déclara Mathilde héritière de sa couronne. Il lui fit prêter serment par les grands vassaux. David, roi d'Ecosse, comme prince du Cumberland, et Etienne, comte de Boulogne, neveu du roi, firent le même serment. Henri maria ensuite sa fille avec Geoffroi-Plantagenet, fils de Foulques, comte d'Anjou, qui lui avait laissé ses états pour aller dans la Palestine, où il fut couronné roi de Jérusalem, après la mort de Baudouin II. Mathilde avait beaucoup de répugnance pour ce second mariage, qui du rang d'impératrice la faisait descendre à celui de simple comtesse. Mais Henri ne consulta que son propre intérêt, et l'avantage qu'il trouvait dans une alliance qui lui donnait un gendre en état de le défendre contre les entreprises de Guillaume-Cliton : il considérait d'ailleurs qu'il réunirait par ce mariage l'Anjou, la Touraine et le Maine aux états que les rois d'Angleterre possédaient en France. La mort de Guillaume-Cliton,

qui arriva, comme nous l'avons vu, peu après que Louis-le-Gros l'eût investi du comté de Flandres, délivra Henri des inquiétudes que ce prince lui donnait. La naissance de trois fils, Henri, Geoffroi et Guillaume, que Mathilde eut de son mariage avec le comte d'Anjou, vint remplir de joie le vieux Henri. Il regarda sa succession bien assurée, et fit prêter à sa fille un troisième serment de fidélité, et mourut peu après, en 1135, d'une indigestion de lamproie, dans la soixante-huitième année de son âge, et la trente-sixième de son règne.

Le roi Henri croyait avoir pris toutes les mesures nécessaires pour assurer à Mathilde sa succession au trône d'Angleterre ; il ne se défiait point d'Etienne, comte de Blois et de Boulogne, fils d'Adèle, une de ses sœurs, et petit-fils par cette princesse de Guillaume-le-Conquérant. Etienne, élevé à la cour de son oncle, comblé de ses bienfaits, avait su lui cacher l'ambition qui le dévorait. Il s'était flatté un moment d'épouser la princesse Mathilde; mais lorsque son père l'eût marié au comte d'Anjou, il forma secrètement un parti pour le faire exclure du trône, comme étranger, et viola sans scrupule la religion du ser-

ment qu'il avait prêté à sa cousine. Etienne s'était fait estimer des Anglais; ils aimaient sa valeur et ses talens militaires. Une taille majestueuse, un air doux et insinuant, un caractère affable, clément et libéral, conciliaient tous les suffrages au comte de Blois. Il sut tirer parti de ces heureuses qualités, et plus encore de l'absence de Mathilde qui était dans les états de son mari. Lors de la mort de son père, pour se faire livrer les trésors du feu roi, par force ou par adresse, et gagnant par ses promesses et ses présens les prélats et les principaux seigneurs, il se fit proclamer et couronner. On prétend qu'on persuada à l'archevêque de Cantorbéry, que le roi Henri, dans ses derniers momens, avait déshérité sa fille dont il était mécontent. Il le crut, ou feignit de le croire, pour ne point paraître violer son serment. Etienne monta sur le trône, et accorda de grands priviléges aux seigneurs qui l'y avaient placé ; il leur permit entr'autres choses de se fortifier dans leurs châteaux. Etienne ne tarda pas à connaître le danger de cette permission, qui favorisait leur esprit d'indépendance. Le comte de Devonshire se révolta contre lui, l'obligea à prendre

les armes, et il ne put le réduire qu'après une longue résistance. Il eut une guerre plus fâcheuse à soutenir contre les peuples du pays de Galles; et David, roi d'Ecosse, qui avait fait proclamer la princesse Mathilde, sa nièce, dans le Northumberland, donna au roi Etienne de grands embarras. Pour s'en délivrer, il eut recours à la négociation, céda Carlisle au roi d'Ecosse, et lui donna pour son fils l'investiture du comté d'Huntingdon. Ce traité ne lui donna que quelques instans de tranquillité; David reprit les armes, et les mécontens se joignant aux partisans que Mathilde conservait en Angleterre, invitèrent cette princesse à venir soutenir son parti par sa présence. Etienne avait eu l'imprudence de se brouiller avec son clergé; il avait fait arrêter trois évêques qu'il croyait d'intelligence avec Mathilde; et, lorsque cette princesse arriva en Angleterre, elle trouva tous les esprits soulevés contre l'usurpateur de sa couronne. Une armée nombreuse se réunit autour d'elle; Etienne n'avait pour lui qu'un petit nombre de barons et son armée d'étrangers. Il s'avança vers Lincoln où Mathilde s'était enfermée, attaqua vivement la place, fut repoussé

par les assiégés ; et, dans la bataille qui s'engagea sous les murs de cette place, Etienne, après avoir fait des prodiges de valeur, fut battu et fait prisonnier. On le conduisit chargé de fers dans le château de Bristol. Toute l'Angleterre se soumit à Mathilde, à l'exception du comté de Kent, où la reine, femme d'Etienne, et Eustache son fils, avaient un grand nombre de partisans. Mathilde en eût triomphé ; elle fût rentrée dans tous ses droits, si par sa hauteur et sa dureté envers Etienne et sa famille, elle n'eût ramené sur eux la pitié. L'épouse de ce prince malheureux, ayant appris qu'on le traitait dans sa prison avec une inhumanité révoltante, vint implorer la pitié de Mathilde, et elle offrit, au nom de son mari, de renoncer à toutes prétentions à la couronne, de sortir du royaume, et de passer ses jours dans un monastère. Mathilde rejeta ses offres avec beaucoup de hauteur et de mépris, et lui défendit de se présenter jamais devant elle. L'évêque de Vinchester fut refusé avec la même hauteur par cette impérieuse princesse, et les habitans de Londres la prirent dans une telle aversion, qu'ils prenaient des mesures pour l'arrêter : elle fut avertie, et se retira

précipitamment à Oxford. La reine, femme d'Etienne, assembla sur-le-champ une armée d'étrangers, et se mit en campagne avec son fils, sous la conduite de Guillaume d'Ipres. Ils poursuivirent Mathilde de retraite en retraite; elle finit par s'évader en habit d'homme. On dit même, que poursuivie sans relâche, elle prit le parti de s'enfermer dans une bière, et de se faire porter, comme un corps mort, jusqu'à Glocester.

Que ceci soit un conte ou non, il est constant que le comte de Glocester fut enveloppé par un détachement de l'armée d'Etienne, fait prisonnier et échangé contre le roi Etienne. La guerre civile dura plusieurs années; mais le parti de Mathilde s'affaiblissait de jour en jour, et la mort du duc de Glocester, son plus zélé partisan, fit perdre à cette princesse toute espérance de se relever. Elle passa alors en Normandie où elle avait d'avance envoyé son fils Henri.

Etienne, tranquille possesseur de la couronne, fit prêter serment de fidélité à son fils Eustache, et s'appliqua à remédier aux maux que le royaume avait soufferts pendant le long cours de la guerre civile. Cependant le jeune Henri ne fut pas plutôt âgé de seize ans, qu'il

prit des mesures pour faire revivre le parti de sa mère : il vint à Carlisle, où il fut armé chevalier par le roi d'Ecosse. Etienne donna en même temps à Eustache, son fils, l'ordre de la chevalerie, et se rendit à Yorck pour en renforcer la garnison. Lorsqu'il s'approcha de cette ville, le roi d'Ecosse, qui ne s'était pas mis en état de combattre, retourna dans son royaume, et Henri retourna en Normandie pour y attendre une conjoncture plus favorable à son projet. Son père mourut, et il prit possession de l'Anjou, de la Touraine et du Maine. Vers le même temps, Louis VII, roi de France, se sépara de la reine Eléonore pour sa mauvaise conduite. Le jeune Henri, moins délicat, et tourmenté d'ambition, épousa cette princesse six semaines après le divorce, et par ce mariage acquit le duché de Guyenne, la Saintonge et le Poitou. Il se prépara alors à repasser en Angleterre ; et Etienne, de son côté, prenait ses mesures pour se maintenir et faire couronner Eustache, lorsqu'il perdit ce prince à l'âge de dix-huit ans. Il ne laissait point d'enfans ; et Henri, passé en Angleterre avec une armée, menaçait de rallumer la guerre civile. Pour l'éviter, l'évêque

de Winchester et l'archevêque de Cantorbéri s'entremirent; il fut convenu qu'Etienne continuerait de réguer jusqu'à sa mort, à condition qu'il adopterait Henri et le déclarerait son successeur. Guillaume, fils d'Etienne, adhéra à cet arrangement, promit de se contenter des biens que possédait son père avant de monter sur le trône, et prêta serment de fidélité à Henri. Etienne mourut l'année suivante, âgé de cinquante ans, l'an 1154.

L'Angleterre n'avait eu que trois rois de la maison des ducs de Normandie, et un seul de celle de Blois et de Bourgogne. Les Plantagenets furent la troisième famille française qui gouverna ce royaume, et elle lui donna une longue suite de rois. Henri II, fils de Geoffroi, comte d'Anjou, et petit-fils de Henri I, par Mathilde sa mère, était né avec beaucoup d'esprit; il avait reçu une éducation soignée, et s'était particulièrement attaché à l'étude de la politique et de la science militaire. Il s'était fait une réputation, et il ne lui aurait manqué aucune des qualités nécessaires pour bien gouverner, s'il eût eu moins d'orgueil, de hauteur, de présomption, et plus d'empire sur ses passions. Il monta

sur le trône à l'âge de vingt-trois ans, avec l'applaudissement général de la nation, et montra qu'il en était digne, par les sages réglemens qu'il fît dès le commencement de son règne. Il rendit à l'Angleterre sa splendeur, se fit restituer par le roi d'Ecosse, le Northumberland, le Cumberland et Westmorland; ordonna la démolition des forteresses qui avaient été élevées sous le règne d'Etienne, et ne conserva que celles qui pouvaient être utiles pour la défense du royaume. Il chassa de l'Angleterre tous les étrangers dont Etienne avait composé son armée, sans excepter Guillaume d'Ipres, leur général. Henri voulait trouver sa force dans la nation anglaise, et il prouva qu'il comptait sur sa fidélité.

Lorsqu'il eut réglé les affaires d'Angleterre, il vint en France faire hommage au roi Louis VII pour les provinces qu'il possédait dans son royaume. Il voulait en même temps recouvrer l'Anjou, dont Geoffroi, son frère, s'était mis en possession en vertu du testament de Geoffroi - Plantagenet, leur père commun. Mais peu de temps après, les Nantais déférèrent volontairement à Geoffroi le comté de Nantes. Henri retourna en An-

gleterre pour soumettre les peuples du pays de Galles qui s'étaient révoltés; guerroya ensuite avec le duc de Bretagne et le comte de Toulouse. Ses querelles et ses guerres successives avec Louis VII nous ont assez occupé dans l'histoire de France pour n'avoir pas besoin d'y revenir, je vous donnerai seulement quelques éclaircissemens sur les démêlés de Henri II avec Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéri.

Thomas Becquet, fils d'un simple bourgeois de Londres, avait été honoré de la faveur du roi avant d'être élevé aux dignités de l'église. Henri, rendant justice à son mérite et à sa grande capacité, se plut à l'avancer; lui donna la charge de chancelier et le combla de richesses. L'archevêché de Cantorbéri étant venu à vaquer, Henri fit nommer son favori à ce bénéfice, le plus riche de tous ceux de l'Angleterre. Henri songeant, dit-on, dès-lors, à faire une réforme dans le clergé, il pensait que Thomas, lui devant sa fortune et son élévation, l'aiderait à l'opérer. Mais Thomas fut bien moins complaisant que le roi ne l'avait espéré; il soutint, peut-être avec trop de fierté, les prérogatives de son nouveau titre; et pour être moins dépen-

dant, commença par se démettre de sa charge de chancelier. Dès la première tentative que fit le monarque pour arriver à la réforme, il trouva l'archevêque contraire. Les conférences qu'il eut avec le prélat, ses prières, ses menaces, ne servirent à rien; la fermeté de Thomas fut inébranlable : le roi ne put parvenir à lui faire relâcher quelques droits abusifs attachés à l'archevêché même. Henri fit condamner le prélat dans une assemblée du clergé. Il en appela au pape. On saisit ses biens, on lui imposa des amendes; il paya, et n'en fut pas moins opiniâtre. Accusé de désobéissance et de félonie, il prit la fuite et se réfugia en France. Louis-le-Jeune se plut à l'accueillir, peut-être dans l'intention de mortifier le roi d'Angleterre. Tant de personnes s'entremirent entre l'archevêque et Henri, qu'on parvint à les raccommoder; mais il resta entr'eux un fond d'aigreur, qui s'augmenta par l'accueil qu'on fit à Thomas à son retour en Angleterre. La vénération qu'on lui portait, l'espèce d'enthousiasme qu'il paraissait se plaire à exciter, déplut d'autant plus à Henri, que le prélat ne tarda pas à lancer des anathèmes sur tous ceux qui avaient secondé le prince dans ses

intentions. Tous ces anathématisés, barons, prélats et autres, se rendirent auprès du roi en Normandie pour lui porter leurs plaintes.

Henri fut d'autant plus disposé à les accueillir, que l'archevêque de Cantorbéri avait refusé de lever les censures fulminées contre l'archevêque d'Yorck et les évêques qui avaient assisté au couronnement du fils du roi. Ce prince, naturellement colère, s'écria dans un premier transport : *Par les yeux de Dieu, si tous ceux qui ont assisté au couronnement de mon fils sont excommuniés, je le suis donc aussi. Est-il possible qu'il ne se trouve personne qui me venge d'un prêtre qui trouble tout mon royaume?* Ces imprudentes paroles ne lui furent pas plutôt échapées, que quatre chevaliers formèrent le dessein de le délivrer de l'archevêque; et s'étant rendu secrètement à Cantorbéri, ils le massacrèrent dans son église.

Ce meurtre eut les plus terribles suites. Henri fut si affligé en apprenant la mort de l'archevêque, qu'il fut trois jours sans vouloir prendre de nourriture. Il lui eût été facile de se disculper d'avoir ordonné un tel forfait; mais il crut plus prudent de se punir lui-même

de l'avoir occasioné, et en demanda l'absolution. Il l'obtint des évêques, sous la condition de se soumettre aux réparations que le souverain pontife exigerait de lui. L'évêque de Lisieux, l'un des prélats les plus éloquens, se chargea de peindre au pape la vive douleur du roi d'Angleterre; et pour détruire les soupçons qu'on pouvait avoir contre ce prince, il pria le pape en son nom d'ordonner la punition des meurtriers de Thomas. Les légats du pape, moins indulgens que les évêques de la dépendance de Henri, le condamnèrent à la pénitence publique. Il s'y soumit, et s'engagea à prendre la croix en expiation de sa faute. Malgré le vif repentir et la soumission du roi Henri II, cette malheureuse affaire ne fut jamais totalement assoupie : elle laissa de cruelles traces qui remplirent d'amertume la fin du règne de ce prince. L'horreur que ce meurtre avait inspiré aux Anglais servit de prétexte aux révoltes des enfans du roi. Henri, son fils aîné, qu'il avait fait couronner en 1170, leva le premier l'étendard de la rebellion, à l'occasion de la conquête de l'Irlande. Henri II, après avoir subjugué ce pays, avait donné le titre de roi d'Irlande à Jean, le plus jeune de ses

fils. A son retour dans ses états, Henri, son fils aîné, et deux de ses frères, soutenus par la reine Eléonore, conspirèrent pour le détrôner. Les rois de France et d'Ecosse appuyèrent la rebellion. Elle prenait un caractère alarmant; mais Henri ramena les esprits en sa faveur, en se hâtant d'accomplir la pénitence qui lui avait été imposée pour l'expiation du meurtre de saint Thomas. Le roi d'Ecosse fut battu et fait prisonnier; les rebelles se soumirent; la reine fut enfermée dans un château; et enfin Henri fit sa paix avec Louis VII. Pour mettre le sceau à leur réconciliation, les deux rois arrêtèrent le mariage de Richard, fils de Henri, avec Alix, fille de Louis VII. Cette princesse, qui était encore dans l'enfance, fut envoyée en Angleterre pour être élevée sous les yeux du roi; et Henri, qui était très-emporté dans ses passions, en étant devenu amoureux, différa sous divers prétextes la célébration du mariage. Louis s'offensa de ses retards; il prit les armes, et la guerre allait recommencer avec la plus grande animosité, si le légat du pape ne se fût entremis. Henri promit de donner à Louis une entière satisfaction, et continua de traîner l'affaire en longueur. Louis VII mou-

rut sans que le mariage fût fait. Les guerres qui eurent lieu entre Philippe-Auguste, son successeur, et le vieux Henri, en reculèrent encore le moment. Une nouvelle révolte du jeune roi Henri contre son père, la mort de ce prince au moment où il se disposait à passer à la Terre-Sainte, et la restitution de la dot de la reine Marguerite, qu'on convint après quelques discussions de donner à la princesse Alix, semblait devoir enfin faire terminer ce mariage arrêté depuis plusieurs années; mais Henri chercha de nouveaux prétextes pour éluder. La guerre recommença entre la France et l'Angleterre; mais la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin suspendit les querelles des deux rois; ils firent une trêve, et résolurent de se croiser tous deux pour la Palestine. Henri faisait ses préparatifs, lorsque son fils Richard se souleva contre lui, et se mit sous la protection de Philippe. Sa révolte amena une nouvelle guerre qui suspendit le projet de croisade. Henri, abandonné par ses sujets de France, battu de tous les côtés, fut obligé de recevoir la loi du vainqueur, et mourut de douleur en voyant à la tête de la liste des seigneurs qui avaient pris parti pour Ri-

chard, le nom de Jean, son fils bien-aimé. Ce dernier coup accabla le malheureux monarque : abreuvé de chagrin et d'amertune, il mourut à Chinon, l'an 1189, dans la soixante - unième année de son âge, et la trente-cinquième de son règne.

Richard I, dit Cœur-de-Lion, succéda à son père ; et par les larmes qu'il versa sur sa tombe, expia un peu ses fautes envers lui. Le premier soin de ce prince en montant sur le trône fut d'éloigner de sa faveur ceux qui l'avaient porté à la révolte. Il fit un nouveau traité d'alliance avec Philippe - Auguste, qui lui rendit les villes de Tours, du Mans et autres places qu'il avait enlevées à Henri. Dans les premiers jours de son règne, Richard gagna l'affection des grands et du peuple par les grâces qu'il répandit avec une sorte de profusion. Il rendit la liberté à la reine sa mère, qui, depuis quinze ans, était enfermée dans un château. Cette réclusion n'avait point empêché Eléonore de continuer de semer le trouble et la zizanie entre son époux et ses enfans. C'est elle qui les avait portés à la révolte. Geoffroi, duc de Bretagne, était mort peu avant son père, laissant sa jeune épouse enceinte d'un fils, qui reçut le nom d'Arthur. Richard

augmenta l'appanage de son frère Jean de plusieurs comtés et de tous les biens de la maison de Glocester, dont il lui fit épouser l'héritière. Il pourvut de dignes sujets les bénéfices vacans, et publia un acte de grâce en faveur des prisonniers et des criminels.

Il se disposa ensuite à passer en Orient, fit de grandes levées, et arma plus de cent cinquante bâtimens de transport. Il nomma des régens pour gouverner en son absence. Un normand d'une naissance obscure, nommé Guillaume de Longchamp, qu'il avait fait évêque d'Ely et chancelier d'Angleterre, fut chargé de la régence. Richard lui associa l'évêque de Durham et six conseillers. Le roi passa en France avec son armée, et vint à Vezelai, où Philippe lui avait donné rendez-vous. Tous deux prirent la pannetière et le bourdon, et marchèrent ensemble jusqu'à Lyon, où ils se séparèrent, Philippe pour s'embarquer à Gênes, et Richard pour se rendre à Marseille. Ils se rejoignirent en Sicile, se donnèrent les plus fortes assurances d'une amitié sincère; mais peu après commencèrent leurs démêlés. Le premier eut lieu à l'occasion de la prise de Messine, dont Richard s'empara pour se

venger de Tancrède, duc de la Pouille, qui avait fait enfermer Jeanne, sœur de Richard, et veuve de Guillaume II, roi de Sicile, dont Tancrède fut le successeur. La demande que Richard fit ensuite de Bérangère, fille du roi de Navarre, devint un autre objet de division avec le roi de France, qui comptait sur la promesse qu'il avait faite d'épouser la princesse Alix à son retour de la Palestine. Richard s'excusa de manière à prouver à Philippe qu'il ne pouvait épouser sa sœur; mais ce prince parut regarder comme une insulte l'ordre que le roi d'Angleterre avait donné, sans lui en faire part, d'amener la princesse de Navarre en Sicile pour l'épouser à ses yeux. Philippe fut prêt à prendre une résolution violente; mais il se laissa toucher par les remontrances qu'on lui fit sur l'état déplorable des chrétiens en Orient, et sur le scandale que causerait au moment de leur départ la rupture des deux rois. Il resta au surplus entr'eux une semence de division qui éclata en Palestine, comme nous le verrons bientôt.

Mais avant de vous parler de cette expédition, je pense, ma chère Aline, devoir revenir sur les autres croisades sur lesquelles j'ai passé très-légèrement.

Nous avons vu le succès de la première ; le royaume de Jérusalem fondé par Godefroi de Bouillon, et les principautés d'Antioche et d'Edesse ; à ces trois petits états chrétiens formés tout d'un coup en Asie, il s'en joignit quelques années après un quatrième. Ce fut celui de Tripoli, de Syrie, qui devint le partage du jeune Bertrand, fils du comte de Toulouse. Pour conquérir Tripoli, il eut recours aux vaisseaux des Vénitiens ; ils prirent alors part à la croisade, et se firent céder une partie de la nouvelle conquête.

En peu de temps ces nouveaux états divisés et subdivisés, passèrent en des mains différentes ; il s'éleva comme en France de petits seigneurs, des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, de Sidon, de Césarée. Tous ces partages d'autorité préparèrent la ruine du royaume de Jérusalem. Soliman, qui avait perdu Antioche et Nicée, tenait toujours la campagne, habitée d'ailleurs par des colons musulmans ; et sous Soliman, et après lui, on vit dans l'Asie un mélange de chrétiens, de Turcs et d'Arabes, qui tous se faisaient la guerre.

Les croisés s'épuisaient, mais de nouveaux essaims, partis de l'Occident, ve-

naient de temps en temps soutenir leurs efforts pour résister aux infidèles. Le prince Hugues, frère du roi de France, Philippe Ier, amena, comme nous l'avons vu, une multitude grossie par des Italiens et des Allemands. Ils furent traités à Constantinople à peu près comme les suivans de Pierre-l'Hermite, et ceux qui abordèrent en Asie furent détruits par Soliman; le prince Hugues mourut presqu'abandonné dans l'Asie mineure.

Ce mauvais succès n'empêcha point de nouvelles émigrations; il y en eut beaucoup de partielles; et malgré ces secours abondans, la situation des chrétiens était si peu affermie, que Baudouin, premier roi de Jérusalem, qui régna après la mort de Godefroi, son frère, fut pris presqu'aux portes de la ville par un prince turc.

Les conquêtes des chrétiens s'affaiblissaient tous les jours; les premiers conquérans n'étaient plus; leurs successeurs étaient amollis; déjà l'état d'Edesse était repris par les Turcs en 1140, et Jérusalem menacée. Les chrétiens d'Asie, prêts à être accablés, sollicitèrent en Europe une nouvelle croisade générale. C'est alors que le célèbre abbé de Clervaux, saint Bernard,

enflamma, par son éloquence persuasive le zèle de Louis-le-Jeune et de la foule des seigneurs qui se croisa avec lui. L'empereur Conrad prit lui-même la croix des mains de saint Bernard. Nous avons vu le malheureux succès de son entreprise et de celle de Louis-le-Jeune, qui marcha sur ses traces.

Après ces malheureuses expéditions, les chrétiens de l'Asie furent plus divisés que jamais entr'eux. La même fureur régnait chez les Musulmans; les diverses sectes, les divisions des partis étaient fréquentes chez eux, et les chrétiens eussent pu en profiter s'ils avaient été plus unis; mais leurs démêlés leur faisaient même quelquefois oublier l'intérêt de la religion. On vit, vers l'an 1166, Amauri, roi de Jérusalem, se liguer avec le soudan d'Egypte contre les Turcs; mais à peine le roi de Jérusalem avait-il signé ce traité, qu'il le viola. Sa mauvaise foi prépara la ruine de son état, et un affreux tremblement de terre, qui renversa la plupart des villes de Syrie et du royaume de Jérusalem, parut à quelques-unes une punition du ciel.

C'est à cette époque que s'élevait la puissance du grand Salaeddin, qu'on

nomma en Europe Saladin. Ce prince était fils d'Ayoub et neveu de Schirkoud, le plus fameux général de Noradin, qui prit successivemunt aux chrétiens la plus grande partie de leurs villes frontières, et enleva au sultan d'Alep la ville de Damas. Noradin pourvut Ayoub du gouvernement de Damas, et chargea Schirkond de porter ses armes en Egypte contre les califes fatimites, sectateurs d'Ali, que les Turcs avaient en abomination. Ces califes, livrés à la volupté, abandonnaient à leurs visirs toute leur autorité, et Schirkond, secondé par la valeur de son neveu Saladin, soumit bientôt ce pays à la puissance de Noradin. A la mort de Schirkond, Saladin fut revêtu de la dignité de visir, et conquit en peu de temps la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie. Maître de tant de pays, Saladin prit le titre de sultan, et songea bientôt à conquérir le royaume de Jérusalem. De violentes factions déchiraient ce petit état. Guy de Lusignan, couronné roi, mais à qui on disputait la couronne, rassembla dans la Galilée tous les chrétiens divisés que le péril réunissait; il marcha contre Saladin, et tous les princes chrétiens s'avancèrent

jusqu'auprès d'Acre, ou Ptolémaïs : là se livra une bataille qui dura deux jours entiers; les chrétiens, accablés par le nombre, furent entièrement défaits; le roi de Jérusalem, le prince d'Antioche, et plusieurs autres chevaliers de la plus grande distinction furent faits prisonniers. La perte de cette bataille entraîna celle de la Ville-Sainte, qui, comme nous l'avons déjà dit, tomba au pouvoir de Saladin l'an 1187. Tous les historiens ont vanté la générosité de ce vainqueur envers le roi de Jérusalem et sa famille, et même envers tous les habitans de Jérusalem; il les traita humainement, respecta leurs propriétés, se contenta de convertir en mosquées toutes les églises de Jérusalem, excepté celle du Saint-Sépulcre, et permit aux chrétiens de continuer de visiter les Lieux-Saints.

Il ne restait aux chrétiens d'Asie qu'Antioche, Tripoli, Joppé et la ville de Tyr; Saladin et le Sultan d'Iconium possédaient tout le reste.

Le bruit des victoires de Saladin troubla toute l'Europe; le pape Clément III remua la France, l'Allemagne et l'Angleterre; Philippe-Auguste et le vieux Henri II suspendirent leurs diffé-

rends pour marcher à l'envi au secours de l'Asie. Ils ordonnèrent, chacun dans leurs états, que tous ceux qui ne se croiseraient point paieraient le dixième de leurs revenus et de leurs biens-meubles pour les frais de l'armement; c'est ce qu'on appela la *dîme saladine.*

Nous voici donc revenues, ma chère Aline, à l'époque de la troisième croisade générale; mais il faut encore que je vous dise un mot de deux ordres qui s'étaient élevés dans le royaume de Jérusalem, et qui furent connus sous le nom de *templiers* et *des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.* Ces ordres religieux furent d'abord fondés pour le service des malades et des blessés; ils firent vœu de se battre pour la défense commune des chrétiens. Vers l'an 1118, les chevaliers, dits hospitaliers, furent les premiers qui prirent cet engagement, et il se forma peu après une milice semblable sous le nom de *templiers,* qu'ils prirent parce qu'ils demeuraient auprès de l'église qui avait été le temple de Salomon. Ces établissemens sont dus à des français. Raimond Dupuy, premier grand-maître et instituteur de la milice des hospitaliers, était du Dauphiné.

Ces deux ordres, pauvres dans leur origine, devinrent bientôt riches et rivaux; ils se firent souvent la guerre, et leurs divisions troublèrent la Palestine. Il se forma un peu plus tard un nouvel ordre en faveur des pauvres allemands abandonnés dans la Terre-Sainte. Voici ce qui donna lieu au troisième ordre militaire. Pendant le siége d'Acre, quelques Allemands de Brême et de Lubeck établirent sous une tente un hôpital pour les malades de leur nation, et bientôt, à l'imitation des Templiers et des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, on en forma un nouvel ordre qui prit le nom de *chevaliers teutoniques*. Ce fut Frédéric, duc de Souabe, qui pria l'empereur Henri VI, son frère, de demander au pape la confirmation de ce nouvel ordre, ce qu'on obtint facilement. Ces chevaliers portèrent un manteau blanc chargé d'une croix noire, et devinrent par la suite en Europe une milice de conquérans.

Mais revenons à Richard Cœur-de-Lion qui conquit l'île de Chypre sur Isaac Comnène, tout en se rendant à la Terre-Sainte. Richard s'empara de cette île pour se venger du refus qu'a-

vait fait Isaac de recevoir dans ses ports la reine Bérengère et la reine douairière Eléonore, qui, battues par la tempête, avaient cherché un asile dans les états du roi de Chypre. Le vaillant Richard, ayant laissé un détachement de son armée dans cette île, se rendit au siége d'Acre, où Philippe l'attendait pour donner un assaut général. Presque tous les chrétiens de l'Orient s'étaient rassemblés pour assiéger cette ville. Quand les deux rois eurent joint leurs forces, on compta, dit-on, plus de trois cent mille combattans.

Acre, connue maintenant sous le nom de Ptolémaïs, succomba sous les efforts des chrétiens réunis : cette place importante fut prise ; mais la discorde qui se mit bientôt entre Philippe et Richard, fit plus de mal que les trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. Philippe, fatigué de ces divisions, et plus encore de la supériorité que s'attribuait sur lui Richard son vassal, prit le parti de retourner dans sa patrie ; et la fierté du roi d'Angleterre, redoublant encore après le départ du roi de France, l'impétueux Richard se vit bientôt abandonné de même des autres chefs croisés; et réduit à ses propres forces,

il fut trop faible pour lutter contre Saladin. Vainement il déploya le courage le plus héroïque, il se vit forcé de renoncer aux plus brillantes espérances qu'il avait un instant conçues. Il vainquit cependant Saladin dans une sanglante bataille qui se donna près de Césarée, et s'empara de quelques petites places; mais les maladies qui minèrent son armée, et la crainte que Philippe, en son absence, ne lui enlevât la Normandie, déterminèrent Richard à revenir en Europe. Il venait d'apprendre, d'ailleurs, que son royaume était dans le plus grand désordre par la mauvaise conduite de son chancelier; se hâtant de conclure avec Saladin une trève de trois ans, il s'embarqua pour revenir en Angleterre. Son retour eût été plus glorieux que celui de Philippe-Auguste, s'il n'avait fait naufrage près d'Aquilée. Le duc d'Autriche, à qui il avait fait un affront sanglant au siége d'Acre, le fit arrêter comme il traversait ses états, et vengea son injure en le retenant quatorze mois en prison. Pendant cette longue détention, Philippe engagea le prince Jean à s'emparer du trône d'Angleterre; il promit de le secourir, sous la condition qu'il

lui abandonnerait le Vexin normand, la ville de Tours, et plusieurs autres petites places. Richard, à son retour, dissipa le parti de son frère, confisqua ses biens, et le déclara déchu de son droit à sa succession. Il fit ensuite la guerre au roi Philippe; elle dura quatre ans entiers sans qu'il y eut rien de décisif. Les deux rois, également fatigués de combats, firent enfin la paix, et quelquelques mois après Richard fut blessé d'un coup de flèche, et mourut de cette blessure, l'an 1199, dans la quarante-deuxième année de son âge. Ce prince reçut la flèche meurtrière qui le conduisit au tombeau, de la main d'un gentilhomme nommé Robert Gourdon. La cupidité fut cause de sa mort, car il fut blessé en voulant investir le château de Châlus, où l'on avait déposé un trésor trouvé dans la terre du comte de Limoges. En sa qualité de seigneur suzerain, Richard avait voulu se l'approprier tout entier; le propriétaire ne voulait lui en donner qu'une partie, et son refus amena une petite guerre où le roi d'Angleterre trouva la mort. Il montra cependant dans ces derniers momens beaucoup de piété et de grandeur d'ame; il pardonna à son meur-

trier qu'on avait arrêté, mais le chef de ses gardes, moins indulgent, en fit à son insu une justice exemplaire.

La reine Eléonore avait réconcilié Richard avec le prince Jean; elle obtint que par son testament il le déclarât son héritier de préférence à Arthur, fils de Geoffroi, troisième fils de Henri II, que Richard avait nommé son successeur pendant qu'il était en Sicile. Nous verrons dans l'histoire du treizième siècle les démêlés de ces deux prétendans au trône d'Angleterre, mais il est temps de jeter aujourd'hui un coup-d'œil sur l'Espagne.

Vous devez vous rappeler qu'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, avait épousé à la fin du onzième siècle, en cinquième noces, Zaïde, fille du roi de Séville, Aben-Habet. Je vous ai dit que cette alliance avec un roi mahométan lui attira des revers qui pensèrent ruiner le christianisme en Espagne. Pendant que ces deux princes ambitieux attiraient les Almoravides en Espagne, et que, non contens d'avoir dépouillé le roi de Castille de ses états, ces redoutables étrangers assiégeaient sans succès Tolède et Valence, D. Pèdre, roi de Navarre et d'Arragon, ne cessait point

de faire heureusement la guerre aux infidèles ; il s'était rendu maître de Balbastro, et peu après il perdit son fils unique, qui portait le même nom que lui ; il en mourut de chagrin un mois après, et eut pour successeur son frère D. Alphonse.

Ainsi, deux rois du nom d'Alphonse régnèrent en même temps en Espagne ; mais Alphonse Ier, roi de Navarre et d'Arragon, acquit, par le grand nombre de ses victoires, le surnom de *batailleur*, pendant qu'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, n'étant point encore guéri de la manie des mariages par le malheureux succès de celui qu'il contracta avec Zaïde, épousa en sixièmes noces, après la mort de cette princesse, Béatrix, fille du marquis d'Est, de Vérone et de Toscane. Une nouvelle irruption des Almoravides, dans le royaume de Léon, vint troubler la tranquillité du vieux Alphonse. Son âge et ses infirmités ne lui permettant pas d'agir en personne, il laissa au comte de Galice, son gendre, le soin de repousser les ennemis. La mort de ce prince occasiona la défaite de l'armée du roi, et l'infant D. Sanche fut tué dans une bataille sanglante où périt

une grande partie des seigneurs les plus distingués de la cour. Ces funestes nouvelles plongèrent le roi dans le désespoir ; mais sa fille, dona Urraca, veuve du comte de Galice, secondée par l'évêque de Compostelle, vint à son secours avec une nombreuse armée, et le mit en état de repousser les ennemis ; il parvint même à forcer les Almoravides à sortir de ses états.

D. Alphonse languissait depuis dix-huit mois, et son grand âge ne lui laissait point l'espoir de recouvrer sa santé. Il gémissait sur-tout de ne pas laisser d'héritiers mâles, malgré ses nombreux mariages. Il n'avait que des filles ; les grands le décidèrent à unir sa fille dona Urraca au roi de Navarre et d'Arragon. Il céda à leurs vœux, et les conditions de cette alliance furent que la princesse hériterait des royaumes de Léon et de Castille, et que D. Alphonse-Raimond, qu'elle avait eu de son premier mari, succéderait à ses états si elle ne laissait point d'enfans du roi d'Arragon. D. Alphonse VI mourut âgé de soixante-treize ans, après quarante-quatre ans de règne.

On s'était flatté que le mariage de l'héritière de Castille et de Léon, avec le roi

d'Arragon et de Navarre, serait avantageux aux chrétiens; que cette réunion de puissances les mettrait en état de recouvrer une grande partie de ce que les infidèles leur avaient enlevés. Mais dona Urraca, fière et ambitieuse, prétendit gouverner ses états sans le concours de son mari; et, donnant toute sa confiance à deux favoris, elle commit diverses injustices et destitua de ses gouvernemens un seigneur de mérite qui avait joui près de son père de la plus grande estime. Le roi d'Arragon, indigné de l'injustice de son épouse, rétablit ce seigneur, nommé D. Pèdre Assurez, dans ses honneurs et ses dignités. De ce moment, la mésintelligence éclata entre les deux époux; tous deux voulaient s'arroger l'autorité dans le gouvernement; et leurs esprits s'aigrirent tellement, qu'il parut presqu'impossible de les réconcilier. On fit entendre à la reine qu'il lui serait facile de faire casser son mariage pour cause de parenté. Le roi d'Arragon prévint ce dessein en s'emparant de toutes les places fortes de Castille, et fit enfermer la reine dans le château de Castellar. Elle en fut enlevée par ses partisans; et ramenée en Castille, elle ne tarda point à prendre les armes. Après de longs dé-

mêlés, le roi d'Arragon se détermina à la répudier; mais il avait pris ses mesures pour se conserver une bonne partie de ses états. Ce fut le sujet d'une guerre où la reine eut le dessous; mais ayant fait couronner son fils D. Alphonse, elle reprit quelques avantages, et força le roi d'Arragon à se retirer. Le pape prononça la nullité de ce mariage; mais le roi d'Arragon ne se décida point pour cela à restituer les places dont il s'était saisi; et ayant gagné dans la Castille un grand nombre de seigneurs, mécontens de la conduite peu décente de la reine, il se soutint long-temps contre elle.

D'un autre côté, dona Urraça eut de grands démêlés avec l'évêque de Compostelle; et pendant que le trouble régnait en Espagne dans ces royaumes, les infidèles ravageaient les terres des chrétiens et désolaient particulièrement les côtes du Portugal, de la Galice et des Asturies.

Des dissentions s'élevèrent bientôt aussi entre dona Urraca et son fils; les grands se partagèrent entr'eux, et il y eût plusieurs séditions excitées par leurs divisions.

A la faveur de ces troubles domestiques, les Almoravides firent de nouvel-

les irruptions: le roi d'Arragon s'opposa à leurs efforts, et remporta sur eux une victoire complète. Ce prince belliqueux enleva d'ailleurs plusieurs places aux infidèles, et fit des conquêtes mémorables.

Dona Urraca mourut de mort subite long-temps avant celui qui avait été son époux, et paraît n'avoir été digne ni de ses regrets, ni de ceux de son fils, ni même de l'affection de ses sujets.

Après sa mort, son fils, D. Alphonse-Raimond, proclamé roi de Castille et de Léon, sous le nom d'Alphonse VIII, s'appliqua à réparer les brèches que tant de divisions avaient faites à l'autorité royale. Il fit avec succès la guerre au roi d'Arragon, qui se dédommagea des places qu'il fut obligé de restituer en Castille par de nouvelles conquêtes sur les Maures. Ce prince, qui fut presque toujours vainqueur des infidèles, essuya un échec sur la fin de sa vie; il fut vaincu dans un sanglant combat que lui livra Aben-Gama, gouverneur de Valence. Les chrétiens firent des prodiges de valeur; mais accablés par le nombre, ils furent entièrement défaits; et le roi d'Arragon, fut si sensible à ce revers, qu'il en mourut de chagrin huit jours après.

Ce prince ne laissait point d'enfans, et avait donné par son testament son royaume à l'ordre des Templiers. On n'eût aucun égard à cette disposition, et les grands de Navarre et d'Arragon s'assemblèrent pour élire un roi; mais ils ne purent s'accorder. Les Navarrois proclamèrent peu après Garcie-Ramire, petit-fils de Ramire, frère de Sanche IV. Les Arragonais, attachés à la famille de D. Alphonse-le-Batailleur, élurent D. Ramire son frère, qu'ils tirèrent du monastère de St.-Pont-de-Tomiers, où il était profès depuis quarante ans. Ce moine couronné épousa, avec la dispense de l'anti-pape Anaclet, Agnès, fille de Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine.

Les Maures, enorgueillis de leur victoire sur le défunt roi d'Arragon, continuèrent de désoler ce royaume sans que le nouveau roi se mit en peine de les repousser. Mais le roi de Léon accourut avec toutes ses forces pour les réprimer; il mit dans plusieurs places de fortes garnisons, et fut reçu à Sarragosse avec de grandes acclamations. Les comtes de Barcelone et de Toulouse se mirent à titre de vassaux sous sa protection, et D. Garcie, roi de Navarre,

voulant se le rendre favorable, vint lui faire hommage de sa couronne. Flatté d'avoir des vassaux d'un si haut rang, le roi de Léon crut pouvoir, à l'exemple du chef du corps germanique, prendre le titre d'empereur. Il se fit proclamer en cette qualité par l'archevêque de Tolède. Ce titre d'empereur d'Espagne n'a jamais été pris que par lui, et il paraît qu'Alphonse VIII ne fut reconnu en cette qualité que par les peuples d'Espagne.

De grands démêlés s'élevèrent bientôt entre les rois de Navarre et d'Arragon; tous deux prétendaient à réunir ces couronnes, ainsi que leurs prédécesseurs, et le roi de Navarre s'appuyait sur-tout sur ce que D. Ramire, par sa qualité de prêtre et de religieux profès, était devenu inhabile à occuper le trône de son frère. Ce prince finit par se rendre lui-même cette justice. Méprisé de ses sujets, et tourmenté de remords à l'occasion du mariage qu'il avait contracté par la dispense de l'anti-pape Anaclet, il prit la résolution d'abdiquer pour retourner dans la solitude. Il assembla les états du royaume à Balbastro, et fiança l'infante Pétronille qui n'avait encore que deux ans, avec D. Raimond-Bérenger, IV du nom, comte de Barcelone, prince

habile, courageux, éloquent, qui par ses talens politiques et ses exploits guerriers, éleva sa maison au plus haut degré de la gloire et de la puissance. Il fut convenu que ce prince gouvernerait le royaume en qualité de régent, jusqu'à ce que l'infante fut en âge d'être mariée.

D. Alphonse continua de se distinguer contre les infidèles; et, après un règne glorieux, laissa la couronne de Castille à son fils D. Sanche, et celle de Léon à Ferdinand, son fils cadet. Ses états furent ainsi divisés; mais cela n'empêcha point les nouveaux rois de se distinguer comme leur père contre les infidèles, et même contre les autres princes chrétiens. Sur la fin du règne d'Alphonse VIII, le comte de Portugal, après une très-grande victoire remportée sur les Maures dans les plaines d'Ourique, se fit proclamer par son armée roi de Portugal. Le fondateur de cette monarchie, connu sous le nom de D. Alphonse-Henriquez, fit diverses expéditions en Galice, mais elles ne lui réussirent point, et il fut trop heureux de faire la paix avec l'empereur Alphonse.

Les Templiers n'avaient point cessé de réclamer le royaume d'Arragon. En

vertu du testament d'Alphonse-le-Batailleur, on leur donna en dédommagement des terres considérables ; et le prince Raimond, régent d'Arragon, pensant que cet ordre militaire pourrait lui être d'un grand secours pour défendre ses frontières, lui fit accorder par les états plusieurs forteresses.

Quelques années après, deux chevaliers de Salamanque, D. Suero et D. Gomez, se dévouèrent à la défense du christianisme contre les mahométans : ils bâtirent une forteresse où ils enfermèrent un hermitage qui portait le nom de Saint-Julien. D'autres seigneurs se joignirent à eux, et ils commencèrent l'établissement d'un nouvel ordre militaire, connu d'abord sous le nom de St.-Julien-du-Poirier, et ensuite sous celui d'*Alcantara*. Ces associations étaient alors communes. On vit peu après se former l'ordre des chevaliers de *Calatrava*, et ensuite celui de Saint-Jacques. Ce dernier a une origine assez bizarre. Un grand nombre de jeunes gentilshommes, que la licence des guerres avait rendu capables de tous les excès, se dérobaient dans les montagnes de Léon aux recherches de la justice. D. Pèdre Fernandez, qu'ils avaient établi leur chef, imagina

de faire de ces libertins une congrégation destinée à combattre les infidèles. Il y réussit; et, devenus soldats religieux, ils se rendirent utiles à la patrie, et firent oublier ce qu'ils avaient été.

C'était alors le règne de la chevalerie: les rois contractaient par elle une sorte de fraternité, et les Espagnols étaient sur-tout fort enthousiasmés des droits de cette institution.

Mais la division des états de l'Espagne rend l'histoire de ces rois difficile à suivre; il faudrait entrer dans de longs détails pour l'exposer d'une manière claire, et je me vois forcée à ne vous en présenter qu'une esquisse incomplète.

D. Sanche III, roi de Castille, ne régna qu'un an, et mourut extrêmement regretté. Il était dans la fleur de l'âge, et donnait les plus grandes espérances d'un gouvernement sage. Ce prince laissa un fils, D. Alphonse, qui n'avait encore que trois ans, et fut mis sous la tutelle de son oncle Ferdinand. L'événement le plus marquant du règne de D. Sanche III, avait été ses démêlés avec le roi de Léon; ils se ranimèrent sous celui de son successeur. La minorité du jeune souverain fut d'ailleurs

troublée par les divisions intestines des seigneurs prétendant à la régence : la guerre qu'ils se firent engagea le roi de Léon à se charger lui-même de la tutelle de son neveu, et il défit les seigneurs de Lara, qui avaient enlevé le jeune roi pour s'emparer du gouvernement.

Les rois de Navarre et de Castille se faisaient la guerre dans le même temps, et la mort de D. Raimond, roi d'Arragon, amena le partage de ses états entre ses quatre fils, ce qui fut encore une occasion de divisions intérieures.

Elles étaient fréquentes entre ces petits souverains, ce qui rend leur histoire fastidieuse. Les Maures continuaient d'exercer le courage des chrétiens, et les deux maisons de Lara et de Castro se livraient de fréquens combats dans le royaume de Castille.

Pendant ce temps, les rois de Portugal et de Léon enlevaient plusieurs places aux infidèles : ces princes se signalèrent par de brillans exploits contre les Maures.

D. Alphonse, roi de Castille, parvenu à l'âge de quinze ans, épousa Eléonore, fille de Henri II, roi d'Angleterre. Ce prince eût un règne glo-

rieux, et fut renommé pour sa sagesse. Le roi de Léon, Alphonse IX, successeur de Ferdinand II, se fit un honneur de recevoir de lui le titre de chevalier et l'accolade.

Le règne d'Alphonse-Henriquez, premier roi de Portugal, fut encore plus célèbre. Ce prince poussa sa carrière jusqu'à quatre-vingt-dix ans, et se distingua jusqu'à la fin de ses jours par son zèle pour la religion et la justice, et par ses exploits contre les mahométans. Son fils, D. Sanche, qui lui succéda, s'était de même signalé, avant de monter sur le trône de Portugal, par de brillans exploits contre les infidèles; et pendant le cours de son règne, il continua de leur faire la guerre avec succès.

Les rois d'Espagne eurent comme les rois de France et d'Angleterre, des querelles avec les papes pour cause de mariage. Alphonse IX, roi de Léon, ayant épousé dona Thérèse, sa cousine, fille du roi de Portugal, le pape Clément III prononça la nullité de ce mariage, et sur le refus des deux rois d'obéir à sa sentence, leurs royaumes furent mis en interdit, vers l'an 1191. Après une résistance de plusieurs années, le roi de Léon

céda ; il se sépara de dona Thérèse, et l'interdit fut levé.

Les rois de Castille et de Léon se firent une guerre longue et cruelle, dans laquelle le roi d'Arragon se mêla. Après de grandes dévastations dans les territoires de Salamanque et de Zamora, les deux rois mirent fin à leur acharnement par une alliance. Le roi de Léon épousa l'infante dona Bérengère, fille du roi de Castille, princesse d'un rare mérite, qui eut le bonheur de donner à l'Espagne le roi saint Ferdinand. Ce mariage encourut encore la censure de l'église ; ils étaient parens au deuxième et au troisième degrés : ayant négligé de demander une dispense, le pape Innocent III cassa leur mariage. La chose finit cependant par s'arranger avec les légats ; et dans la même année où la reine Bérengère mit au monde le prince Ferdinand, Blanche, fille du roi de Castille, épousa Louis VIII, roi de France, qui fut père de saint Louis.

Vous voyez, ma chère Aline, que les princesses de Castille ont eu l'honneur de mettre au jour plus d'un héros canonisé ; et l'alliance de Blanche de Castille avec Louis VIII, qui eut lieu en l'an 1200, ne pouvait venir plus à propos

terminer notre aperçu sur le douzième siècle, en fixant nos regards sur l'un de nos plus grands monarques. Je ne doute pas que vous n'attendiez avec impatience l'histoire de son règne, et que pour y parvenir, vous ne vous hâtiez de lire ceux qui le précédèrent.

LETTRE XLVIII.

Treizième siècle : démembrement de l'empire grec. — Commencement de l'empire latin. — Empereurs français à Constantinople : Baudouin I, Henri, Pierre de Courtenai, Robert de Courtenai, Baudouin II et Jean de Brienne. — Empereurs de Nicée : Théodore Lascaris I, Jean Ducas-Vatace, Théodore Lascaris II, Jean Lascaris et Michel Paléologue. — Empire d'Allemagne, et coup-d'œil sur l'Italie pendant la durée de ce même siècle.

L'HISTOIRE du treizième siècle va nous présenter, ma chère Aline, de grandes révolutions à Constantinople, beaucoup de changemens de dynasties dans l'Italie, et enfin les dernières croisades, dont le plus heureux effet fut l'abaissement des grands vassaux, et l'élévation des souverains.

Nous avons vu en terminant notre aperçu sur les empereurs Grecs, pendant le douzième siècle, Isaac l'Ange, détrôné en 1195, par Alexis Comnène, son frère. Je vous ai dit qu'Alexis l'Ange, fils de l'infortuné Isaac, était venu

à Rome implorer contre son oncle l'assistance du souverain pontife, qu'il passa ensuite en Allemagne auprès de Philippe de Souabe, qui avait épousé Irène, sa sœur. Ce prince, touché de ses malheurs, le fit recommander à l'armée des croisés français et vénitiens, qui attendaient le retour du printemps pour se rendre à la Terre-Sainte. Par leur secours le jeune prince monta sur le trône de Constantinople : Isaac l'Ange fut tiré de sa prison, et rétabli dans le gouvernement de l'empire ; il s'associa, avec assez de justice, le fils qui avait été son libérateur. Mais ce prince, Alexis l'Ange, avait fait avec les croisés un traité assez onéreux pour obtenir leur secours ; il s'était engagé à leur payer deux cent mille marcs d'argent, et à réunir l'église grecque à la latine. Isaac l'Ange, en remontant sur le trône, fut obligé de ratifier le traité qu'avait fait son fils, et il paraît qu'il était dans l'intention de l'exécuter ; mais l'ancienne aversion des Grecs pour les Latins augmenta par les excès ou se portèrent les croisés à leur entrée dans Constantinople. Le jeune Alexis s'attira la haine du peuple en faisant enlever l'argenterie des églises qu'il convertit en monnaie pour acquit-

ter ses engagemens; alarmé des murmures des Grecs, il crut pouvoir les regagner: en éludant, sous divers prétextes, le reste de son paiement et l'exécution de ses autres promesses, il ne fit qu'indisposer ses nouveaux amis : il perdit la protection des Français et des Vénitiens, sans être moins odieux à ses sujets.

Pendant que les croisés attendaient la saison favorable pour s'embarquer, et pressaient Alexis d'exécuter le traité, il s'éleva tout à coup, à Constantinople, un soulèvement général, dont le principal auteur fut Alexis Ducas, surnommé Murtsuphle, à cause de l'épaisseur de ses sourcils. Le peuple courut en foule à Sainte-Sophie, et força le sénat et le clergé de s'assembler pour élire un nouvel empereur. Isaac l'Ange était à toute extrémité, et l'on jeta successivement les yeux sur plusieurs seigneurs qui refusèrent d'accepter l'empire. Après trois jours d'incertitude, un jeune homme, nommé Nicolas Canabé, fut élu presque malgré lui. Alexis, pour se maintenir, eut recours au marquis de Montferrat, et résolut d'introduire dans le palais qu'il habitait un corps de Français et de Vénitiens, pour chasser

son compétiteur, et faire tête aux séditieux. Murtsuphle, qui aspirait à la dignité impériale, prévint l'arrivée des troupes en trompant Alexis ; il vint, avec un faux zèle d'intérêt, l'avertir que la populace se portait à la porte du palais et voulait le mettre en pièces. L'empereur, épouvanté lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire pour sauver sa vie. Murtsuphle le couvrit de sa robe, et le conduisit dans sa tente par une porte dérobée. Ce traître ne l'eut pas plutôt en son pouvoir, qu'il le fit charger de fers et on l'enferma dans une affreuse prison. Murtsuphle se revêtit des ornemens impériaux, et se fit proclamer empereur. On arrêta en même temps Canabé ; la crainte avait dispersé ses partisans. Murtsuphle ayant tenté inutilement d'empoisonner Alexis, parce qu'il usait fréquemment de contre-poisons, l'étrangla lui-même huit jours après qu'il fut parvenu à l'empire.

Les croisés vengèrent la mort d'Alexis ; ils se crurent en droit de reprendre Constantinople et de s'y établir. Les Français et les Vénitiens se réunirent pour assiéger Constantinople : après avoir donné plusieurs assauts, ils emportèrent cette place par escalade, et

massacrèrent indistinctement tous ce qu'ils rencontèrent. La ville fut saccagée, les églises pillées, et le seul butin des seigneurs français fut évalué deux cent mille livres d'argent en poids. Jugez, ma chère Aline, quelle était la somme totale des richesses qui devinrent la proie des croisés. Murtsuphle s'était sauvé dans une barque deux jours avant la prise de sa capitale; et le peuple, indigné de sa fuite, s'étant rassemblé dans l'église de Sainte-Sophie pour nommer un autre empereur, Théodore Ducas et Théodore Lascaris se présentèrent. Les suffrages se réunirent sur Théodore Lascaris. Il rassembla auprès de lui ce qu'il y avait de gens de guerre capables de faire un généreux effort contre les croisés; mais la crainte avait abattu le courage des Grecs, et Théodore se vit obligé de chercher son salut dans la fuite. Dès le lendemain la ville fut livrée au pillage; et les soldats, dans leur aveugle fureur, commirent les plus grands excès de barbarie et d'impiété.

Les princes croisés, maîtres de Constantinople, nommèrent douze commissaires, six Français et six Vénitiens, pour procéder à l'élection d'un empereur. Baudouin, comte de Flandres, et Boni-

face, marquis de Monferrat, pouvaient prétendre à cette dignité; Baudouin eut la pluralité des voix, et fut solennellement couronné dans l'église de Sainte-Sophie, l'an 1204. Suivant l'accord fait entre les croisés et les deux concurrens, celui qui ne fut pas nommé obtint un dédommagement assez important. Baudouin offrit au marquis de Montferrat l'île de Candie et les états de l'empire au delà du Bosphore; mais il demanda en échange le royaume de Thessalonique pour être plus près du roi de Hongrie, dont il venait d'épouser la sœur, veuve d'Isaac l'Ange. Il céda aux Vénitiens l'île de Candie pour mille marcs d'argent et quelques domaines au couchant de la Macédoine. L'empire fut donc partagé entre les croisés; Baudouin n'eut guère pour lui que Constantinople, la Thrace et la Mœsie. Les princes Grecs, et particulièrement ceux qui restaient de la famille des Comnènes, ne perdirent point courage et cherchèrent à sauver quelques parcelles du démembrement de leur empire. L'un d'eux, qui portait le nom d'Alexis, se réfugia avec quelques vaisseaux vers la Colchide; et là, entre la mer Noire et le mont Caucase, forma un petit état qu'on ap-

pela par la suite empire de *Trébisonde*. Un autre Alexis Comnène, le frère d'Isaac, arrêta Murtsuphle dans sa fuite et lui fit crever les yeux; peu après ce traître tomba entre les mains des Français qui le condamnèrent, en punition du meurtre d'Alexis l'Ange, à être précipité du haut d'une colonne. Le marquis de Montferrat enleva de son côte Alexis Comnène, et l'envoya dans ses états d'Italie, d'où il fut transféré en Allemagne. Le prince Henri, frère de Baudouin, soumit toutes les villes de Thrace à l'exception d'Andrinople. Baudouin alla en personne mettre le siège devant cette place importante, et les Grecs appelèrent à leur secours Joannice, roi de Bulgarie; ce prince avait été jusqu'alors leur plus grand ennemi. Baudouin marcha au devant de lui et ils se livrèrent une sanglante bataille. Après avoir donné des preuves d'un courage héroïque, Baudouin fut vaincu et fait prisonnier par le roi des Bulgares; il fut envoyé chargé de fers à Ternava, capitale de la Bulgarie. Il y fut retenu un an dans un cachot; le barbare Joannice lui fit ensuite couper les bras et les jambes, et son corps jeté dans un précipice, servit de pâture aux oiseaux de

proie. C'est ainsi que périt, après trois jours d'un affreux supplice, l'empereur Baudouin, âgé de trente-cinq ans. Le prince Henri avait été déclaré régent de l'empire pendant la prison de son frère. Il fit de grandes levées pour reprendre le siége d'Andrinople, mais la résistance des assiégeans l'obligea de renoncer à son entreprise, et il perdit beaucoup de monde dans sa retraite. Le roi de Bulgarie rentra dans les terres de l'empire avec une puissante armée, et s'empara d'un grand nombre de places; les Français se trouvèrent presque réduits à la seule ville de Constantinople. Les Grecs, alarmés de ses progrès, jugèrent qu'il ne pensait qu'à les détruire eux-mêmes, et firent offrir à Théodore Branas de le reconnaître pour leur souverain, si les Français voulaient lui céder Andrinople et Didymotique. Branas avait épousé Agnès, fille de Louis VII, roi de France, après la mort du tyran Andronic; il était le seul d'entre les seigneurs Grecs qui eût embrassé les intérêts des Français. Il fit part au régent de la proposition, et dans l'état fâcheux où se trouvait l'empire, on l'accepta comme le seul moyen de réunir les Français et les Grecs contre

la redoutable puissance des Bulgares.

Lorsqu'on apprit à Constantinople la mort tragique de Baudouin, le prince Henri, son frère, fut unanimement élu et couronné empereur. Les provinces de l'empire en Asie avaient refusé de se soumettre au joug des Français. Théodore Lascaris s'était retiré dans la Natolie; époux de la fille d'Alexis Comnène, il fondait sur ce mariage sa prétention à l'empire. Il prit d'abord le titre de despote, et se fit ensuite proclamer à Nicée sous celui d'empereur. C'est vers ce même temps qu'Alexis Comnène, secondé par David, son frère, tous deux petits-fils du tyran Andronic, s'empara de la Paphalagonie, de Trébisonde et de Colchide, et prit le titre d'empereur de *Trébisonde*. Théodore Lascaris fit la guerre au sultan d'Iconium, pour le forcer de le reconnaître pour son empereur, et dans la bataille qu'ils se livrèrent, le sultan fut tué de la main de Lascaris.

Pendant que l'empereur Henri était occupé dans Constantinople à mettre ordre aux affaires du gouvernement, le roi de Bulgarie surprit et rasa la ville de Didymotique; Henri s'en vengea en ravageant la Bulgarie; il enleva plusieurs places, et revint à Constantinople chargé

de dépouilles; il fit ensuite passer dans l'Asie mineure une partie de son armée. Théodore demanda et obtint une trève de deux ans; peu après les Vénitiens enlevèrent aux Grecs la plupart des îles de l'Archipel, et conquirent l'île de Corfou.

L'empereur Henri ne perdait point de vue le dessein de recouvrer les provinces de l'Asie qui avaient appartenu à l'empire des Grecs : il en reprit une partie; mais il fut obligé de repasser la mer pour s'opposer aux invasions de Théodore l'Ange-Comnène, despote de l'Epire et de l'Etolie. Michel l'Ange son frère, fils naturel de Jean l'Ange, oncle des empereurs Isaac et Alexis, s'était emparé de ces deux provinces dans le temps de la révolution. Il avait été tué par un de ses domestiques; et Théodore, qui lui avait succédé, employait toutes ses forces pour étendre ses états. L'empereur Henri se préparait à marcher contre lui lorsqu'il tomba malade, et mourut l'an 1216, dans la quarante-troisième année de son âge; il avait régné près de dix ans.

Henri ne laissait point d'enfans; et les barons élurent pour lui succéder Pierre de Courtenai, son beau-frère. Ils avaient d'abord jeté les yeux sur André, roi de

Hongrie, qui avait épousé une fille d'Iolande et de Pierre Courtenai ; mais ce prince refusa par respect pour son beau-père, et l'on envoya des ambassadeurs au comte d'Auxerre, pour l'inviter à se rendre au plutôt à Constantinople. Ce prince était fils de Pierre, quatrième fils de Louis-le-Gros, roi de France. Il se fit couronner par le pape Honorius III, et alla s'embarquer à Brindes sur des vaisseaux que lui fournirent les Vénitiens. Il leur avait promis d'attaquer le despote Théodore qui leur avait enlevé Durazzo, et il mit le siége devant cette place. L'opiniâtre résistance de la garnison l'obligea de renoncer à son entreprise, et il prit le parti de traverser les états du despote Théodore pour se rendre à Constantinople. Mais lorsqu'il fut engagé dans les défilés des montagnes de l'Albanie, les troupes de Théodore l'attaquèrent de tous côtés; il n'avait d'autre ressource que de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Théodore, qui ne voulait pas risquer ses états par une bataille, lui fit offrir la liberté de passer, à condition qu'il ne ferait aucun tort à ses sujets, et promit de lui fournir des subsistances. Sur la foi de ce traité, l'empereur se mit en marche, et accepta un repas, où

Théodore le fit inviter avec les principaux officiers de son armée; mais ce prince le fit arrêter au milieu du repas avec toute sa suite; et dans le même moment ses troupes tombèrent sur les Français qui étaient sans défiance, en taillèrent en pièces la plus grande partie, et le reste fut dispersé dans des lieux inhabités. Théodore retint l'empereur en prison pendant deux ans, et couronna sa perfidie en le faisant mourir. L'impératrice Iolande gouverna l'empire pendant ces deux ans avec beaucoup de sagesse et d'intelligence.

Théodore s'attendant à une vengeance éclatante de la part des Français et des Vénitiens, eut recours à la protection du pape, et l'obtint en reconnaissant sa primauté, et en rendant la liberté au légat Jean Colonne qui avait été arrêté avec l'empereur. Le pape, à ces conditions, lui donna l'absolution de son crime, et défendit aux croisés, sous peine d'excommunication, d'attaquer les états de Théodore.

Cette défense n'empêcha point Robert de Courtenai, qui succéda à son père au trône impérial, de songer à venger sa mort. Dans cette intention il se hâta de faire la paix avec Théodore-Lascaris. Ce

prince qui, comme nous l'avons vu, prenait le titre d'empereur de Nicée, mourut peu après, l'an 1222. Il avait régné environ dix-huit ans depuis la prise de Constantinople ; et comme il ne laissait point de fils, il désigna pour lui succéder Jean Ducas-Vatace, qui avait épousé Irène, sa fille. Ce nouvel empereur de Nicée, pour se venger de la protection que l'empereur Robert donna aux frères de Théodore Lascasris, qui voulurent lui disputer la couronne, ravagea les côtes de la Thrace ; et si ses progrès n'eussent été arrêtés par le despote de l'Epire, il se serait rendu maître de toute cette province. Théodore Comnène venait d'enlever le royaume de Thessalonique à Démétrius, fils et successeur du marquis de Monferrat ; et il s'était fait proclamer sous le titre d'empereur. Ainsi l'empire d'Orient était alors partagé entre quatre empereurs ; Robert et Vatace, qui résidaient l'un à Constantinople, l'autre à Nicée ; David Comnène à Trébisonde, et Théodore Comnène à Thessalonique.

Le règne de Courtenai ne fut que de cinq à six ans, et la fin de ses jours fut hâtée par une tragique et cruelle aventure. Ce prince, qui avait dû épouser la

princesse Eudoxie, fille de Théodore Lascaris; n'ayant pu l'obtenir de Vatace, rechercha une jeune française, fille d'un chevalier du pays d'Artois, nommé Baudouin de Néville. Elle avait perdu son père, et avait été fiancée à un gentilhomme bourguignon. Sa mère, flattée de la placer sur le trône, n'hésita pas à l'accorder à Robert. Le gentilhomme, transporté de fureur, ne respirait que la vengeance; et s'étant associé quelques Français mécontens, il entra dans le palais pendant la nuit, se saisit de l'impératrice et de sa mère, fit jeter la mère par la fenêtre et couper le nez et les lèvres de la fille. Après un si sanglant outrage, l'empereur n'osa plus se montrer à Constantinople : il en sortit la rage dans le cœur, et se rendit à Rome pour demander au pape le châtiment des coupables. Il fut attaqué en chemin d'une maladie qui le mit au tombeau, l'an 1228.

Baudouin II, frère de Robert, n'étant encore âgé que de onze ans, on se décida à lui associer Jean de Brienne, qui avait été roi de Jérusalem, et dont on connaissait la sagesse, la prudence et les talens militaires. En plaçant ce prince sur le trône impérial, on arrêta le mariage de sa fille Marie avec le jeune Bau-

douin. Jean de Brienne rompit maladroitement la paix avec Vatace ; et celui-ci se liguant avec le roi des Bulgares, lui fit la guerre avec tant d'acharnement, que, se trouvant hors d'état de lui résister, Jean de Brienne implora les secours des souverains de l'Occident. Dans l'espoir d'en obtenir de plus prompts et de plus abondans, il fit passer en Italie et en France le jeune Baudouin. Sur l'exposé de l'état déplorable où se trouvait l'empire, Grégoire publia une croisade. La noblesse française prit la croix à l'envi pour passer à Constantinople ; mais avant que les croisés fussent rassemblés pour partir, on apprit la mort de Jean de Brienne. Il avait près de quatre-vingts ans, et cependant l'on prétend qu'il n'avait rien perdu de son courage ni de son activité. Cette perte répandit dans Constantinople une consternation générale. Les Grecs et les Bulgares en prirent plus d'audace ; ils rassemblèrent de nouvelles forces contre les Français, et vinrent bloquer Constantinople par mer et par terre. Cette ville manquant de vivres, allait être forcée de se rendre, lorsque douze galères vénitiennes entrèrent dans le port, avec deux autres galères qu'amenait Geoffroi de

Ville-Hardouin, prince d'Achaïe et de la Morée.

Leur arrivée sauva l'empire pour le moment; mais Vatace se disposait à une nouvelle entreprise, lorsqu'il tomba malade et mourut l'an 1255. Son fils, Théodore Lascaris II, lui succéda; mais ce prince, d'une complexion faible et valétudinaire, ne put poursuivre les exploits de son père; il perdit un grand nombre des places que Vatace avait conquises sur les Bulgares, et ne régna d'ailleurs que quatre ans. Jean Lascaris son fils monta sur le trône à l'âge de sept à huit ans, et sa minorité fut remplie de troubles. On se disputa la régence : Michel Paléologue, grand connétable, jaloux de ne pas l'avoir obtenue du roi défunt, qui l'avait donné à Georges Muzalon, conspira contre ce régent et le fit assassiner. Il se fit aussitôt déclarer régent, peu après grand-duc, ensuite despote. Ces divers titres ne suffisant point à son ambition, Michel parvint à se faire associer à l'empire.

La famille de Michel Paléologue était l'une des plus illustres de l'empire des Grecs; et du côté maternel, il descendait de l'empereur Alexis l'Ange-Comnène. Dès sa jeunesse on avait remar-

qué en lui une grande ambition ; et sous le règne de Vatace il avait été accusé d'entretenir des intelligences criminelles avec le roi de Bulgarie. Le défaut de preuves suffisantes l'empêcha d'être condamné ; mais sa fidélité était fort suspecte à Théodore Lascaris II ; du reste, il avait signalé sa valeur et ses talens militaires. Lorsque Michel se fit proclamer empereur, il fit entendre que Jean Lascaris était trop jeune pour être couronné en même temps que lui, et qu'il serait indécent qu'un enfant eût sur lui la préséance. Le jeune prince consentit à ce qu'il voulait, et demanda seulement qu'on lui conservât la vie. Le patriarche engagea Michel, par les sermens les plus sacrés, à ne rien entreprendre contre Jean Lascaris, et ne voulut même couronner Paléologue que sous la condition qu'il descendrait du trône quand le jeune prince aurait atteint sa majorité. Le traître prouva combien il respectait peu la foi des sermens.

L'empereur Baudouin fit sommer Michel de lui restituer les places que les Grecs avaient enlevées aux Français dans la Thrace. Loin d'accéder à cette proposition, Michel, qui connaissait le mauvais état des affaires de Baudouin,

passa dans la Thrace avec une armée, et s'empara, presque sans obstacle, de toutes les forteresses des environs de Constantinople. Baudouin, qui n'avait ni troupes ni argent, se vit réduit à convertir en monnaie les plombs qui couvraient les églises et les palais. Mais le général de Michel s'étant ménagé des intelligences secrètes, ne lui laissa pas le temps de faire usage de ces ressources : s'étant introduit de nuit dans la place, il mit en fuite le peu de Français qui avaient pris les armes, et s'empara de tous les quartiers. Baudouin quitta ses ornemens impériaux, et passa sur une barque dans l'île de Négrepont, d'où il se rendit en Sicile auprès de Mainfroi. Michel Paléologue se hâta de venir prendre possession de Constantinople; et c'est ainsi que les Français furent dépouillés de cet empire qu'ils ne possédèrent que trente-sept ans. L'an 1261 fut celui où Michel s'empara de cette capitale et y fit son entrée solennelle, accompagné de l'impératrice Théodora et d'Andronic son fils. Quelque temps après avoir ainsi rétabli l'empire des Grecs à Constantinople, Michel, au mépris de ses sermens, priva de la vue Jean Lascaris, et le relégua dans une forte-

resse, où il demeura jusqu'à sa mort.

Cette barbarie excita des murmures que Michel ne put appaiser que par de rigoureuses punitions. Le patriarche Arsène frappa l'empereur d'anathème et lui défendit l'entrée de l'église. Il se soumit d'abord; mais ayant vainement sollicité son absolution, quelque temps après il se vengea de l'inflexibilité du prélat en le faisant déposer pour des crimes supposés. Michel le remplaça par Joseph, son confesseur, qui ne fit aucune difficulté de le réconcilier avec l'église. Inquiet vers ce même temps de la puissance de Charles, comte d'Anjou, roi de Naples, et de la croisade que le pape Urbain IV avait fait publier contre lui, Michel rechercha l'amitié du pontife et le mit dans ses intérêts, par la promesse de faire cesser le schisme qui divisait l'église grecque et la latine. Il prit le même engagement avec Clément IV et Grégoire VII, et envoya des ambassadeurs au concile de Lyon; mais il éprouva de la part des Grecs une répugnance invincible à cette réunion. Pour écarter le soupçon de mauvaise foi, il persécuta les schismatiques avec une excessive rigueur. Cependant on voyait dans sa conduite plus d'artifice que de sincérité.

Sur le rapport des nonces envoyés en dernier lieu à Constantinople, le pape Nicolas IV l'excommunia, comme fauteur du schisme et de l'hérésie des Grecs. Son successeur, Martin IV, l'excommunia de nouveau, comme un perfide qui n'avait eu intention que de tromper par de faux sermens. Dans l'anathème que le même pape fulmina contre Pierre III, roi d'Arragon, Michel fut compris comme complice de l'horrible conspiration des vêpres siciliennes.

Ce prince mourut dans cette même année en 1233, âgé de cinquante-huit ans, après en avoir régné vingt-quatre.

Andronic-Paléologue, fils et successeur de Michel, le fit enterrer sans cérémonie, parce qu'il avait été excommunié par les schismatiques, et on le couvrit seulement d'un peu de terre, afin que son corps ne devînt point la pâture des bêtes carnassières. Le premier soin d'Andronic fut de rompre l'union avec les Latins, et il se déclara pour le schisme jusqu'à persécuter ceux qui s'étaient soumis à l'église romaine. Ainsi les Grecs étaient victimes des changemens d'opinion de leurs empereurs, et vous venez de voir que Michel

lui-même s'était attiré la haine des deux partis.

Le règne d'Andronic-Paléologue fut long ; il dura jusqu'en 1332. Les détails en appartiennent par conséquent au quatorzième siècle, c'est pourquoi nous ne nous y arrêterons point aujourd'hui.

Hâtons-nous, ma chère Aline, de jeter nos regards sur l'Allemagne, et de voir quelles révolutions s'opéraient dans cet empire pendant le treizième siècle.

Nous avons vu l'empereur Henri VI, dépouiller les princes normands du royaume de Naples et de Sicile ; nous l'avons vu en réclamant à main armée les droits de Constance son épouse, exercer une insigne barbarie jusque sur le cadavre de Tancrède, et lasser par sa tyrannie la patience même de Constance. Vous vous rappelez que cette princesse, dont il avait exterminé la famille, est vivement soupçonnée de l'avoir fait empoisonner.

A la mort de Henri VI, l'empire d'Allemagne fut divisé. Frédéric Roger, connu sous le nom de Frédéric II, n'avait encore que trois ans. Il fut mis sous la tutelle de Philippe, duc de Souabe, frère de Henri. Le royaume de Sicile

appartenait de droit au jeune Frédéric; et il avait été élu roi des Romains par une grande partie des princes d'Allemagne; mais Philippe gagna par ses intrigues et par ses pompeuses promesses, un grand nombre de princes et de seigneurs, et sous le prétexte du bas âge de Frédéric, ils proclamèrent Philippe roi des Romains, et le firent couronner à Mayence.

L'impératrice Constance mourut l'année suivante, en 1198. Elle s'était chargée du gouvernement du royaume de Sicile; et pendant que Philippe se faisait élire en Allemagne, elle gouvernait Naples avec sagesse. Elle déclara en mourant le pape Innocent III tuteur de son fils, et régent du royaume.

Ce pape parut d'abord vouloir se faire honneur de soutenir les intérêts de son pupile, et s'éleva contre l'élection de Philippe. Il engagea les archevêques de Cologne et de Trèves à former un parti pour faire élire Othon, duc de Saxe, fils puîné du duc Henri, et de Mathilde d'Angleterre. En portant ce prince au trône impérial, le pape servait d'ailleurs la haine naturelle à la cour de Rome contre la maison de Souabe. Othon s'était de plus engagé à restituer

au Saint-Siége les terres de la comtesse Mathilde : que de motifs pour stimuler Innocent III ? aussi, dès qu'il eut confirmé l'élection d'Othon, il excommunia Philippe. Le parti de ce prince était cependant le plus fort ; il s'était assuré de l'appui de Philippe-Auguste, roi de France; et, pour s'attacher plus fortement ses partisans, il leur avait abandonné les vastes domaines de sa maison en Souabe et dans la Franconie, ne se réservant que les villes principales avec le titre de duc. C'est à ce partage qu'on rapporte l'origine du grand nombre de petites souverainetés qui se sont établies dans ces deux provinces. Philippe voulut de plus s'attacher Prémislas-Ottocar, duc de Bohême, en lui donnant le titre de roi, et depuis la Bohême a toujours eu celui de royaume.

La double élection de Philippe et d'Othon mit toute l'Allemagne en combustion. Les deux concurrens prirent les armes, et Othon ayant été vaincu, fut obligé de se retirer dans la Saxe, d'où il passa, lui quatrième, en Angleterre, auprès du roi Jean son oncle, successeur de Richard. Après la défaite d'Othon, Philippe victorieux réunit à

son parti plusieurs des amis et parens de son concurrent ; se fit élire de nouveau, et couronner par l'archevêque de Cologne. Le pape, irrité contre ce prélat, l'excommunia, et le fit déposer. Cependant les princes d'Allemagne s'entremirent pour ménager à Philippe un accommodement avec Innocent III. On engagea le pape à l'absoudre, et le reconnaître empereur : il finit par y consentir et abandonner Othon. Mais l'assassinat de Philippe qui survint peu après, rendit à son compétiteur la protection du Saint-Père. Leur bonne intelligence ne fut pas cependant de très-longue durée. Othon, couronné empereur, reconnu généralement, ne se montra pas disposé à tenir tous les engagemens qu'il avait pris avec le pape; et celui-ci, après avoir vainement employé les exhortations et les menaces, se détermina à l'excommunier. Il fit engager les princes d'Allemagne à procéder à une nouvelle élection en faveur de Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI. Othon repassa les Alpes pour essayer de dissiper l'orage qui se formait contre lui, et fit sentir aux princes combien il était important de ne pas souffrir que les papes s'arrogeassent le

droit de créer et de déposer les empereurs. Ses raisons ne firent apparemment qu'une faible impression, ou bien les princes d'Allemagne, se rappelant le serment qu'ils avaient prêté à Frédéric dans son enfance, trouvèrent qu'il était de justice de le rétablir dans ses droits. Ils l'élurent unanimement roi des Romains, et le pressèrent de se rendre au plutôt en Allemagne. Il se hâta de le faire; franchit tous les obstacles que lui opposa Othon, et celui-ci hors d'état de se défendre, prit le parti de se retirer dans ses terres de Brunswick. Là, il forma une ligue contre Philippe-Auguste, principal appui de Frédéric. Les ducs de Brabant, de Lorraine, de Limbourg, les comtes de Hollande et de Namur, joignirent leurs troupes à celles qu'Othon amena en Allemagne, et à une nombreuse armée que le roi d'Angleterre fit passer en Flandres. Philippe triompha de cette ligue redoutable; il défit entièrement l'armée d'Othon, l'an 1214, dans la célèbre bataille de Bovines, où cinquante mille Français battirent plus de cent cinquante mille hommes. Cette journée fut un coup mortel pour Othon. Ayant perdu tout espoir de se relever, il alla se renfermer

pour le reste de ses jours dans son château de Rartsbourg.

Frédéric II était âgé de dix-neuf ans, lorsque les états d'Allemagne l'élurent pour la seconde fois roi des Romains. En recevant la couronne, il s'obligea envers le pape à restituer au Saint-Siége l'héritage de la comtesse Mathilde, à renoncer au droit de main-morte, et à se croiser pour la Terre-Sainte. Ce prince avait beaucoup d'esprit et de pénétration, du courage et de la fermeté, du zèle pour la justice, et un grand amour pour les lettres. Il s'appliqua, pendant tout le cours de son règne, à les faire fleurir dans ses états.

En se disposant à accomplir son vœu, ou son engagement de partir pour la Terre-Sainte, Frédéric crut prudent de déclarer son fils Henri son successeur au royaume de Sicile; et comme le pape craignait la réunion de ce royaume à l'empire, il força Frédéric de promettre qu'en recevant la couronne impériale, il mettrait son fils en possession de celle de Sicile, pour la tenir en fief de l'église romaine. Je vous explique ceci, ma chère Aline, parce que par la suite cet engagement donna lieu à de grandes querelles. Tant que vécut

Othon, qui avait gardé le trésor de l'empire et les ornemens impériaux, Frédéric ne refusa rien de ce que lui demandait le pape, qui différa de le couronner jusqu'à la mort d'Othon, en 1218. Ce prince ne laissait point d'enfans, et ses biens passèrent à Guillaume son frère, souche de la branche de la maison de Brunswick et de Lunebourg.

Malgré les pressantes sollicitations du pape Honorius III, Frédéric différait sous divers prétextes de passer en Orient. Lorsqu'il fut couronné empereur, il renouvela son vœu, et promit solennellement de partir aussitôt qu'il aurait soumis quelques rebelles dans la Pouille, et dompté les Sarrazins établis dans la Sicile, qui s'étaient soulevés.

Ces peuples obstinés dans leur rebellion, l'occupèrent assez long-temps. Cependant le pape l'avait invité à une conférence, où se trouvèrent Jean de Brienne, roi de Jérusalem, les grands maîtres des trois ordres militaires, et beaucoup de seigneurs. Entre autres choses, on y régla les conditions du mariage de Frédéric avec Iolande, fille unique de Jean de Brienne. Le pape espérait que ce mariage déterminerait Frédéric à presser son départ pour la

Terre-Sainte, par l'espérance d'acquérir une couronne, dont Iolande était l'héritière naturelle.

Cet empereur prouva bien que ce seul appât pouvait l'engager à contracter cette seconde alliance. Presqu'aussitôt qu'il eut épousé la princesse, il exigea de son beau-père qu'il lui cédât tous les droits de la princesse sa fille sur le royaume de Jérusalem. Jean de Brienne n'était pas en état de lui résister ; il fit ce qu'il exigeait, et l'empereur se fit rendre hommage par les chevaliers des ordres militaires qui avaient suivi Jean de Brienne en Europe. Dès ce moment-là Frédéric prit le titre de roi de Jérusalem; et ses successeurs au royaume de Naples, sans être ses descendans, continuèrent de le porter. Des rois de Naples, ce titre passa aux ducs de Lorraine, par le mariage du duc René II avec Iolande, fille de René I, de la maison d'Anjou, qui se portait pour héritier des royaumes de Naples et de Jérusalem.

Frédéric se disposait à passer en Orient, lorsqu'il fut informé que seize villes de Lombardie, dont Milan était la principale, s'étaient associées pour se soustraire au joug de l'autorité im-

périale. Toutes les contrées de l'Italie étaient alors partagées entre la faction des Guelfes dévoués au Saint-Siége, et celle des Gibelins, partisans de l'empereur. Frédéric soupçonnait le pape d'entretenir de secrètes correspondances avec les villes confédérées, et tourna toutes ses pensées à étouffer au plutôt leur rebellion. Pour avoir les fonds nécessaires pour leur faire la guerre, il chargea ses sujets d'Italie d'impôts excessifs, et en fit porter le plus grand poids aux ecclésiastiques. Il ordonna en même temps à ses barons et autres vassaux de se préparer à le suivre en Italie. Les villes rebelles furent mises au ban de l'empire, et tous leurs priviléges révoqués. L'empereur allait même faire publier une croisade contre elles, lorsque le pape s'entremit et amena un accommodement. Frédéric y consentit, parce qu'il voulait gagner du temps et se mettre en état de faire sentir aux villes rebelles tout le poids de son indignation; mais comme elles se défiaient de sa bonne foi, elles ne négligèrent rien pour se tenir prêtes à tout événement.

Cependant le pape continuait de solliciter en Allemagne et dans la Lom-

bardie des secours pour la Terre-Sainte. Les croisés de tous les pays et les vaisseaux de transport étaient déjà rassemblés à Brindes ; mais le mauvais air et les chaleurs du climat firent périr une grande partie de l'armée. Ce contre temps n'empêcha point l'empereur de s'embarquer; et, après avoir vu mourir sous ses yeux le landgrave de Thuringe, il fut attaqué lui-même de la maladie contagieuse, et obligé de revenir à terre. Le pape se persuada qu'il avait imaginé ce nouveau prétexte pour se dispenser de remplir son engagement ; et sans vouloir l'écouter, le déclara excommunié. Ce pontife fulminant, sans juste motif, était Grégoire IX, qui avait succédé à Honorius. Il refusa d'entendre les excuses de Frédéric, réitéra contre lui l'excommunication, et délia ses sujets du serment de fidélité. Cependant l'empereur se rendit dans la Palestine dès qu'il eut recouvré la santé. On lui fit un nouveau crime d'être parti sans s'être fait absoudre, et le pape défendit au patriarche de Jérusalem, et aux chevaliers des ordres militaires, de le regarder comme croisé et de lui obéir. Pour se venger du pape, l'empereur souleva secrètement les Ro-

mains contre lui, et les insultes qu'ils lui firent l'obligèrent de se retirer à Pérouse. D'un autre côté, Richard, duc de Spolette, à qui l'empereur avait confié le gouvernement de la Sicile, attaqua les terres de l'Eglise, et les Sarrazins, qui servaient dans son armée, y commirent les plus grands excès de barbarie et d'impiété. Le pape se vit contraint de repousser la force par la force; il leva des troupes, et en donna le commandement à Jean de Brienne. Ce prince enleva dans la Pouille plusieurs forteresses, força la ville de Gaëte à lui ouvrir ses portes, et en rasa le château. Le pape envoya en même temps en Allemagne des émissaires qui sollicitèrent la noblesse de se révolter contre l'empereur. Ainsi de part et d'autre on employait des moyens odieux et peu délicats. Frédéric, empressé de terminer son expédition de la Palestine, fit un traité avec le sultan d'Egypte, et le premier article fut que la ville de Jérusalem serait rendue à l'empereur. Il s'en mit en possession; mais les Templiers et les Hospitaliers ne voulurent prendre aucune part au traité, et le patriarche refusa de réconcilier les Lieux-Saints. Cela n'empêcha point Frédéric d'entrer

avec ses habits royaux dans l'église du Saint-Sépulcre, accompagné des chevaliers teutoniques, et suivi d'une partie de la noblesse et du peuple; mais il ne se trouva point d'évêque qui voulut lui donner la couronne royale, et il la prit lui-même sur l'autel. Il fut instruit qu'il n'était pas en sûreté dans la Palestine, que les Templiers et les Hospitaliers avaient de mauvais desseins contre lui, et il se hâta de revenir en Italie : sa présence y était d'ailleurs nécessaire. Jean de Brienne s'était emparé d'un grand nombre de places qui dépendaient du royaume de Sicile; l'empereur les reprit en peu de temps, et le pape qui jusque-là s'était contenté de l'excommunier, déclara ses sujets, et particulièrement ceux du royaume de Sicile, absous de leur serment de fidélité. Il fonda cette sentence inique sur le traité que l'empereur avait fait avec le sultan, le réputa hérétique, et, comme tel, indigne de régner. Cependant ce prince avait, par une trève de dix ans, assuré la tranquillité de la Palestine, s'était fait rendre les villes de Jérusalem, de Bethléem, de Nazareth et de Sidon. Ce traité dont on lui faisait un crime n'était donc pas désavantageux;

mais c'était pour lui et non pour Jean de Brienne que Frédéric avait travaillé. Le pape s'autorisa de ce qu'il dépouillait son beau-père pour fulminer vivement. Après de longues contestations, il finit par absoudre l'empereur; mais ils ne tardèrent pas à se brouiller de nouveau. La révolte du prince Henri, fils de Frédéric, vint ensuite troubler la tranquillité de ce monarque. Le duc de Bavière et les villes de la Lombardie avaient formé une confédération pour détrôner l'empereur, et couronner son fils. La vigilance et la valeur de Frédéric triomphèrent de leurs efforts. Henri fut abandonné et obligé de demander pardon à son père. Il l'obtint; mais ensuite ayant manqué à ses promesses, il fut arrêté et confiné en Sicile dans une forteresse, où il passa le reste de ses jours.

L'empereur se remaria peu après avec Isabelle, fille de Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre. Il en eut un fils nommé Henri, et tint une diète générale à Mayence, où il fit déposer son fils aîné, qui, comme nous venons de le voir, se nommait aussi Henri. Le duc d'Autriche qui avait pris le parti de ce prince, fut dépouillé de ses états. Quelque temps après Frédéric fit élire Conrad, son se-

cond fils, roi des Romains, et marcha ensuite contre les villes confédérées de la Lombardie. Cette guerre amena de nouvelles divisions entre le pape et l'empereur; elles furent poussées si loin, que le pontife non content de prononcer une bulle d'excommunication et de délier de nouveau les sujets de Frédéric de leur serment de fidélité, porta l'animosité jusqu'à faire prêcher contre lui une croisade, comme étant ennemi de Dieu et de l'église.

Saint Louis avait vainement envoyé au pape des ambassadeurs pour lui inspirer des sentimens de douceur et un esprit de paix. Il ferma l'oreille à leurs représentations; et, poussant à l'excès son audace et ses emportemens, il envoya ordre aux princes d'Allemagne d'élire un autre empereur. Ils refusèrent de servir la vengeance de Grégoire IX, et lui répondirent que les souverains pontifes n'étaient point en droit de déposer les empereurs, mais seulement de les couronner. Ce sage avis irrita le pape sans pouvoir le faire rentrer en lui-même; et voulant absolument en venir à son but, il essaya de tâcher de mettre saint Louis dans ses intérêts, en lui offrant la couronne impériale pour

son frère, le comte d'Artois. Ce prince rejeta son offre, et il eut la sagesse de ne prendre aucune part dans la guerre que se firent le pape et l'empereur. Je ne vous détaillerai point, ma chère Aline, les excès où se portèrent les Guelfes partisans du pape, et les Gibelins qui tenaient pour l'empereur. Il se commit des horreurs de part et d'autre. Indépendamment des dévastations, meurtres et incendies, on poussa la fureur jusqu'à immoler et supplicier indignement les prisonniers. Un concile fut publié à Rome pour faire cesser les maux qui affligeaient l'église. Frédéric, inquiet de ce concile, dont il présumait que le pape dicterait les décrets, prit ses mesures pour arrêter au passage les évêques d'au delà des Monts. Les Gibelins, secondés par la flotte des Pisans qui battit celle des Génois, protecteurs des Guelfes, firent prisonniers une grande partie des prélats qui se rendaient au concile. C'est ici qu'on voit Frédéric se porter à des excès très-repréhensibles. Il fit jeter à la mer, avec une pierre au cou, ceux qui s'étaient le plus emportés contre lui. Tous les autres furent transportés à Naples, à Salerne, et autres places de la côte, et enfermés dans de noirs

cachots. Saint Louis réclama les prélats français ; et, après bien des difficultés, il obtint leur liberté.

L'empereur ne cessait point d'enlever les places de l'état de l'Eglise ; et Grégoire IX, accablé de tant de revers, tomba malade, et mourut. Son successeur, qui prit le nom d'Innocent IV, avait été ami de l'empereur avant d'obtenir la tiare ; mais dès qu'il l'eut prise, il devint son ennemi. Des ouvertures de paix se terminèrent par de nouvelles excommunications, et les hostilités recommencèrent. Le concile de Lyon déclara Frédéric déchu de l'empire, d'après les crimes de parjure, de sacrilége, d'hérésie et de félonie dont il avait été accusé. Les princes allemands invités à faire un nouveau choix, élurent roi des Romains, Henri, landgrave de Thuringe. Conrad, fils de l'empereur, marcha contre ce nouveau roi, et fut défait par lui. Mais le landgrave reçut peu après une blessure mortelle en faisant le siége de la ville d'Ulm.

Cependant les dernières censures dont Frédéric avait été frappé au concile de Lyon, portèrent plusieurs barons de la Pouille à conspirer contre sa vie. Il déjoua les complots, et en punit sévère-

ment les auteurs ; mais dans la crainte des suites funestes que pouvait avoir sa dernière excommunication, Frédéric eut recours à saint Louis, et le pria d'interposer sa médiation pour le réconcilier avec le Saint-Siége. Il offrait de retourner dans la Palestine pour y passer le reste de ses jours, à condition que Conrad son fils serait couronné empereur. Le pape refusa de se prêter à aucune voie d'accommodement. Il est à remarquer que ce pontife avait prononcé l'excommunication en présence du concile de Lyon, mais non avec son approbation.

La passion égarant Innocent IV autant que son prédécesseur, il offrit l'empire au roi de Norwège, nommé Haquin, au comte de Gueldres, et, à leur refus, au duc de Brabant; ce dernier ne voulut point non plus se charger de ce pénible fardeau, et recommanda Guillaume, son frère, comte de Hollande, jeune prince ambitieux et entreprenant. Il fut élu à Nuits, et couronné à Aix-la-Chapelle, dont il s'était emparé par surprise. Il épousa dans la même année la fille d'Othon, duc de Brunswick, dans le dessein de s'attacher ce qui restait de Guelfes en Allemagne.

Les prétentions de Conrad et de Guillaume, tous deux élus rois des Romains, allumèrent une guerre civile dans laquelle le premier eut le dessous, et il se retira auprès du duc de Bavière, son beau-père. L'empereur Frédéric II fut, vers ce même temps, attaqué d'une dysenterie qui le mit au tombeau ; il mourut l'an 1250, âgé de cinquante-six ans. Quelques historiens ont prétendu qu'il avait été empoisonné par Mainfroi, son fils naturel, mais ce fait est contesté par d'autres. Le long règne de Frédéric, qui fut de cinquante-trois ans comme roi de Sicile, trente-cinq comme roi des Romains, trente comme empereur, et vingt-un comme roi de Jérusalem, a été, ainsi que vous venez de le voir, très-agité par ses démêlés avec les papes.

Conrad IV, appelé, par le testament de son père, à lui succéder au trône de Sicile, éprouva comme lui l'animadversion d'Innocent IV. Le premier soin de ce pontife, en apprenant la mort de Frédéric, fut de fortifier en Allemagne le parti du comte de Hollande, et d'anéantir, s'il était possible, celui de Conrad, en le frappant d'anathème, et en le déclarant déchu de tous droits à la

succession de son père. Il n'épargna ni les indulgences, ni les croisades pour engager les évêques, les barons, et tous les peuples de la Pouille, de la Sicile et de l'Allemagne à prendre les armes contre Conrad. Plusieurs places d'Italie se révoltèrent, entr'autres Naples et Capoue. Le pape leur accorda de grands priviléges, et leur promit tous les secours qui seraient en son pouvoir. Mainfroi, qui n'avait que dix-huit ans, marcha contre ces villes rebelles, et en ramena quelques-unes dans le devoir. Ce jeune prince joignait aux talens de son père beaucoup de sagesse, de prudence et de modération.

Conrad, malgré les menées du pape, avait reçu en Allemagne les hommages des états attachés à la maison de Souabe. Quoiqu'il eût été défait par le comte de Hollande, le zèle des princes, qui étaient dans ses intérêts, ne se refroidit point, et le mépris que s'attira son rival, par sa mauvaise conduite, lui fit perdre un grand nombre de partisans, ce qui l'obligea de se retirer en Hollande. Conrad crut alors pouvoir, sans risque, passer dans ses états d'Italie avec une armée d'Allemands. Il demanda au pape l'investiture du royaume de Sicile; elle

lui fut refusée. Le pontife prétendit que, par la sentence d'excommunication et de déposition qu'il avait fulminée au concile de Lyon, Frédéric et toute sa postérité avaient perdu tous leurs droits sur la Sicile et sur la Pouille, et que ce royaume, comme fief de l'église, était dévolu au Saint-Siége. Conrad, naturellement violent, ne s'occupa plus qu'à réduire par la force des armes les places qui s'étaient déclarées pour le pontife; il prit et saccagea plusieurs villes, et traita les habitans avec la plus grande inhumanité. Les habitans de Capoue, intimidés par ces exemples de rigueur, n'attendirent pas qu'on vînt les assiéger; les seuls Napolitains persistèrent dans leur révolte. Le siége dura plusieurs mois, et Conrad, s'irritant de leur opiniâtreté, annonçait des projets de vengeance que son frère Mainfroi combattit. Ce prince représentait que l'espérance du pardon serait un moyen plus utile que la crainte des punitions pour ramener les rebelles. Conrad crut voir dans son esprit de douceur et de ménagement des vues ambitieuses et un secret dessein d'usurper son trône; il résolut de l'abaisser, le dépouilla d'une partie des donations que son père lui

avait faites, et bientôt, sous de frivoles prétextes, le chassa du royaume.

Naples fut forcée de se rendre par famine. Les uns disent que Conrad fit massacrer par les Sarrazins un grand nombre des habitans de cette ville, d'autres qu'il se contenta de les condamner au bannissement, et de faire raser les fortifications de la place. Quelque temps après, il saccagea plusieurs villes de la Pouille, dont il avait chassé les troupes du pape. La mort presque subite du jeune prince Henri, qui était venu visiter Conrad, donna lieu de répandre que ce frère cruel l'avait empoisonné. Le pape accrédita ce bruit pour irriter contre Conrad le roi d'Angleterre, oncle de Henri. Conrad fut frappé d'un nouvel anathème, et il se disposait à passer en Allemagne, lorsqu'il tomba malade, et mourut à l'âge de vingt-trois ans. Les Guelfes accusèrent Mainfroi de l'avoir fait empoisonner, mais l'on n'eut aucune preuve de ce crime. Conrad laissait un fils seulement âgé de deux ans; nous verrons le sort infortuné de ce jeune prince, nommé Conradin, à l'article de l'histoire de France.

Guillaume, comte de Hollande, fut

généralement reconnu roi des Romains à la mort de Conrad, mais il ne jouit pas long temps de cet avantage : il se disposait à passer en Italie pour se faire couronner empereur, lorsqu'il périt malheureusement, en 1256, dans une guerre contre les Frisons.

Les princes et les évêques d'Allemagne avaient tiré de grands avantages de l'espèce d'anarchie où se trouvait l'empire depuis la déposition de Frédéric II ; ils s'étaient arrogés de nouveaux droits pour affermir leurs souverainetés sans penser à se donner un chef assez puissant pour rétablir le bon ordre et se faire respecter. Six grands officiers de l'empire, appuyés par l'archevêque de Trèves, doyen des métropolitains d'Allemagne, s'étaient attribué le droit d'élire les empereurs, à l'exclusion des autres états qui concourraient aux élections. Ils ne purent s'accorder entr'eux sur le choix d'un successeur du comte de Hollande ; et après un interrègne de près de trois ans, l'archevêque de Mayence et ses partisans offrirent l'empire à Richard, duc de Cornouailles, fils du roi d'Angleterre. Deux mois après, l'archevêque de Trèves forma un parti en faveur d'Alphonse le-

Sage, roi de Castille. Les uns et les autres n'avaient d'autres vues que de s'enrichir des trésors que ces princes répandraient parmi eux. Alphonse accepta la couronne, et promit de passer en Allemagne le plutôt qu'il lui serait possible; mais les troubles qui s'élevèrent dans l'intérieur de ses états, et les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures, ne lui permirent pas d'en venir prendre possession. Richard passa la mer, et fut couronné à Aix-la-Chapella par l'archevêque de Cologne. Les deux princes élus envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour faire confirmer leur élection; le pape différa de prononcer entre les deux rivaux, mais finit par donner la préférence à Richard; il le reconnut roi des Romains, et lui en donna le titre dans ses lettres, ce qui détermina plusieurs seigneurs d'Italie à lui prêter serment de fidélité.

Richard étant retourné en Angleterre; les principaux états d'Allemagne, touchés des maux qui affligeaient leur patrie, prirent la résolution d'élire un roi assez puissant pour y remédier efficacement. Ils offrirent la couronne à Ottocar, roi de Bohême, et à son refus, à Conradin, qui était resté dans la Souabe,

où il avait pris possession des domaines de sa maison ; mais les menaces du pape leur firent abandonner leur projet.

Le retour de Richard en Allemagne vint d'ailleurs dissiper les factions ; il exerça tous les droits de la souveraineté, investit Ottocar des duchés d'Autriche et de Styrie ; mais ayant dissipé en peu de temps les nouveaux fonds qu'il avait rapportés d'Angleterre, il quitta une seconde fois l'Allemagne. Il repassa en Angleterre avec d'autant plus d'empressement, que les Anglais venaient de se révolter contre son frère Henri III. L'armée royale fut battue, et Richard ayant été fait prisonnier, ne fut délivré qu'à la mort de Simon de Montfort, qui s'était mis à la tête des rebelles. Il ne retourna plus en Allemagne, et mourut en Angleterre, en 1271.

C'est à l'époque de l'élection de Richard qu'on place l'origine du collége électoral. Les ducs qui exerçaient les grandes charges de l'empire, jouissaient, avec les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trèves, du droit de convenir du sujet qu'on devait élire, avant d'en conférer avec les autres états d'Allemagne qui, dans l'assemblée générale, avaient jusque-là une voix délibé-

rative et décisive. Dans la bulle d'Urbain IV, où il s'attribue la décision sur les élections de Richard et d'Alphonse, l'ordre et les droits des électeurs furent réglés.

Quelques auteurs placent le commencement d'un interrègne en Allemagne à la mort de Conrad, en 1254, et la fin à Rodolphe de Hapsbourg, en 1273, ils ne font point mention du règne de Richard; cependant ce prince qui avait été élu en 1237, fit plusieurs actes de souveraineté, et lorsqu'il retourna en Angleterre, il nomma des vicaires pour le temps de son absence. Ceux qui parlent du règne de Richard, ne donnent à l'interrègne qui précéda l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, que la durée d'un peu plus de deux ans.

Pendant l'absence de Richard, les princes d'Allemagne avaient augmenté leur autorité, de manière que les empereurs qui vinrent ensuite, tentèrent inutilement de faire revivre celle des anciens chefs du corps Germanique.

Depuis que l'empire n'avait plus de chef, l'Allemagne était dans une horrible confusion. Les constitutions impériales n'étaient plus respectées; les plus puissans opprimaient impunément

les plus faibles par leurs brigandages et leurs usurpations. On reconnut enfin la nécessité de faire cesser une si déplorable anarchie, et les princes électeurs montrèrent d'autant plus d'empressement à élire un empereur, que le pape Grégoire X les menaçait d'en élire un lui-même, s'ils différaient plus longtemps de s'assembler. Ils se rendirent à Francfort, et après quelques indécisions, les suffrages se réunirent sur Rodolphe de Hapsbourg. L'opposition d'Ottocar, roi de Bohême, causa de grands débats; et pour y mettre fin, les électeurs convinrent de remettre l'élection à l'arbitrage de Louis, duc de Bavière. Ils accepta la commission, et nomma de son autorité le comte de Hapsbourg, qui lui avait promis en mariage l'une de ses filles.

Ce prince, fondateur de la puissance de la maison d'Autriche, descendait de Gontran-le-Riche, comte d'Alsace et du Brisgaw, dans le dixième siècle, et par Gontran d'Eltichon, premier duc d'Alsace, tige commune de la maison de Hapsbourg-Autriche et de celle de Lorraine. Rodolphe avait été élevé sous les yeux de l'empereur Frédéric II, qui l'avait tenu sur les fonds de baptême;

et comme il n'était pas riche, il avait passé une partie de sa jeunesse auprès du roi de Bohême, en qualité de maréchal de la cour ou de grand-maître de sa maison.

Les rois de Bohême et de Castille protestèrent contre l'élection de Rodolphe, mais le pape la confirma; et le pontife engagea le roi de Castille à renoncer à ses prétentions sur l'empire. L'abandon des fiefs de la comtesse Mathilde avait mis Grégoire X dans les intérêts de Rodolphe; il lui avait proposé de venir à Rome recevoir la couronne impériale; mais l'hommage que ce prince exigea de plusieurs villes d'Italie, sur lesquelles Grégoire étendait ses prétentions, rompit leur bonne intelligence. Le pape s'irrita et frappa Rodolphe d'une sentence d'excommunication, dont il ne fut absous que trois ans après. Les foudres de l'église étaient alors lancées trop légèrement pour faire une grande impression, et Rodolphe s'occupa moins de les faire lever que de forcer le roi de Bohême à lui rendre hommage. Ottocar avait refusé durement de le faire, et il avait cherché à humilier Rodolphe en lui rappelant qu'il avait été à son service. Les états d'Alle-

magne déclarèrent la guerre au roi de Bohême; Rodolphe conquit toute l'Autriche et obligea Ottocar a y renoncer. Ce prince reprit cependant les armes; à l'occasion d'une supercherie qu'il prétendit lui avoir été faite, il rompit le traité de paix; mais le sort tourna contre lui, il fut défait et tué en combattant. Rodolphe investit Venceslas, fils d'Ottocar, de la Bohême et de la Moravie; et comme le jeune prince n'avait encore que huit ans, Othon de Brandebourg, son oncle, fut chargé de la défense de ses états.

Dans cette même année, 1278, Rodolphe fut absous de son excommunication, en conséquence d'un traité avec le pape Nicolas IV; mais malgré sa réconciliation avec le Saint-Siége, il refusa d'aller à Rome recevoir la couronne impériale, prétendant qu'aucun de ses prédécesseurs n'était revenu de cette ville sans avoir perdu de ses droits ou de son autorité.

Ce prince s'appliquait sans relâche à faire cesser en Allemagne les brigandages des nobles. Dans une diète qu'il tint à Wurtzbourg, il publia une loi générale pour le maintien de la paix et de la sûreté publique. Pour établir la

tranquillité dans la Thuringe, il fit détruire, dans cette seule province, soixante-six châteaux qui servaient de retraite aux brigands.

Rodolphe avait investi Albert, son fils, du duché d'Autriche, dès l'an 1282. Quelques années après il proposa aux princes de l'empire d'assurer la couronne à Albert, en le créant roi des Romains; mais ils le refusèrent, sous prétexte que les revenus de l'empire ne pouvaient suffire à l'entretien de deux chefs. Ces revenus étaient en effet très-modiques. Rodolphe fut fort sensible au refus des princes, et mourut quelque temps après, en 1291, à l'âge de soixante-treize ans, dans la dix-huitième année de son règne.

Albert d'Autriche fit de vains efforts pour succéder à son père; on voulait un prince qui ne fut pas assez puissant pour revendiquer les usurpations faites par les divers princes d'Allemagne, sur le domaine des empereurs et sur leur autorité. Le choix des électeurs se fixa sur Adolphe de Nassau, qui n'était ni riche, ni puissant. Il avait beaucoup de talent pour la guerre, mais il était peu versé dans la politique; et l'électeur de Mayence, son cousin-germain, qui l'avait fait

élire, se flattait que, par reconnaissance, il lui abandonnerait toute l'autorité dans le gouvernement. Des troubles qui s'élevèrent dans la Thuringe, causèrent la perte du nouvel empereur. Ils commencèrent par des querelles de famille ; Albert, margrave de Misnie et landgrave de Thuringe, ayant voulu déshéritier ses fils légitimes, en faisant passer son landgraviat au fils naturel qu'il avait eu de Cunégonde, souleva contre lui les états de la province. Contrarié par eux dans ses projets dénaturés, il mit en vente son landgraviat. Adolphe saisit cette occasion d'augmenter sa puissance, et fit marché avec Albert, surnommé le dénaturé, pour la somme de douze mille marcs d'argent. Il assembla des troupes pour se mettre en possession de sa nouvelle acquisition ; mais Frédéric, fils d'Albert, soutenu de toutes les forces des Thuringiens, rendit, pendant cinq ans de guerre, tous ses efforts inutiles. D'un autre côté, Adolphe n'avait pas encore remboursé aux habitans de Francfort les dépenses qu'ils avaient faites pour son élection, et n'était pas en état de s'acquitter envers Albert. Pendant qu'il cherchait des ressources contre son indigence, Edouard I, roi d'Angle-

terre, lui fit proposer une ligue offensive contre Philippe-le-Bel, roi de France, et lui donna trente mille marcs d'argent pour lever des troupes, et attirer dans son parti les princes d'Allemagne. Adolphe employa une partie de ces fonds à payer ses dettes, et avec le reste assembla une forte armée contre les Thuringiens. Les princes d'Allemagne, mécontens de n'avoir point recueilli une portion de cette somme, se liguèrent contre leur empereur et résolurent de le déposer. A la nouvelle de cette ligue, Albert d'Autriche sentit renaître ses espérances, et fit un traité avec Philippe-le-Bel, pour avoir des secours d'argent. Ainsi des deux prétendans à l'empire, l'un était aux gages de l'Angleterre et l'autre à ceux du roi de France. Adolphe continuait de faire la guerre aux fils d'Albert, et pendant qu'il se rendait maître d'une partie de la Misnie, on prononça sa déposition après six ans de règne, l'an 1298. Albert d'Autriche fut élu, et malgré les défenses que fit le pape de le couronner roi des Romains, les électeurs de son parti soutinrent la validité de leurs droits d'élire et de déposer leurs chefs lorsqu'ils entreprenaient sur la liberté du

corps Germanique, et violaient les lois fondamentales de l'empire qu'ils faisaient serment d'observer.

Le sort des armes de fut pas plus favorable à Adolphe de Nassau; il attaqua l'armée d'Albert et chercha ce prince dans la mêlée pour le percer; mais Albert l'ayant prévenu, lui porta un coup d'épée qui le renversa de cheval: il fut enveloppé de toutes parts, et tomba mort sur le champ de bataille.

La mort d'Adolphe de Nassau mit fin à l'espèce de guerre civile qui eût pu se prolonger entre les deux rivaux. Son vainqueur, Albert d'Autriche, mérite bien de vous intéresser; mais l'histoire de son règne appartient au quatorzième siècle, c'est pourquoi nous n'en parlerons pas aujourd'hui.

LETTRE XLIX.

Rois de France pendant le treizième siècle. — Suite du règne de Philippe-Auguste; Louis VIII; Louis IX, dit Saint-Louis; Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel.

Vous vous rappelez, ma chère Aline, que nous n'avons vu qu'une partie du règne de Philippe-Auguste; j'ai réservé pour l'histoire du treizième siècle à vous parler des brillans exploits qui lui méritèrent le nom d'Auguste.

Ce prince règnait depuis vingt ans, adoré de ses sujets, qu'il gouvernait en père, craint et respecté de ses peuples. Nous avons vu qu'il avait presque toujours eu guerre avec Richard roi d'Angleterre; mais que ses occupations au dehors ne l'empêchèrent point de faire règner l'ordre dans l'intérieur de son royaume, et d'orner sa capitale, d'en étendre l'enceinte, de fortifier et embellir les villes principales. Philippe s'attacha sur-tout à procurer à ses peu-

ples la sûreté et la tranquillité, en réprimant les vexations des grands, et en purgeant le royaume des brigands qui l'infestaient.

C'était déjà avoir beaucoup fait pour le bonheur de ses sujets; c'était avoir acquis une gloire qui valait bien celle des combats; mais les démêlés qui eurent lieu en Angleterre au sujet de la succession de Richard-Cœur-de-Lion, vinrent fournir à Philippe l'occasion de faire recouvrer à la France une partie de son ancienne puissance.

Nous avons vu que Richard, sur les instances d'Eléonore, sa mère, avait nommé, en mourant, Jean-sans-Terre, son frère, héritier de tous ses états, sans égard pour le droit d'Arthur, fils de Geoffroi, frère aîné de Jean-sans-Terre. Les droits du prince Arthur avaient cependant été reconnus solennellement, par un traité que Richard avait fait, en 1191, avec Tancrède, roi de Sicile, il avait désigné Arthur son successeur au trône d'Angleterre, s'il mourait sans enfans; mais quelques années après le jeune prince ayant été reconnu duc de Bretagne, dans une assemblée des états; Richard s'irrita de cette démarche des Bretons, fit enlever la duchesse Cons-

tance, mère d'Arthur, et son principal conseil, entra dans la Bretagne avec une armée de Brabançons, et mit tout à feu et à sang. Arthur se déroba à sa fureur, en se réfugiant à la cour de Philippe-Auguste qui le prit sous sa protection. Le ressentiment du vindicatif Richard le porta sans doute à céder plus facilement aux sollicitations d'Eléonore en faveur de Jean; cette princesse ne se montra si ardente pour placer sur le trône son dernier fils, que parce qu'elle redoutait la concurrence de Constance, princesse habile, vigilante et courageuse dont le crédit sur son fils eût sans doute éclipsé celui de sa grand-mère. Victime de l'ambition de son aïeule, Arthur, réduit à son duché de Bretagne, par les dernières dispositions de son oncle, ne renonça point pour cela à l'espoir de monter un jour sur le trône d'Angleterre. Il attendit un instant favorable pour faire appuyer ses prétentions par le roi de France; l'occasion ne tarda pas à se présenter; Jean, reconnu roi d'Angleterre, ayant épousé Isabelle, fille d'Aymar, comte d'Angoulême, au mépris des engagemens que les parens de cette jeune personne avaient pris précédemment avec Hu-

gues de Lusignan, comte de la Marche, la guerre s'alluma entre la France et l'Angleterre. La plupart des seigneurs d'au delà de la Loire, prirent les armes pour venger l'injure faite au comte de la Marche, en lui enlevant l'épouse qui lui avait été promise dès son enfance, et que déjà on avait conduite dans sa maison, d'où elle fut arrachée pour la remettre au roi Jean. L'arrivée de ce prince avec une puissante armée obligea les seigneurs à réclamer l'assistance de Philippe-Auguste; il se mit en campagne et enleva plusieurs places sur la frontière de la Normandie.

Philippe ayant commencé les hostilités, résolut de faire valoir les droits d'Arthur, pour ôter au roi d'Angleterre les provinces qu'il possédait en France. Il arma le jeune duc chevalier, reçut son hommage-lige pour la Bretagne, le Poitou, l'Anjou, le Maine et la Touraine, et lui fit épouser Marie, sa fille, qu'il avait eue d'Agnès de Méranie. Il lui donna une grande somme d'argent, et le mit à la tête d'un corps de troupes, pour aller conquérir le Poitou. Le jeune prince, ardent et ambitieux, n'eut pas la patience d'attendre que l'armée que lui donnait Philippe fût tout-à-fait formée;

à la tête de deux cents chevaliers et de quelques troupes légères, il entreprit le siége de Mirebeau. Il emporta cette place d'assaut, et se flattait de se rendre maître du château, lorsque le roi Jean parut aux portes de Mirebeau avec son armée de Brabançons; et après avoir trompé, par un faux serment, le commandant de la ville, il y fut introduit, et Arthur tomba entre ses mains. Ce prince infortuné fut d'abord conduit à Falaise et de là transféré à Rouen : le roi Jean n'ayant trouvé personne qui voulut lui ôter la vie, prit la cruelle résolution de l'égorger lui-même. Cette action atroce rendit cet oncle barbare un objet d'horreur et d'exécration pour tous les peuples. Plusieurs des grands d'Angleterre, justement indignés, se donnèrent à la France, et quelques autres ne restèrent auprès de Jean, qu'en attendant une occasion favorable pour l'abandonner.

Les états de Bretagne députèrent à Philippe-Auguste, leur souverain seigneur, pour le supplier de venger la mort de leur duc. Philippe observa les formes de la justice avant d'employer les armes; il fit citer le roi d'Angleterre, comme vassal de sa couronne, à la

cour des pairs, pour répondre à l'accusation du meurtre dont on le chargeait. Il refusa de comparaître ; et les barons l'ayant déclaré, par arrêt, coupable de félonie et de trahison, ordonnèrent que tous les domaines qu'il possédait en France seraient saisis et confisqués. En exécution de cet arrêt, Philippe, à la tête d'une puissante armée, s'empara d'abord de la Normandie. Il réunit à la couronne, l'an 1204, cette province que Charles-le-Simple avait cédée à Rollon, en 912 ; elle rentra enfin sous l'obéissance de son légitime souverain, après avoir été deux cent quatre-vingt-douze ans sous une domination étrangère.

Pendant que Philippe soumettait lui-même les places de la Normandie, Guillaume des Roches prit Angers ; Tours, Poitiers et Loudun ne tardèrent pas à ouvrir leurs portes au vainqueur. Guy de Thouars, qui s'était emparé du gouvernement de la Bretagne, et avait pris le titre de duc, fut, dans la campagne suivante, forcé de demander la paix. Les rois de France et d'Angleterre firent dans le même temps une trêve de deux ans ; mais aussitôt qu'elle fut expirée, Philippe reprit les armes et rem-

porta de nouvelles victoires sur les Anglais. La croisade que le pape Innocent III fit prêcher contre les Albigeois, interrompit le cours des conquêtes de Philippe; il demeura en paix pour ne point apporter d'obstacle à la ruine de ces malheureux proscrits. Le peu de succès des légats du pape pour la conversion des Vandois et des Albigeois, et l'assassinat de Pierre de Castelnau, l'un des légats, furent les motifs qui décidèrent le souverain pontife à faire prêcher une croisade contre ces hérétiques. Le comte de Toulouse, Raimond VI, accusé de les protéger, et soupçonné d'avoir ordonné le meurtre de Pierre de Castelnau, qui l'avait excommunié, essaya de prévenir l'orage qui se formait contre lui. Ce prince se présenta au concile qu'on avait assemblé à Saint-Gilles, nu jusqu'à la ceinture, fit serment de chasser de ses états les hérétiques, de rendre à l'église ce qu'il avait pris, et de donner pour sûreté de sa parole sept châteaux en Provence. Il reçut l'absolution, en 1209, et prit lui-même la croix, avec deux de ses chevaliers. On l'obligea de marcher avec les croisés au siége de Béziers, dont les habitans persévéraient dans l'hérésie,

avec une invincible obstination. La ville fut prise et brûlée, et tous les habitans furent égorgés.

Simon, comte de Montfort-l'Amauri, élu chef des croisés, au refus du duc de Bourgogne, des comtes de Nevers et de Saint-Paul, très-zélé pour le maintien de la foi catholique, et d'ailleurs dur et inexorable, porta jusqu'à l'excès les rigueurs contre les hérétiques. Son ambition, sa passion démesurée de s'élever au faite des grandeurs, lui fit commettre plus d'une injustice, et il se montra d'autant plus avide de multiplier ses conquêtes, que le pape et les croisés les lui accordèrent en toute propriété, sauf l'hommage à la couronne de France.

Le comte de Toulouse réclama en vain ses domaines, en vertu de l'absolution qu'il avait reçue; il fut porter à Rome ses plaintes contre le comte de Montfort et les légats. On l'écouta d'abord, on lui promit justice; un nouveau concile fut assemblé; il demanda à se justifier du crime d'hérésie et du meurtre de Pierre de Castelnau; on rejeta sa demande, et bientôt après il fut excommunié de nouveau. Le pape confirma la sentence et donna ordre à ses légats de se saisir de tous les domaines du comte:

ce prince, poussé à bout, se mit en état de défense, et munit ses places principales de fortes garnisons. Sa résistance ne fit que redoubler l'ardeur fanatique des croisés; des bûchers furent élevés de toutes parts. Las de massacrer, les soldats de Simon de Montfort précipitèrent dans les flammes les malheureux Albigeois; l'infortuné comte de Toulouse, après avoir appelé à son secours le roi d'Arragon, son beau-frère, qui joignit ses forces aux siennes, et fut tué au siége de Muret, l'infortuné Raimond se retira auprès de Jean, roi d'Angleterre, qui était son beau-frère. Ce prince, dont le royaume avait été mis en interdit pour le meurtre d'Arthur, n'avait pu encore obtenir son absolution. Le pape s'irritant au contraire de plus en plus, déclara les sujets de Jean déliés du serment de fidélité, et fit don de ses états à Philippe-Auguste. Le roi Jean ne vit d'autre moyen de conjurer l'orage, que de donner à l'église romaine son royaume d'Angleterre, pour le tenir comme vassal du Saint-Siége. En conséquence de ce don, le légat du pape voulut faire entendre à Philippe qu'il ne lui était plus permis d'attaquer un prince dont le royaume était devenu un fief de

l'église romaine. Mais sans égard pour les représentations du légat, le roi de France continua d'armer. Avant de passer en Angleterre, Philippe voulut réduire Ferrand, comte de Flandres, qui refusait de le suivre, et s'entendait avec le roi Jean. Il lui prit quelques villes, et défit une flotte anglaise qui s'était jointe à celle du comte de Flandres.

Pendant ce temps-là, le roi Jean qui avait regagné les principaux seigneurs du Poitou, vint débarquer à la Rochelle, prit Angers, et quelques autres places. Philippe envoya contre lui Louis, son fils, à la tête d'une armée. Le jeune prince força le roi Jean de lever le siége de la Roche-le-Moine, battit son armée dans sa retraite, reprit et démolit Angers, et enleva tout ce que le roi d'Angleterre avait conquis.

C'est alors que le roi Jean se ligua avec l'empereur Othon, et que ce prince saisissant cette occasion de se venger de Philippe, qui avait embrassé contre lui le parti de Frédéric II, entra en France avec une armée de cent cinquante mille hommes. Il espérait se rendre maître de ce royaume, et se proposait de le partager avec ses alliés; mais la valeur de

Philippe, et celle de son fils, suppléèrent à l'infériorité de leurs forces. Je vous ai déjà parlé de cette fameuse bataille de Bovines qui fut si glorieuse pour la France, et si funeste à l'empereur Othon, qui fut obligé de fuir, au comte de Flandres qui fut fait prisonnier, et au roi Jean, qui peu après fut déposé.

C'est au milieu du champ de bataille, c'est avant d'en venir aux mains avec Othon, que Philippe reçut le surnom d'*Auguste*. Il lui fut donné par l'acclamation générale de son armée, sur la proposition qu'il avait faite d'abdiquer, et de céder la couronne à celui des guerriers qu'on jugerait plus digne de la porter.

Après la bataille de Bovines, Philippe, ayant déjà soumis une partie du Poitou, avait, à la prière du légat du pape, accordé au roi d'Angleterre une trève de cinq ans. Mais l'année suivante, les Anglais, qui méprissaient leur roi encore plus qu'ils ne le haïssaient, le déposèrent, et offrirent la couronne au prince Louis. Philippe-Auguste ne rejeta point l'offre; mais pour ne pas se brouiller avec la cour de Rome, il se contenta d'aider son fils, sans paraître agir lui-même.

Le prince Louis passa en Angleterre, fut solennellement couronné à Londres, et proclamé dans toutes les provinces. Le pape refusa d'écouter les ambassadeurs qu'il lui envoya pour justifier sa conduite. Il excommunia le prince Louis, et frappa des mêmes foudres Philippe-Auguste, comme fauteur de la révolte des Anglais. Ce pape mourut; et, trois mois après, sa mort fut suivie de celle de Jean-sans-Terre. Dès-lors les Anglais qui n'avaient point pour les enfans la même haine qu'ils avaient eue pour le père, se déclarèrent pour Henri III, fils aîné du roi Jean, et le prince Louis fut forcé de sortir de l'Angleterre.

En rentrant en France, Louis fut chargé par son père de faire le siége de la Rochelle; prit cette place, mais Philippe la rendit presqu'aussitôt, en vertu d'une trève qu'il fit avec le nouveau roi Henri III. Philippe-Auguste mourut quelque temps après dans la ville de Mantes, l'an 1223, à l'âge de cinquante-huit ans. Il en avait régné près de quarante-quatre.

Ce prince avait réuni à la couronne, outre la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou, les comtés

d'Auvergne et d'Artois, la Picardie, et un grand nombre de places dans le Berri. C'est par-là qu'il mérita les glorieux titres d'auguste et de conquérant. Il y joignit des vertus pacifiques utiles à ses peuples. Par les priviléges qu'il accorda aux villes, on peut dire qu'il fut leur père. Il les embellit d'ailleurs, autant que l'enfance des arts le permettait.

Avant de monter sur le trône, Louis VIII s'était signalé par des brillans exploits, en particulier par la défaite de Jean-sans-Terre en Anjou, dont j'ai parlé tout à l'heure. J'ajouterai qu'elle eut lieu l'an 1215. La valeur de Louis VIII, et les victoires qu'il remporta pendant la courte durée de son règne, l'on fait surnommer le Lion. Il avait épousé, l'an 1200, Blanche, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et d'Eléonore d'Angleterre, sœur de Jean-sans-Terre. Louis VIII fut couronné à Reims avec la reine sa femme. Henri III, roi d'Angleterre, fit vainement demander au nouveau souverain de la France la restitution de la Normandie. Loin d'avoir égard à sa demande, Louis publia la confiscation que Philippe-Auguste avait faite de tous les

fiefs mouvans de la couronne, que les rois d'Angleterre avaient possédés. En conséquence, la guerre recommença vivement aussitôt que la trève fut expirée. Louis se rendit maître de Niort, de Saint-Jean-d'Angeli, de la Rochelle, et de quelques autres places. Après ces conquêtes, il reçut le serment de fidélité du comte de Périgord, du vicomte de Limoges, et de plusieurs autres vassaux. Mais les Gascons d'au delà de la Garonne, et la ville de Bordeaux, demeurèrent fidèles au roi d'Angleterre, qui vint avec une armée défendre le peu de possessions qui lui restaient en deçà de la mer. Ses efforts pour les conserver eussent été inutiles, si le pape Honorius III n'eût, par ses vives instances, déterminé le roi à consentir à une nouvelle trève avec les Anglais, pour tourner ses armes contre les Albigeois. Cette malheureuse guerre n'était point encore terminée. Le comte de Toulouse, revenu d'Angleterre, après avoir été amusé par de fausses promesses, avait de nouveau repris les armes pour rentrer dans ses domaines. Simon, comte de Montfort, avait été tué devant Toulouse, et Amauri son fils, n'ayant ni ses talens, ni son autorité, se vit enlever

un grand nombre de places par Raimond VII, fils du comte dépossédé. Pour intéresser le roi de France à poursuivre cette guerre, Amauri lui céda ses droits sur le comté de Toulouse, et obtint en récompense la promesse de la charge de connétable de France, lorsqu'elle viendrait à vaquer. Louis VIII prit la croix des mains du cardinal de Saint-Ange, assiégea Avignon, prit cette ville, et en rasa les fortifications. Il entra ensuite dans le Languedoc, soumit cette province ; mais des maladies contagieuses qui attaquèrent son armée, l'obligèrent de reprendre la route de Paris. Il tomba malade à Montpensier, dans l'Auvergne, et y mourut âgé de trente-neuf ans, dans la quatrième année de son règne. Il laissait de la reine Blanche, cinq fils, dont le plus âgé avait à peine douze ans ; Louis IX, qui lui succéda, Robert, comte d'Artois, Alphonse, comte du Poitou, Charles, comte d'Anjou, et Jean qui mourut peu de temps après son père. Il laissa aussi une fille nommée Elisabeth, qui mourut saintement dans le monastère de Long-Champ qu'elle avait fondé.

Louis IX, que sa sagesse, sa prudence et sa justice ont mis en si grande véné-

ration, ce prince, qu'on considère encore aujourd'hui comme le plus parfait modèle que l'histoire puisse offrir pour régner selon Dieu, et faire le bonheur de ses sujets, ce sage monarque qui sut concilier les devoirs de son rang, et ceux que lui imposait une piété austère, qui sut se faire aimer et respecter de ses peuples, et tempérer la majesté du trône par des qualités attachantes, qui lui firent des amis sincères, saint Louis enfin, commença à régner l'an 1226, sous la régence de la reine Blanche sa mère.

Cette princesse prouva qu'elle était digne de la confiance que son époux lui avait montrée. Louis VIII l'avait en mourant désignée régente; elle montra autant de fermeté que de sagesse dans son gouvernement, et par une habile politique, elle déjoua les projets des seigneurs mécontens de la voir en possession de l'autorité. Parmi ses seigneurs, on comptait Hugues de Lusignan, comte de la Marche; Thibault IV, comte de Champagne, neveu par sa mère de Sanche VII, roi de Navarre, et héritier de son royaume; Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc, qui avait pris le titre de duc de Bretagne, en

vertu de son mariage avec Alix, fille aînée de Gui de Thouars, et héritière de ce duché. Ce prince inquiet et violent, d'une hauteur excessive, et ennemi de toute dépendance, forma un parti puissant avec les comtes de la Marche et de Champagne. Au premier bruit du soulèvement, la régente se hâta de marcher avec le roi son fils contre le comte de Champagne. Il ne s'était point encore mis en état de défense, et fut obligé d'implorer la clémence de sa souveraine.

Après avoir ramené le comte de Champagne au parti du roi, Blanche marcha contre le duc de Bretagne et le comte de la Marche. Quoiqu'ils se fussent préparés à faire la guerre, la défection du comte de Champagne avait rompu leurs mesures, et leur fit prendre le parti de se soumettre. Ils se rendirent à Vendôme pour demander pardon au roi. La régente sentit la nécessité d'user de ménagement dans un commencement de minorité; et se flattant de rétablir plus promptement la tranquillité du royaume par les voies de la douceur, non-seulement elle pardonna aux seigneurs leur révolte contre son autorité, mais leur accorda des conditions avan-

tageuses par le traité de pacification. Dans le même temps, la reine rendit la liberté au comte de Flandres, qui était resté prisonnier depuis la bataille de Bovines. Il garda strictement la promesse de fidélité qu'il avait faite au jeune roi, mais les mécontens n'en firent pas de même. Les bons traitemens qu'ils avaient reçus, au lieu d'éloigner d'eux l'esprit de révolte, leur donnèrent l'espérance d'obtenir encore de plus grands avantages, par une nouvelle conspiration. Ils entraînèrent dans leur parti le comte de Boulogne, oncle du roi, sous la promesse de le placer sur le trône, ou du moins de lui procurer la régence du royaume. Les conjurés tentèrent d'enlever le roi pendant qu'il chassait dans la forêt d'Orléans. Ils dressèrent deux ambuscades sur son passage ; mais il fut averti par le comte de Champagne, et se sauva dans le château de Montheri.

L'année suivante les conjurés renouvelèrent leur ligue, et le duc de Bretagne se révolta ouvertement. Mais le comte de Champagne, que la régente avait eu l'adresse d'attacher aux intérêts de son fils, découvrit au roi ce nouveau complot, et lui amena trois cents chevaliers. Quelques auteurs prétendent

que le comte de Champagne s'était d'abord laissé entraîner dans cette nouvelle ligue, mais que la reine régente en ayant été informée, lui fit faire de si vives remontrances sur l'énormité du crime qu'il allait commettre envers son souverain, que les remords déterminèrent Thibault a abandonner ce parti, et a révéler tout le plan de la conjuration. Il sollicita ensuite la grâce du duc de Bretagne, qui dut son pardon à sa médiation.

Les embarras que causaient à la reine ces fréquentes révoltes, ne l'empêchèrent pas de terminer une affaire extrêmement importante. Elle força Raimond VII, comte de Toulouse, à se soumettre au roi et à l'église; et par un traité aussi honorable qu'avantageux, elle réunit à la couronne plus des deux tiers de la province du Languedoc.

Les succès de la reine régente irritaient de plus en plus les seigneurs mécontens. Leur jalouse fureur leur fit employer tous les moyens pour lui enlever l'appui du comte de Champagne, qui venait de perdre sa femme. Le duc de Bretagne lui offrit la main de sa fille. Le comte accepta sans hésiter cette alliance avantageuse. On en traita les

conditions secrètement, et le mariage était prêt à se faire, lorsque le roi ordonna au comte de Champagne de rompre ce projet d'union avec le plus dangereux de ses ennemis. Thibault céda aux ordres de son souverain ; il retira sa parole, et peu de temps après épousa Marguerite de Bourbon, fille d'Archambaud VIII.

Le duc de Bretagne et ses alliés se vengèrent du comte de Champagne. Ils entreprirent de le dépouiller des comtés de Champagne et de Brie, et prirent le prétexte de faire valoir les droits d'Alix de Chartres, fille de Henri II, comte de Champagne, qui était mort à Jérusalem, et dont le comte de Champagne n'était que le neveu. Mais la validité du mariage de Henri avait été contestée, et les papes avaient fait défense à la princesse Alix de prendre le titre de comtesse de Champagne. Malgré cette circonstance, les ducs de Bourgogne et de Bretagne, le comte de Boulogne, et d'autres grands vassaux, s'autorisèrent des droits d'Alix pour entrer en Champagne, et mettre tout à feu et à sang. Le comte Thibault eut recours au roi, et ce prince ordonna aux confédérés de sortir de la Champagne. Sur leur refus,

il marcha lui-même contre eux, et les suivit jusqu'à ce qu'ils fussent hors des terres du comte Thibault. La reine engagea dans le même temps le comte de Flandres à faire une irruption sur les terres du comte de Boulogne, et par cette diversion l'obligea de se séparer de ses alliés pour aller défendre ses domaines. La prudente régente profita de cet instant favorable pour faire exhorter cet oncle du roi à rentrer dans le devoir ; et sur l'assurance d'obtenir son pardon, il revint à la cour. C'est ainsi que par un mélange de fermeté et de douceur, la reine Blanche triompha des efforts des factieux, et parvint à les désarmer. Le duc de Bretagne, abandonné de ses alliés, ne put comme eux se résoudre à se soumettre. Par ses intrigues, il engagea Henri III, roi d'Angleterre, à se déclarer contre le roi. Ce duc rebelle fut cité à la cour des pairs, et n'ayant point comparu, il fut déclaré déchu des avantages qu'il avait obtenus par le traité de Vendôme. Le roi partit de Paris avec la reine sa mère, et vint mettre le siége devant Belesme, place très-forte dans le Perche. Louis IX s'en rendit maître, et le duc, plus obstiné que jamais dans sa révolte, passa en An-

gleterre, et détermina Henri à venir en personne faire la guerre au roi. A son retour en Bretagne, il publia un manifeste où il reconnaissait Henri pour son seigneur, et lui fit hommage du duché de Bretagne. Le roi d'Angleterre débarqua à Saint-Malo, et fut reçu en souverain dans toutes les places du duché. Cette guerre tourna tout-à-fait à la honte du duc. Henri, dont il s'était reconnu le vassal, ne tira aucun fruit de son expédition, et son protégé, le duc de Bretagne, finit par implorer la clémence du roi de France, par une soumission humiliante. Il vint se jeter à ses pieds la corde au cou, en confessant qu'il était un traître indigne de toute grâce. Touché de son entière soumission, le roi lui pardonna, sous la condition qu'il remettrait ses états à Jean, son fils aîné, dès qu'il serait majeur, et qu'il irait servir pendant cinq ans dans la Palestine. Le roi avait, quelques années avant que cette guerre fût terminée, jugé le procès du comte de Champagne à l'avantage de celui-ci ; mais la princesse Alix avait été indemnisée de la perte de la Champagne par une forte somme d'argent ; et pour pouvoir l'acquitter, le comte fit la cession au roi

des comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et de la vicomté de Château-Dun. Ainsi le domaine royal s'agrandit, et la puissance des grands vassaux s'affaiblit.

Nous venons de voir, ma chère Aline, que la minorité de saint Louis ne se passa point sans troubles intérieurs; mais l'on essaya vainement de l'éloigner de la reine sa mère par de fausses interprétations de sa conduite. Il repoussa toute espèce d'insinuations contre cette sage princesse. Blanche ne cessa de prendre le titre de régente, que lorsque son fils eut vingt-un ans accomplis, et ce prince, à sa majorité, lui conserva autant de crédit qu'elle avait eu d'autorité. Il se fit toujours honneur d'écouter les conseils de sa mère, et l'on a même quelquefois reproché à la reine Blanche d'avoir un peu abusé de son empire sur l'esprit de son fils, pour empêcher la jeune reine, Marguerite de Provence, qu'elle lui avait fait épouser, de prendre un ascendant qui eût pu rivaliser le sien. La brue et la belle-mère vécurent cependant en fort bonne intelligence.

Pour prévenir de nouvelles révoltes des grands vassaux, Louis avait défendu,

dès avant sa majorité, aux princes français, de contracter des mariages avec des princes étrangers. Thibault, comte de Champagne, devenu roi de Navarre, par la mort de D. Sanche VII son oncle, entreprit de se relever de la vente qu'il avait faite au roi de France des comtés de Blois, de Chartres et autres fiefs. Il s'attendait que Louis prendrait les armes contre lui; et voulant se faire des alliés, il maria Blanche sa fille au fils du comte de Bretagne, sans en parler au roi, quoiqu'il eût promis de ne la marier qu'avec son agrément. Louis n'apprit le mariage de Blanche que lorsqu'il fut fait, et sur-le-champ il assembla son armée, et marcha vers la Champagne. Le roi de Navarre s'était croisé pour la Terre-Sainte, et le pape Grégoire IX, dont il réclama l'autorité, écrivit au roi pour lui rappeler les censures fulminées contre ceux qui feraient la guerre aux princes croisés, et lui défendre de rien entreprendre de quatre ans contre le roi de Navarre. Louis, qui savait que le pape pouvait lui donner des conseils, et jamais des ordres, continuait de marcher, et se fût emparé sans peine de la Champagne et de la Brie, si le roi de Navarre, qui ne s'était point attendu à une si

grande diligence, ne fût venu lui-même se mettre à ses genoux pour lui demander la paix. Elle lui fut accordée sous plusieurs conditions, dont les principales furent : qu'il renoncerait aux fiefs qu'il lui avait vendus, qu'il accomplirait au plutôt son vœu de passer à la Palestine, et ne remettrait le pied en France de sept ans. Le roi de Navarre qui prenait aisément son parti, mit en chanson son humiliante aventure.

Louis qui savait si bien imprimer aux grands vassaux le respect de son autorité, travailla aussi victorieusement à réprimer l'abus de la juridiction trop étendue des ecclésiastiques. Personne ne sut mieux que ce prince distinguer les droits de l'église, des droits civils ; sa piété, véritablement éclairée, ne l'entraîna jamais dans aucune démarche contraire à la majesté du trône ; il en soutint les prérogatives contre les prétentions des évêques, et les contint dans de justes bornes, comme il avait fait à l'égard des laïques. Nous avons vu dans l'histoire de l'empire d'Allemagne qu'il interposa sa médiation entre le pape et l'empereur Frédéric II. Il fit tous ses efforts pour mettre fin à leurs démêlés, si contraires au véritable esprit de l'é-

glise; mais n'ayant pu parvenir à les réconcilier, Louis eut la prudence de garder une sage neutralité entre les emportemens de Grégoire IX et les vengeances de Frédéric II.

Pendant que leurs querelles interminables scandalisaient l'Europe, Louis appliquait tous ses soins à rétablir dans ses états le bon ordre et la tranquillité; pendant que l'Allemagne et l'Italie étaient en proie aux factions des Guelfes et des Gibelins, la France fleurissait sous le sage gouvernement de son souverain. En exécution du testament du roi son père, Louis avait donné, en 1238, le comté d'Artois à Robert, l'aîné de ses frères, qui avait atteint sa majorité. Il tint, en 1241, une grande assemblée à Saumur, et investit Alphonse, son autre frère, des comtés de Poitiers et d'Auvergne. Il le conduisit lui-même à Poitiers, où le nouveau comte reçut l'hommage de tous ses vassaux, et notamment du comte de la Marche. Ce seigneur avait cependant promis à son épouse Isabelle d'Angoulême, veuve de Jean-sans-Terre, et mère du roi Henri III, de ne point rendre cet hommage à son seigneur suzerain. Cette fière princesse accabla son mari de re-

proches sanglans, sur ce qu'elle appelait sa bassesse. Elle exigea qu'il réparât, par quelque action d'éclat, une si honteuse démarche. Le faible comte se laissa persuader par sa femme ; il prit les armes, et marcha contre le roi, qu'il obligea de se renfermer dans la ville de Poitiers avec fort peu de monde. Mais la fermeté de Louis le sauva de l'attentat que méditait le comte de la Marche. Son souverain s'avança vers lui, et l'ayant abordé avec un air de majesté, il lui parla d'abord d'un ton qui lui en imposa, et terminant son discours par un heureux mélange de fierté et de douceur, il le quitta sans que le comte osât rien entreprendre contre sa personne. Après le départ de Louis pour Paris, le comte de la Marche reprit son audace, et il osa déclarer en face, au comte de Poitiers, qu'il ne le reconnaissait point pour son seigneur, et qu'il ne lui devait rien ni à lui, ni au roi son frère. Ce vassal insolent sortit ensuite de la ville ; il se hâta de partir sur un cheval qu'on lui tenait tout prêt, et s'étant assuré l'appui du comte de Toulouse, du roi d'Arragon et du roi de Navarre, soutenu d'ailleurs par toute la noblesse de la Gascogne et du Poitou, il se prépara à

la guerre. Cette révolte contre l'autorité prit, comme vous le voyez, un caractère sérieux, et d'autant plus alarmant, que le roi d'Angleterre se mêla de la querelle. Il prit la défense du comte de la Marche, et s'engagea à lui fournir des secours de troupes et d'argent pour pousser la guerre avec vigueur. Mais Louis qui avait prévu la tempête, ne lui laissa pas le temps d'éclater. Il marcha en Poitou avec une forte armée, fit le dégât sur les terres du comte de la Marche, et lui enleva plusieurs châteaux. Pour l'empêcher de pénétrer plus avant, le comte dévasta lui-même tout son pays, brûla les fourrages et les grains, arracha les vignes, combla ou empoisonna les puits. La comtesse, sa femme, porta la fureur jusqu'à tenter d'empoisonner le roi; mais les scélérats chargés de cette commission, furent pris dans le moment qu'ils allaient mettre le poison sur les viandes préparées pour le roi, et ils furent sur-le-champ punis de mort.

Le roi d'Angleterre vint débarquer à Royan; et, sous le faux prétexte que le roi avait rompu la trève, en attaquant le comte de la Marche, il lui envoya déclarer la guerre. Louis était alors sur la

frontière de la Saintonge, où il se distinguait par ses exploits : il en fit de nouveaux pour s'ouvrir un passage jusqu'à Taillebourg, village situé sur la Charente, en deçà de cette rivière. Les Anglais, campés au delà, étaient maîtres du pont; Louis voulut s'en emparer, et leur livra un fameux combat, dont il sortit vainqueur. Cette victoire fut d'autant plus glorieuse, que le nombre des troupes anglaises était infiniment supérieur; cependant le roi de France, suivi de huit chevaliers qui ne quittaient point sa personne, les poursuivit si vivement, que le roi Henri manqua d'être enveloppé dans la poursuite. Le prince Richard, son frère, qui revenait de la Terre Sainte, s'apercevant du danger qu'il courait, s'avança sans armes, et fit signe qu'il voulait parler de paix. A la considération de ce prince, Louis voulut bien accorder une suspension d'armes jusqu'au lendemain. Une bataille générale s'engagea auprès de Saintes, et la victoire se déclara encore pour Louis. Les Anglais ne purent résister à l'impétuosité des troupes françaises; leur roi fut obligé de se sauver, et le comte de la Marche et les autres rebelles n'eurent d'autre parti à pren-

dre que d'implorer la miséricorde du roi, et de lui demander la paix aux conditions qu'il voudrait leur prescrire.

Cette guerre était terminée; les rebelles avaient obtenu leur pardon, et Louis venait de conclure une trève de cinq ans avec le roi d'Angleterre, lorsqu'il fut attaqué d'une dyssenterie qui le mit aux portes du tombeau. On le crut mort pendant quelques heures; et la reine, sa mère, n'espérant plus aucun secours des remèdes humains, lui appliqua le bois de la vraie croix. La connaissance lui revint; et lorsqu'il reprit ses sens, il fit vœu de passer à la Terre-Sainte. La reine Blanche et l'évêque de Paris s'efforcèrent en vain de le détourner de cette résolution; et comme ils lui observaient qu'il n'était pas parfaitement à lui lorsqu'il avait prononcé son vœu, il le renouvela, pour faire connaître qu'il ne l'avait pas fait légèrement, ni par faiblesse, mais par un zèle véritable pour soutenir la religion contre les infidèles.

Cependant ce vœu était imprudent. Louis allait laisser son royaume exposé aux nouvelles entreprises des factieux; et, lorsqu'il les avait tous forcés de rentrer dans le devoir, il eût été plus

sage à lui de profiter de la paix et de la tranquillité qu'il venait d'obtenir pour mettre la dernière main à ses utiles réformes ; mais ce prince regardait l'engagement qu'il avait pris dans sa maladie comme un lien sacré que nulle puissance humaine ne pouvait délier. Il mit quatre ans entiers à préparer son expédition pour la Palestine ; et laissant à sa mère le gouvernement de son royaume, il partit avec la reine Marguerite, ses trois frères et leurs épouses, et presque toute la chevalerie française. On comptait dans cette armée près de trois mille chevaliers bannerets. Pour subvenir aux frais de l'armement, la plupart des seigneurs avaient, comme dans les premières croisades, engagé leurs terres.

Avant de vous dire quel fut le succès de cette nouvelle tentative, dont les préparatifs furent immenses, je vous dois, ma chère Aline, quelques détails antérieurs sur l'état de la Palestine.

Comme je n'ai dit qu'un mot sur les croisades qui eurent lieu depuis l'expédition de Louis-le-Jeune et de Richard Cœur-de-Lion, je reprends mon aperçu aux événemens qui suivirent le départ de ce roi d'Angleterre, qui, avant de quitter la Palestine, avait conclu une

trève assez avantageuse avec Saladin. La mort de ce sultan, qui arriva peu après, et les dissentions de ses nombreux enfans, donnèrent aux chrétiens de la Palestine l'espoir de pouvoir reprendre les places qui leur avaient été enlevées. Ils demandèrent des secours en Europe, et une croisade partielle eut lieu en Allemagne. Mais ces croisés firent peu de chose, et ne tardèrent pas à revenir dans leur patrie; au commencement du treizième siècle, le pape Innocent III fit prêcher une nouvelle croisade dans tous les états des princes chrétiens. Le choix des chefs retarda long-temps le départ des confédérés, qui convinrent de s'embarquer à Venise, et conquirent, chemin faisant, la ville de Zara pour s'acquitter envers les Vénitiens des frais de leur transport. Ce fut à cette armée de croisés qu'Isaac l'Ange s'adressa pour monter sur le trône de Constantinople. Vous avez vu comment ils l'aidèrent à mettre en fuite l'usurpateur, et comment après la catastrophe de la mort d'Alexis les croisés prirent soin de sa vengeance, et placèrent sur le trône impérial Baudouin, comte de Flandres. Les avantages que les croisés trouvèrent dans cette conquête, le partage

qu'ils firent de l'empire grec leur fit oublier le but véritable de leur expédition, et les chrétiens de la Palestine attendirent vainement leur secours. Cependant une partie des croisés finit par se rendre au lieu de leur destination, et le marquis de Montferat, chef de ces croisés, ayant épousé la veuve d'Amauri, roi de Jérusalem, eut de cette reine la princesse Marie, qui se trouva héritière du royaume de Jérusalem, c'est-à-dire, de la partie de la Palestine que possédaient encore les princes chrétiens, et à laquelle ils donnaient ce nom, quoique la capitale ne fut plus entre leurs mains. Tous les seigneurs s'assemblèrent pour choisir à la princesse un mari capable de maintenir les chrétiens dans le peu de possessions qui leur restaient. Ils ne purent s'accorder sur le choix, et finirent par envoyer une députation à Philippe-Auguste pour le prier de faire ce choix. Il leur envoya Jean-de-Brienne, comte de la Marche, dont la valeur lui parut propre à ranimer le courage et les espérances des chrétiens de la Palestine. A l'arrivée de ce prince à St.-Jean-d'Acre, en 1209, il épousa la princesse, et quelques jours après fut couronné sous le titre de roi d'Acre. Ce

prince, qui était peu fortuné, n'avait amené qu'un faible secours; cependant il enleva aux infidèles quelques forteresses, et revint avec un riche butin. Mais ils ne tardèrent pas à reparaître sous la conduite de Coradin, sultan de Damas : ils vinrent avec de grandes forces jusques aux environs d'Acre, et serrèrent la place de si près, que les chrétiens n'osaient plus en sortir. Après avoir enlevé tous les châteaux du voisinage, Coradin rasa les fortifications de Jérusalem, et bâtit sur le mont Thabor une forteresse d'où les infidèles faisaient des courses jusqu'aux portes d'Acre. Lorsque le sultan fut retiré, Jean-de-Brienne entreprit sans succès d'enlever cette nouvelle forteresse : il ne put réussir dans aucune expédition jusqu'à l'arrivée d'une flotte de croisés, anglais, allemands et flamands. Alors, ayant assemblé les chefs de l'armée et les grands maîtres des ordres militaires, il forma le projet d'entrer en Egypte et d'attaquer la forte place de Damiette. Il s'en rendit maître, malgré les obstacles que lui opposèrent les infidèles, et marcha vers le Caire ; mais l'inondation du Nil et la disette de vivres l'obligèrent de traiter avec le sultan Al-Kamel, et il ne put

obtenir la liberté de retourner à Acre qu'en rendant Damiette. C'est après avoir été forcé d'abandonner cette importante conquête, que Jean-de-Brienne passa en Europe, et vint solliciter du pape de nouveaux secours pour la Terre-Sainte. Vous avez vu que ce prince maria Iolande, sa fille, à Frédéric II, et que son gendre l'obligea de lui céder le royaume de Jérusalem et tous les droits d'Iolande. Pendant que l'ambitieux Frédéric, au mépris des défenses du pape, se mettait en possession des états de Jean-de-Brienne, celui-ci repassa de nouveau en Europe, et fut dédommagé de la perte du royaume de Jérusalem, en devenant, quelques années après, empereur de Constantinople. Vous ne pouvez avoir oublié les circonstances qui le placèrent sur le trône impérial; mais revenons à l'état de la Palestine. Une alliance des Francs, avec Ismaïl-Saleh, petit-neveu de Saladin, sultan de Damas, avait fait recouvrer aux chrétiens Jérusalem, Tibériade et Ascalon. Ils n'en jouirent pas longtemps : ces cessions ayant irrité le sultan d'Egypte, il appela à son service les Karismiens, plus vulgairement connus sous le nom de Corasmins; et, secondé

par ces troupes belliqueuses qui avaient quitté le service du sultan d'Iconium, il fit faire d'horribles ravages dans la Palestine, et particulièrement près de Gaza et de Jérusalem. Presque tous les princes de la Syrie vinrent au secours des Francs, et furent défaits près de Gaza dans une sanglante bataille. On prit un grand nombre de Francs; la ville d'Ascalon tomba au pouvoir des vainqueurs, et les chrétiens étaient en danger de perdre tout ce qu'ils possédaient dans la Palestine. C'est alors que le pape Innocent IV assembla un concile à Lyon, où il fut résolu d'envoyer de nouveaux secours en Orient. Saint-Louis prit la croix en 1245, avec ses trois frères, et trois ans après il partit avec cinquante mille hommes.

Louis fit arrêter sa flotte dans l'île de Chypre : le roi de cette île se joignit à lui, et tous deux convinrent de porter d'abord la guerre en Egypte. Ils se présentèrent devant Damiette où le sultan avait une forte garnison; mais elle ne put résister à l'ardeur des croisés. Vainement on voulut s'opposer à leur débarquement; Louis donna l'exemple à ses troupes en se jetant à la mer l'épée à la main. Cette intrépidité répandit la

terreur parmi les infidèles : les habitans de Damiette et les troupes de la garnison ne se crurent point en sûreté derrière leurs murailles, et abandonnèrent la ville pendant la nuit.

Le sultan Saleh était alors en Syrie où il faisait le siége d'Emesse. En apprenant la prise de Damiette, il partit pour revenir en Egypte, et mourut en chemin. Son fils, Touran-Schach, était absent; Schahdjreddot, sa veuve, se mit à la tête du gouvernement, et envoya des troupes nombreuses contre les croisés, sous le commandement de l'émir Phakreddin. Ce général vint les harceler jusque dans leur camp : Saint-Louis tint conseil, et résolut de marcher droit au Caire. Il y eut de part et d'autre des escarmouches, dans lesquelles les comtes d'Anjou et de Poitiers se signalèrent par des prodiges de valeur ; mais les croisés furent vaincus près de la ville de Mansoure : le comte d'Artois fut tué dans ce malheureux combat. Saint-Louis vengea sa mort par une victoire sur les Musulmans ; leur général fut tué par un détachement de Français, et le sultan lui-même fut vivement repoussé deux jours après. Mais peu après les Musulmans, qui avaient à la mer un grand nombre de

vaisseaux, en enlevèrent trente-deux aux croisés, remplis de troupes, et cet échec affaiblit extrêmement leur armée, où les maladies commençaient à se faire vivement sentir.

Saint-Louis, sollicité par les chrétiens de Jérusalem et de la Syrie, fit offrir au sultan la restitution de Damiette, à condition qu'il prendrait soin des malades qu'on ne pourrait transporter, et laisserait en paix le royaume de Jérusalem. Il proposait même de laisser l'un de ses frères en otage; mais le sultan exigea que le roi se donnât lui-même, et ce prince rejeta cette condition. Cependant les maladies contagieuses faisaient de rapides progrès; Louis sentit la nécessité de quitter un camp où il courait risque de perdre toute son armée. Il se mit en marche, et protégea la retraite de ses troupes au péril de sa vie. Il se tint à l'arrière-garde, et soutint avec une admirable intrépidité les efforts des ennemis. Il tomba lui même malade, et fut obligé de s'arrêter sur la route. Les Musulmans, qui le poursuivaient sans relâche, profitèrent de cette circonstance pour l'envelopper; ils le prirent avec la plus grande partie de son armée. On fait monter à vingt mille hommes le nombre

des prisonniers, et à six mille ceux qui furent tués ou noyés. Les vertus de St. Louis brillèrent même aux yeux des Musulmans ; il sut leur inspirer une profonde vénération, et le sultan le combla de marques d'honneur.

Le roi de France offrit une somme considérable pour sa rançon et celle des autres prisonniers : elle fut d'abord refusée ; mais le sultan se montra bientôt plus traitable, et la captivité de saint Louis se termina par une trève de dix ans. On convint de remettre en liberté, de part et d'autre, tous les prisonniers faits dans cette guerre et les précédentes, et que les Francs conserveraient dans le royaume de Jérusalem tout ce qu'ils y possédaient lorsque les croisés arrivèrent devant Damiette. Louis s'engagea à rendre cette place et à payer huit cent mille besans d'or pour sa rançon et celle des autres prisonniers. Le traité convenu avec le sultan Touran-Schah n'eut point son entière exécution, parce que ce prince fut peu après assassiné par les Mameluks, mécontens de ce qu'il avait fait la paix avec les chrétiens sans leur participation.

Louis, délivré de captivité, passa dans la Palestine, où il resta près de quatre

ans avec les débris de son armée. La nouvelle de la mort de la reine sa mère le décida à revenir dans sa patrie; mais n'ayant point terminé à son gré les affaires de la Palestine, il projeta d'y revenir bientôt.

Blanche avait gouverné avec sagesse; mais cependant le royaume avait souffert de la longue absence de son souverain. Louis trouva des abus à réprimer, et son retour fut marqué par d'heureux changemens dans l'administration de la justice. Il établit le premier ce qu'on appelle la justice de ressort, qui donna aux sujets opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronies, le pouvoir de porter leurs plaintes à quatre grands bailliages royaux créés pour les écouter. Ce ne fut pas sans opposition qu'il parvint à établir un usage qui restreignait les pouvoirs des seigneurs; mais sa fermeté triompha de tous les obstacles. Il fut secondé dans l'établissement de ses institutions civiles par Etienne Boileau, qui se montra le plus zélé partisan des desseins du roi; et, seul entre tous les barons, se livra avec ardeur à l'étude des lois, alors très-ignorées en France. Etienne Boileau s'était signalé par sa valeur au siége de Da-

miette ; à son retour, il prouva qu'il savait unir aux qualités d'un guerrier celles d'un habile légiste, en se rendant l'interprète des lois que Louis fit recueillir et traduire du droit romain. Il donna le premier l'exemple d'un noble studieux et appliqué aux compilations. Toute la noblesse française était alors d'une extrême ignorance ; elle dédaignait l'étude et toute espèce d'instruction. Louis, qui sentait la nécessité d'en donner le goût à ses sujets, apprécia le mérite d'Etienne Boileau ; il lui accorda toute sa confiance, et se plut à récompenser son zèle en créant pour lui la charge de prévôt de Paris. On dut à Etienne de sages réglemens de police. Il établit une surveillance exacte au dehors et au dedans ; par ses soins vigilans la tranquillité régna dans la capitale ; il éveilla l'industrie, créa en quelque sorte le commerce, institua les corps et métiers, classa leurs diverses attributions ; et de ce moment les arts et les talens commencèrent à fleurir dans l'intérieur de la France.

Par ces sages institutions, Louis rendit son royaume florissant ; et sa réputation s'établit tellement au dehors, qu'il fut choisi pour arbitre dans la querelle qui s'éleva entre le roi d'Angleterre,

Henri III, et ses barons. Il prononça en faveur du roi; et si son arrêt ne put appaiser les troubles de l'Angleterre, il prouva du moins quel respect l'on avait pour sa vertu, et combien les peuples reconnaissaient l'impartialité de sa justice. Ce fut aussi la réputation de saint Louis et le bon ordre qu'il avait établi dans son royaume, qui déterminèrent le pape à choisir son frère, le comte d'Anjou, pour roi de Sicile. Ce prince s'était d'ailleurs rendu célèbre par ses talens militaires ; mais les vertus de son frère lui faisaient encore un plus grand honneur. Le comte d'Anjou était trop ambitieux pour refuser l'offre d'une couronne ; il se soumit volontiers aux conditions que le pape exigea de lui, et renonça pour lui et ses successeurs à la ville de Bénévent et ses dépendances, ainsi qu'à tous les domaines et fiefs de l'église romaine; s'obligea de plus à un cens ou redevance annuelle envers le Saint-Siége. Une croisade que le pape fit publier en France contre Mainfroi, mit le comte d'Anjou en état d'assembler une armée : il vint recevoir à Rome l'investiture du royaume de Sicile; et dès qu'il eut été couronné, il marcha contre Mainfroi. Ses progrès furent ra-

pides : aussitôt qu'il eut forcé le pont de Cépérano, sur le Garillan, les peuples de la Sicile vinrent pour ainsi dire au-devant de son joug. Plusieurs barons lui remirent leurs châteaux ; et des députés de Naples, de Capoue et d'autres villes, vinrent lui présenter les clefs de ces places et le reconnaître pour leur souverain. La bataille de Bénévent, où Mainfroi fut tué, ayant délivré Charles d'Anjou de ce redoutable rival, il s'empara sans obstacle de toute la Sicile. Mais à peine en avait-il pris possession, que Conradin, fils de Conrad, qui en était le légitime héritier, entra en Italie avec une nombreuse armée d'Allemands. Toutes les villes attachées à la faction Gibeline s'empressèrent de lui fournir de l'argent et des troupes. Conradin était accompagné du jeune Frédéric, duc d'Autriche, son cousin ; leur armée était d'environ trente mille hommes. Charles n'avait guère plus de dix mille combattans, mais tous bien aguerris et conduits par un prince versé dans l'art militaire ; ils avaient de grands avantages sur un ennemi qui manquait d'expérience. La victoire fut long-temps disputée ; mais elle resta aux Français. Accablés par la supériorité du nombre, ils avaient d'a-

bord plié et reculé en désordre; quelques auteurs prétendent que ce fut par une ruse de guerre, mais enfin les Allemands se croyant vainqueurs et maîtres du champ de bataille, s'abandonnèrent à la poursuite et au pillage du camp. Charles rallia ses troupes dispersées, et revint, avec un corps de réserve, tomber si vivement sur les ennemis, qu'il les força de prendre la fuite. Conradin et le duc d'Autriche ne purent parvenir à rallier leurs troupes, et ces princes furent eux-mêmes obligés de fuir. Déguisés en paysans, ils se jetèrent dans une barque; mais ils furent reconnus, arrêtés et envoyés dans le château de Naples. La crainte fit commettre à Charles d'Anjou une odieuse injustice : ne se regardant point comme légitime possesseur du trône tant qu'il resterait un prince de la maison de Souabe, il crut devoir se défaire de Conradin. Mais pour observer quelques formes de justice, il assembla les syndics des principales villes et les seigneurs français de sa cour. Plusieurs de ceux-ci conseillèrent au roi de s'attacher Conradin et Frédéric par les liens de l'amitié; mais le sentiment contraire prévalut : on instruisit le procès des deux prisonniers,

et ils furent condamnés à être décapités comme perturbateurs du repos public, rebelles au Saint-Siége, et coupables d'attentat contre la vie du roi légitime. Charles voulut être témoin de l'exécution ; et sacrifiant l'intérêt de sa gloire à une cruelle politique, il consomma son affreuse barbarie, et ne se fit point scrupule d'acquérir une couronne par un crime si détestable. Il s'était déjà rendu odieux à ses sujets par son excessive sévérité, et devint pour eux un objet d'horreur par les supplices ignominieux qu'il fit subir aux autres prisonniers.

Saint Louis ayant mis dans le meilleur état possible les affaires du gouvernement, ayant augmenté ses domaines par diverses acquisitions, en respectant toujours la justice, car il eût pu profiter des troubles de l'Angleterre pour enlever à son roi ce qu'il possédait encore en France; mais préférant la justice à l'usurpation, Louis se contenta de traiter avec lui, et de le faire renoncer à jamais aux provinces réunies à la couronne par Philippe-Auguste. Ce grand prince ayant ainsi affermi la paix, méditait une nouvelle expédition contre les infidèles. Charles d'Anjou se voyant tranquille possesseur des Deux-Siciles, s'unit vo-

lontiers à son frère; il avait d'ailleurs formé le projet de rétablir sur le trône de Constantinople Baudouin II, que Michel Paléologue en avait renversé. Charles avait marié sa seconde fille avec Philippe, fils et héritier de Baudouin, et il espérait qu'une nouvelle croisade lui faciliterait la conquête de l'empire d'Orient, et lui donnerait les moyens de forcer le roi de Tunis à lui payer le même tribut qu'à ses prédécesseurs, rois de Sicile. En conséquence de ce dernier dessein de Charles d'Anjou, saint Louis consentit à se rendre d'abord sur les côtes de la Barbarie. Après avoir donné la régence de son royaume à Mathieu, abbé de Saint-Denis, et à Simon, comte de Nesle, il prit le bourdon de pélerin et partit avec les princes ses fils et un grand nombre de seigneurs. Il s'embarqua à Aigues-Mortes et arriva au port de Tunis, près des ruines de l'ancienne Carthage. Il n'éprouva aucune résistance au débarquement, et s'empara du château de Carthage. Il fut cinq semaines devant Tunis sans faire beaucoup de progrès; des fièvres pestilentielles ravagèrent son armée, et il fut lui-même attaqué d'une dyssenterie qui lui causa la mort. Il se fit mettre sur un lit de cen-

dres pour recevoir les derniers sacremens; et ayant fait appeler Philippe, son fils aîné, il l'exhorta de vive voix, avec une présence d'esprit admirable, à la crainte et à la pratique de la justice. Il lui donna ensuite des instructions qu'il avait méditées depuis long-temps, et mourut aussi saintement qu'il avait vécu, l'an 1270, après un règne de trente-quatre ans.

Ce prince eut plusieurs fils de Marguerite de Provence : Louis, qui mourut à l'âge de vingt ans; Philippe, qui lui succéda; Jean, surnommé Tristan, qui mourut devant Tunis; Pierre, comte d'Alençon, mort à Salerne, et Robert, comte de Clermont, qui épousa Béatrix, héritière de la maison de Bourbon. C'est de ce mariage qu'est issue la branche royale de Bourbon, qui monta sur le trône trois cents ans après.

Philippe III, que son extrême intrépidité fit surnommer le Hardi, fut, immédiatement après la mort de son père, généralement proclamé par l'armée. L'histoire lui attribue de la douceur, de la clémence, un grand amour pour la justice, et un fonds de religion et de piété qui ne se démentit jamais.

Charles d'Anjou, retenu en Sicile par

quelques affaires, ne s'était point embarqué en même temps que son frère, il arriva avec une nombreuse flotte devant le port de Tunis, le jour même de la mort de Louis. Il fut étonné du silence qui régnait dans le camp, et pénétré de douleur en apprenant la mort du roi. La ville de Tunis ne pouvait tenir longtemps; mais Philippe, impatient de venir prendre possession de son royaume, ne put se résoudre à continuer le siége, et accorda au roi de Tunis une trève de dix ans, aux conditions qu'il payerait les frais de la guerre, permettrait aux chrétiens établis dans ses états de professer et prêcher leur religion, et qu'il payerait à Charles le même tribut qu'il avait payé à ses prédécesseurs, rois de Sicile. Philippe quitta les côtes d'Afrique; et après avoir essuyé une violente tempête, il aborda en Sicile. Son retour en Europe fut marqué par une suite d'événemens funestes : il perdit d'abord, en Sicile, Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, son beau-frère, qu'il aimait beaucoup; puis la femme de ce prince, Isabelle, fille de saint Louis, mourut en arrivant aux îles d'Hières, près de Toulon. Pour comble d'affliction, Isabelle d'Arragon, épouse de Philippe, tomba

de cheval au passage d'un gué, dans la Calabre ; cet accident lui fit faire une fausse couche qui la mit au tombeau. Philippe laissa de plus en quittant Palerme, son oncle Alphonse, comte de Poitiers, et la comtesse sa femme, dangereusement malades. Tous deux moururent peu après, dans le moment que leur neveu se rendait à Reims pour se faire sacrer et couronner. Le comte de Poitiers ne laissait point d'enfans, et sa mort réunit à la couronne les comtés de Poitiers et de Toulouse.

L'une des premières expéditions du roi Philippe III, fut contre le comte de Foix, qui se révolta et prit parti pour son beau-frère, le comte d'Armagnac, dont le roi avait voulu réprimer les excès envers le seigneur de Casaubon, l'un de ses vassaux. Philippe jugeant que, dans le commencement de son règne, il était de la plus grande importance d'imprimer le respect de son autorité, marcha contre le comte de Foix, prit son château, et le força de se rendre à discrétion. Il le retint un an, chargé de chaînes, dans une obscure prison, et ne lui rendit la liberté que sur les instantes prières du roi d'Arragon. Cet exemple de sévérité contint, pendant le reste

de son règne, tous les grands vassaux.

La mort de Henri I, roi de Navarre, fils de Thibaut II, qui arriva en 1274, fournit au roi de France l'occasion de porter ses armes en Espagne. Henri avait ordonné, par son testament, que sa fille Jeanne, âgée seulement de deux ou trois ans, serait élevée auprès du roi Philippe, et avait confié sa tutelle à la reine Blanche sa femme, nièce de Philippe. Les barons du royaume de Navarre voulurent, de leur côté, donner un tuteur à la jeune princesse; et les rois de Castille et d'Arragon, qui avaient des prétentions sur la Navarre, tentèrent l'un et l'autre de s'emparer de ce royaume et de se faire remettre la princesse. La reine Blanche s'évada furtivement avec sa fille, et se réfugia auprès de Philippe qui, peu de temps après, arrêta le mariage de la petite princesse avec Philippe son second fils. Il envoya en même temps une armée dans la Navarre, que divisait plusieurs factions. La mort de Ferdinand, fils aîné du roi de Castille, amena bientôt d'autres embarras. Ce prince laissait deux fils de Blanche, fille de saint Louis, et il avait été stipulé par le contrat de mariage, que ses enfans succéderaient à la couronne, quand même

Ferdinand mourrait avant son père. Malgré cette clause expresse, on voulut leur disputer leur droit. D. Sanche, puîné de Ferdinand, se porta pour héritier de la couronne, et Alphonse son père favorisa ouvertement sa prétention. La reine Blanche fut persécutée et se réfugia en France auprès de son frère, dont elle trouva la cour en désordre. Philippe avait épousé, en secondes noces, Marie, sœur du duc de Brabant, princesse d'un rare mérite et d'une grande beauté. Elle avait sur l'esprit de son époux un ascendant qui fit ombrage à Pierre de la Brosse, son favori. Cet homme de néant avait été barbier de saint Louis, et s'était insinué, par ses souplesses, dans les bonnes grâces de Philippe; lorsqu'il fut monté sur le trône, il lui donna la charge de grand chambellan, et l'admit à sa plus intime confiance. Ce vil ministre s'apercevant du grand empire que prenait la reine, craignit la diminution de sa faveur, et il inventa la plus horrible calomnie pour lui faire perdre son crédit et sa considération. Louis, fils aîné de Philippe, venait de mourir, et la Brosse suscita un accusateur qui soutint que la reine l'avait fait empoisonner. Le duc de Brabant chargea un chevalier de

venir défendre, par un combat singulier, l'innocence de sa sœur; mais l'accusateur refusa de combattre, et fut pendu. Cependant Philippe, que la Brosse entretenait dans ses soupçons, consulta des imposteurs qui, sous le masque de la piété, s'étaient mis en réputation d'avoir le don de prophétie. Il envoya de plus un parent de la Brosse à une béguine, espèce de religieuse des Pays-Bas, qu'on croyait instruite par la révélation des choses les plus secrètes. Celui qu'on lui députa ne dit rien à la décharge de la reine; mais il s'expliqua de manière que le roi eut lieu de croire qu'on le trompait. Il chargea un évêque d'éclaircir le fait en allant de nouveau trouver la béguine, et son rapport justifia pleinement la reine. Philippe prit alors une juste défiance de son ministre et observa de plus près sa conduite. Il envoya dans le même temps des ambassadeurs au roi de Castille, pour lui représenter les droits de ses neveux à la couronne; et n'ayant pu obtenir qu'il leur rendît justice, il s'avança jusqu'aux Pyrénées avec une formidable armée. Mais Alphonse l'amusa par d'infructueuses négociations; et les vivres lui ayant manqué, il fut obligé de s'en re-

tourner sans avoir rien fait. On soupçonna la Brosse de s'être entendu avec le roi de Castille pour faire manquer l'expédition, et l'on ne tarda pas à acquérir la preuve de sa trahison par un paquet qui fut intercepté. Ce misérable fut arrêté; on lui fit son procès, et il fut attaché à un gibet.

Philippe se préparait à repasser dans la Castille, lorsque la funeste révolution qui arriva dans la Sicile l'obligea de tourner ses armes contre Pierre III, roi d'Arragon. Ce prince avait épousé Constance, fille de Mainfroi; et en vertu de ce mariage, se prétendait héritier de la couronne de Sicile. Le roi Charles d'Anjou s'était fait généralement détester par sa hauteur et par sa dureté; et pendant qu'il se disposait à enlever l'empire de Constantinople à Michel Paléologue, qui en avait dépouillé Baudouin II, une conspiration se forma contre lui. Un nommé Jean de Procite, autrefois seigneur de l'île de ce nom dans le Golfe de Naples, fut, dit-on, l'auteur de la conjuration contre les Français. De concert avec Michel Paléologue et le roi d'Arragon, il gagna les barons de la Sicile et les plus accrédités du peuple; et le jour de Pâques,

de l'année 1282, au premier coup de vêpres, qu'on avait donné pour signal, tous les Français furent égorgés dans toute l'île de Sicile, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition. On fait monter à huit mille le nombre des Français qui périrent dans cet horrible massacre, connu dans l'histoire sous le nom de *vêpres siciliennes*.

Le roi Charles faisait en Toscane ses préparatifs pour attaquer Michel Paléologue, quand il fut informé de la barbarie des Siciliens. Il rassembla sur-le-champ ses troupes, passa en Sicile, et mit le siége devant Messine. La ville était fort pressée, et les habitans lui offrirent de se rendre à composition; mais son refus donna le temps au roi d'Arragon de venir au secours. Charles fut obligé de lever le siége, et se retira en Calabre. Le pape Martin IV excommunia le roi d'Arragon, et fit publier une croisade contre lui.

Charles, surnommé le Boiteux, fils du roi Charles et prince de Salerne, avait été envoyé en France pour demander du secours; et le pape, par un traité qu'il fit avec le roi Philippe, donna le royaume d'Arragon et de Valence, avec le comté de Barcelone, à Charles, se-

cond fils de France. Insensible aux censures du pape, le roi d'Arragon prit ses mesures pour se défendre contre les Français, et obtint des Vénitiens qu'ils ne fourniraient point des vaisseaux au prince de Salerne. L'armée française se mit en marche sous la conduite des comtes d'Alençon et d'Artois; ces princes traversèrent l'Italie sans obstacle, et joignirent le roi Charles dans la Calabre. Peu après les Français eurent le malheur de perdre le comte d'Alençon, digne héritier des vertus de saint Louis son père. Ce prince reçut, dans une rencontre, une blessure dont il mourut. Le roi Charles était prêt à passer en Sicile, lorsque le roi d'Arragon lui fit proposer de terminer leur querelle par un combat singulier. Charles, plus valeureux que politique, eut l'imprudence d'accepter le défi: on choisit pour ce combat un lieu neutre près de Bordeaux, et l'on convint que celui qui manquerait de s'y rendre au jour marqué, serait réputé parjure, infâme, et indigne de porter la couronne. Charles fut exact au rendez-vous; mais le roi d'Arragon n'étant venu que le lendemain, s'excusa sur ce que son ennemi avait amené un nombreux corps de troupes pour l'enlever,

ce qui l'avait obligé de se retirer. Charles, indigné qu'on l'eût ainsi joué pour l'éloigner de la Sicile, se hâta de passer en Provence où il s'embarqua pour cette île. Le prince de Salerne n'eut pas la patience d'attendre son père; il s'engagea témérairement dans un combat de mer contre le fameux Roger de Lauria, l'un des amiraux du roi d'Arragon; il fut défait et pris; on l'amena prisonnier à Palerme. Les Siciliens pressèrent Constance, fille de Mainfroi et femme du roi d'Arragon, de venger sur ce jeune prince la mort de Conradin. Déjà on l'avait condamné à périr comme lui sur un échafaud; il allait être exécuté, lorsque Constance, touchée de compassion, lui accorda la vie; mais il demeura quatre ans en prison, et n'en sortit que sous le règne de Philippe-le-Bel. Le roi Charles mourut peu après que son fils eût été fait prisonnier; il le déclara son successeur; et Robert, comte d'Artois, fut chargé de l'administration du royaume de Naples.

Le roi Philippe avait levé une nombreuse armée pour mettre Charles de Valois, son second fils, en possession du royaume d'Arragon, que le pape lui avait donné. Il marcha en personne pour

cette expédition, s'empara du Roussillon, emporta d'assaut et ruina de fond en comble la ville d'Elna, passa les Pyrénées et assiégea Girone, qui se rendit après un siége de sept mois. Les troupes françaises, quoique sans cesse harcelées par le roi d'Arragon, avançaient victorieusement, lorsque des fièvres malignes attaquèrent l'armée, et obligèrent Philippe de repasser en France. Vers le même temps Roger de Lauria attaqua sa flotte, prit trente vaisseaux, et alla brûler ceux qui étaient restés dans le port de Roses. Cet échec fut suivi d'un autre : les Arragonais se saisirent des passages qui conduisaient dans le Roussillon. Il fallut se faire jour l'épée à la main, et les Français perdirent beaucoup de monde. Le roi était tombé malade pendant la route, et il mourut peu après être arrivé à Perpignan, l'an 1285, à l'âge de quarante-deux ans, et dans la seizième année de son règne.

A la mort de Philippe-le-Hardi, on abandonna les conquêtes dans l'Arragon. Philippe IV, son fils aîné, ramena l'armée, et fut sacré à Reims, où Jeanne sa femme, reine de Navarre, et comtesse de Champagne, fut couronnée avec lui. Ce prince n'avait que dix-sept ans, et sa grande

beauté le fit surnommer *le Bel.* On remarquait en lui du courage et de l'intrépidité, une ame ferme et constante, des mœurs pures, et un fond de religion qui n'avait rien de la superstition de son temps. Il était d'ailleurs fier et impérieux, jaloux jusqu'à l'excès de son autorité. De-là, ses guerres continuelles avec les Anglais, et ceux de ses vassaux qui osèrent lui refuser l'obéissance; de-là, ses scandaleux débats avec le pape Boniface VIII, qui avait entrepris d'assujétir à son autorité temporelle toutes les puissances de la terre.

La mort de Pierre III, roi d'Arragon, suivit de près celle de Philippe-le-Hardi. Il laissa par son testament à D. Alphonse, son fils aîné, les royaumes d'Arragon et de Valence, avec le comté de Barcelone; et à Jacques son second fils, le royaume de Sicile. Cependant Charles-le-Boiteux, quoique prisonnier en Espagne, avait pris le titre de roi de Sicile; et le comte d'Artois veillait pendant sa prison, à la conservation des états qui lui restaient en Italie, en deçà du Phare. D'un autre côté, D. Sanche, roi de Castille, travaillait à s'assurer la possession de ce royaume, contre les justes prétentions des princes de la Cerda, ses neveux,

que protégeait Philippe-le-Bel. D. Sanche fit plusieurs tentatives pour se raccommoder avec le roi de France. Après diverses négociations infructueuses, il parvint à obtenir de Philippe qu'il abandonnât les intérêts des princes de la Cerda.

Philippe-le-Bel tint un grand parlement, où se trouva Edouard I, roi d'Angleterre, en qualité de duc d'Aquitaine. On y examina les droits de ce prince sur la Saintonge, et le traité fait entre saint Louis et Henri III fut ratifié. Les rois de Castille, d'Arragon et de Sicile envoyèrent des ambassadeurs à Philippe pendant la tenue de ce parlement, et l'on traita des conditions de la délivrance de Charles-le-Boiteux. Il fut remis en liberté, et épousa Blanche, la seconde fille de D. Jacques, qui, en considération de ce mariage, consentit à lui céder la Sicile. Mais elle lui fut vivement disputée par Frédéric d'Arragon, frère cadet de Jacques. Après une longue guerre, ces princes finirent par se la partager. Charles jouit peu du royaume de Naples qui lui avait été laissé; il mourut en 1309, extrêmement regretté de ses sujets, dont il s'était fait aimer par sa justice et sa bonté. Il n'avait régné que neuf ans.

Je réserve, ma chère Aline, pour le quatorzième siècle, la suite du règne de Philippe-le-Bel. Ainsi je ne vous parlerai aujourd'hui ni de ses démêlés avec Boniface VIII, ni de la guerre qu'il eut avec Edouard, roi d'Angleterre.

J'imagine que vous ne serez pas tentée de vous plaindre de cette réticence, car cette lettre est déjà excessivement longue.

LETTRE L.

Histoire d'Angleterre pendant le treizième siècle. — Tableau de l'Espagne pendant cette même période.

En parcourant aujourd'hui les annales d'Angleterre, pendant la durée du treizième siècle, nous passerons très-légèrement, ma chère Aline, sur les événemens qui vous sont déjà connus par l'histoire de France.

Vous vous rappelez que Jean-sans-Terre fut appelé au trône d'Angleterre au préjudice des droits d'Arthur son neveu; vous ne pouvez avoir oublié avec quelle barbarie le cruel Jean immola ce jeune prince à son ambition, et comment sa mort fut vengée par l'animadversion générale. Détesté des Anglais, qui avaient horreur de son crime, Jean, après avoir lui-même poignardé son neveu dans la prison de Rouen, voulut en vain écarter le soupçon de cet affreux assassinat. Il ne put jamais s'en

laver. Cité à la cour des pairs, par les états de Bretagne, il fut condamné par défaut. Comme vous l'avez vu dans ma dernière lettre, Philippe-Auguste lui enleva la Normandie, la Touraine et l'Anjou. Il s'en empara en vertu de l'arrêt de la cour des pairs, sans que le roi Jean fit de grands efforts pour défendre ses fiefs, ce qui prouve qu'il était aussi lâche que cruel. Ce prince était d'ailleurs alors uniquement occupé de sa passion pour sa nouvelle épouse, Isabelle, fille d'Aymar, comte d'Angoulême, dont il était devenu amoureux, et qu'il avait enlevée au comte de la Marche. J'ai parlé dans l'histoire de France de la guerre qui fut occasionée par le ressentiment de ce seigneur. Je me contenterai de vous dire aujourd'hui, que tous les sujets du roi d'Angleterre gémissaient de le voir s'abandonner à de vains amusemens, pendant que l'ennemi s'enrichissait de ses dépouilles. Le mépris se joignit à la haine que les Anglais portaient au roi Jean, et ce sentiment s'accrut singulièrement lorsqu'il se fut rendu vassal du Saint-Siége. Son démêlé avec le pape eut lieu au sujet d'une double élection pour l'archevêché de Cantorberi. Le pape Inno-

cent III les cassa toutes deux, et fit élire un cardinal anglais, nommé Langron. Le roi refusa de le reconnaître, et dans sa colère, chassa de leur monastère les moines de l'église de Cantorberi, qui l'avaient élu par ordre du pape. Menacé des foudres de l'église, il persévéra dans ses refus. Elles furent lancées : son royaume fut mis en interdit ; et se voyant prêt à être déposé, il fléchit, remit sa couronne entre les mains du pape, et crut tout concilier en se déclarant son vassal. Mais vous avez vu que le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, n'en soutint pas moins les droits qui lui avaient été donnés par le pape. En vain le saint père voulut les rétracter, et lui fit défense d'attaquer désormais le roi d'Angleterre, réconcilié avec l'église, Louis poursuivit ses desseins. Mis en fuite en Anjou par l'armée française, Jean, après avoir obtenu une trève par l'entremise du légat du pape, revint en Angleterre pour se laisser faire la loi par ses sujets. Le mépris qu'il s'était attiré encouragea les barons à lui demander le rétablissement des lois d'Edouard-le-Confesseur, et la confirmation de la charte de Henri I. Cette démarche audacieuse indigna le faible Jean, mais

il n'osa témoigner hautement son mécontentement. Il tâcha seulement de gagner du temps. Les barons se mirent bientôt en devoir de le contraindre à leur accorder leurs demandes ; et sur la déclaration qu'il leur fit, après la lecture de tous les articles mentionnés dans la charte de Henri I, qu'il ne se résoudrait jamais à leur accorder des priviléges qui, de roi qu'il était, le rendraient leur esclave, ils commencèrent les hostilités. Le roi s'enferma dans la tour de Londres, parce qu'il n'avait qu'un petit nombre de sujets dont la fidélité lui fut assurée. La ville s'était déclarée pour les barons, et ils assiégèrent le roi dans la tour. Abandonné de tout le monde, Jean se voyant vivement pressé, proposa un accommodement, et signa les deux chartes qu'ils avaient dressées, l'une appelée la charte des forêts, et l'autre celle des libertés, ou la grande charte. Cette dernière a été depuis l'écueil de l'autorité royale, et le fondement de la liberté anglaise ; mais elle a occasioné de fréquentes révolutions. Le roi Jean n'eut pas plutôt signé les deux chartes, qu'il se repentit de sa faiblesse, et songea aux moyens de se rétracter. Il se retira dans l'île de

Wight, d'où il envoya dans les pays étrangers lever secrètement des troupes, et implora en même temps la protection du pape, son seigneur suzerain. Le pontife adressa aux barons l'ordre de se départir des deux chartes, s'ils ne voulaient attirer sur leurs têtes toutes les foudres de l'église romaine. Ils n'eurent aucun égard à cet ordre, et s'emparèrent de Rochester. Le pape s'irrita; cassa de son autorité les deux chartes, et délia le roi du serment qu'il avait fait de n'y point porter atteinte. Il fulmina ensuite contre les barons une sentence d'excommunication. Ils la méprisèrent. Mais craignant le prodigieux nombre d'aventuriers qui se rendaient auprès du roi Jean de toutes les parties de l'Europe, ils se hâtèrent d'appeler à leur secours le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, et le reconnurent pour leur roi. Ils fondaient le droit qu'ils s'attribuaient de disposer de la couronne, sur ce que Jean s'était rendu indigne de la porter par le meurtre d'Arthur, et la bassesse de sa conduite. Je vous ai dit quels furent les succès du prince Louis. Joint à son arrivée en Angleterre par les troupes des barons qui lui prêtèrent serment de fidé-

lité, et par le roi d'Ecosse qui vint lui rendre hommage pour ses fiefs dépendans de la couronne, Louis ne tarda pas à être reconnu, même par le plus grand nombre des seigneurs qui avaient d'abord suivi le roi Jean; de sorte qu'il ne resta plus à ce malheureux prince que l'ombre de la royauté. Son armée était considérable; mais comme elle était composée en grande partie de soldats et d'officiers français, il n'osa jamais présenter la bataille au prince Louis. Il se contenta de faire des ravages sur les terres des barons, et les violences qu'il commit dans ses excursions, mirent le comble à la haine générale de la nation. Pour éviter la rencontre du prince Loüis, qui se préparait à marcher contre lui pour réprimer ses brigandages, Jean se retira dans la province de Lincoln, et manqua périr avec son armée au passage d'une rivière, ou d'un marais, dont il ne connaissait pas la profondeur. Il ne put sauver ni ses équipages, ni sa caisse militaire, ni sa couronne qu'il faisait porter avec lui. Ces pertes irréparables lui causèrent tant de chagrin, que peu de jours après il fut attaqué d'une fièvre violente qui lui donna la mort. Il était dans la cinquante-unième année de son

âge, et la dix-huitième de son règne. Ce prince entièrement dépouillé de ses états, mérita bien le nom de Jean-sans-Terre; mais ce surnom lui avait été donné précédemment, parce qu'il n'avait eu aucun partage dans la succession de son père Henri II, qui ne lui légua qu'une somme d'argent.

Il avait nommé par son testament Henri, son fils aîné, héritier de sa couronne. Ce prince n'était encore âgé que de dix ans, et il paraissait difficile qu'il parvint dans un si jeune âge à triompher des factions qui avaient détrôné son père. Mais le comte de Pembrok, fidèle au serment qu'il avait prêté au roi Jean, ne l'avait point abandonné dans ses disgrâces; et, après sa mort, il entreprit de faire recouvrer le trône au légitime héritier. Il fut secondé dans son dessein par deux seigneurs attachés comme lui à la famille royale. L'un avait été élu évêque de Winchester, l'autre était gouverneur de Douvres, et avait forcé le prince Louis à lever le siége de cette place. Tous trois étaient doués d'un grand courage et de beaucoup d'habilité. Ils en firent usage pour empêcher que la couronne ne passât en des mains étrangères. Le comte de Pem-

brok, s'étant assuré de la protection du pape, invita le peu de barons qui n'avaient point abandonné le feu roi, à se rendre à Glocester. Il y amena le jeune Henri, et le fit couronner par l'évêque de Winchester. Le légat du pape, qui était présent, exigea qu'il rendit hommage de sa couronne au Saint-Siége. Le comte de Pembrok et les barons étaient bien éloignés d'approuver cette servitude; mais comme ils avaient besoin du pape, ils n'osèrent le mécontenter. Le comte de Pembrok fut élu tuteur du jeune roi, et régent du royaume. Il s'empressa de notifier aux barons et aux communautés des villes, le couronnement du nouveau roi; promit une amnistie générale à tous ceux qui le reconnaîtraient, et de grandes récompenses aux seigneurs qui signaleraient leur zèle et leur fidélité. La confiance qu'on avait en la grande probité du régent, détermina un grand nombre de barons à se ranger auprès du jeune Henri; et le pape ayant fait réitérer l'excommunication du prince Louis et de ses adhérens, cette seconde sentence fit une forte impression sur les esprits timides. Louis s'aperçut que son parti diminuait de jour en jour; cepen-

dant il ne perdit pas l'espérance de se conserver sur le trône. Il se mit en campagne, et prit Herreford. Peu après le régent obtint une trève; il en profita pour faire de nouvelles levées, et Louis qui était repassé en France pour se concerter avec le roi son père, se vit attaqué à son retour en Angleterre par une flotte nombreuse, qui lui prit plusieurs vaisseaux. Cinq ports d'Angleterre s'étaient déclarés pour Henri pendant l'absence de Louis. Ce prince vint débarquer à Sandwich, l'un des cinq ports, et réduisit cette ville en cendres. Le régent vengea ses partisans par la défaite du comte de Perche, et la prise de Lincoln, qui fut livrée au pillage. On ne fit aucun quartier aux Français; ils furent tous immolés. Louis apprit cette triste nouvelle devant Douvres, dont il avait recommencé le siége. Il se hâta d'écrire à son père pour lui exposer le besoin qu'il avait d'un prompt secours. Philippe-Auguste, voulant ménager le pape, refusa ouvertement toute assistance à son fils; mais il permit que Blanche, femme de Louis, armât en son nom, et fit passer en Angleterre des vaisseaux et un corps de troupes. Cette flotte fut battue par celle du régent. La

plupart des vaisseaux furent pris ou coulés à fond. Louis ne tarda pas à être assiégé dans Londres. Entièrement bloqué, et sans espoir d'être secouru, il demanda la paix, et en obtint une honorable. Il exigea que tous ses partisans fussent rétablis dans leurs droits et dans les biens dont ils jouissaient avant les troubles, et consentit à cette condition à remettre toutes les places dont il était maître en Angleterre, et à renoncer à l'hommage que les barons lui avaient fait. Le légat du pape confirma ce traité, et le prince Louis ayant reçu l'absolution, repassa en France.

L'exécution du traité souffrit cependant quelques difficultés en Angleterre; mais le comte de Pembrok les leva l'épée à la main; il soumit tous ceux qui refusaient d'obéir, et leur accorda quelques dédommagemens qui appaisèrent leurs murmures. La tranquillité fut ainsi rétablie par les soins de ce sage régent qui unissait la prudence à la fermeté et à la valeur. Mais l'Angleterre perdit trop tôt ce grand homme; il mourut l'an 1218, environ deux ans après Jean-sans-Terre. On donna la régence à Guillaume Desroches, évêque de Winchester, et à Hubert-Dubourg la charge

de grand justicier. Des troubles s'élevèrent sous ces nouveaux ministres, et le grand justicier punit les mutins avec une rigueur qui excita dans Londres une clameur générale. Le parlement se plaignit de ce que la grande charte avait été violée dans la punition des séditieux. L'évêque de Winchester prétendit qu'on ne devait y avoir aucun égard, parce qu'elle avait été extorquée. L'archevêque de Cantorberi répondit avec vivacité, que cette prétention ne tendait qu'à replonger l'Angleterre dans de nouveaux troubles; et Henri, alors âgé de seize ans, déclara qu'il voulait qu'on observât les deux chartes.

Peu après arriva la mort de Philippe-Auguste, et Henri envoya demander à Louis VIII la restitution de la Normandie. Nous avons vu dans l'histoire de France le peu de succès de cette demande. La guerre s'alluma entre les deux couronnes, et les hostilités ne furent suspendues que par la médiation du pape, qui avait entraîné Louis VIII dans la guerre contre les Albigeois.

De nouveaux troubles intérieurs eurent lieu pendant ce temps en Angleterre. Les deux ministres se jalousaient; et comme le prince montrait, en avan-

çant en âge, un caractère faible et incapable de gouverner par lui-même, tous deux voulaient s'attribuer toute l'autorité. Hubert-Dubourg l'emporta sur son rival. Etant parvenu à s'emparer de la faveur du roi, il fit renvoyer l'évêque de Winchester à son évêché, aussitôt que Henri eût été déclaré majeur. Les extorsions de l'ambitieux Dubourg ne tardèrent pas exciter le mécontentement des barons, et la révocation des deux chartes ayant achevé de les irriter, ils se liguèrent contre lui, et résolurent de le faire disgrâcier.

Les troubles dont la France fut agitée pendant la minorité de saint Louis, auraient fourni à Henri l'occasion de recouvrer les provinces que Philippe-Auguste avait enlevées au roi Jean, s'il eût su en profiter; mais il ne fit que des tentatives mal concertées. Appelé par les Normands, les Poitevins et les Bretons, Henri leva une puissante armée pour passer en France; mais lorsque les troupes furent arrivées au rendez-vous, on ne trouva pas la moitié des vaisseaux nécessaires pour les transporter, et il fallut remettre l'expédition au printemps suivant. Le roi accusa Dubourg de l'avoir trahi; et, dans le premier transport

de sa colère, il l'aurait tué, si on ne l'en eût empêché. Cependant quelques jours après ce prince, accoutumé à être gouverné, pardonna au favori, et lui rendit toute sa confiance. Henri ayant passé la mer, vint débarquer à Saint-Malo, où il était appelé par le duc de Bretagne, le plus dangereux ennemi de la reine régente. Henri manqua encore l'occasion d'agir, et d'attaquer les Français dans le moment favorable. Au lieu de se prêter aux invitations des Normands, qui lui promettaient de lui livrer leur province, il alla en Guyenne recevoir le serment de fidélité des Gascons. Il revint ensuite en Bretagne, et pendant qu'il y passait son temps dans de vains divertissemens, la reine régente réduisit les mécontens à rentrer dans le devoir. La lâcheté du roi Henri III et son indolence contribuèrent beaucoup à établir la gloire de la reine Blanche. Elle marcha en Bretagne aussitôt qu'elle eut soumis les autres rebelles. A l'approche de l'armée française, Henri repassa honteusement en Angleterre avec les débris de son armée, détruite en partie par la débauche et l'oisiveté. Il avait épuisé ses fonds en dépenses inutiles, et demanda un nouveau subside qu'il eut beaucoup

de peine à obtenir. C'est alors, c'est à son retour de France qu'on attaqua ouvertement l'administration du favori. Ses ennemis parvinrent à faire rappeler l'évêque de Winchester, et celui-ci convainquit le roi que la disette de finances qu'il éprouvait ne venait que de l'insatiable avidité de Hubert-Dubourg. Il fut disgrâcié, et l'évêque de Winchester redevint premier ministre, et fut élevé au plus haut degré de la faveur et de l'autorité. Il entreprit d'abaisser la grande puissance des barons, et pour y parvenir, disposa des emplois importans en faveur des Poitevins, ses compatriotes. Les barons murmurèrent, et Richard, comte de Pembrok, qui avait vainement adressé au roi ses représentations sur la préférence qu'il donnait aux étrangers, se mit à la tête des mécontens. La guerre civile se ranima; le roi marcha lui-même contre le comte de Pembrok, s'empara d'un de ses châteaux, que le comte ne tarda pas à reprendre. Ce seigneur remportait tous les jours de nouveaux avantages sur les troupes du roi, et commençait à se rendre redoutable, lorsqu'il fut poignardé en Irlande par un gentilhomme que l'évêque de Winchester avait suborné. Le roi désavoua publiquement

un si noir forfait, et ne put même refuser ses larmes à ce grand homme de guerre. Il lui fit faire de magnifiques funérailles, et pour mieux prouver qu'il n'avait aucune part à la trahison de l'évêque, il donna à Gilbert de Pembrok, frère du comte, la charge de grand-maréchal d'Angleterre. Saint Edmond, archevêque de Cantorbéri, prit ce moment pour ouvrir les yeux à Henri sur les violences de l'évêque de Winchester. Il lui fit sentir combien ses conseils étaient pernicieux ; il l'engagea à le renvoyer, et avec lui tous les Poitevins qu'il avait pourvus des principales charges de l'état. Le roi adhéra aux propositions de l'archevêque, et la disgrâce de l'évêque de Winchester amena la réconciliation du roi avec ses barons. Mais peu après, Henri épousa Eléonore, seconde fille de Raymond Bérenger, comte de Provence, et cette princesse amena un grand nombre de seigneurs de Provence et de Savoie. Guillaume de Savoie, élu évêque de Valence, oncle de la jeune reine, se rendit maître de l'esprit du roi, et s'empara de toute l'autorité. D'un autre côté, la reine Isabelle, veuve du roi Jean, qui s'était remariée avec le comte de la Marche, en ayant eu plusieurs enfans,

les envoya à la cour de son fils. Il les combla de richesses, et les éleva aux premières dignités. Les barons murmurèrent de nouveau, et se plaignirent si hautement de l'aveugle prévention de leur roi pour les étrangers, qu'il craignit de fâcheuses résolutions, et se retira dans la tour de Londres. On parlementa. Henri promit satisfaction à ses barons, mais au lieu de leur tenir parole, il rappela du Poitou ses anciens ministres, et voulut révoquer les dons qu'il avait faits avant sa majorité. Le parlement s'opposa fortement à cette révocation, et l'avidité de l'évêque de Valence étant venue exciter de nouveaux murmures, il en serait résulté une guerre civile, si le prélat ne s'était absenté. Cependant les favoris parvinrent à s'attacher quelques barons; ils gagnèrent entre autres le comte de Lincoln, grand-connétable, et Simon de Montfort, le plus jeune des fils du fameux vainqueur des Albigeois. Il possédait les biens de la maison de Leiscester, dont son père avait épousé l'héritière; et par son adresse, il sut si bien s'insinuer dans la faveur du roi, qu'il épousa la sœur de ce prince, comtesse douairière de Pembrok.

Les autres seigneurs persevéraient à demander l'éloignement des étrangers, et sommèrent le roi de remplir ses engagemens ; lassés de voir qu'il les amusait par de vaines promesses, ils se liguèrent et un complot se forma contre la vie du roi. Quelques particuliers qu'il avait ruinés, suscitèrent un scélérat pour l'assassiner ; mais il fut arrêté et puni du dernier supplice. Henri défendit qu'on fît aucune recherche sur ses complices. Ce prince inconstant et léger n'avait d'autres règles de conduite que ses caprices ; souvent il comblait de faveurs ceux qu'il avait disgrâciés, et maltraitait ceux qu'il venait de combler de caresses. C'est ainsi qu'il se faisait des ennemis et éloignait de sa cour la plupart de ses barons.

Dans la guerre qu'il eut avec saint Louis, le parlement lui ayant refusé des subsides, Henri eut recours à divers moyens pour se mettre en état de passer la mer. Les fonds qu'il avait emportés, quoiqu'assez considérables, furent bientôt dissipés ; et pour en obtenir de nouveaux, il employa tous les expédiens, fit des emprunts aux particuliers et aux Juifs. Une promesse faite avec serment de maintenir la charte des libertés, lui valut du parlement un nouveau subside ;

mais ce secours fut dissipé au même instant par l'arrivée des trois princes de la Marche, ses frères utérins, et des princesses, filles de Pierre de Savoie, qui les amena pour leur faire épouser de riches seigneurs anglais. La qualité d'étranger était un titre aux libéralités de Henri; les fonds qu'il mendiait de tous côtés devenaient la proie des étrangers. Il mit le comble au mécontentement général, en souffrant que les papes fissent en Angleterre de grandes levées d'argent, et se trouva si dénué de ressources, qu'il fut réduit à vendre ses bijoux et son argenterie. Ayant tout dissipé, il prit la résolution de se croiser pour la Terre-Sainte, dans l'espoir de se procurer par-là de nouveaux fonds. Ce moyen n'opéra pas un grand effet; pour lui accorder le subside qu'il demandait pour accomplir son vœu, le parlement voulut prendre de nouvelles sûretés pour l'observation des deux chartes, et mit une grande solennité dans les sermens qu'il lui fit prononcer. Cependant il ne fut pas plutôt sorti de la salle de Westminster, que ses favoris le pressèrent de secouer un joug qui le dégradait honteusement; et, par leur conseil, il supplia le pape de le relever de son serment.

La guerre de Guienne n'était point encore terminée, les querelles d'Angleterre entravaient les opérations de Henri, et il avait donné tant de preuves de sa mauvaise foi, que le parlement ne se fiant plus à ses promesses de se réformer, exigea qu'il signât, ainsi que le prince Edouard, un acte par lequel on nommait vingt-quatre commissaires pour travailler à la réforme du gouvernement. Le roi eut la nomination de douze de ses commissaires; le parlement choisit les douze autres. Ce réglement, qu'on appèle les *statuts d'Oxford*, réduisait le roi à occuper la première place dans les assemblées; mais comme il n'était pas le plus fort, il ne put se défendre d'en jurer l'observation. On ne tarda pas à reconnaître à quel point ces statuts avaient avili la majesté royale. Un jour que la reine passait en bateau sous le pont de Londres, la canaille l'accabla d'injures, et poussa la brutalité jusqu'à lui jeter des pierres.

Les vingt-quatre commissaires jugèrent que pour mieux affermir leur autorité, il leur était nécessaire d'être en paix avec la France, et le comte de Leicester, qu'ils avaient mis à leur tête, se rendit à Paris, et conclut avec saint

Louis le traité par lequel Henri renonçait à toute prétention sur la Normandie et autres provinces. Saint Louis cédait de son côté le Périgord et ce qui restait aux Anglais au delà de la Charente, sauf l'hommage à la couronne de France. Henri alla ensuite ratifier ce traité; et pendant son absence il s'éleva des démêlés entre les commissaires. Le comte de Glocester, jaloux de la supériorité que Leicester s'attribuait sur lui, comme sur les autres commissaires, entreprit de le perdre, et l'accusa de malversation. Le roi espéra profiter de cette mésintelligence pour recouvrer ses prérogatives, et obtint du pape une bulle qui le dispensait d'observer les statuts d'Oxford. Il se rendit ensuite au parlement, rétracta le serment qu'on lui avait extorqué, et déclara qu'étant né roi, il voulait être traité en roi, et dit d'un ton de maître aux commissaires, qu'ils devaient se souvenir qu'ils étaient ses sujets. Pour donner plus de poids à cette déclaration, il se retira à la tour, et cassa les officiers et les magistrats établis par les vingt-quatre commissaires. Ceux-ci se préparèrent à la guerre, et les comtes de Glocester et de Leicester se réconcilièrent pour mieux soutenir la

ligue. Le roi faisait de son côté ses préparatifs; mais l'on négocia long-temps avant d'en venir aux hostilités; et n'ayant pu s'accorder, on convint de prendre saint Louis pour arbitre. Ce prince vint à Amiens, où, après un mûr examen des droits du roi et de celui du peuple, il prononça en faveur de Henri, et déclara les ordonnances d'Oxford abusives. Les barons rejetèrent sa sentence; on reprit les armes, et le roi s'empara de quelques places sans que les barons, inférieurs en force, osassent marcher au secours. Mais ils s'en dédommagèrent dans la bataille de Lewes, où le roi et son frère Richard furent faits prisonniers. Le prince Edouard, qui d'abord avait mis en fuite les troupes confédérées, s'était imprudemment engagé à la poursuite, ce qui donna au comte de Leicester la facilité d'attaquer le corps d'élite, et de prendre le roi. Le prince Edouard revint sur ses pas, et s'efforça de délivrer son père; il fut lui-même enveloppé par les vainqueurs et forcé de se rendre.

Les barons, maîtres de la personne du roi, dressèrent un nouveau plan de gouvernement, qui renversait tout l'édifice de la monarchie anglaise; ils obligèrent

le roi de signer des commissions pour créer des conservateurs des priviléges de la nation.

Le comte de Leicester prenait un ton d'autorité qui le fit soupçonner d'aspirer au trône, et le comte de Glocester résolut de lui ôter son commandement, et se joignit avec ses partisans au prince Edouard, qui avait trouvé le moyen de recouvrer sa liberté. Son évasion fut un coup mortel pour le comte de Leicester; il connaissait la valeur et les talens de ce jeune prince, qui s'était acquis l'estime et l'affection des Anglais, et le redoutait plus qu'aucun autre. Ce n'était pas sans motif, car ce prince ayant levé une armée, battit les rebelles; le comte de Leicester fut tué les armes à la main, après s'être défendu avec un courage héroïque; Henri, son fils, tomba mort à ses côtés, et la victoire d'Edouard fut complète. Il eut la gloire de délivrer son père, et de le rétablir sur le trône. Cependant les troubles ne furent point encore appaisés; les mécontens se retirèrent dans l'île d'Ely; le comte de Glocester n'ayant pu déterminer le roi à les ramener dans le devoir par la clémence, se déclara en leur faveur, et la guerre civile recommença. Le prince

Edouard investit l'île d'Ely, de manière qu'on ne pouvait ni y entrer, ni en sortir, et il y fit passer un corps de ses meilleures troupes. Les rebelles consternés, se virent contraints de se soumettre, et le comte de Glocester fut aussi réduit à demander la paix. Le valeureux Edouard, après avoir glorieusement terminé ces troubles intérieurs qui duraient depuis treize ans, se croisa pour la Terre-Sainte vers le même temps que saint Louis, dont il emprunta des fonds pour son armement.

Henri III mourut en 1272, à l'âge de soixante-cinq ans, et dans la cinquante-sixième année de son règne, qui fut le plus long que présente l'histoire d'Angleterre.

Vous avez vu qu'il fut très-orageux, et je ne me suis même un peu étendue sur les querelles relatives aux chartes et priviléges, parce que c'est de la faiblesse du gouvernement de ce prince qu'est résultée la grande liberté de la nation anglaise, si jalouse de la conservation de ses priviléges.

Le prince Edouard n'était point encore de retour de la Palestine lorsque son père mourut; en attendant qu'il revint on confia l'administration à trois

régens. Il fut solennnellement couronné à son retour avec Eléonore de Castille, sa femme, en présence d'Alexandre III, roi d'Ecosse, et du duc de Bretagne, ses beaux-frères.

Ses premiers soins administratifs furent de punir les magistrats qui avaient prévariqué; il s'occupa ensuite de soumettre le prince de Galles, qui voulait se dispenser de lui rendre hommage pour sa principauté. Les monnaies avaient été sensiblement altérées sous le règne précédent, et l'on en accusa les Juifs. Edouard les fit tous arrêter dans un même jour, et en fit mourir deux cent quatre-vingts qui furent convaincus d'être les auteurs de ces altérations. Il s'appliqua d'ailleurs à corriger les abus qui s'étaient introduits sous les règnes précédens; et sans porter directement atteinte à la grande charte, il travailla à en affaiblir les priviléges.

Le prince de Galles s'étant de nouveau révolté contre son autorité, il lui fit la guerre pendant plusieurs années; et le prince ayant été tué dans un combat, Edouard réunit à la couronne la principauté de Galles. Ses habitans, faible reste des anciens Bretons, obtinrent en dédommagement de la perte de

leur liberté, qu'ils avaient toujours conservée depuis l'heptarchie, que l'héritier présomptif de la couronne porterait le titre de prince de Galles.

Après la mort d'Alexandre III, roi d'Ecosse, Edouard forma le projet d'unir ce royaume à l'Angleterre en faisant épouser à son fils aîné la princesse Marguerite, héritière d'Ecosse. Il obtint le consentement des grands de ce royaume, et la jeune princesse s'embarqua pour l'Angleterre; mais elle mourut dans la traversée, et les Ecossais consternés se virent au moment d'éprouver une guerre civile. Jean de Bailleul, originaire de Normandie, et Robert Bruce, d'une famille anglaise, avaient des droits à la couronne; tous deux descendaient de la maison royale d'Ecosse; tous deux étaient très-puissans par leurs richesses et par leurs alliances. Ils se disputaient le trône, et les grands étaient partagés sur le choix. Après de longs débats, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'Edouard; il se servit habilement de cette conjoncture pour assurer à sa couronne l'hommage de celle d'Ecosse, qu'il se prétendait en droit d'exiger. Les rois d'Ecosse n'avaient cependant jamais fait hommage aux rois d'Angleterre que

pour les fiefs qu'ils possédaient dans ce royaume; mais Edouard voulut étendre ses droits; et s'étant rendu à Norham, sur la frontière d'Ecosse, où les états étaient assemblés, il leur proposa de le reconnaître pour souverain seigneur. Les grands s'indignèrent de cette proposition; et comme ils la rejetèrent vivement, Edouard prit le parti de s'adresser aux deux compétiteurs, et de n'adjuger la couronne qu'à celui qui voudrait se reconnaître vassal de l'Angleterre. Il parla d'abord à Robert Bruce, qui eut la grandeur d'ame de refuser la couronne à une telle condition. Jean de Bailleul, moins délicat, promit secrètement l'hommage, et obtint la préférence sur son rival. Il fut couronné à Scone, et proclamé par les Ecossais; il prêta ensuite au roi d'Angleterre le serment de fidélité en qualité de vassal. Les Ecossais se plaignirent hautement de cette supercherie, et le nouveau roi se repentit lui-même d'avoir si lâchement dégradé sa couronne. La guerre qui survint entre la France et l'Angleterre lui fournit l'occasion de secouer le joug qu'il s'était imposé. Il renouvela l'ancienne alliance de l'Ecosse avec la France. Edouard en fut assez tôt in-

formé pour prévenir ses desseins : il exigea impérieusement de Jean de Bailleul qu'il lui remit, pour le temps de la guerre, les châteaux de Barwick, d'Edimbourg et de Rokesbourg. Il fut refusé; mais ayant obtenu de Philippe-le-Bel une trève de quelques mois, il marcha en Ecosse avec son armée, et s'empara de Barwick ; il en traita les habitans avec la dernière inhumanité : et dans le même temps il gagna Robert Bruce, qui démentit les nobles sentimens qu'il avait d'abord fait paraître, et, dans l'espoir de supplanter son rival, livra plusieurs places au roi d'Angleterre. Jean de Bailleul succomba sous les efforts d'Edouard ; son armée fut taillée en pièces, et ses places principales s'étant soumises au vainqueur, il se vit obligé de se remettre lui-même à sa merci, et de renoncer à ses droits sur la couronne d'Ecosse. Edouard, après avoir exigé de Jean de Bailleul cette renonciation authentique, l'envoya dans la tour de Londres avec son fils, et fit transporter les autres prisonniers dans différentes provinces de l'Angleterre. Il assembla ensuite les états d'Ecosse, et se fit prêter par tous les grands le serment de fidélité. Guillaume Douglas ayant refusé de

s'y soumettre, fut confiné dans une prison où il mourut. Edouard enleva la couronne et le sceptre d'Ecosse avec la fameuse pierre de Scone, sur laquelle se faisait l'installation des rois. Il brûla les archives du royaume ; et après avoir mis dans toutes les places des garnisons anglaises, il revint triomphant en Angleterre. Robert Bruce ne recueillit aucun fruit de sa trahison ; et ayant voulu rappeler à Edouard les promesses qu'il lui avait faites, il en reçut cette réponse : *Pensez-vous que je n'aie autre chose à faire que de vous conquérir des royaumes ?*

Après avoir ainsi réduit l'Ecosse à n'être qu'une province de l'Angleterre, Edouard reprit les armes contre Philippe-le-Bel. Il s'était ligué contre la France avec l'empereur, les ducs d'Autriche et de Bretagne, les comtes de Flandres et de Savoie. Il demanda de grandes sommes au parlement, et ne put les obtenir qu'en confirmant la grande charte. Edouard arriva en Flandres pour être témoin de la défaite des Flamands à la bataille de Furnes ; et pendant son absence, les Ecossais, qu'on traitait avec beaucoup de mépris et de dureté, s'efforcèrent de secouer le joug

des Anglais. Sous la conduite d'un jeune gentilhomme, nommé Guillaume Walleys, ils reprirent les armes, et chassèrent les garnisons anglaises de toutes les places, à l'exception de celle de Barwick. Une armée envoyée contr'eux fut défaite par Walleys, qui pénétra ensuite dans le Northumberland, et le ravagea jusqu'à Neucastle. Les rapides progrès de ce général alarmèrent vivement Edouard; il se hâta de conclure avec Philippe-le-Bel une trève de trois ans, et s'empressa de repasser la mer pour soumettre de nouveau les Ecossais. Mais cette fois il éprouva une vive résistance. Une victoire complète sur Walleys, et la démission de ce général, que les grands d'Ecosse jalousaient, ne purent déterminer les Ecossais à rentrer sous le joug anglais. Ils élurent un nouveau régent, et sollicitèrent la protection de Boniface VIII et de Philippe-le-Bel. Pendant qu'ils réclamaient des secours étrangers, Edouard mit leur armée dans une entière déroute; ils implorèrent alors la miséricorde du vainqueur; ne pouvant l'obtenir, ils offrirent à Boniface VIII la souveraineté de l'Ecosse. Le pape l'accepta, et enjoignit à Edouard d'abandonner ses prétentions

sur un royaume qui appartenait à l'église romaine. Cette défense fut sans effet; le roi, plus irrité que jamais, jura d'exterminer les Ecossais, et de détruire leur royaume. Ces peuples se défendirent en désespérés, et ils gagnèrent en un jour jusqu'à trois batailles contre les Anglais. Edouard s'en vengea en ravageant l'Ecosse et en faisant mourir cruellement Walleys, qui lui fut livré par trahison. Ce grand homme soutenait presque seul les attaques des Anglais, et il en avait exterminé un grand nombre. Lorsqu'il fut livré à la vengeance d'Edouard, ce prince venait de regagner quelques seigneurs, et par de bons traitemens il avait amené la plupart des grands à lui faire leurs soumissions; mais il ne se crut maître de l'Ecosse que lorsque Welleys fut entre ses mains. Il eut l'indignité de condamner à un infâme supplice ce brave défenseur de la liberté de sa patrie. On exposa les quatre quartiers de son corps dans les principales villes de l'Angleterre.

Malgré ce terrible exemple de sévérité, fait pour en imposer à ceux qui seraient tentés de se révolter, les Ecossais ne pouvant s'accoutumer à la servitude, étaient toujours prêts à se soule-

ver; plusieurs conspirations se formèrent, et Edouard trouva des traîtres même parmi les seigneurs qu'il avait attirés à sa cour. Edouard mourut en 1307, avec le regret de ne point mourir paisible conquérant de l'Ecosse. Le dernier ordre qu'il donna à son fils fut de continuer son entreprise contre un reste d'Ecossais qu'il traitait de rebelles à leur légitime souverain. *Allez hardiment*, lui dit-il ; *faites porter mes os devant vous, les rebelles n'en soutiendront pas la vue.*

Vous voyez, ma chère Aline, qu'Edouard Ier expira avec le désir des conquêtes; l'approche de la tombe ne put éteindre en lui l'ambition d'agrandir ses états. Ce prince était âgé de soixante-huit ans, et en avait régné trente-quatre.

Voyons maintenant ce qui se passait en Espagne pendant la durée du treizième siècle.

Don Sanche VII, roi de Navarre, était passé en Afrique, l'an 1199, pour traiter des conditions de son mariage avec la fille du roi de Maroc, à qui son père avait promis de donner en dot tous les domaines qu'il possédait en Espagne; mais ce prince étant mort avant l'arrivée de son futur gendre,

son successeur refusa d'abandonner au roi de Navarre les provinces d'Espagne. Don Sanche renonça à son projet d'alliance avec les Mahométans, et après deux ans d'absence, il revint dans ses états. Les rois de Castille et d'Arragon avaient profité de son éloignement pour lui enlever quelques places; il fut obligé, à son retour, de guerroyer et de capituler pour rentrer dans ses possessions. Le traité qui eut lieu en cette occasion fut l'ouvrage du pape Innocent III, qui voyait avec douleur les princes chrétiens s'exposer à devenir la proie des infidèles, en s'affaiblissant par leurs guerres particulières. Ce même pape continuait de poursuivre la dissolution du mariage du roi de Léon avec Bérengère, fille du roi de Castille. Après de longs débats, le roi de Léon céda; il se sépara de sa parente; le mariage fut déclaré nul; mais comme il avait été contracté dans la bonne foi, on reconnut légitimes les deux enfans qui étaient nés de cette alliance. En conséquence, Ferdinand, qu'on a depuis canonisé, fut déclaré successeur de son père au trône de Léon.

Il résulta de la rupture de ce mariage des guerres entre les rois de Cas-

tille et de Léon, au sujet du douaire de dona Bérengère, qu'on avait négligé de stipuler en prononçant la cassation du mariage.

Je ne vous parlerai point des hostilités entre les princes chrétiens et les Maures; les détails en sont toujours à peu près les mêmes, et ces guerres sont si fréquentes dans l'histoire d'Espagne, que vous devez en être fatiguée. Cependant les dévastations des Mahométans prirent un caractère si alarmant, que le pape Innocent IV fit publier dans toute la chrétienté une croisade pour secourir l'Espagne, et attacha à cette expédition des indulgences qui engagèrent beaucoup de personnes à y prendre part.

C'est en combattant et convertissant les infidèles que Ferdinand III mérita d'être placé au nombre des saints; il fit d'ailleurs de grands dons à l'archevêque de Tolède. Comme il dut une partie de ses conquêtes sur les infidèles à la valeur de l'archevêque, il lui abandonna, en reconnaissance, diverses terres pour être jointes aux possessions de son église. La mort du roi don Henri, qui ne fit, pour ainsi dire, que paraître sur le trône de Castille, procura ce royaume

à Ferdinand; il en était l'héritier du chef de sa mère, long-temps avant que la mort d'Alphonse IX, son père, l'eût mis en possession des états de Léon.

Pendant que dona Bérengère abdiquait la couronne de Castille, dont elle avait été reconnue légitime héritière à la mort de son frère; pendant qu'elle la cédait à son fils Ferdinand, de grands troubles agitaient l'Arragon sous la minorité de don Jayme.

Le roi d'Arragon, don Pèdre II, ayant été tué, comme nous l'avons vu dans l'histoire de France, à la bataille de Muret, laissa son fils don Jayme, ou Jacques I, âgé seulement de cinq ans, en proie aux factions qu'excitèrent l'ambition de ses deux oncles. Le roi d'Arragon, en se liguant avec son beau-frère, le comte de Toulouse, dans la guerre des Albigeois, s'était brouillé avec le comte de Montfort, avec qui il avait été précédemment très-lié. Un projet d'alliance avait même été arrêté entre leurs enfans, et le prince don Jayme, infant d'Arragon, avait été remis au comte de Montfort pour être élevé sous ses yeux. Le parti que prit le roi d'Arragon de marcher au secours du comte de Toulouse et des Albigeois,

rompit sa liaison avec le comte de Montfort ; mais cependant celui-ci garda son fils, et à la mort de don Pèdre, la reine Marie, sa veuve, étant à Rome, ne put faire valoir les droits de son fils. Les frères du roi défunt se prévalurent de ce que la mère de don Jayme avait été répudiée, pour soutenir que la naissance de ce prince n'était point légitime. Cette princesse, victime du caprice ou de l'inconstance de son époux, avait eu cependant une décision favorable du pape Innocent III ; il avait déclaré son mariage bon et valable, et avait engagé don Pèdre à la reprendre ; mais ce prince ne l'ayant point fait, ses frères don Sanche et Ferdinand lui disputèrent sa qualité d'épouse légitime, et se batailièrent entr'eux pour s'emparer de la couronne. Leurs prétentions furent déçues ; le légat du pape fit reconnaître don Jayme légitime héritier du trône, et il fut couronné malgré les cabales de ses oncles ; mais, s'étant fait donner la régence, ils excitèrent des troubles pendant toute la minorité de ce prince.

Celle de Ferdinand III ne fut pas non plus très-tranquille ; on lui disputa ses droits à la couronne de Castille, et

son père lui-même, le roi de Léon, qui se prétendait en droit de réclamer ce royaume en vertu de son mariage avec Bérengère, trouva très-mauvais que cette princesse eût abdiqué en faveur de leur fils commun. Il entra dans la Castille avec une puissante armée, et refusa d'écouter les remontrances des évêques sur l'injustice de sa prétention, puisque son mariage avait été déclaré nul; mais le zèle de tous les grands de Castille pour leur jeune souverain fit plus d'impression sur le roi de Léon. Après avoir fait de vains efforts pour prendre Burgos, il retourna dans ses états. A l'instigation de don Alvar de Lara, qui l'avait entraîné dans cette fausse démarche, il reprit cependant les armes contre son fils pour venger don Alvar des persécutions qu'il prétendait avoir souffertes. La mort de ce rebelle, dont les artifices avaient séduit le roi de Léon, mit fin à cette guerre scandaleuse; le père et le fils se réconcilièrent, et marchèrent même ensemble contre les infidèles. Alphonse, roi de Léon, mourut l'an 1230, au retour d'une glorieuse campagne contre les Maures. Son fils Ferdinand continua encore long-temps de se distinguer

contre eux; ce prince vécut jusqu'en 1252, et mourut comme saint Louis, avec qui il eut plus d'un point de ressemblance, dans les sentimens de la plus grande piété. Ce prince fut juste, père tendre, ami fidèle, et toujours uniquement appliqué à faire le bonheur de ses sujets; aussi fut-il universellement regretté.

Son fils Alphonse X fut surnommé le Sage, ce qui prouve qu'il hérita de quelques-unes des qualités de Ferdinand; cependant c'est moins les vertus d'Alphonse qui lui méritèrent le nom de Sage, que son amour pour les lettres et la protection dont il honora les savans. Il s'occupait beaucoup de l'astronomie, et composa les fameuses tables astronomiques, appelées de son nom alphonsiennes. On lui doit aussi une histoire d'Espagne, et quelques autres ouvrages dont les historiens ne nous ont point conservé les titres.

Lorsque don Alphonse X succéda au roi Ferdinand son père dans les royaumes de Castille et de Léon, Thibaut, comte de Champagne et de Brie, était monté depuis quelques années sur le trône de Navarre. Ce prince, appelé pour succéder à son oncle don Sanche VII,

se montra digne de régner; il gouverna ses sujets avec la prudence qu'on acquiert par l'âge et par l'expérience; son gouvernement fut enfin beaucoup plus sage qu'on ne devait l'espérer, d'après l'inconstance et la légèreté qu'il avait fait voir dans sa jeunesse. Il aimait les arts, et particulièrement la musique et la poésie qu'il cultivait avec succès; il fit un grand nombre de chansons, ce qui l'a fait surnommer le Chansonnier. Il se plut d'ailleurs, comme Alphonse, à protéger et honorer les gens de lettres, ce qui le fit appeler le Grand, plus encore sa valeur.

Vous voyez, ma chère Aline, que dans ces temps où l'étude des sciences était peu commune, les princes qui les cultivaient étaient honorés de surnoms flatteurs. Thibaut I eut pour successeurs au trône de Navarre ses deux fils, Thibaut et Henri, qui régnèrent successivement; le dernier laissa la couronne à Jeanne sa fille, qui épousa Philippe-le-Bel, comme nous l'avons vu dans l'histoire de France.

D. Jayme, roi d'Arragon, étant devenu majeur, se distingua contre les Maures, et répara le mal qu'avait fait pendant sa minorité la jalousie de ses deux oncles.

La réputation d'Alphonse X, roi de Castille et de Léon, avait décidé les princes d'Allemagne à l'élire roi des Romains; mais son élection fut contestée par une partie des électeurs; et des troubles qui s'élevèrent dans son royaume, ainsi que ses guerres continuelles avec les Maures, ne lui ayant pas permis de passer en Allemagne pour soutenir ses droits, on élut un autre chef. Alphonse tenait cependant beaucoup au titre d'empereur, et s'obstina à le garder jusqu'après l'élection de Rodolphe de Hapsbourg. Il se disposait à aller disputer l'empire à ce nouveau concurrent, et dans cette intention il avait établi des impôts extraordinaires; mais les murmures du peuple lui causèrent de l'inquiétude; il remit son départ; et ayant appris que le pape avait confirmé l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, Alphonse eut la sagesse de se désister de sa prétention à l'empire sur la prière que le Saint-Père lui en fit faire.

Alphonse ne vécut pas toujours en paix avec les princes ses fils. Comme il s'absenta souvent de ses états pour faire la guerre aux Maures, et particulièrement au roi de Grenade, qu'il combattit plus d'une fois, il laissa la dé-

fense de son royaume à don Sanche, son fils cadet. Ce prince prit goût à l'autorité souveraine, et pendant une absence de son père, il se fit déclarer régent. Cette hardiesse indisposa Alphonse ; il obligea don Sanche d'abdiquer, mais il resta une nuance de mésintelligence entre le père et le fils ; ils prirent même les armes l'un contre l'autre.

Alphonse avait marié Ferdinand, son fils aîné, avec la princesse Blanche, fille de saint Louis. Ce prince mourut jeune, et laissa deux fils en bas âge, qui, d'après les conditions du contrat de mariage de leur père, avaient droit à la succession au trône ; mais leur oncle don Sanche prit ses mesures pour les en priver. Il n'eut pas plutôt appris la mort de son frère, qu'il s'appliqua à gagner l'affection du peuple et à mettre tous les grands dans ses intérêts : il n'épargna ni les présens, ni les caresses, ni les promesses les plus flatteuses ; et lorsqu'il se fut assuré un certain nombre de partisans, il fit solliciter son père de le déclarer son successeur. La mort de son fils aîné avait ramené toute la tendresse d'Alphonse sur don Sanche ; il était disposé à céder à ses vœux et

aux sollicitations de ses courtisans; mais il était retenu par la promesse solennelle qu'il avait faite d'appeler à la couronne les enfans de don Ferdinand. Il consulta les jurisconsultes, qui décidèrent en faveur de don Sanche; les états de Ségovie donnèrent aussi leur suffrage au prince, et l'exclusion des enfans de Ferdinand fut prononcée. Mais si l'on peut excuser Alphonse X de s'être laissé entraîner à préférer son fils à ses petits-fils pour lui succéder au trône, on ne peut de même admettre d'excuse pour la conduite qu'il tint envers Blanche, sa belle-fille. On prétend qu'il la laissa manquer du nécessaire, et lui refusa durement la permission de retourner en France. Apparemment il craignait que ses plaintes n'excitassent son frère à venger l'injustice qui lui était faite, et c'est ce qui arriva: Blanche s'évada, et fut se réfugier auprès de Philippe-le-Hardi. L'évasion de cette princesse avait été facilitée par la reine Iolande, seconde épouse d'Alphonse X: touchée de l'injuste et du dur traitement qu'on faisait éprouver à la veuve de Ferdinand, elle l'avait elle-même conduite avec ses enfans auprès de don Pèdre III, son frère, roi d'Arragon. Ce

prince venait de succéder à don Jayme, qui avait glorieusement régné pendant soixante-trois ans, prince prudent, courageux et magnanime, extrêmement zélé pour la défense de la religion chrétienne.

Son fils réunit la Sicile au royaume d'Arragon ; mais lorsqu'on songe aux moyens qu'il employa pour se la procurer, aux cruelles vêpres Siciliennes, dont tous les historiens l'accusent d'être l'auteur, on ne peut s'empêcher de trouver qu'il mérita mieux le nom de Cruel que celui de Grand que lui donnent les chroniques espagnoles pour avoir réuni la Sicile à l'Arragon. Il était d'ailleurs violent, vindicatif, emporté, et si peu maître de ses passions, qu'il fit un jour jeter dans la rivière un gentilhomme catalan qui avait osé soutenir ouvertement un avis contraire au sien : on croit que ce fut à l'occasion de don Sanche Fernandez, frère naturel de don Pèdre, qu'il haïssait mortellement. Dès avant de parvenir à la couronne, il avait plusieurs fois attenté à la vie de don Sanche : l'estime qu'on portait à ce prince redoubla encore la haine qu'il lui portait ; il lui tendit de nouveaux pièges, le fit arrêter sous un faux prétexte, et l'im-

pitoyable don Pèdre le fit ensuite noyer dans la rivière de Cinga. On ne peut s'étonner, d'après ces deux traits, que ce prince, qui ne savait rien pardonner, même à ses amis et à ses parens, ait ordonné les vêpres siciliennes.

Mais revenons à Blanche qui, fuyant de la cour de son beau-père, trouva d'abord un refuge auprès du roi d'Arragon, d'où elle passa en France, et vint réclamer de la justice de son frère qu'il se rendit le protecteur de ses enfans. Philippe-le-Hardi n'hésita point, et fit vivement valoir les droits des fils de Blanche; les circonstances parurent d'abord tourner en leur faveur. Une nouvelle espèce de révolte de D. Sanche, qui arriva quelque temps après, ayant aliéné son père, il le déshérita et institua ses héritiers les princes de la Cerda; mais étant au lit de mort, Alphonse se laissa toucher en faveur de D. Sanche; il lui pardonna et parut le rétablir dans ses droits.

Ils restèrent cependant toujours un peu incertains, et c'est ce qui engagea ce prince à ménager le roi de France, avec lequel il parvint enfin à négocier un traité au désavantage des princes de

la Cerda. Philippe-le-Bel les sacrifia à ses propres intérêts : il se disposait à faire la guerre au roi d'Arragon pour le forcer à restituer la Sicile, et dans ce moment il se montra peu difficile sur les conditions de la paix avec le roi de Castille. Un secours d'hommes et de chevaux, et la promesse d'appeler à sa succession les princes de la Cerda, s'il mourait sans enfans, valurent à D. Sanche la libre puissance de ses états.

La guerre entre les rois de France et d'Arragon dura plusieurs années ; on essaya vainement de les porter à se réconcilier ; le pape Boniface VIII parvint cependant à les déterminer à faire la paix sous la condition que Blanche, fille de Charles, roi de Naples, épouserait le roi d'Arragon, et aurait pour sa dot cent mille marcs d'argent. D'autres clauses relatives aux prérogatives de l'église romaine, et à la liberté des otages et autres prisonniers, avaient été stipulées ; mais elles n'eurent point leur entière exécution, parce que les Siciliens refusèrent de souscrire au traité. Craignant de retomber sous la domination des français, ils supplièrent le roi d'Arragon de ne les point abandonner ;

mais il était las de la guerre et refusa de les écouter : ils prirent alors le parti de déclarer roi de Sicile, Frédéric son frère. D. Jayme, fidèle au traité qu'il venait de faire avec Philippe-le-Bel, joignit ses troupes à celles de ce monarque et du roi Charles ; mais tous trois firent de vains efforts pour vaincre l'obstination des Siciliens, et il fallut en venir au partage, qui donna un royaume à chacun des compétiteurs. De ce partage résulta le nom des Deux-Siciles.

J'ai assez expliqué dans l'histoire de France ce que je ne dis ici qu'à demi sur Charles, surnommé le Boiteux ; et pour épargner à mon Aline d'ennuyeuses répétitions, je l'engage à revoir ma précédente lettre à l'article où je parle de ce prince, si elle désire quelques éclaircissemens à son sujet, et je termine ici mon aperçu sur le treizième siècle, qui fut celui où cessèrent les croisades. Les pertes immenses d'hommes et d'argent qu'elles avaient occasioné, en avaient rallenti l'ardeur, et le mauvais succès des dernières acheva de les anéantir. La chevalerie commença aussi à perdre son éclat à la fin de ce siècle ; mais vous avez vu

qu'il se forma des associations religieuses, qui semblèrent retenir quelque chose des privilèges de l'ancienne chevalerie.

LETTRE LI.

Empire grec. — Empire d'Allemagne, et coup-d'œil sur l'Italie pendant le quatorzième siècle. Aperçu sur les Turcs et les Tartares Mogols, Gengis-kan, Tamerlan et Bajazet.

La décadence de l'empire grec va aujourd'hui occuper notre attention. Déjà, ma chère Aline, vous avez vu les croisades, en dépeuplant l'Occident, préparer la brèche par où les Turcs entrèrent dans Constantinople ; les princes croisés, en usurpant l'empire d'Orient, l'avaient singulièrement affaiblie ; les Grecs ne le reprirent que déchiré et appauvri.

Vous devez vous rappeler que les Vénitiens en possédaient une partie ; ils ne s'en déssaisirent point lorqu'en 1261 Michel Paléologue l'arracha aux usurpateurs latins ; ce prince, qui dépouilla son pupille, Jean Lascaris, de l'empire de Nicée, s'empara comme nous l'avons vu de celui de Constantinople, qu'il enleva à Baudouin II. Cet attentat eût été

vengé par Charles d'Anjou, si les vêpres siciliennes n'étaient venues rappeler ce prince dans ses états, et lui donner assez d'embarras pour détourner les coups qu'il voulait porter à Michel Paléologue.

Nous avons vu ce Michel s'attirer la haine des églises grecques et latines, qu'il avait paru vouloir réunir : son manège et ses basses intrigues le firent si généralement détester, que son fils, Andronic Paléologue, schismatique très-zélé, le priva de la sépulture, ainsi que je vous l'ai dit en terminant notre aperçu sur cet empire pendant le treizème siècle. Ce fils ingrat, et l'on peut dire cruel envers les mânes de son père, avait cependant été associé par lui à l'empire ; mais son fanatisme lui fit oublier tout ce qu'il devait à la mémoire de Michel. Les premiers soins d'Andronic furent de rappeler tous les schismatiques que son père avait chassés ; il persécuta tous ceux qui suivaient l'église latine. Cette conduite le fit excommunier par le pape Clément V en 1307. Peu après, Andronic associa à l'empire Michel, son fils aîné ; mais ce prince mourut à Thessalonique en 1320. Cette perte fut d'autant plus sensible à Andronic, que les

Turcs le fatiguaient beaucoup : ils lui enlevèrent successivement tout ce qu'il possédait en Asie. Les Massagètes, qu'il appela à son secours, ne le traitèrent guère mieux, et la révolte du jeune Andronic, son petit-fils, vint mettre le comble à sa douleur. On prétend que l'empereur avait eu quelque dessein d'élever sur le trône Michel Cothure, fils naturel de Constantin, despote, de préférence au fils de Michel. Celui-ci s'indigna de ce projet, et pour l'empêcher de réussir, il s'allia avec les Vénitiens et les Bulgares, en obtint des troupes, et força son grand - père à lui céder le trône. Le vieux Andronic se confina dans un cloître, s'y fit religieux et mourut, en 1332, à l'âge de soixante-douze ans.

Andronic III, dit le Jeune, commença son règne, comme vous le voyez, par une injuste usurpation sur son aïeul, dont il rendit la vieillesse malheureuse. On prétend que ce prince avait montré, dès sa première jeunesse, les plus mauvaises inclinations, et que son père était mort de chagrin en voyant ses déportemens ; on l'accuse aussi de s'être défait d'un frère qu'il avait, pour ne point trouver en lui de rival qui lui disputât

le trône. C'est sans doute les mauvais penchans du jeune Andronic qui avaient fait songer son aïeul à se choisir un autre successeur. Mais il paraît que ce prince avait de la valeur; il remporta de grands avantages sur les Bulgares et les Acarnaniens; il fut moins heureux contre les Turcs, ils ravagèrent toute la Thrace sans qu'il put s'opposer à leurs courses. Sous son règne on parla de nouveau de la réunion de l'église grecque avec l'église latine. Andronic témoigna beaucoup de zèle et d'empressement pour l'opérer; mais la politique y avait autant de part que la religion; le voisinage des Turcs, leurs fréquentes attaques lui faisaient sentir le besoin de se faire de puissans protecteurs. Il mourut en 1341, à l'âge de quarante-cinq ans, et laissa deux fils, Jean et Emmanuel Paléologue, qu'il mit sous la tutelle de Jean Cantacuzène.

Ce Jean Cantacuzène était un officier de mérite, qui s'était fait beaucoup estimer d'Andronic-le-Jeune. Ce prince lui recommanda ses enfans en mourant, et crut les laisser sur une sûre garde : mais l'ambitieux Cantacuzène ne tarda pas à usurper l'empire sur ses pupilles. Sous prétexte qu'ils étaient encore ex-

trêmement jeunes, il se fit couronner à Didymotiche, ville de Thrace, dans le même temps que Jean Paléologue était reconnu empereur à Constantinople. Tous deux eurent leurs partisans, et leur concurrence fut très-désavantageuse à l'état. Cantacuzène fit alliance avec les Turcs; il donna sa fille à Orcan, fils d'Osmanlis ou Othman, d'où sont descendus les empereurs Ottomans; il avait établi le siége de sa domination à Burse en Bithynie. C'est du centre de ce petit empire qu'Orcan, son fils, vint jusqu'aux bords de la Propontide, et Jean Cantacuzène fut trop heureux d'arrêter ses progrès en lui donnant sa fille en mariage. Les noces furent célébrées à Scutari vis-à-vis de Constantinople. Tranquille du côté des Turcs il attaqua la Lydie et la Cappadoce, soumit plusieurs villes et réunit ces provinces à son empire; mais il n'en jouit pas très-long-temps. En montant sur le trône il avait déposé le patriarche de Constantinople, qui s'était opposé à son élection; il avait ensuite fait tenir un conciliabule en faveur des erreurs de Palamas, contre Barlaam et ceux qui étaient de son sentiment. Ces disputes de religion, ces vaines subtilités dont les Grecs ne

pouvaient s'abstenir, quoiqu'ils fussent pressés de tous les côtés par les Turcs et les Latins, hâtèrent le moment de leur ruine; et les différences d'opinion firent perdre à Jean Cantacuzène une partie de ses partisans. Quelques-uns se réunirent au parti de Jean Paléologue qui s'était retiré à Salonique avec l'impératrice Anne, sa mère. Cantacuzène, sans songer à l'orage qui se formait, se préparait à de nouvelles conquêtes; et s'étant allié aux Vénitiens, qui avaient promis de l'assister, il croyait marcher d'un pas rapide à la victoire; mais Jean Paléologue vint arrêter le cours de ses succès. Ce prince, secondé par les Génois, défit l'armée navale de Cantacuzène, et bientôt le contraignit à quitter les ornemens impériaux. Il le fit généreusement, sans attendre qu'il fut absolument forcé, et se retira dans un monastère du mont Athos, où il prit l'habit de moine, et le nom de Christodule, c'est-à-dire, serviteur du Christ. Son fils Mathieu, qu'il avait associé à l'empire, le suivit dans cette retraite, et sa femme même se retira dans un monastère de vierges, y fit profession, et changea son nom d'Irène en celui d'Eugénie. Jean ne

resta pas oisif dans sa solitude; il composa l'histoire de son règne et de celui d'Andronic. On lui attribue encore les commentaires contre les mahométans et les Juifs, et une paraphrase sur les cinq premiers livres de la morale d'Aristote. Mathieu, son fils, travailla aussi à divers traités, ce qui prouve que l'esprit et l'érudition étaient héréditaires chez les Cantacuzènes.

Jean Paléologue, dépossédé d'abord de l'empire, ne parvint à expulser l'usurpateur Jean Cantacuzène qu'en 1355. Il témoigna sa reconnaissance aux Génois qui l'avaient aidé à chasser Cantacuzène, en leur donnant l'île de Lesbos, et il maria sa sœur à Jean Cateluz, leur général. Son régne ne fut point heureux; les Bulgares lui firent une guerre qui tourna très-mal pour l'empire. Les historiens de Savoie disent qu'il fut fait prisonnier, et que leur duc, Amédée VI, à qui le pape Urbain avait fait prendre la croix à Avignon, eut la gloire de le délivrer. Jean fut aussi contraint de s'allier avec les Turcs; mais au mépris de cette alliance, le sultan Amurat, fils d'Orcan, lui prit diverses places et vint établir son empire à Andrinople. On prétend que les Turcs, qui

n'avaient point encore de vaisseaux, s'adressèrent aux Génois, et qu'Amurat leur donna une très-forte somme pour passer ses soldats en deçà du détroit. D'autres disent qu'on se servit de vaisseaux grecs; mais enfin Amurat trouva moyen de passer le détroit, et s'étant établi à Andrinople avec ses Turcs, il menaça Constantinople et toute la chrétienté. L'empereur Jean Paléologue, vivement alarmé, accourut à Rome baiser les pieds du pape Urbain II, et reconnaître sa suprématie. Il s'humilia pour obtenir par sa médiation des secours que la situation de l'Europe et les funestes exemples des croisades ne permettaient plus de donner. En vain il jura de réunir l'église grecque et la latine; le pape ne put l'aider que de ses prières. Il revint à Constantinople; et pour conserver une ombre d'empire, il reçut lâchement la loi d'Amurat: il traita avec lui, non comme un empereur avec un roi, mais comme un esclave avec un maître. Il s'engagea à lui servir d'otage et de lieutenant. Andronic, fils de Jean, apparemment indigné de l'abaissement de son père, essaya, vers ce même temps, de lui enlever la couronne; et Jean, de concert avec Amurat, lui fit

brûler les yeux avec du vinaigre bouillant. Après cette terrible exécution, l'empereur donna Manuel, son second fils, au sultan. Ce prince servit Amurat contre les chrétiens et le suivit dans ses armées.

Vous voyez, ma chère Aline, que Jean et son fils s'avilirent pour conserver la couronne : ils en furent punis, comme nous le verrons tout à l'heure, par les Turcs eux-mêmes.

Cet Amurat, dont nous venons de parler, donna à la milice des janissaires la forme qui subsiste encore aujourd'hui. On raconte à ce sujet une anecdote que je veux vous rapporter ici. Disons d'abord qu'Othman, grand-père d'Amurat, fut le premier des chefs des Turcs qui eut de la célébrité. Avec sept autres capitaines, il s'empara de tout ce qu'avaient possédé les Seljucides dans l'Asie mineure. Son partage fut la Bithynie. Après l'avoir conquis, il y régna vingt-sept ans, et laissa cet empire à son fils Orcan qui, comme nous venons de le voir, continua les conquêtes de son père sur les Grecs. Il s'empara de Nicomédie et de Nicée. Jusque-là les soldats turcs n'avaient point eu de paye, et ils étaient sujets à se mutiner. Orcan

cassa cette milice, et composa son infanterie de jeunes gens enlevés sur les terres des chrétiens, qu'il faisait élever dans la religion mahométane, et sa cavalerie de paysans propriétaires de race turque, que leur bien mettait en état de se passer de paye. Amurat continua, comme son père, de composer sa milice de captifs pris sur les chrétiens: lorsqu'il les trouva en assez grand nombre pour former un corps particulier, il les envoya à Bektan, l'un de ses généraux, en le priant de leur donner une bannière et un nom. Celui-ci, dit-on, déchira un pan de sa manche et le plaça sur la tête de l'un d'entr'eux, en prononçant ces mots: « Que leur nom soit *ja-*
« *nissaire ;* que leur contenance soit no-
« ble et fière, leur épée tranchante et
« leur lance toujours prête à frapper la
« tête de leurs ennemis ». Cette fière milice se rendit en effet digne de cette apostrophe ; mais nous verrons qu'elle se rendit redoutable même à ses maîtres, et tourna plus d'une fois ses armes contre les sultans. Revenons à l'époque de son origine. Amurat ayant été assassiné dans le cours de ses victoires, son fils Bajazet-Ilderim, ou Bajazet-le-Foudre, lui succéda. La honte et l'abaissement

des empereurs grecs furent à leur comble. Andronic, ce fils de Jean Paléologue, à qui son père avait fait si cruellement crever les yeux, s'étant évadé de la prison où il était retenu, vint implorer la protection de Bajazet contre son père et son frère Manuel. Bajazet lui donna quatre mille chevaux; et les Génois lui ayant donné des secours d'hommes et d'argent, il se rendit maître de Constantinople et enferma son père.

Selon quelques auteurs, cet Andronic tint pendant quatre ans son père en captivité; d'autres prétendent qu'il lui rendit la pourpre au bout de deux ans, et permit même que son frère Manuel fut couronné; ce qui paraît peu probable après son attentat: mais enfin Jean étant remonté sur le trône, fit élever une citadelle près de Galata pour arrêter Bajazet qui déjà projetait le siége de Constantinople. Bajazet lui ordonna de démolir la citadelle et de recevoir un cadi turc dans la ville, pour y juger les marchands turcs qui y étaient domiciliés. Le faible empereur obéit, et Bajazet, laissant derrière lui la ville impériale comme une proie qui ne pouvait lui manquer, s'avança au milieu de la Hongrie. Là il défit l'armée chrétienne, et le corps de

braves Français commandés par l'empereur d'Occident Sigismond. Les Français, avant la bataille, avaient tué leurs prisonniers turcs ; Bajazet, par représaille, fit à son tour égorger les Français ; il ne réserva que vingt-cinq chevaliers, parmi lesquels était le comte de Nevers, depuis duc de Bourgogne.

Après cette défaite des princes chrétiens, Manuel, qui avait succédé à son père, craignant pour la ville de Constantinople, vint implorer les rois de l'Europe. Il passa en France dans l'espoir d'y trouver des secours ; mais le moment était peu propice : c'était celui de la frénésie de Charles VI, et les troubles qui agitaient la cour de France ne permettaient pas de secourir les princes étrangers. Manuel resta deux ans entiers à Paris, pendant que sa capitale était bloquée par les Turcs. Ils formèrent enfin le siége en règle de Constantinople : la perte de cette ville semblait certaine, lorsqu'elle fut retardée par un événement inattendu.

Cet événement fut l'invasion de Tamerlan, qui vint attaquer Bajazet et le forcer d'abandonner le siége de Constantinople pour défendre ses propres états.

Ce Tamerlan, descendant de Gengis-kan par les femmes, m'oblige à vous donner ici quelques éclaircissemens sur ce grand conquérant.

Je crois vous avoir dit qu'il avait commencé ses ravages dès le commencement du treizième siècle, vers le même temps que les chrétiens de la Palestine luttaient avec désavantage contre les descendans de Saladin.

J'ai accoutumé mon Aline à prendre d'abord une légère connaissance du pays avant de lui donner l'histoire de ses peuples, et de lui parler des conquérans qui l'ont illustré; ainsi je lui dirai : Que par delà le Taurus et le Caucase, à l'orient de la mer Caspienne, du Volga jusqu'à la Chine, et au nord jusqu'à la zône glaciale, s'étendent ces immenses pays des anciens Scythes, qui se nommèrent depuis Tatares, du nom de Tatar-kan, l'un de leurs plus grands princes, et que nous appelons Tartares. Ces pays paraissent peuplés de temps immémorial, sans qu'on y ait presque jamais bâti de villes. La nature a donné à ces peuples, comme aux Arabes-Bédouins, un goût pour la liberté et pour la vie errante, qui leur a toujours fait regarder les villes comme les prisons où les

rois, disent-ils, tiennent leurs esclaves.

Leurs courses continuelles, leur vie nécessairement frugale, peu de repos goûté en passant les nuits sous une tente, sur un chariot ou sur la terre, en firent une génération d'hommes robustes, endurcis à la fatigue, qui se répandirent au loin, tantôt vers les palus Méotides, tantôt à l'orient et au midi, vers l'Arménie et la Perse, tantôt du côté de la Chine et jusqu'aux Indes. Selon l'expression de M. de Voltaire, ce vaste réservoir d'hommes ignorans et belliqueux a vomi ses inondations dans presque tout notre hémisphère; et les peuples qui habitent aujourd'hui les déserts de la Tartarie, privés de toutes connaissances, savent seulement que leurs pères ont conquis le monde.

Chaque horde ou tribu avait son chef, et plusieurs chefs se réunissaient sous un kan. Tout ce qu'on a recueilli de plus certain sur la grande révolution que firent ces Tartares aux douzième et treizième siècles, c'est que vers l'orient de la Chine, les hordes des Monguls ou Mongols, possesseurs des meilleures mines de fer, fabriquèrent ce métal avec lequel on se rend maître de ceux qui possèdent tout le reste. Cal-kan ou

Gassar-kan, aïeul de Gengis-kan, se trouvant à la tête de ces tribus, plus aguerries et mieux armées que les autres, força plusieurs de ses voisins à devenir ses vassaux, et fonda une espèce de monarchie telle qu'elle peut subsister parmi les peuples errans et impatiens du joug. Son fils, que les historiens européens appellent Pisonca, affermit cette domination naissante, et enfin Gengis l'étendit dans la plus grande partie de la terre connue.

Ceux qui veulent rendre ces conquêtes encore plus étonnantes, prétendent qu'il était d'abord simple chef de horde, et n'avait d'autres richesses que de nombreux troupeaux, ni d'autre avantage sur les familles qui composaient sa horde, que le droit de faire la guerre. Son courage et ses talens l'élevèrent au-dessus de tous les autres chefs des hordes de sa nation; et, après les avoir rangés sous son obéissance, il se trouva en état d'attaquer les empires les plus formidables. Cette opinion rapporte ainsi à son seul mérite tout l'honneur de son élévation; mais sa fortune fut assez grande pour qu'il paraisse plus vraisemblable de croire qu'elle avait été commencée par ses ancêtres, et qu'il ne fit qu'étendre la

domination des Tartares. Il se nommait Témudgin, et un prophète du Turquestan lui donna le nom de Gengis-kan, qui signifie roi des rois, lorsqu'il se fut fait une réputation par ses armes victorieuses.

Entre les terres des Mongols et celles de la Chine, il se trouvait un puissant état qui était celui d'un kan, dont les aïeux avaient quitté la vie vagabonde des Tartares pour bâtir des villes à l'exemple des Chinois. A l'époque où Gengis-kan commença à se faire connaître, cet empire était sous la loi d'un nommé Thogrul, qui était, dit-on, un chrétien de la race des Nestoriens. Il fut connu en Europe sous le nom de prêtre Jean, que lui donnaient les voyageurs. Les chrétiens schismatiques l'appelaient le roi Jean; mais ce qui lui donna le plus de célébrité, fut la réputation de sa capitale qui faisait du bruit en Asie, et avait excité la cupidité des marchands d'Arménie. Ce furent eux qui prétendirent avoir converti le grand kan Thogrul, et lui avoir donné le nom de Jean, en le faisant renoncer au mahométisme. Mais enfin il paraît que ce prétendu prêtre Jean fut vaincu par Gengis-kan, qui s'empara de ses états, et se fit élire

souverain de tous les kans tartares. C'est alors qu'il prit solennellement le nom sous lequel il nous est connu, et abandonna celui de Témud-Gin. Il assembla toutes les hordes soumises à sa nouvelle puissance, et poursuivant le cours de ses conquêtes, après avoir conquis les immenses contrées de la Tartarie, entra dans la Chine, qu'on appelait alors le Catai, et vint l'an 1218 envahir la Transoxane, située au delà du Gihon, qui est l'Oxus des anciens, pour porter ensuite la guerre dans l'empire du Karisme, l'un des plus puissans de l'Orient. Il comprenait tous les pays situés entre l'Oxus et l'Iaxarte des anciens. Avant de pénétrer dans ce vaste empire, Gengis-kan s'était rendu maître de la moitié de la Chine. Il l'avait soumise jusqu'au fond de la Corée, lorsque le calife de Bagdad, nommé Nasser, l'appela imprudemment à son secours, et l'attira dans l'empire du Karisme. Le sultan Mohammed, de la race des Karismes, était maître de presque toute la Perse. L'Arménie lui payait tribut, et le calife de Bagdad, que Mohammed voulait dépouiller de l'ombre de dignité qui lui restait, attira Gengis-kan dans la Perse. Il s'y rendit du fond de la Corée; c'est ce qui paraît incroyable, et ce

qu'attestent cependant tous les historiens. S'il faut les en croire, Gengis-kan marcha contre Mohammed à la tête d'une armée de sept cent mille hommes, et le sultan qui n'avait pas moins de quatre cent mille combattans, fut entièrement défait par Gengis dans les plaines voisines de la ville d'Ottras. Cette ville devint la proie du vainqueur; les autres places du sultan subirent également sa loi; et pendant que Mohammed mourait de désespoir, l'invincible Gengis-kan poursuivant toujours le cours de ses hauts-faits, non content d'avoir soumis, rançonné, pillé Bocara et Samarcande, villes très-riches par leur commerce et leurs manufacteurs, pénétra jusqu'au fleuve de l'Inde. Pendant qu'une de ses armées soumettait l'Indostan, une autre, sous le commandement d'un de ses fils, subjugua toutes les provinces qui sont au midi et à l'occident de la mer Caspienne, le Corassan, l'Irak, le Shirvan, l'Aran; elle passa les portes de fer près desquelles la ville de Derbent fut bâtie, dit-on, par Alexandre; de là, marchant le long du Volga vers Moscou, cette armée, toujours victorieuse, ravagea la Russie, et, chargée de butin, elle repassa le Volga, et retourna vers Gengis-

kan par la mer Caspienne. En revenant des Indes par la Perse et par l'ancienne Sogdiane, ce conquérant s'arrêta dans la ville de Toncan, au nord-est du fleuve Iaxarte. Ses fils, victorieux de tous côtés; ses généraux et tous les princes tributaires lui apportèrent les trésors de l'Asie. Il en fit des largesses à ses soldats, et tint dans les plaines de Toncan une cour plénière triomphale, aussi magnifique qu'avait été guerrière celle qui lui prépara tant de triomphes. Sans vous rapporter ici la brillante description qu'en donne un de nos auteurs modernes, je vous dirai qu'on y vit un mélange de barbarie tartare et de luxe asiatique. Tous les kans et leurs vassaux, compagnons de ses victoires, étaient sur ces anciens chariots scythes, dont l'usage subsiste encore chez les Tartares de la Crimée; mais ces chars étaient couverts des étoffes précieuses, de l'or et des pierreries de tant de peuples vaincus. Un fils de Gengis-kan lui fit, dans cette diète, un présent de cent mille chevaux. Ce fut dans ces états généraux de l'Asie qu'il reçut les adorations de plus de cinq cents ambassadeurs des pays conquis; de là il courut remettre sous le joug un grand pays qu'on nommait Tan-

gut, vers les frontières de la Chine. Cet illustre conquérant était alors âgé d'environ soixante-dix ans, ce qui ne l'empêchait pas de songer à aller achever la conquête de la Chine; mais une maladie mortelle le saisit sur la route de cet empire, et il mourut l'an 1226, à quelques lieues de la grande muraille.

Il avait conquis plus de dix-huit cents lieues de l'orient au couchant, et plus de mille du septentrion au midi. Avant sa mort, il partagea ses états entre ses quatre fils, et chacun d'eux fut un des plus puissans rois de la terre.

Les enfans de ce conquérant étendirent encore la domination qu'avait laissée leur père. Octaï, et bientôt après Coblaï-kan, fils d'Octaï, achevèrent la conquête de la Chine. Ce qui doit peut-être surprendre autant que les vastes conquêtes de Gengis-kan, c'est qu'il établit un gouvernement si sage sur la partie de la Chine qu'il avait conquise, qu'elle ne se révolta point pendant sa longue absence, et qu'il savait si bien régner, que ses quatre fils, qu'il fit ses lieutenans-généraux, mirent toute leur jalousie à le bien servir, et vécurent dans une parfaite intelligence.

Pendant qu'Octaï achevait de soumet-

tre la Chine, un autre fils de Gengis, nommé Huchi, qui eut en partage le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan et le pays des Usbecs, envoyait son fils ravager la Pologne, la Dalmatie, la Hongrie et les environs de Constantinople. Ce prince s'appelait Batou-kan, et se rendit très-redoutable aux chrétiens.

Tuti, ou Tuli, troisième fils de Gengis, eut la Perse en partage, et son fils détruisit pour jamais l'empire des califes de Bagdad.

Un quatrième fils, nommé Zagataï, eut la Transoxane, Candahar, l'Inde septentrionale, Cachemire, le Thibet; et tous les descendans de ces quatre monarques conservèrent quelque temps par les armes leurs monarchies établies par le brigandages.

Cependant, cette vaste puissance des Tartares-Mogols s'affaiblit de tous côtés sur la fin du treizième siècle, et alla toujours en décroissant jusqu'à Tamerlan, qui établit une monarchie universelle dans l'Asie.

Vous voyez, ma chère Aline, que nous voilà revenues à ce guerrier non moins célèbre que Gengis-kan, dont il descendait par les femmes. Son véritable

nom était Timur-Beck, mais les Européens l'ont toujours désigné sous celui de Tamerlan. Il naquit l'an 1357, dans la ville de Cash, territoire de l'ancienne Sogdiane, où les Grecs pénétrèrent autrefois sous Alexandre. Ils y avaient fondé des colonies; c'est aujourd'hui le pays des Usbecs. Tamerlan naquit au milieu des troubles de l'Irak qui, depuis la mort de Gengis-kan, avait été gouvernée par des capitaines que ses successeurs y envoyèrent jusqu'en l'année 1251, que Mengko, quatrième kan des Mogols, confia cette province à Hulaku, son frère. Il la purgea des Ismachiens, peuple d'assassins qui faisaient trembler les rois, s'étendit dans l'Iconie, prit Bagdad et le calife, s'empara d'Alep, de Mosul, de Damas et d'une partie de la Syrie. Il fit toutes ces conquêtes en six ans, et il est reconnu pour chef de la dynastie des princes Mogols en Perse; elle remonte par conséquent à Gengis-kan, dont celle-ci descendait.

L'histoire des princes particuliers de l'Irak offre peu d'intérêt; c'est pourquoi nous ne nous y arrêterons pas, et je me contenterai de vous dire qu'après divers règnes, qui ne présentent que des meurtres et des injustices, les Mogols refu-

sèrent de reconnaître plus long-temps l'autorité des descendans de Gengis-kan. Les seigneurs se cantonnèrent dans les provinces, qu'ils mirent au pillage, en s'attaquant réciproquement. Deux tribus se distinguèrent entre les autres, l'*Ikanienne*, descendue d'Hulaku, ancien sultan, et la *Jubanienne*, d'un fameux généralissime, nommé Juban. La première régna soixante-seize ans dans l'Irak arabique, et la seconde seulement vingt dans l'autre partie et dans l'Irak persique. Toutes ces petites puissances se confondirent dans celle de Tamerlan.

Il devait le jour à Tragai, l'un des généraux qui, après la mort d'Abusaïd, le dernier roi de l'Irak, s'étaient emparés d'une partie de ce pays. Dans les guerres intestines que se livraient ces petits usurpateurs, Timur, dit Tamerlan, paya vaillamment de sa personne; il se distingua dès sa jeunesse, et particulièrement contre l'émir Hussayn, l'un des plus riches et plus puissans voisins des possessions de son père, dont il devint l'héritier à l'âge de vingt-cinq ans. Tous deux avaient étendu leur empire et avaient même été long-temps alliés contre leurs ennemis communs, lorsque la jalousie les porta à se faire une guerre

sanglante qui finit par la défaite et la mort de Hussayn. Tamerlan devint alors le maître d'un assez vaste état, qu'il augmenta bientôt par des victoires qui lui ont assigné une place parmi les plus illustres conquérans. Après avoir subjugué le Corassan, la Perse et les Indes, on vit Tamerlan, qui avait pris le titre d'empereur, retourner sur ses pas pour se jeter sur la Syrie, prendre Damas, et revoler à Bagdad déjà soumise, et qui voulait secouer le joug. Il livra cette ville au pillage et au glaive. On prétend qu'il y périt près de huit cent mille habitans; elle fut entièrement détruite. C'est après cette terrible exécution, c'est au milieu du cours de ses victoires, que l'empereur grec, Manuel Paléologue, ayant vainement imploré des secours chez les chrétiens, s'adressa enfin à Tamerlan. Cinq princes mahométans que Bajazet avait dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploraient dans le même temps le secours de ce tartare. La réputation de Bajazet lui fit accepter avec plaisir l'occasion de mesurer ses armes avec un rival digne de lui. Malgré la férocité qu'on reproche à Tamerlan, il mit dans cette guerre les procédés d'un prince policé. Avant d'at-

taquer Bajazet, il commença par lui envoyer des ambassadeurs pour lui demander d'abandonner le siége de Constantinople, et de rendre justice aux princes mahométans dépossédés. Bajazet reçut ces propositions avec colère et mépris. On prétend cependant qu'elles furent appuyées par les prières des peuples de la Natolie qui, sur le bruit des cruelles dévastations, et même des atrocités qui marquaient les marches victorieuses de Tamerlan, conjurèrent Bajazet de ne point attirer sur eux ce fléau. Sur leurs instantes prières, Bajazet écrivit une lettre d'excuse au redoutable conquérant; elle ne le satisfit point : il marcha contre Bajazet; et celui-ci ayant levé le siége de Constantinople, vint à la rencontre de Tamerlan. Leurs armées se livrèrent, entre Césarée et Ancire, cette grande bataille où il semblait que toutes les forces du monde fussent assemblées. Le sort fut défavorable à Bajazet : ses troupes, qui avaient vaincu les Grecs, les Hongrois, les Allemands, les Français et d'autres nations belliqueuses, succombèrent vis-à-vis de celles du vainqueur de l'Asie. Bajazet, après avoir vu tuer près de lui Mustapha son fils aîné, qui périt en combattant, fut lui-même fait

prisonnier avec un de ses autres fils, nommé Musa. Les historiens diffèrent beaucoup sur la manière dont il fut traité par son vainqueur. Les uns disent que Tamerlan se montra humain et généreux; d'autres, et c'est le plus grand nombre, ont parlé de cette cage de fer dans laquelle on prétend que Bajazet fut enfermé; et ils se sont aussi beaucoup étendu sur les outrages que Tamerlan fit endurer à l'épouse de Bajazet. Mais il est difficile de concilier cette conduite avec celle qu'il tint à l'égard des enfans de Bajazet, s'il est vrai qu'il écrivit, après être entré dans Burse, à Soliman, fils de Bajazet: « Je veux oublier que « j'ai été l'ennemi de Bajazet; je servi- « rai de père à ses enfans, pourvu qu'ils « attendent les effets de ma clémence. « Mes conquêtes me suffisent, et de nou- « velles faveurs de l'inconstante fortune « ne me tentent point ». Cette lettre assurément n'était point d'un barbare. Elle pouvait, au surplus, n'être qu'un artifice; mais les Turcs disent que Tamerlan n'étant pas écouté de Soliman, déclara sultan dans Burse, ce même Musa qu'il avait fait prisonnier, et qu'il lui dit: « Reçois l'héritage de ton père; « une ame royale sait conquérir des

« royaumes et les rendre ». Il y a assurément bien de la grandeur d'ame dans ces paroles; mais sa clémence ne s'étendit point jusque sur l'infortuné Bajazet. Il est constant qu'il mourut dans les chaînes de Tamerlan, qui le traîna de contrée en contrée; quels qu'aient été d'ailleurs les traitemens qu'on lui fit éprouver, sa destinée fut toujours malheureuse, puisqu'il mourut chargé de fers.

Tamerlan enrichit ses troupes du pillage de la Natolie, ainsi que ses habitans l'avaient craint; il menaça ensuite le sultan d'Egypte, qui le fléchit par ses soumissions, et revint sur la Géorgie, qu'il soumit à sa puissance.

C'est à Samarcande qu'il avait établi le siége de son empire; il y reçut, à l'exemde Gengis-kan, l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, et l'ambassade de plusieurs souverains. Il y donna une de ces fêtes qui ressemblent à celles des premiers rois de Perse. Tous les ordres de l'état, tous les artisans passèrent en revue, chacun avec les marques de leur profession. Cette fête, où tous les peuples d'Asie accoururent en foule, fut donnée à l'occasion du mariage des petits-fils et des petites-filles de Tamerlan,

qu'il maria tous le même jour. Les réjouissances durèrent deux mois, et l'on y vit des plaisirs et des spectacles de toute espèce. Je ne m'arrêterai point à vous détailler la pompe et la magnificence que Tamerlan déploya en cette occasion, cela me retiendrait trop longtemps, et je me bornerai à vous dire que quoiqu'il fût alors très-avancé en âge, il faisait dans ce même temps d'immenses préparatifs pour conquérir la Chine. Il n'eut pas la gloire de mettre à sa fin cette dernière expédition : après avoir courageusement affronté les dangers d'une longue marche à travers des déserts, des pays dévastés, et même en passant avec son armée les plus grands fleuves sur la glace, Tamerlan, épuisé de fatigue, fut forcé de s'arrêter, et mourut sur les frontières de la Chine, à l'âge de soixante-onze ans, dont il avait régné trente-six.

Il laissa ses fils et petits-fils possesseurs d'un vaste empire qu'il avait fondé. Il eut, dit-on, trente-six fils et dix-sept filles. On n'est pas étonné que la discorde se soit mise entre tant d'enfans, et qu'elle ait causé, en moins d'un siècle, l'extinction presque entière de cette nombreuse postérité. Elle règne cepen-

dant encore dans l'Indostan, que l'on appelle Mogol, du nom des Tartares-Mogols de Gengis, dont Tamerlan descendait par les femmes. Une autre branche de sa race régna en Perse jusqu'à ce qu'une autre dynastie de princes tartares s'en empara, en 1468. Mais sans vouloir suivre la longue lignée des princes issus de ce conquérant, il est temps que je reporte l'attention de mon Aline sur l'Europe, et que je lui parle de l'empire d'Allemagne, dont nous n'avons encore rien dit aujourd'hui.

Vous vous rappelez que nous avons vu Rodolphe de Hapsbourg mettre fin au long interrègne de l'empire, et se montrer digne de la préférence qu'il avait obtenue sur ses concurrens. Ce prince n'eut point cependant le crédit de faire élire son fils Albert pour lui succéder; ce fut Adolphe de Nassau qui obtint l'empire après la mort de Rodolphe. Mais les mauvais succès décréditèrent ce nouvel empereur; il fut déposé au bout de quelques années; et Albert d'Autriche ayant été élu, fit la guerre à son rival, qui succomba et fut tué sur le champ de bataille dans l'année 1298. Ces révolutions, que je ne fais que vous indiquer, vous doivent être

encore présentes, et je crois aussi vous avoir dit que la mémoire d'Adolphe fut flétrie, ainsi qu'il arrive presque toujours aux princes malheureux de passer pour coupables. Albert, son successeur, ne voulut pas permettre qu'il fût déposé dans la sépulture des empereurs.

C'était apparemment pour le punir de lui avoir précédemment enlevé les suffrages. Ce trait de vengeance déshonore son caractère, qui fut, au surplus, aussi fier qu'inflexible. Il plia cependant vis-à-vis du pape Boniface VIII : s'étant fait élire une seconde fois après sa victoire sur Adolphe, il voulut se faire couronner à Aix-la-Chapelle, et demanda pour cette cérémonie l'agrément du pape ; il ne l'obtint qu'après de longues sollicitations. Il fallut que le fier Albert se pliât à toutes les soumissions que le pape exigea ; mais il s'en dédommagea en faisant sentir à ses sujets tout le poids de sa supériorité. Ses manières impérieuses et la roideur de son caractère lui firent perdre la confiance des Helvétiens, dont Rodolphe son père avait su acquérir l'amitié. L'impolitique d'Albert prépara, au contraire, la révolution qui enleva la Suisse à la maison d'Autriche.

Disons tout de suite un mot de ces peuples amis de la liberté. De tous les pays de l'Europe, celui qui avait le plus conservé la simplicité et la pauvreté des premiers âges, était la Suisse. Un ciel triste, un terrain pierreux et ingrat, des montagnes, des précipices, c'est là tout ce que la nature a fait pour les trois quarts de cette contrée. Cependant on se disputait la souveraineté de ces rochers avec la même fureur qu'on s'égorgeait pour avoir le royaume de Naples ou l'Asie mineure.

Dans les dix-huit ans d'anarchie où l'Allemagne fut sans empereur, des seigneurs de châteaux et des prélats combattaient à qui aurait une petite portion de la Suisse. Leurs petites villes voulaient être libres, comme les villes d'Italie, sous la protection de l'empire.

Quand Rodolphe fut empereur, quelques seigneurs de châteaux accusèrent juridiquement les cantons de Schvitz, d'Ury et d'Undervald de s'être soustraits à la domination féodale. Rodolphe, qui avait autrefois combattu ces petits tyrans, jugea en faveur des cantons. Albert d'Autriche, son fils, agit différemment. Etant parvenu à l'empire, il voulut faire de la Suisse une principauté

pour un de ses enfans. Il est bon d'ajouter qu'il avait six fils, et que le désir de les pourvoir avantageusement le rendit injuste et spoliateur. On lui reproche de l'avoir été même à l'égard de ses parens; mais revenons à la Suisse. Une partie des terres de ce pays était du domaine destiné au fils d'Albert; telles que Lucerne, Zurich et Glaris. Des gouverneurs sévères qui furent envoyés, abusèrent de leurs pouvoirs; ils excitèrent un soulèvement, et la liberté de la Suisse en résulta.

L'aventure de Guillaume Tell est généralement connue; les noms des fondateurs de la liberté helvétienne le sont moins: Melchtad, Stauffacher et Valcherfurst furent les premiers conjurés contre les injustes oppresseurs; chacun d'eux en attira trois autres, et la conspiration se tramait dans les trois cantons de Schvitz, d'Ury et d'Undervald, lorsque la tyrannie de Grisler vint hâter le moment de la liberté. Ce trait vous est sans doute connu; toute absurde que paraît être la ridicule vanité du gouverneur d'Ury, tous les historiens racontent qu'il fit mettre un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place, et ordonna de saluer ce bonnet sous peine

de perdre la vie. Guillaume Tell, l'un des conjurés, refusa de saluer ce bonnet, et fut condamné à être pendu. Par une bizarrerie encore plus inconcevable que sa vanité, le gouverneur, après l'avoir condamné, lui offrit sa grâce sous la condition qu'il abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Guillaume Tell, archer très-adroit, tira en tremblant, et fut assez heureux pour abattre la pomme. Grisler apercevant une seconde flèche sous l'habit de Tell, demanda ce qu'il en prétendait faire : « Elle t'était destinée, si « j'avais blessé mon fils », répondit ce malheureux père. Voici la fable sur laquelle se fonde le berceau de la liberté helvétique. Tell, mis alors aux fers pour la hardiesse de sa réponse, tua ensuite le gouverneur d'un coup de flèche : ce fut le signal de la révolte ; les conjurés s'empressèrent de démolir les forteresses.

L'empereur Albert, furieux de cet attentat, voulait en tirer une vengeance éclatante ; mais la mort arrêta ses desseins. Nommé tuteur de Jean, son neveu, fils de son frère Adolphe, duc de Souabe, il s'était emparé de quelques châteaux à sa bienséance. Le neveu re-

vendiqua son patrimoine ; et n'ayant reçu de son oncle que des réponses évasives, il s'irrita tellement, qu'il s'associa trois complices, attendit Albert dans un lieu écarté, l'attaqua et le tua. L'un des assassins fut arrêté et puni sur-le-champ du dernier supplice ; les autres furent long-temps poursuivis, et Jean traîna dans un monastère une vie longue et humiliée.

Malgré les défauts qu'on reproche à Albert, il était doué de quelques qualités ; un grand courage, de l'adresse dans la négociation, un excellent jugement et beaucoup d'attachement à la vérité l'eussent fait mettre au nombre des grands princes, si sa cupidité n'eût, comme nous venons de le voir, hâté la fin de ses jours.

Son fils aîné fit des démarches pour lui succéder, et ne put l'obtenir. Philippe-le-Bel, roi de France, se mit aussi au rang des concurrens ; mais le pape Clément V, craignant que le roi de France, devenu empereur, ne renouvelât les prétentions de ses prédécesseurs sur les états d'Italie, écrivit d'abréger la dispute entre les concurrens. Pour qu'ils n'eussent point à se plaindre de la préférence, elle fut donnée à Henri,

duc de Luxembourg, qui se trouvait à Aix-la-Chapelle; il fut élu et couronné sur-le-champ.

Le règne de ce prince fut fort court; il se passa en espèce de promenade en Italie, où il s'était rendu sur la prière du pape, qui espérait que la présence d'un empereur à Rome pourrait y rétablir l'autorité papale presque anéantie par le séjour des papes à Avignon. Henri fit des entrées pompeuses dans les grandes villes, en tira de l'argent; mais il y exerça peu d'autorité. A Rome même il ne se donna point la peine, admis par une partie de la ville, de se faire recevoir dans l'autre, qui était dominée par la faction des Guelfes, alors opposée aux empereurs. Ne pouvant parvenir à l'église Saint-Pierre, il se fit couronner à Saint-Jean-de-Latran, hors des murs. Mais n'ayant point fait aux Romains les largesses ordinaires, il fut exposé à leurs railleries; et il y eut, à cette occasion, une émeute où les Allemands ne furent pas les plus forts. Henri VII mourut de maladie en Italie. Il était juste, affable, et il aimait la représentation.

A sa mort on vit se renouveler les contestations qui avaient précédé sa nomination. Elles eurent lieu principale-

ment entre deux cousins germains, Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, petit-fils l'un et l'autre de Rodolphe d'Hapsbourg. Chacun des rivaux fut élu et prit la couronne. Après plusieurs combats elle resta à Louis IV, qui commença à régner en 1314. Ce temps de querelle fut favorable au pape Jean XXII. Il en profita pour s'approprier plusieurs domaines. Quand l'empereur voulut s'en plaindre, le pontife cria plus haut, et reprocha des usurpations. Louis répondit et récrimina. On s'en tint quelque temps aux écrits; mais l'empereur, excédé de menaces et d'anathèmes, jura d'en avoir vengeance.

Il marche à Rome, y crée un nouveau pape par lequel il se fait couronner. Jean XXII s'était sauvé. L'empereur le fait dégrader et condamner à mort comme hérétique et déserteur de son troupeau. Jean excommunie l'anti-pape; et fait tant par ses intrigues, qu'il force l'empereur à quitter l'Italie. Le pontife mourut en méditant de nouvelles vengeances contre ce prince. Ses successeurs, Benoit XII et Clément VI, ne le traitèrent guère mieux; le premier reçut ses avances avec froideur; le second y ajouta du mépris; et l'on pense géné-

ralement qu'il appuya la révolte de plusieurs princes allemands, qui déposèrent Louis et élurent Charles de Luxembourg. Le pontife donna de la force à la rebellion en excommuniant l'ancien empereur et ses adhérens. Louis était disposé à venger cette injure, lorsqu'il mourut d'une chute de cheval, en 1348.

Pendant que ces troubles agitaient l'Allemagne et l'Italie, le duc Léopold d'Autriche faisait de vains efforts pour réduire les cantons révoltés de l'Helvétie. L'armée autrichienne fut battue auprès de Morgate ; les Helvétiens la mirent en fuite en roulant des pierres du haut de leurs montagnes sur les soldats de Léopold, et les autres corps de son armée furent battus en même temps par un très-petit nombre de Suisses. C'est de cette victoire, mémorable dans les annales de l'Helvétie, et gagnée dans le canton de Schvitz, que les deux autres donnèrent ce nom à leur alliance ; successivement les autres cantons s'unirent aux premiers, et le nom de Suisse resta à cette confédération, quoique le canton de Schvitz soit l'un des moins importans. Mais tous se plurent à lui laisser un honneur qui rappelle le souvenir de la victoire qui leur acquit la liberté.

La maison d'Autriche, forcée de renoncer à l'espoir de recouvrer l'Helvétie, par les efforts courageux des braves défenseurs de sa liberté, se vit encore croisée dans ses prétentions sur l'Empire par la maison de Luxembourg. A la mort de Louis IV, Charles de Luxembourg fut généralement reconnu ; il l'emporta sur les deux compétiteurs qui se présentèrent. On pense généralement qu'il les écarta par de grosses sommes d'argent. Ce prince, connu sous le nom de Charles IV, était petit-fils d'Henri VII, et roi de Bohême par sa mère. Il avait été élevé à la cour de Charles-le-Bel, roi de France, et montra toujours beaucoup plus d'attachement à la Bohême qu'à l'Empire. Différent des autres empereurs, il se concilia l'amitié des papes par des complaisances qui firent quelquefois murmurer les Allemands sensibles à l'honneur de l'empire. Les Italiens eux-mêmes ne lui en surent pas beaucoup de gré ; ils lui marquèrent plus que de l'indifférence dans un voyage qu'il fit en Italie. Rome, faible et malheureuse, dominait encore par la religion ; mais elle était d'ailleurs dans l'avillissement et l'anarchie ; révoltée depuis longtemps contre l'autorité des papes, ils

s'étaient vus obligés de transférer le Siége papal à Avignon. Clément V en avait le premier donné l'exemple ; il avait mieux aimé jouir en France des contributions payées par tous les fidèles, que de disputer inutilement des châteaux et des villes auprès de Rome. En effet, pendant les règnes orageux des empereurs Conrad IV, Rodolphe I, et Albert d'Autriche, toutes les villes d'Italie avaient levé l'étendard de la liberté. Gènes et Pise étaient devenues les émules de Venise ; Florence travaillait à devenir une république illustre, et Bologne ne reconnaissait alors ni empereurs ni papes. C'est cet esprit général d'insurrection et de liberté que l'empereur Henri VII avait vainement travaillé à réprimer pour opérer le retour des papes en Italie. Nous avons vu que son successeur trouva plus court de créer un anti-pape ; ce qui amena de nouveaux troubles. Je passe légèrement sur ce temps de schisme et de divisions intestines, et ne m'arrêterai guère d'avantage sur le règne de Charles IV qui ne fut célèbre que par la fameuse constitution appelée bulle d'or, à cause du sceau d'or qu'on nommait *bulla* dans la basse latinité. Ce prince qui ne put entrer

dans Rome qu'à l'aide d'une procession qu'il fit de son camp dans la ville où il fut couronné; ce prince qui s'engagea solennellement à ne point coucher à Rome, et depuis son couronnement, ne s'y montra plus qu'incognito; Charles IV enfin qui se laissa imposer une gêne si pénible, s'en dédommagea par la pompe avec laquelle il fit accepter à la diète de Nuremberg la fameuse bulle d'or. Elle réglait le nombre, le rang, les fonctions des électeurs, et la forme qui depuis a toujours été suivie dans l'élection des empereurs. Charles se donna le plaisir de faire exécuter sous ses yeux le cérémonial qu'il avait prescrit. Devant lui défilèrent, dans l'assemblée générale convoquée à Metz, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, archichanceliers d'Allemagne, des Gaules et d'Italie, le sceau pendu au cou et une lettre à la main; le duc de Saxe, archi-maréchal, portant une mesure d'avoine. Pendant le repas somptueux qui eut lieu à cette occasion, le marquis de Brandebourg, grand-maître du palais, donna à laver à l'empereur et à l'impératrice; le comte Palatin, grand-écuyer tranchant, mit les plats sur la table, et à la place du roi de Bohême,

grand-échanson, le duc de Luxembourg, le représentant, versa à boire à leurs majestés. Le marquis de Misnie et le comte de Schwartrenbourg, grands-veneurs, au son du cor, donnèrent pendant le repas, le spectacle de la mort d'un cerf et d'un ours, et la fête se termina par des présens distribués par l'empereur à tous les conviés.

A l'exception de cette bulle célèbre et de quelques réglemens sages, Charles IV s'occupa peu des intérêts de l'empire; les grands lui firent même plus d'une fois des reproches sur sa négligence; mais cela ne l'empêcha pas de réussir à faire élire Wenceslas, son fils, roi des Romains. Charles avait eu une éducation très-soignée; il parlait cinq langues, et il fut généralement heureux dans ses entreprises.

Wenceslas, qui monta sur le trône impérial en 1370, imita son père dans son insouciance pour l'empire; il fut même beaucoup plus loin, parce qu'il se livra aux plaisirs de la table avec si peu de retenue, qu'il devint incapable de s'occuper des soins du gouvernement. Il fixa son séjour en Bohême, et, pendant son absence de l'Allemagne, l'empire fut troublé par une infinité de

désordres auxquels il contribuait en enchérissant sur son père, qui avait vendu toutes sortes de priviléges; mais il fit plus, il expédia des patentes en blanc, signées et scellées, pour être remplies selon le bon plaisir des acquéreurs. Les électeurs et les autres princes, espérant le corriger de cette pernicieuse avidité, en l'attirant au milieu d'eux, lui envoyèrent une ambassade à Prague, pour le supplier de revenir en Allemagne. Il rejeta leur prière par une insultante ironie, qui leur fit prendre le parti de se gouverner eux-mêmes, et l'on peut dire que l'Empire fut sans chef pendant vingt-deux ans.

Wenceslas fut, dit-on, empoisonné deux fois; les remèdes le sauvèrent; mais ils lui laissèrent une sécheresse qu'il était obligé d'appaiser par de fréquentes boissons. Il contracta ainsi l'habitude de l'ivrognerie, qui l'enflammait quelquefois à tel point de fureur, qu'il était dangereux de se trouver près de lui dans ces momens; il fit faire plusieurs exécutions aussi cruelles qu'injustes. On souffrit quelque temps ces dangereuses aliénations d'esprit; mais la patience se lassa: les seigneurs de Bohême, de l'aveu de Sigismond, roi de Hongrie, frère de

Wenceslas, enfermèrent cet empereur. Après plusieurs mois d'une prison assez rigoureuse, il parvînt à s'échapper, parlementa avec ses sujets, et reprit les rênes du gouvernement, en promettant de mieux gouverner. Il tint si mal sa parole, que son frère Sigismond, appelé par tous les vœux, accourt en Hongrie, est déclaré régent, et fait enfermer Wenceslas dans un château.

Il s'en sauve encore, et dans des circonstances si favorables, qu'il reprit de nouveau son autorité; il joua même depuis un rôle assez important dans les affaires générales, assista à plusieurs diètes de l'empire, et travailla même à l'extinction du grand schisme d'Orient; mais comme il continuait de tout vendre, il finit par être déposé juridiquement. La sentence rendue contre lui, en 1400, porte seulement qu'il est déposé comme « négligent, inutile, dissipateur et indigne ».

Wenceslas n'appela point de cette sentence; il parut au contraire s'en réjouir: « J'en remercie la Providence, s'écria-t-il, j'en aurai plus de loisir pour gouverner mon royaume de Bohême ». En effet, comme l'âge avait amorti ses passions, il s'y conduisit assez sagement.

On remarque, comme une chose assez singulière, que la France et l'Allemagne furent affligées en même-temps d'un fléau à peu près semblable. Pendant que les débauches abrutissaient Wenceslas, et lui ôtaient l'usage de la raison, la France gémissait de l'aliénation d'esprit de Charles VI : vous verrez dans ma prochaine lettre quelles désolations furent occasionées par la malheureuse faiblesse des organes de ce prince.

LETTRE LII.

Rois de France pendant le quatorzième siècle : Philippe-le-Bel, Louis X, dit le Hutin ; Philippe-le-Long, Charles-le-Bel, Philippe de Valois, Jean-le-Bon, Charles V et Charles VI. — Coup-d'œil général sur la France, l'Angleterre et l'Espagne pendant la durée de cette période.

Nous avons laissé le règne de Philippe-le-Bel à l'époque de ses démêlés avec le pape Boniface VIII ; ils furent scandaleux : le pape et le monarque s'injurièrent avec une grossièreté choquante. Le pape écrivait au roi de France : « Il « n'y a qu'un insensé qui puisse douter « du droit que j'ai de vous faire rendre « compte de votre conduite et de vous « corriger ». Le roi répondait au pape : « Que votre fatuité sache que je méprise « autant ses ordres que ses conseils ». La dispute s'était élevée sur ce que le pontife avait défendu aux ecclésiastiques de laisser lever sur eux aucun impôt sans sa permission. La discussion donna lieu,

en France, au premier frein qu'on mit à l'autorité des papes par l'appel au futur concile. Philippe se vengea de Boniface, en le faisant surprendre dans Anagnide. Le fier pontife y essuya des traitemens humilians, et en mourut de chagrin.

Les violences et les hauteurs du pape Boniface étaient d'autant plus déplacées, que ce pontife si fier n'était plus maître de tout le pays qu'avait possédé Innocent III, de la mer Adriatique au port d'Ostie. Il prétendait cependant au domaine suprême, et possédait quelques villes en propre; mais cette puissance était très-médiocre. Le plus grand revenu des papes consistait dans ce que l'église universelle leur fournissait, dans les décimes qu'ils recueillaient sur le clergé, dans les dispenses et les taxes.

Une telle situation devait porter Boniface à ménager une puissance qui pouvait le priver d'une partie de ses revenus, et fortifier contre lui le parti des Gibelins. Aussi, dans le commencement même de ses querelles avec le roi de France, il fit venir en Italie Charles de Valois, frère de Philippe, et lui fit épouser la petite-fille de Baudouin II, second empereur de Constantinople dépossédé, et nomma solennellement Valois em-

pereur d'Orient; de sorte qu'en deux années, il donna l'empire d'Orient, celui d'Occident et la France. Car, en se réconciliant avec Albert d'Autriche, il lui fit don de la France. Il n'y eut de ses présens que celui de l'empire d'Allemagne qui fut reçu, parce qu'Albert le possédait en effet.

Ce pape, qui ne doutait de rien et disposait de tout, avant sa réconciliation avec l'empereur, avait donné à Charles de Valois encore un autre titre, celui de vicaire de l'empire en Italie, et principalement en Toscane. Pour lui plaire, Charles de Valois persécuta vivement le parti Gibelin à Florence; et c'est pendant que ce prince lui rendait ce service, que Boniface outragea et poussa à bout le roi de France son frère. Mais laissons ce pontife, qui se livra trop à ses haines et à ses animosités particulières; elles lui firent quelquefois oublier ses véritables intérêts, et plus encore ceux de l'église. La religion souffrit des passions de ses ministres, et le profond respect qu'on leur porta s'altéra par la mauvaise politique de son chef suprême.

Boniface, en lançant bulles sur bulles, fit tomber en discrédit les foudres de l'église; mais quoiqu'elles eussent été

lancées imprudemment, elles avaient causé assez de troubles dans le royaume de France, pour que Philippe-le-Bel cherchât les moyens de n'y être plus exposé par la suite. Après la mort de ce pape, Philippe s'arrangea avec l'un des compétiteurs à la papauté, promit de lui faire obtenir les voix des deux autres prélats, à qui les cardinaux avaient remis le choix du successeur de Boniface, sous les conditions qu'il annullerait tout ce que ce pape avait fait contre lui, et lui accorderait les décimes de son royaume pendant cinq ans. Une troisième condition fut réservée pour être révélée en temps et lieu. Bertrand de Got accéda aux propositions du roi, et fut élu sous le nom de Clément V. Ce fut lui qui transféra le siége à Avignon. Il parut se prêter d'abord à la vengeance de Philippe-le-Bel, qui voulait faire condamner dans un concile la mémoire de Boniface. Le procès fut commencé dans les formes; mais Clément eut la sagesse de faire évanouir dans les délais une entreprise trop flétrissante pour l'église.

Il n'eut pas de même le courage de s'opposer à l'exécution de la condition secrète obtenue de lui par Philippe. Cette condition, qu'on ne connut que

par la suite, était la destruction de l'ordre des templiers. La puissance de ces religieux, et leurs immenses richesses, les avaient rendus l'objet de l'envie. On leur chercha des crimes; et ceux dont ils furent accusés n'ont jamais été bien prouvés : le plus grand de leurs torts était d'être riches. Leur supplice est une tache à la mémoire de Philippe-le-Bel, et à celle du pape qui en fut complice. Ce qui doit sur-tout rendre fort suspectes toutes les accusations portées contre cet ordre fameux, c'est que les premiers dénonciateurs étaient des gens détenus en prison pour crimes, et parmi eux était un templier apostat. Sur la déposition de ces infâmes témoins, tous les templiers furent arrêtés; on leur fit leur procès; ils furent mis à la torture, et l'on promit la vie à ceux qui avoueraient. Quelques-uns ne purent résister aux cruelles tortures qu'on leur fit souffrir; pour s'en délivrer, ils avouèrent ce qu'on voulut, et n'en furent pas moins brûlés vifs. D'autres rétractèrent les lâches aveux que l'horreur des tourmens leur avait arrachés, et marchèrent au supplice en véritables martyrs. Parmi ceux dont le sort excite une compassion plus vive, on cite le grand-maître, Jean de Molay,

personnage infiniment respectable sous tous les rapports, et Guy, frère du dauphin d'Auvergne. Ces deux seigneurs si distingués par la dignité et par la naissance, furent, comme les autres, jetés dans les flammes, et périrent victimes de l'orgueil qu'on reprochait à leur ordre. Plusieurs de ces infortunés étant sur le bûcher, ajournèrent leurs bourreaux à paraître devant le tribunal de Dieu, le pape dans deux mois, le roi au bout de quatre. Tous deux moururent au terme fixé, ce qu'on n'a pas manqué de remarquer comme une preuve de la vengeance du ciel. Mais avant l'expiration du terme fixé par les malheureux templiers, leurs biens, qu'on avait confisqués, étaient partagés entre le pape, le roi de France et les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qu'on a depuis nommés chevaliers de Malte. On leur donna toutes les terres de l'ordre en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne. En Espagne, les rois de Castille et d'Arragon, qui s'emparèrent aussi des biens des templiers, en donnèrent une partie aux chevaliers de Calatrava. Ainsi leurs dépouilles servirent à enrichir d'autres ordres; les débris de leur opulence, tant enviée, devinrent le premier fon-

dement de celle des chevaliers de Malte.

A cette terrible exécution des templiers, qui imprime un caractère cruel à la fin du règne de Philippe-le-Bel, il faut joindre le déshonneur qui rejaillit sur sa famille, de l'accusation d'adultère portée en plein parlement par les trois fils de ce prince, contre leurs épouses. Toutes trois furent condamnées à être enfermées. Louis-le-Hutin fit périr la sienne, Marguerite de Bourgogne, par le cordeau; ses frères, plus indulgens, se contentèrent de la sentence de réclusion. Les amans des trois princesses furent écorchés vifs; et cet affreux supplice mit le comble à l'opprobre des princes.

Louis X, surnommé le Hutin, monta sur le trône en 1314, et son règne ne fut que de deux ans. L'affaire d'Enguerrand de Marigni, qu'on accusa d'infidélité dans la gestion des finances, fut l'événement le plus important du règne de ce prince. La cour et la nation se partagèrent entre le ministre, qu'on disait injustement accusé, et Charles de Valois, oncle du roi, dont Marigni s'était attiré la haine en refusant de se prêter à ses dilapidations. Le ministre succomba dans cette malheureuse lutte : l'oncle du roi

le fit condamner à mort ; et il fut exécuté, quoique tout le monde priât pour lui et reconnût son innocence. Charles eut des remords ; et dans sa dernière maladie, il donna des marques d'un repentir tardif, mais sincère. On croit que c'est à l'occasion de la mutinerie de Louis contre sa cour, dans l'affaire de Marigni, qu'il reçut le nom de Hutin. Ce prince mourut à vingt-quatre ans, et l'on croit qu'il fut empoisonné.

Il ne laissait qu'une fille ; et l'on vit à sa mort s'élever la question de la loi salique, qu'on n'avait point encore eu occasion d'agiter pour la succession au trône. Sous Philippe-le-Bel, le parlement avait adjugé l'Artois à une fille, au préjudice du plus prochain héritier mâle. Philippe avait eu lui-même la Champagne par sa femme, qui en avait exclu les princes. Il semble que ces deux exemples étaient bien favorables pour la fille de Louis-le-Hutin ; mais les princes ses oncles firent prononcer son exclusion du trône de France, en invoquant la loi salique : et elle hérita seulement de la couronne de Navarre, que Jeanne, sa grand'mère, avait, comme nous l'avons vu, apportée en dot à Philippe-le-Bel.

Philippe-le-Long, après avoir fait déclarer, dans une assemblée de quelques barons, de prélats et de bourgeois de Paris, que les filles devaient être exclues de la couronne de France, prit possession du trône. Son règne, qui fut fort court, n'est marqué par aucun événement important : seulement il interdit aux évêques l'entrée du parlement. Philippe V, dit le Long, mourut en 1322; et l'on a soupçonné que, comme son frère, il périt empoisonné. Il paraît qu'à cette époque les empoisonnemens étaient fort communs. On accusa les Juifs d'avoir empoisonné les puits, les fontaines, et jusqu'aux rivières : ils furent, en conséquence, chassés, attaqués, massacrés et brûlés par milliers.

Philippe n'avait laissé que des filles. Charles-le-Bel, son frère, prit la couronne à l'exclusion de ses nièces : ainsi la loi salique fut confirmée, et semblait l'être assez par ce second exemple, pour ne point donner lieu aux grandes querelles dont elle fut l'objet après la mort de ce prince. Mais avant de vous en entretenir, je dois vous dire que le règne de Charles-le-Bel se passa à pressurer les maltotiers et à vendre des priviléges; il força les Juifs à acheter le droit d'être

lois, qui donna sept rois à la France. Ce prince eut trois guerres fâcheuses à soutenir. Celle que lui fit Edouard va d'abord nous occuper; et les rapports entre l'Angleterre et la France devinrent à cette époque si fréquens, que je pense devoir renfermer sous un même cadre l'aperçu de l'histoire de ces deux nations.

Ainsi, ma chère Aline, pour éviter d'ennuyeuses répétitions, nous allons jeter un regard sur l'Angleterre; et après avoir légèrement considéré les événemens du règne d'Edouard II, nous suivrons celui d'Edouard III et de ses successeurs dans leur lutte contre la France.

Edouard I, après avoir gouverné avec adresse, et balancé, sur la fin de son règne, les pouvoirs des pairs et des barons, par ceux qu'il donna aux membres de la chambre des communes, était mort, comme nous l'avons vu, en 1307, avec le regret de n'avoir pu laisser son fils paisible possesseur de l'Ecosse. Edouard II abandonna les vastes projets de son père, pour se livrer à des plaisirs qui parurent indignes d'un roi d'Angleterre. Cette fière nation ne put souffrir de voir son souverain s'entourer de favoris, et disposer en leur faveur des richesses et des

dignités de l'état. Il paraît que ce prince avait montré, dès sa première jeunesse, un grand penchant à se laisser gouverner. Il s'était tellement engoué d'un chevalier gascon, nommé Gaveston, que le roi son père avait cru prudent de bannir ce favori. On dit même qu'il avait fait promettre à son fils de ne point le rappeler lorsqu'il serait roi ; mais ce fut, au contraire, le premier soin d'Edouard II en montant sur le trône. Gaveston fut reçu du nouveau monarque avec l'effusion du plus tendre attachement ; il le maria avantageusement, lui donna des terres, des dignités, des biens de toute espèce.

Le favori abusa de son crédit ; et les grands, révoltés de son avidité et de son insolence, demandèrent son bannissement. Trop faible pour résister à leurs instances impérieuses, le roi l'éloigna, mais avec la charge honorable de lord lieutenant d'Irlande. Pendant son absence, Edouard travailla à regagner l'esprit de ses barons : lorsqu'il crut les avoir adoucis par ses prières et ses promesses, il rappela son cher favori. La haine se ranima contre lui, et le roi en fut victime. Sans lui ôter le titre d'autorité, on le priva du droit de s'en servir : elle fut

déléguée à douze personnes, qui firent usage de leur pouvoir pour bannir de nouveau le favori. Edouard, rétabli dans ses fonctions de souverain, rappela encore Gaveston; la guerre civile s'ensuivit : le malheureux proscrit fut fait prisonnier et mis à mort.

Cette catastrophe ne put guérir Edouard de la manie des favoris; il fit succéder à Gaveston un jeune Anglais nommé Spenser. Ce jeune seigneur était doué de tous les avantages du corps et de l'esprit; il descendait d'une noble et ancienne famille; et son père, vieillard de quatre-vingt-dix ans, s'était attiré le respect par sa sagesse et son intégrité. Mais il paraît qu'il ne fut pas insensible à la bonne fortune de son fils, et que se laissant entraîner par ce jeune audacieux, il partagea avec lui les faveurs de Plutus et la haine jalouse des barons.

La nation anglaise ne marqua point d'abord, contre les Spensers, la même aversion qu'elle avait montrée contre Gaveston. Mais les grands seigneurs se liguèrent contre ces nouveaux favoris; et le duc de Lancastre, cousin-germain du roi, s'étant mis à la tête des mécontens, ils parvinrent à faire chasser les

Spensers, en les accusant, aux yeux du peuple, de tous les désordres du gouvernement. Lancastre devint l'idole de la multitude : mais bientôt il abusa aussi de son pouvoir, et ses partisans eux-mêmes s'en dégoûtèrent : le roi prit le dessus sur son cousin, et rappela les Spensers. Ils prirent les armes contre le duc de Lancastre, qui fut défait et tomba entre leurs mains. Les Spensers triomphans se vengèrent du duc; ils le firent condamner, par une cour militaire, à être décapité. L'arrêt fut exécuté; et ce prince du sang que le peuple avait adoré, fut accablé d'insultes pendant qu'on le conduisait au supplice.

Les biens de ce prince furent confisqués, ainsi que ceux de ses complices; et les Spensers s'emparèrent de la plus grande partie des biens des proscrits. Parvenus au plus haut point de fortune et de faveur, enivrés de leur pouvoir, les favoris bravèrent leurs rivaux, et s'attaquèrent à la reine elle-même. Cette princesse, fière et impérieuse, ne put souffrir leur arrogance, et jura de s'en venger. C'était Isabelle, fille de Philippe-le-Bel; elle ne se croyait point faite pour être dédaignée. Elle trouva bientôt un prétexte pour faire un voyage en France,

et y mena son fils Edouard, qui n'était âgé que de treize ans.

Isabelle était belle, et même galante. Elle avait aussi des favoris; et ayant trouvé à la cour de France Roger de Mortimer, puissant baron des frontières galloises, et complice de Lancastre (il avait fui de l'Angleterre pour éviter le même sort que ce seigneur), Isabelle oublia combien elle avait à se plaindre de cette faction. Séduite par la bonne mine et les grâces de Mortimer, elle s'unit étroitement avec lui, et Mortimer la lia avec tous les mécontens de l'Angleterre. Une nouvelle ligue se forma; et Isabelle s'étant mise à la tête du parti, les gentilshommes français, braves et galans, s'attachèrent à la fortune de leur princesse. La reine retourna en Angleterre à la tête d'une armée, qui s'augmenta sitôt qu'elle eut mis pied à terre. Les Spensers furent pris et pendus; et le roi, hors d'état de résister, fut réduit à prendre la fuite. Poursuivi par l'armée de sa femme, il finit par tomber entre ses mains. On le força d'abdiquer; et son fils fut placé sur le trône, avec un conseil de régence.

L'infortuné Edouard languit quelque temps dans un château où il était gardé durement. Mais la trop grande intimité

de la reine avec Mortimer commençant à exciter de violens murmures, on s'attendrissait sur le sort du roi; et Mortimer résolut de s'en défaire. Il prit des mesures pour qu'il ne parût sur son corps aucun indice de mort violente; mais il passe pour constant qu'on enfonça un fer brûlant dans les entrailles de ce malheureux monarque, et que pour en dérober les traces, on fit passer ce fer à travers un tuyau de corne.

Les régens établis pendant la minorité d'Edouard III, n'étaient que les ministres des volontés de Mortimer; il gouvernait despotiquement sous leur nom. Son empire était si absolu, que le comte de Kent, frère d'Edouard II, croyant son frère encore en vie, et se donnant des mouvemens pour découvrir sa prison et le mettre en liberté, Mortimer le fit accuser de rebellion, condamner et exécuter avant que le jeune roi pût intervenir en faveur de son oncle. Le comte de Kent était un homme doux et vertueux; son malheur excita la pitié et une insurrection des grands contre le favori de la reine. Mortimer fut surpris à son tour, arrêté à l'improviste, traduit devant le parlement et condamné à être pendu. La reine fut elle-même vivement

compromise ; mais par égard pour sa dignité et sa qualité de mère du jeune roi, on se contenta de l'enfermer dans sa maison, et on lui donna une pension modique. Le roi son fils allait quelquefois la voir, mais sans lui donner ni crédit, ni distinction qui indiquassent une adoucissement à sa captivité. Ainsi cette princesse expia ses torts par l'ennui d'une longue détention.

Edouard III fit ses premières armes contre l'Ecosse, où Robert Bruce s'était fortifié pendant les troubles excités en Angleterre par les guerres des favoris. Dès que le jeune roi put endosser la cuirasse, il songea à recouvrer ce que son père avait laissé perdre par sa faiblesse. Ses prétentions au trône de France, en vertu des droits de sa mère, vinrent bientôt ouvrir un plus vaste champ à son ambition. Edouard n'avait point acquiescé au jugement qui donnait le sceptre à Philippe de Valois ; mais avant de réclamer hautement la couronne de France, il voulut se mettre en état de soutenir sa prétention par la force de ses armes. En attendant qu'il eût pris des mesures pour assurer le succès de son entreprise, il eut la prudence de dissimuler, et fit même hommage au nouveau

roi pour son duché de Guienne. Mais peu après il saisit l'occasion que lui offrit Jean d'Artevelle, et prit part à la guerre de Flandres. Jacques d'Artevelle était un simple brasseur de Gand, qui s'était emparé de l'autorité, et gouvernait la Flandre presqu'en souverain pendant la minorité du duc. Philippe de Valois attaqua les Flamands et remporta sur eux une grande victoire. Il leur imposa un tribut, qu'ils promirent avec serment de payer au roi de France. Jacques d'Artevelle, pour décharger ses compatriotes du tribut promis au roi de France, sans paraître fausser leur serment, engagea le roi d'Angleterre à prendre le titre de roi de France. Edouard s'empressa de suivre ce conseil; et ayant libéré les Flamands de leur dette, ils se déclarèrent pour lui. Cependant Edouard ne montra d'abord que timidement sa prétention; mais quelques avantages remportés sur Philippe, avec le secours des Flamands, l'encouragèrent à soutenir ses droits avec audace. Il y eut plusieurs combats entre les rois de France et d Angleterre; et les succès d'Edouard furent couronnés par la célèbre bataille de Créci, où Philippe de Valois perdit la fleur de la chevalerie française.

Cette fameuse déroute de Créci devint la source de tous les maux qui inondèrent la France sous les successeurs de Valois.

Pendant que son rival fortuné, pendant que l'heureux Edouard cueillait des lauriers dans les champs de Créci, Philippine de Flandres, son épouse, en faisait une ample moisson en Ecosse, où elle gagna une grande bataille. Cette princesse ajouta bientôt à la gloire de vaincre, celle de savoir pardonner. Après avoir triomphé des Ecossais, elle vint retrouver son époux, qui faisait alors le siége de Calais. Irrité de la longue résistance des habitans, qu'il ne put soumettre que par la famine, Edouard avait juré de les faire repentir de leur obstination. Il n'avait consenti à les recevoir à composition, que sous la condition qu'on lui livrerait six des principaux citoyens, dont il disposerait à sa volonté. On connaît le noble et généreux dévouement du maire de Calais, Eustache de Saint-Pierre, qui s'offrit volontairement, ainsi que cinq autres, dont l'histoire aurait dû conserver les noms. Ces victimes marchaient au supplice d'un pas ferme et tranquille. Leur sentence était prononcée, lorsque la sensible Philippine

se jeta aux genoux de son époux, et obtint, par ses larmes et ses prières, que ces hommes magnanimes seraient rendus à leur patrie.

Quelques auteurs modernes diminuent le mérite de l'action de Philippine, en assurant qu'Edouard n'eut jamais l'intention de faire pendre les habitans de Calais, qu'il ne voulut qu'effrayer un moment les victimes qui s'étaient dévouées; mais que partageant la clémence de son épouse, il eût été incapable de déshonorer sa victoire par un trait d'affreuse cruauté. Il donna en effet plusieurs preuves de sa générosité, même pendant le long siége de Calais; il nourrit les bouches inutiles, qui avaient été chassées de cette place par le commandant Jean de Vienne. Edouard montra aussi sa clémence en pardonnant généreusement au traître Aimeri de Pavie, convaincu d'avoir vendu et livré Calais aux Français. Ces traits semblent, comme vous le voyez, contraster avec l'inhumanité dont les poëtes et la plupart des historiens ont accusé Edouard, à l'égard des six Calaisiens; et les présens qu'il leur fit, après leur avoir pardonné, annoncent qu'il unissait la libéralité aux autres qualités qui le distinguaient. En rendant à Edouard

la justice de croire qu'un premier mouvement de colère avait seul dicté le sévère arrêt qu'on lui reproche, et que, prompt à s'en repentir, il eût prononcé la grâce, quand Philippine ne l'eût point implorée, il reste encore à cette reine assez de gloire, puisqu'elle eut non-seulement celle de vaincre le roi d'Ecosse, mais de le faire prisonnier.

Ce temps était fécond en héroïnes. Peu de temps avant, dans la guerre pour la succession du duché de Bretagne, où Philippe de Valois soutenait le droit de Charles de Blois, qui avait épousé la fille du dernier duc, pendant qu'Edouard soutenait ceux du comte de Monfort, oncle de ce duc; dans cette guerre où les rois de France et d'Angleterre avaient pris parti contre leurs propres intérêts, relativement à la loi salique, la comtesse de Montfort fit des prodiges de valeur. Assiégée dans Hennebond, après que son mari eut été fait prisonnier et conduit à Paris, elle soutint vigoureusement les efforts des assiégeans; elle se montra aux troupes le casque en tête; et portant son fils entre ses bras, elle exhorta la garnison à tenir ferme; elle fit même plusieurs sorties, combattit sur la brèche, et enfin, à l'aide de la flotte anglaise qui

vint à son secours, elle fit lever le siége.

Philippe de Valois, malheureux sur terre en combattant contre Edouard, le fut aussi dans les batailles navales qu'il livra au roi d'Angleterre. Le prélude des grandes victoires d'Edouard et du prince de Galles son fils, si célèbre sous le nom du prince Noir, fut une mémorable bataille navale où les amiraux du roi de France perdirent soixante-dix-huit vaisseaux, et près de vingt mille combattans.

Ce fut dans la fameuse bataille de Créci que le prince Edouard, qui eut presque tout l'honneur de cette journée, fut nommé le prince Noir, parce qu'il portait une cuirasse brune, et une aigrette noire à son casque. Plusieurs historiens ont attribué la grande défaite des Français à quelques petites pièces de canon dont les Anglais étaient munis. Il y avait dix à douze années que l'artillerie commençait à être en usage; mais les Français ne s'en servaient point encore dans leurs armées.

Philippe de Valois se dédommagea un peu des victoires d'Edouard en réunissant le Dauphiné à la couronne. Cette province lui fut léguée, en 1349, par

Humbert II, dauphin viennois qui, se voyant sans enfans, la donna à Philippe de Valois, sous la condition que les fils aînés de France porteraient le nom de dauphin. Peu après avoir reçu cette donation, qui eut lieu trois ans après la bataille de Créci, Philippe, se trouvant veuf, ainsi que Jean, son fils aîné, demanda pour ce prince la main de Blanche de Navarre, sœur du roi Charles. A l'arrivée de cette princesse, sa beauté frappa tellement Philippe, qu'il ne put se déterminer à la laisser épouser à son fils; et quoiqu'il fût âgé de plus de cinquante-six ans, il sollicita la préférence, et donna sa main à cette jeune princesse. Elle n'était âgée que de dix-sept ans et elle aimait passionnément les plaisirs. Pour plaire à cette jeune épouse, Philippe lui donna des fêtes continuelles, et mourut de fatigue environ un an après ce second mariage.

Jean monta sur le trône en 1350; il était âgé de près de quarante ans, et depuis long-temps secondait son père dans les affaires du gouvernement; il avait même plusieurs fois commandé les armées avec succès. On attendait d'heureux fruits de son règne; mais il fut au contraire des plus désastreux. L'assas-

sinat du comte d'Eu, connétable de France, commença par tracer en caractères de sang les premiers momens de la puissance de Jean. On lui attribue l'assassinat de son connétable, dont il avait à se plaindre, et qu'il n'osait condamner juridiquement. Charles, roi de Navarre, petit-fils de Louis-le-Hutin, ne tarda pas à faire assassiner le nouveau connétable D. de la Cerda, prince de la maison d'Espagne. Ce roi de Navarre, qui mérita bien le nom de Charles-le-Mauvais, fut l'un des fléaux de la France. Il avait épousé la fille du roi Jean; et ce prince ayant été forcé de lui pardonner son attentat en plein parlement, vint ensuite lui-même l'arrêter, et fit trancher la tête à quatre seigneurs de ses amis.

Cette cruelle exécution fut faite, dit-on, sans aucune forme de procès, ce qui fait voir quelle était alors la faiblesse du gouvernement. Jean, dès le commencement de son règne, avait augmenté l'altération des monnaies; cette mesure avait excité beaucoup de murmures; de secrètes cabales se formaient: de-là résultaient des vengeances atroces et une fermentation générale qui préparaient les malheurs de la France.

Il paraît que dès avant la bataille de

Poitiers, qui mit le comble aux calamités du royaume, il régnait une grande agitation dans les esprits, puisque les états généraux de 1355 proposèrent et firent signer au roi Jean, surnommé le Bon, des réglemens qui réduisaient son pouvoir pour l'établissement des subsides, presqu'autant que la grande charte qu'avait signée Jean-sans-Terre. Ainsi les Français prétendaient dès-lors restreindre l'autorité du roi, et aspiraient, comme les Anglais, aux priviléges d'un peuple libre.

La bataille de Poitiers ou de Maupertuis, qui eut lieu l'année suivante, vint combler la misère du roi Jean. On prétend qu'il perdit cette bataille par sa faute, et pour s'être avancé imprudemment, sans ordre et sans précaution, contre le fameux prince de Galles qui, se trouvant dans une position fâcheuse, enveloppé et près de mourir de faim, lui avait offert, avant la bataille, la restitution de plusieurs provinces. Jean refusa, et crut marcher à une victoire certaine, en attaquant le prince Noir dans la situation où il l'avait mis; mais, au contraire, il fut vaincu et fait prisonnier avec un de ses fils. Cette bataille fut très-meurtrière; elle coûta la vie aux

principaux chevaliers; et le roi lui-même, avant de se rendre, fut blessé au visage. Le prince Noir augmenta la gloire de son triomphe, par le respect avec lequel il traita le roi captif. Il conduisit ses deux prisonniers à Bordeaux, et ensuite à Londres, et leur marqua les plus grands égards; il mit même de la modestie dans son entrée triomphante : il entra dans Londres sur un petit cheval noir, marchant à la gauche de son prisonnier, monté sur un cheval remarquable par sa beauté et par son harnois.

Edouard imita la politesse et la grandeur d'ame de son fils envers son illustre captif. Mais si les procédés de ces deux princes adoucirent au roi Jean les horreurs de la prison, elle n'en fut pas moins funeste pour la France. La nouvelle de la prise du roi fut dans Paris le signal d'une guerre civile; chacun songea à se faire un parti; et, sous prétexte de réforme, une foule de factions s'élevèrent. Charles, dauphin de France, nommé depuis Charles V, n'avait encore que quinze ans; on lui donna le titre de régent; mais sa jeunesse nuisit beaucoup à son autorité. Les factieux ne lui laissèrent qu'une ombre de puissance, et leurs entreprises devinrent si alarmantes,

qu'on inventa alors l'usage des chaînes dans les rues de Paris, pour s'en faire un retranchement contre les séditieux. Le dauphin crut devoir rappeler le roi de Navarre, que le roi son père avait fait emprisonner; mais loin de trouver un appui dans son beau-frère, il rencontra au contraire en lui son plus redoutable ennemi. Le roi de Navarre arrive à Paris pour attiser le feu de la discorde. Marcel, prévôt des marchands de Paris, entre au Louvre suivi de séditieux; il fait massacrer Robert de Clermont, maréchal de France, et le maréchal de Champagne, sous les yeux du dauphin. Dans le même temps des paysans s'attroupent de tous côtés; et ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent; ils les traitent comme des esclaves révoltés qui ont entre leurs mains des maîtres trop durs et trop farouches. C'est par mille supplices qu'ils se vengent de leurs misères et de la bassesse de leur condition. Dans ce désordre affreux, dans cette anarchie causée par les diverses factions qui se combattaient, les prisons regorgeaient de victimes entassées par l'un et l'autre parti; on n'était en sûreté qu'en arborant les couleurs de celui qui triomphait. Le

dauphin lui-même ne se sauva de la fureur du peuple qu'en se laissant docilement coiffer du chaperon de Marcel.

Dans ces convulsions de l'état, Charles de Navarre voulut usurper la couronne de France ; le dauphin et lui se firent une guerre qui ne finit que par une paix simulée. On dit que le Navarrois empoisonna son beau-frère ; il n'échappa aux noirs desseins du perfide Charles-le-Mauvais que par l'habileté d'un médecin qui le sauva ; mais il lui resta une grande débilité de tempérament.

Ce qui doit étonner, c'est de voir qu'Edouard et le prince de Galles ne profitèrent pas de leur victoire et des divisions de la France pour achever de la soumettre ; mais il paraît que les Anglais redoutaient la trop grande puissance de leurs souverains, et que pour les empêcher de poursuivre leurs conquêtes, ils leur fournirent peu de secours. Edouard traitait de la rançon de son prisonnier ; le prince de Galles acceptait une trève.

Après quatre ans d'agitations dans l'intérieur du royaume, le dauphin parvint à prendre un peu plus d'ascendant : par sa sagesse, il ramena les esprits à la modération, ouvrit les yeux de la mul-

titude, et en imposa même à son beau-frère. Il traita de la paix avec les Anglais à Bretigni en Beauce. Elle fut peu avantageuse, à la vérité : outre l'abandon de plusieurs provinces en souveraineté, sans hommage, le roi d'Angleterre exigea encore, pour la rançon du roi Jean, trois millions d'écus d'or.

A ces conditions rigoureuses, le roi de France sortit enfin de la tour de Londres, et donna en otage son frère et deux de ses fils, jusqu'à l'entière exécution du traité. La somme exigée pour sa rançon était très-forte ; il fallait du temps pour la trouver, et Jean revint en France pour travailler lui-même à la rassembler. A son retour, il trouva les affaires si bien menées par son fils aîné, qu'il les laissa entre ses mains, et ne se montra guère que dans les occasions d'éclat. Il aurait désiré effacer par quelqu'exploit éclatant la honte de sa prison. Dans cette intention, il prit la croix, et se proposait de marcher contre les Turcs, qui se répandaient de plus en plus dans l'Europe. Cette entreprise avait été sollicitée par le roi de Chypre ; et Jean goûtait d'autant plus le projet de se déclarer le généralissime des armées chrétiennes, qu'il comptait rassembler sous ses

étendards une foule de soldats licenciés qui commettaient beaucoup de désordres, et il trouvait essentiel d'en purger le royaume. Mais ce projet ne put avoir son exécution. Un des fils du roi, laissé en otage en Angleterre, s'ennuya d'être éloigné de sa patrie, et se sauva avant que toutes les conditions du traité eussent été remplies. Son père voulut l'engager à retourner à Londres, il résista; et Jean se crut obligé d'aller reprendre sa place. Il mourut en Angleterre, âgé de cinquante-six ans, l'an 1364. Ce prince, qui fut surnommé le Bon, se piquait d'une grande fidélité à sa parole. C'est lui qui disait : « Que si la bonne foi « était perdue sur la terre, elle devrait « se retrouver dans le cœur des rois ».

Son fils Charles V mérita le nom de Sage, en réparant les ruines de son pays, par la patience et les négociations. Comme le roi d'Angleterre avait abusé du malheur de la France, pour exiger une rançon excessive pour Jean-le-Bon, Charles V, son successeur, ne se fit point scrupule de se dispenser de l'acquitter. Il différa d'abord sous divers prétextes; et profitant habilement des circonstances, il parvint à chasser les Anglais de presque toute la France.

Mais avant d'effectuer ce dessein, qui fut le *nec plus ultrà* de sa politique, il commença par délivrer la France des brigands qui la désolaient, sous le nom de *Malandrins,* ou de *grandes compagnies.* Il envoya ces pillards en Espagne, sous la conduite du célèbre Duguesclin.

Avant de vous apprendre le motif qui servit de prétexte à Charles V, pour expatrier ces dangereuses compagnies, je dois vous dire, ma chère Aline, un mot sur l'état de l'Espagne à cette époque. Nous l'avons laissée à celle où D. Sanche IV, roi de Castille, traita avec la France à l'occasion des princes de la Cerda, qui avaient des droits sur sa couronne. Nous avons vu que Philippe-le-Bel sacrifia un peu les intérêts de ses neveux, et qu'il se contenta pour eux du royaume de Murcie à titre d'hommage, en les réservant dans leurs droits sur la couronne de Castille, si D. Sanche mourait sans enfans. Cette dernière clause n'eut point d'effet, parce que D. Sanche laissa un fils. Ferdinand IV était encore dans la première enfance lorsqu'il perdit son père; mais il avait pour mère dona Marie, une des plus vertueuses et des plus habiles princesses qui aient jamais régné. Elle sut gouverner avec sagesse,

et contenir les princes et les seigneurs turbulens, qui essayèrent en vain de la dépouiller de l'autorité. Elle se tira des circonstances les plus difficiles avec une adresse infinie et se concilia l'estime générale. Tant que son fils suivit ses conseils, il fut heureux dans ses entreprises, et il paya souvent assez cher la faute de s'en être écarté. Ce prince, peu maître de lui dans ses emportemens, refusa d'écouter la justification de deux frères nommés Carvajal, qu'on avait accusés devant lui. Il les condamna à être jetés du haut d'un rocher escarpé. Sur le bord du précipice, ils citèrent Ferdinand à comparaître dans trente jours au tribunal de Dieu. Quelques jours après, le monarque se sentit indisposé, et mourut le dernier jour du terme de la citation. Cette circonstance a fait donner à Ferdinand IV le surnom d'Ajourné. Nous avons vu que Philippe-le-Bel et le pape furent de même appelés par les templiers à comparaître devant le tribunal de Dieu, et que cet appel eut aussi son exécution : tous deux se firent à peu près dans le même temps.

Dona Marie, en perdant son fils, eut du moins la consolation de donner ses soins à l'éducation d'Alphonse son petit-

fils, qui n'avait que trois ans. Elle reprit la régence et releva l'éclat de la dignité royale, en même temps qu'elle s'occupait de faire germer dans le cœur de son petit-fils des vertus qui pussent faire un jour le bonheur de ses sujets ; mais elle n'eut pas la satisfaction d'amener à sa fin ce qu'elle avait si heureusement entrepris. Elle mourut lorsque le jeune souverain n'avait encore que douze ans. Cependant les sages conseils que lui donna sa grand'mère au lit de la mort, parurent lui faire une salutaire impression. Alphonse prit, dès l'âge de quinze ans, les rênes du gouvernement, et les mania avec autant de fermeté que de dextérité. Il réprima les seigneurs qui voulurent attenter à son autorité, et se défit de ceux qu'il ne put gagner. On ne voit pas qu'Alphonse XI se soit souvent mesuré contre les Maures ; cependant il mourut devant Gibraltar qu'il assiégeait. Ce prince eût laissé une fort bonne réputation, si sa passion pour Léonore de Gusman, veuve d'une très-grande beauté, n'eût eu des suites fâcheuses pour sa famille. Il avait vécu fort froidement avec la reine, dont il eut cependant un fils nommé D. Pèdre ; mais il eut une très-nombreuse lignée de Léonore de

Guzman, et fit aux sept bâtards qu'elle lui donna des établissemens avantageux.

D. Pèdre, surnommé le Cruel, commença son règne par un acte de vengeance, qui lui fut pour ainsi dire commandé par sa mère. Cette princesse ne pouvait pardonner à Eléonore de Guzman de lui avoir ravi le cœur de son époux; elle avait eu d'ailleurs beaucoup à souffrir de l'insolence des enfans de la favorite. D. Pèdre jura de venger sa mère. La Castille était partagée entre le parti de la reine, et celui d'Eléonore, qui était le plus nombreux. A peine le roi eut-il atteint l'âge de vingt-un ans, qu'il lui fallut soutenir une guerre civile contre la faction des bâtards; il les combattit, fut vainqueur, et accorda la mort d'Eléonore à la vengeance de sa mère. Il épousa ensuite Blanche de Bourbon, et bientôt il crut s'apercevoir que la jeune reine était trop unie avec la faction des bâtards, et particulièrement avec le grand-maître de Saint-Jacques. Le cruel D. Pèdre n'hésita pas à sacrifier cette nouvelle victime; il fit tuer le grand-maître; et la jeune reine étant morte quelque temps après, on soupçonna son époux de l'avoir aussi immolée à sa jalousie, en la faisant empoisonner.

Cependant Henri de Transtamare, fils aîné de Léonore de Guzman, était destiné à être le vengeur de sa mère et de son frère. Il s'était échappé des mains de D. Pèdre lorsque sa mère fut tuée; il se retira d'abord en Portugal; mais le roi de Castille se défia de ses desseins, et voulut le faire revenir à sa cour. Henri pensa devoir s'éloigner, et passa en France. Il y arriva dans un moment favorable. Charles V, dont la sagesse rétablissait l'ordre dans son royaume, se trouvait embarrassé des brigands dont j'ai parlé tout à l'heure. C'étaient les plus scélérats des hommes, mais en même temps les plus braves. Henri pensa qu'il en pourrait tirer parti; et de l'aveu du roi de France, on fit des proclamations portant invitation à ceux qui voudraient aller conquérir l'Espagne, où l'on annonçait qu'il y avait un butin immense à faire. Cet appât engagea les malandrins à se rassembler sous les drapeaux de Bertrand Duguesclin, qui ne dédaigna point d'être leur conducteur. Ce chevalier, d'une grande réputation, pensait, dit-on, faire une action sainte, d'abord en délivrant la France des brigands qui l'infestaient, puis en marchant contre un prince cruel et sanguinaire. Il ou-

bliait que D. Pèdre, tout cruel qu'il était envers sa famille, et même envers ses sujets, était souverain légitime, et que Henri de Transtamare n'était qu'un rebelle et un bâtard armé contre son roi. Mais enfin, le souverain d'Arragon qui était en guerre avec D. Pèdre, promit de livrer passage à l'armée qui s'avançait contre le roi de Castille. Henri commença par se faire déclarer roi dans Burgos. D. Pèdre, attaqué par les Français, et chassé par eux de son royaume, eut recours au prince Noir, leur vainqueur. Ce prince était souverain de la Guienne, que le roi son père lui avait cédée pour prix de ses actions héroïques. Il n'hésita point à prendre le parti de D. Pèdre, qui lui parut le plus juste, et marcha en Espagne avec ses Gascons et quelques Anglais. Les armées se rencontrèrent sur les bords de l'Ebre. D. Pèdre et le prince Noir d'un côté, de l'autre, Henri de Transtamare et Duguesclin, donnèrent la sanglante bataille qu'on nomme de Navarette, parce qu'elle eut lieu près du village de ce nom. Elle fut plus glorieuse au prince Noir que celles de Créci et de Poitiers, parce qu'elle fut plus disputée. Sa victoire fut complète; il prit Bertrand Duguesclin et le maréchal

d'Andrehen, qui ne se rendirent qu'à lui. Henri de Transtamare fut obligé de fuir en Arragon, et le prince Noir rétablit D. Pèdre sur le trône. Ce roi traita plusieurs rebelles avec une cruauté que les lois des états autorisent du nom de justice; mais la sienne fut plus que rigoureuse : D. Pèdre usait dans toute son étendue du malheureux droit de se venger. Le prince Noir, qui avait eu la gloire de le rétablir, eut encore celle d'arrêter le cours de ses cruautés; mais lorsque ce prince se fut retiré, D. Pèdre, qui ne sut jamais pardonner, n'épargna aucun des parens et des amis de Transtamare. Pendant qu'il donnait une libre carrière à sa vengeance, Bertrand Dugueselin s'était racheté; et Henri de Transtamare, qui avait été très-fidèle à accomplir les promesses qu'il avait faites aux bandes auxiliaires, trouva facilement le moyen de rassembler de nouvelles troupes, et revint une seconde fois attaquer D. Pèdre.

Celui-ci n'avait plus le secours du prince Noir; mais il avait pour lui la meilleure partie des Castillans, le Portugal et les musulmans d'Espagne. Ce nouveau secours le rendit plus odieux, et le défendit mal; les révoltés de Cas-

tille se joignirent à Henri de Transtamare, toujours soutenu par le roi d'Arragon; et les Français commandés par Bertrand Duguesclin, achevèrent de faire triompher le parti de ce prince. D. Pèdre fut vaincu près de Tolède. Retiré et assiégé dans son château, après la défaite de son armée, il fut pris, en voulant s'échapper, par un gentilhomme français qu'on appelait le Bègue de Vilaines. Conduit dans la tente de ce chevalier, le premier objet qu'il y aperçoit est Henri de Transtamare. D. Pèdre, transporté de fureur, oublia qu'il était désarmé, il se jeta sur son frère : Henri le repoussa, et le perça de son poignard.

C'est ainsi que périt D. Pèdre, en 1368, à l'âge de trente-quatre ans, et avec lui finit la race de Castille. Son ennemi, son frère, son assassin monta sur le trône au mépris des droits des descendans des la Cerda qui existaient encore; Henri de Transtamare prit le titre de roi de Castille, et régna glorieusement pendant dix ans. Il laissa à son fils D. Juan son trône bien affermi; et ce prince ne se contenta point encore de ce bel héritage; il prétendit à la couronne de Portugal, du chef de la princesse qu'il avait épousée. Les

débats à cet égard amenèrent de longues guerres : mais, sans nous y arrêter, hâtons-nous de revenir à Charles V, qui mérite notre attention plus particulièrement, et contentons-nous de savoir que les descendans de Henri de Transtamare ont régné en Espagne jusqu'à Jeanne, qui fit passer ce sceptre dans la maison d'Autriche, par son mariage avec Philippe-le-Beau, père de Charles-Quint.

Pendant les révolutions de la Castille, la dextérité de Charles V sauvait la France du naufrage. La nécessité d'affaiblir les vainqueurs, Edouard III et le prince Noir, lui tint lieu de justice. Il profita de la vieillesse du père et de la maladie du fils, attaqué d'hydropisie peu après son expédition d'Espagne, pour éluder les traités et ensuite chasser les Anglais de son royaume. Il sut d'abord semer la division entre le prince souverain de Guienne et ses vassaux. Pendant qu'il l'occupait ainsi de querelles intestines, qui ne lui laissaient pas le temps de songer à l'attaquer, Charles V s'attachait le nouveau roi de Castille, et même le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, qui avaient un grand nombre de terres en France. D'un autre côté, il eut l'adresse

de susciter contre les Anglais Robert Stuart, le nouveau roi d'Ecosse, de remettre l'ordre dans les finances, de faire contribuer les peuples sans murmures, et de réussir enfin, sans sortir de son cabinet, autant que le roi Edouard, qui avait passé la mer et gagné des batailles.

La faiblesse du tempéramment de Charles ne lui permettait pas les exercices violens; il ne combattait point en personne, mais il avait d'excellens généraux, entre lesquels on comptait Dugueselin, qu'il fit son connétable. Il réussissait encore mieux par la négociation que par les armes; aussi Edouard disait de lui: « Il n'y eût roi qui si peu « s'armât, et qui m'ait donné tant d'af- « faires ».

A la gloire d'une sage administration, Charles V unit celle de faire fleurir les lettres autant qu'il lui fut possible; il fit ce qu'il put pour chasser l'ignorance de son royaume, et y répandre le goût de l'instruction. Il marquait beaucoup d'estime à tous ceux qui cultivaient les sciences, et doit être regardé comme le fondateur de l'immense bibliothèque dont Paris s'enorgueillit. Jean son père lui avait laissé environ vingt volumes;

il en réunit neuf cents : quantité considérable pour ce temps, où l'imprimerie n'était pas encore inventée. Le présent le plus flatteur qu'on pût faire à ce prince, était de lui donner un livre. Il aimait à s'entretenir de sciences; c'était son seul délassement.

On cite comme l'un des coups hardis de sa politique la démarche qu'il fit envers le prince Noir. Lorsqu'il eut pris toutes ses mesures pour s'affermir contre l'Angleterre, il envoya un chevalier et un juge de Toulouse citer le prince souverain de la Guienne à comparaître devant lui dans la cour des pairs, et à venir rendre compte de sa conduite. C'était agir en juge souverain du vainqueur de son père et de son grand-père, qui possédait la Guienne et les lieux circonvoisins en souveraineté absolue, par le droit de conquête et par un traité solennel. Mais ce prince Noir, si long-temps la terreur des Français, était alors mourant; Charles V ne le craignait plus, et non-seulement le fit citer comme sujet, mais fit rendre un arrêt du parlement de Paris, par lequel on confisquait la Guienne et tout ce qui appartenait en France à la maison d'Angleterre.

Cette témérité fut couronnée par le succès. Le prince Noir mourant, ne pouvait plus paraître en campagne ; son père, occupé de la guerre d'Ecosse, ne put lui envoyer que de faibles secours, et les Anglais auparavant victorieux dans tous les combats, furent vaincus partout. Bertrand de Duguesclin les défit dans le Maine et dans l'Anjou, prit leur général Grandson, et dans une seule campagne, rangea le Poitou et la Saintonge sous l'obéissance de la France. Une partie des villes se rendit par capitulation et par intrigue, pendant que les autres cédaient à la force des armes. Les saisons semblaient elles-mêmes combattre pour Charles V. Une flotte formidable, équippée en Angleterre, fut toujours repoussée par des vents contraires; et des trèves adroitement ménagées, préparèrent encore de nouveaux succès.

Au milieu de ces revers, les Anglais perdirent leur héros, et leur gloire s'éteignit avec lui. Edouard III eut la douleur de voir descendre avant lui, dans le tombeau, une épouse et un fils illustre, et leur mort fut le terme de son bonheur. La fortune l'abandonna entièrement. A la perte de ses domaines en France, se joignit la diminution de son

autorité en Angleterre. Il perdit l'estime publique, en faisant succéder à la vertueuse Philippine une épouse peu respectée. Le règne de ce prince fut cependant l'un des plus glorieux dont s'honorent les annales anglaises, par la vigueur de son administration dans ses temps brillans. Il réprima la licence de ses sujets. Par son affabilité et sa bienfaisance il se concilia leur amour. Edouard fut d'ailleurs très-renommé par sa galanterie pour les belles; on sait qu'on lui doit l'établissement de l'ordre de la *Jarretière*. L'origine en est trop connue pour qu'il soit nécessaire de vous la rapporter. La réputation de la belle comtesse de Salisberi est sans doute parvenue jusqu'à vous, ainsi que l'incident qui donna lieu à l'institution de cet ordre fameux, qui rendit un objet de respect et d'envie, ce qui avait été celui des plaisanteries des courtisans. Edouard mourut en 1577, à l'âge de soixante-cinq ans, et laissa le trône à Richard II son petit-fils, fils du prince Noir. Richard n'avait pas onze ans lorsqu'il monta sur le trône. On lui donna pour tuteurs ses trois oncles, frères de son père, dans l'espoir que leurs caractères se balançant, le gouvernement

serait plus ferme et plus heureux. Lancaste était expérimenté, mais peu communicatif; Yorck, indolent et ferme; Glocester, turbulent, populaire et ambitieux. Le règne de leur neveu ne fut qu'une suite de traverses; mais avant de vous en entretenir, jetons encore un regard sur la France.

Charles V ne survécut que trois ans à Edouard III. Ce prince mourut en 1380, à l'âge de quarante-quatre ans, peu après avoir perdu le fameux connétable Duguesclin, à qui le roi avait fait rendre les plus grands honneurs. On pense généralement que Charles V mourut des suites du poison qui lui avait été donné dans sa jeunesse par le perfide roi de Navarre. Jamais sa constitution ne s'était bien remise de cet assaut; et, en avançant en âge, les effets s'en firent assez vivement sentir pour le conduire au tombeau. Il laissa son royaume tranquille et florissant; les finances dans le meilleur état possible; le trésor plein, quoique jamais le monarque n'ait été plus libéral, et que dans ses derniers temps, il eût eu jusqu'à cinq armées à la fois, et une flotte nombreuse, qui plus d'une fois ravagea les côtes d'Angleterre. Celle-ci ne prenait aucune me-

sure pour se venger, et à la mort d'Edouard III, il ne restait aux Anglais d'autres possessions en France que la ville de Bordeaux, celle de Calais, et quelques forteresses.

Les deux rois long-temps rivaux en gloire, et qui finirent leurs jours si différemment, Charles V au milieu de ses triomphes en tous genres, et Edouard qui avait commencé si brillamment, qui se vit à la fin de sa vie presque sur le penchant de sa ruine, ces deux rois eurent du moins un point de ressemblance. Tous deux laissèrent pour successeur un prince mineur sous la tutelle de parens avides.

Charles VI n'avait que douze ans lorsque son père mourut. Le duc d'Anjou, l'aîné de ses oncles, se fit déférer la régence ; et revêtu de cette autorité, il entreprit de faire valoir, aux dépens de la France, les droits que Jeanne, reine de Naples, lui avait donnés sur ce royaume en l'adoptant pour fils. Il se saisit des trésors du feu roi, et même de sa vaisselle et de ses bijoux ; et pendant qu'à l'aide du trésor qu'il avait à peu près dérobé, le duc d'Anjou assemblait une armée, et se disposait à passer en Italie, les ducs de Bourgogne

et de Berri pillaient de leur côté. Les sommes énormes amassées par la sage économie de Charles V furent en peu de temps dissipées par l'avidité de ses frères, et le désordre succéda bientôt à la tranquillité. On remarque que le seul duc de Bourbon, oncle maternel du jeune roi, se conduisit d'une manière digne de son rang. Il donna tous ses soins à l'éducation de son neveu; mais le duc de Bourgogne, qui en avait été chargé avec lui, rendit ses bonnes intentions inutiles, en s'emparant de l'esprit de son pupile, et favorisant le penchant qu'il montrait pour le plaisir.

Les régens d'Angleterre ne se conduisaient pas mieux; ils préparèrent la ruine de Richard II par leur mauvaise administration. Il essuya d'abord la révolte des peuples ruinés sous son grand-père par les impôts, et vexés par les servitudes personnelles. Cette rebellion fut violente et sanglante; mais sitôt que le peuple eut obtenu justice, il s'appaisa. Il n'en fut pas de même de l'insurrection des barons, qui était provoquée par l'ambition des chefs. Quelque satisfaction que le jeune roi leur donnât sur les griefs vrais ou faux qu'ils alléguaient, jamais il ne put calmer leur fureur tur-

bulente, et finit par en être victime.

Dans ces troubles de l'Angleterre, on vit encore figurer la haine contre les favoris. Un certain Robert de Vère, que Richard avait fait duc d'Irlande, et marié à une de ses cousines, ayant eu l'audace de répudier cette princesse pour épouser une femme dont il était amoureux, fut en butte à l'animadversion publique. Le parlement prit fait et cause de l'insolence du sujet que le roi avait soufferte ; il prononça l'exil de l'imprudent Robert, et le dépouilla de toutes ses grandeurs.

Cet attentat contre ce favori ne fut que le prélude de ceux qu'on forma bientôt contre l'autorité du roi. Le comte de Glocester, oncle de Richard II, s'étant brouillé avec son neveu, se servit d'un autre parlement qui lui était dévoué pour se faire charger du gouvernement de l'état, avec un conseil de douze personnes. On prit pour prétexte la jeunesse du roi, et cependant il avait alors vingt-un ans. Pendant une année que dura la puissance du duc de Glocester, les ministres et les partisans du roi furent chassés ou massacrés. Un troisième parlement rendit au monarque son autorité.

Le duc de Glocester fut arrêté, et on l'étouffa dans des matelas.

A sa faction on vit succéder celle du duc de Lancastre son neveu, fils de ce Lancastre qui avait été régent, et cousin du roi; il était d'ailleurs distingué par ses talens militaires et par une grande réputation de religion, ce qui lui donnait un grand crédit parmi le peuple. A ces avantages il joignait des richesses, et tenait par des alliances aux premières familles du royaume; c'était par conséquent un homme à ménager. Au contraire, l'imprudent Richard, à qui il était suspect, le mécontenta, l'exila, et voulut le priver de la succession de son père. Après cet acte d'autorité, au lieu de rester dans son royaume et de veiller sur les mouvemens de ce redoutable ennemi, il s'embarque pour une expédition en Irlande, et laisse le gouvernement d'Angleterre au duc d'Yorck son oncle, sous le titre de *gardien*.

Aussitôt que Richard est éloigné, le duc de Lancastre revient. Il se montre d'abord peu accompagné; son cortége n'est composé que de soixante personnes, et ne fait point ombrage au duc d'Yorck. Lancastre publie qu'il ne vient que pour revendiquer son patri-

moine; et pendant que son oncle écoute ses plaintes, qu'il trouve justes dans leur motif, les compagnons de Lancastre, qui tiennent aux premières familles, s'agitent, et bientôt par leurs secrètes intelligences une armée se rassemble. Le gardien tiré de sa sécurité, en forme une aussi; mais elle est gagnée par les rebelles, passe de leur côté et grossit leur parti. Le roi accourt, on l'amuse par des offres et des propositions, et pendant ce temps l'adroit Lancastre séduit aussi ses troupes. Enfin un quatrième parlement (il paraît que les factieux les avaient toujours à leur disposition), un quatrième parlement s'assemble, et prononce la déposition de Richard. Il fut enfermé dans la Tour de Londres, et l'on apprit bientôt qu'il y était mort. Les uns disent qu'il fut assassiné à coups de hallebardes; d'autres qu'on le laissa mourir de faim. Ce prince infortuné n'avait que trente-quatre ans. Il ne laissa point d'enfans, et le duc de Lancastre qui s'était d'abord contenté du titre de protecteur, prit alors celui de roi. Il fut doublement usurpateur, car le trône devait appartenir aux descendans du duc de Clarence, frère cadet du prince Noir : mais au mépris de

leurs droits, Lancastre s'empara de la couronne, et commença son règne en 1399, sous le nom de Henri IV.

La France était alors livrée comme l'Angleterre aux troubles et à l'anarchie. Nous avons vu que la première cause des malheurs qui affligeaient la France pendant la minorité de Charles VI, vint de l'appel du duc d'Anjou à la succession de Jeanne de Naples.

Il est juste de vous donner quelques éclaircissemens sur cette reine, malheureusement célèbre par ses crimes et les infortunes qui en furent la suite. Vous devez vous rappeler que les royaumes de Naples et de Sicile avaient été partagés entre la maison de France et celle d'Arragon. Le roi de Naples, Robert d'Anjou, avait rendu son royaume florissant, et avant de mourir, il avait marié Jeanne, sa petite-fille et son héritière, à André, frère du roi de Hongrie. Il avait cru par ce mariage assurer le bonheur de sa famille; il en fit au contraire l'infortune. Jeanne n'aimait point le mari que son grand-père lui avait choisi; et toute jeune qu'elle était, elle prétendit qu'étant reine de son chef elle devait jouir de l'autorité. André la lui disputa, et de mauvais con-

seils aigrirent tellement la reine contre son époux, que la mort de ce prince fut résolue. Il fut étranglé dans l'antichambre de sa femme, et presque sous ses yeux. Ce crime souleva d'autant plus contre la reine, qu'avant la fin de l'année elle épousa le prince de Tarente, accusé par la voix publique d'être l'assassin d'André.

Louis de Hongrie, frère de cet époux immolé, écrivit à Jeanne qu'il vengerait la mort de son frère sur elle et sur ses complices. Il commença par l'accuser juridiquement à Rome, et s'avança vers Naples à la tête d'une armée, en faisant porter devant lui un étendard noir, sur lequel on avait peint un roi étranglé. S'étant rendu maître de cette capitale, il fit couper la tête à un prince du sang, Charles de Durazzo, complice du meurtre. La reine Jeanne vivement poursuivie, se réfugia avec son nouvel époux dans ses états de Provence. Le roi de Hongrie eût pu s'emparer de la couronne de Naples; il ne le fit pas, et se contenta de faire prononcer la condamnation de la reine.

Jeanne, coupable et punie avant l'âge de vingt ans d'un crime qui attira sur ses peuples autant de calamités que sur

elle-même, abandonnée à la fois des Napolitains et des Provençaux, va trouver le pape Clément VI dans Avignon, dont elle était souveraine. Elle négocie sa paix avec lui, et par l'abandon de sa ville et son territoire, adoucit les préventions qui s'élevaient contre elle. Une somme considérable fut stipulée pour le sacrifice d'Avignon, mais jamais elle ne fut payée, et Jeanne qui était belle et spirituelle, ayant elle-même plaidé sa cause devant le consistoire, fut par lui déclarée innocente. Clément VI, pour engager le roi de Hongrie à se retirer de Naples, stipula que Jeanne payerait trois cent mille florins. La délicatesse du roi de Hongrie s'offensa de la proposition; il dit qu'il n'était pas venu pour vendre le sang de son frère, mais pour le venger, et qu'il se retirait satisfait de l'avoir fait en partie.

Après le départ du roi de Hongrie, Jeanne rentra dans ses états, où elle fut rétablie par la faveur du pape; mais bientôt elle perdit son second mari; et, après avoir gouverné seule quelques années, elle épousa un prince d'Arragon. Il vécut peu, et se trouvant veuve une troisième fois à l'âge de quarante-six ans, Jeanne se remaria encore, et

épousa un cadet de la maison de Brunswick, nommé Othon. Son héritier naturel était un Charles de Durazzo, parent de celui qui avait été complice de la mort d'André; il était cousin de Jeanne, et le seul rejeton de la première maison de France-Anjou à Naples. La reine de Naples ne se flattant plus d'avoir des enfans, reconnut ce Durazzo pour son héritier, et l'adopta même pour l'empêcher de se plaindre de ce qu'elle se remariait encore. Le schisme d'Orient agitait alors toute l'Europe; Urbain VI et Clément VII se disputaient la tiare avec fureur, et les souverains se partageaient entr'eux. Jeanne prit le parti de Clément qui résidait dans Avignon, et Durazzo ne voulant point attendre pour régner la mort de sa mère adoptive, s'arrangea avec Urbain.

Le pape couronne Durazzo dans Rome, à condition que Brigano, neveu du pontife, aura la principauté de Capoue. Urbain excommunie ensuite et dépose la reine Jeanne, pour mieux assurer la principauté de Capoue à sa famille : il disposa des biens de l'église en faveur des principales familles napolitaines. Ce pape marcha lui-même avec Durazzo vers Naples : la reine, ne pou-

vant être secourue ni par le mari qu'elle a choisi, ni par le pape Clément qu'elle a reconnu, se venge de l'ingratitude de Durazzo en appelant contre lui Louis d'Anjou, frère de Charles V, roi de France. Elle révoque l'adoption de Durazzo, et adopte en sa place Louis d'Anjou.

Nous avons vu que ce nouvel héritier de Jeanne fit de grandes levées de troupes pour aller soutenir ses droits. Il sortit de France avec la plus belle armée qu'on eût encore vu partir de ce pays pour l'Italie; mais il arriva trop tard pour défendre sa bienfaitrice, et disputer le royaume qu'elle voulait lui donner.

Le choix qu'elle avait fait de lui acheva d'aliéner les sujets de Jeanne, qui redoutaient singulièrement la domination française. Le pape et Durazzo avancent. Othon de Brunswick rassemble à la hâte quelques troupes; il est défait et fait prisonnier.

La reine veut chercher son salut dans la fuite : il était trop tard; elle tombe entre les mains de l'usurpateur. Pour colorer sa barbarie, Durazzo se déclare le vengeur de la mort d'André; il consulte le roi de Hongrie, qui, toujours inflexible, lui mande qu'il faut

faire périr Jeanne de la même mort qu'elle avait donnée à son premier mari. Durazzo la fit étouffer entre deux matelas, l'an 1382, trente-six ans après la mort d'André. On a plaint le sort de cette reine, parce que le meurtre de son premier mari fut plutôt l'effet de sa faiblesse que de sa méchanceté. Elle n'avait que dix-huit ans quand elle consentit à cet attentat, et depuis on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté. Mais si l'on peut dire que cette faute fut trop sévèrement punie, il faut plaindre encore plus les peuples qui furent victimes de ces troubles : les Napolitains en souffrirent cruellement, et les Français par contre-coup.

Louis, duc d'Anjou, enleva, comme nous l'avons vu tout à l'heure, les trésors de Charles V; il appauvrit la France pour aller tenter inutilement de venger la mort de Jeanne et de recueillir son héritage. Pour y parvenir, non content d'avoir ravi le trésor de son pupille, il chargea le peuple d'exactions. Paris, Rouen, et la plupart des grandes villes, se soulevèrent contre cet indigne régent. Il épuisa vainement la France. Il mourut bientôt après dans la Pouille, sans succès et sans gloire, sans parti et sans argent.

Le duc de Bourgogne avait pris en main l'autorité, et ne gouverna guère mieux que le duc d'Anjou. Il persuada à son neveu de porter la guerre en Flandres pour châtier les Flamands qui s'étaient révoltés contre l'autorité de leur comte, beau-père du régent. Il fallut aussi envoyer des troupes en Languedoc, dont le duc de Berri avait été nommé gouverneur. La province ne voulait pas le recevoir, ayant déjà éprouvé ses vexations du vivant du feu roi. Ce sage prince, cédant aux vœux de ses peuples, avait rappelé son frère : son successeur le renvoya armé et plus redoutable. Tel était l'état de Charles VI ; on le forçait d'être l'instrument de la cupidité de ses oncles, et c'était en son nom qu'ils opprimaient son peuple.

Ils essayèrent cependant une entreprise qui devait lui rapporter plus de gloire. On équipa douze cents vaisseaux pour faire une descente en Angleterre : pendant les troubles qui l'agitaient sous Richard II, les Français eussent pu venger leurs précédens affronts ; mais la jalousie qui divisait les oncles du roi empêcha que la flotte ne fût employée.

A l'âge de dix-huit ans Charles VI

épousa la princesse Isabeau de Bavière, et son frère, le duc d'Orléans, se maria dans le même temps avec Valentine, fille du duc de Milan. Ces deux alliances semblaient avantageuses, et le roi ayant conçu le dessein de s'affranchir de la tutelle de ses oncles, remplit le cœur de ses sujets des plus douces espérances. Dès qu'il eut déclaré en plein conseil qu'il voulait gouverner lui-même, ses oncles perdirent tout leur crédit, et la face des affaires changea. Charles s'entoura des anciens ministres de son père, et ce jeune monarque s'appliqua à soulager les maux de ses peuples, fit d'utiles réformes, et se montra digne de l'amour de ses sujets. Il était affable, familier avec décence, et il aimait à dire des choses obligeantes : le suffrage des peuples, enchantés de ses aimables qualités, lui donna le surnom de Bien-Aimé. Quel dommage que l'aliénation de son esprit ait changé ce surnom en celui d'Insensé ! Plusieurs motifs parurent concourir à l'accident qui priva le roi de sa raison : la cour de ce jeune monarque était le séjour de l'intrigue et de la galanterie, et de sanglantes tragédies s'y passèrent.

L'assassinat du connétable de Clisson

Mais les détails de ces accidens, ainsi que ceux de l'assassinat du duc d'Orléans, appartiennent au quinzième siècle, et je borne ici mon aperçu sur le quatorzième, dont la fin fut, comme nous venons de le voir, souillée par bien des meurtres. Les beaux-arts commencèrent cependant à fleurir dans ce siècle, et semblaient, ainsi que la renaissance des lettres, devoir adoucir les mœurs; mais ce triomphe devait être le fruit des lumières plus généralement répandues, et elles n'étaient encore qu'à l'aurore de leur gloire.

LETTRE LIII.

Dernier regard sur l'empire grec. — Empire ottoman. — Empire d'Allemagne, et révolutions de l'Italie pendant le quinzième siècle.

Nous commençons aujourd'hui l'histoire du quinzième siècle, ma chère Aline ; nous sortons enfin de la barbarie pour entrer dans ce siècle de lumières qui fut fécond en prodiges et en heureuses découvertes. Celle de la boussole vint livrer aux hommes un nouvel élément en aidant les navigateurs à diriger leurs pas, jusqu'alors incertains, dans le vague des mers ; elle prépara la découverte d'un nouveau monde, qui vint illustrer la fin de ce siècle mémorable. La poudre à canon, qui devait changer l'art de la guerre, venait d'être inventée, et se perfectionnait pendant que les universités qui s'élevaient de toutes parts travaillaient à extirper l'ignorance, et répandre en tous lieux le goût des sciences et des arts. L'invention de l'imprimerie vint heureusement seconder

les généreux efforts des savans et des lettrés du quinzième siècle. Devenue la sauve-garde impérissable des lettres et le palladium assuré des connaissances humaines, cette invention si ingénieuse propagea bientôt les lumières, et le concours des plus heureuses circonstances se réunit pour les développer dans l'Occident. La prise de Constantinople par les Turcs fit recouvrer à l'Italie son ancienne prépondérance pour les sciences et les arts, pendant que les Grecs, dispersés à l'aspect des Turcs, venaient se réfugier sous un ciel propice et hospitalier; que les savans cherchant enfin un asile tranquille, ramenaient les sciences dans leur ancien séjour; les Portugais, doublant le cap de Bonne-Espérance, ouvraient de nouvelles routes aux richesses, à la gloire et au commerce. Le génie de Colomb agrandissait notre univers, et vingt peuples inconnus excitaient déjà la curiosité et la cupidité des voyageurs.

Ainsi de tous côtés la sphère des connaissances humaines s'étendait; un mouvement général s'imprimait aux esprits et donnait une tendance à l'amélioration des arts; déjà le Dante, Pétrarque et Boccace donnaient à la Toscane la palme

de la poésie, et les beaux-arts reparaissaient sur le même sol pour ajouter de nouveaux fleurons à sa gloire. Mais sans m'arrêter à parler à mon Aline des écoles de peinture qui s'élevaient sous la protection des Médicis, sans lui présenter par anticipation le tableau brillant de l'Italie régénérée, reprenons la marche des faits historiques, et ne considérons que de loin les heureux résultats qui, tous intéressans qu'ils sont, ne forment pour nous que des accessoires.

Nous avons laissé l'histoire de l'empire grec à l'époque où l'invasion de Tamerlan vint arrêter les progrès de Bajazet, et empêcher la prise de Constantinople, prête à succomber sous les efforts du sultan.

La victoire de Tamerlan donna quelque relâche à l'empire grec. Manuel, qui, comme nous l'avons vu, avait quitté sa capitale pour aller solliciter des secours chez les princes chrétiens, plus heureusement protégé par le vainqueur de l'Asie, rentra dans Constantinople; mais sa tranquillité ne dura pas très-long-temps; les successeurs de Bajazet rétablirent leur empire, et bientôt après recommencèrent à tourmenter les empereurs grecs.

On compte onze années d'interrègne, c'est-à-dire, de troubles et de divisions entre les enfans de Bajazet après la captivité de leur père. Ses trois fils gouvernèrent d'abord chacun une partie de ses états jusqu'au temps où l'un d'eux les réunit tous. Soliman l'aîné, qui s'était sauvé de la bataille où son père fut pris, ayant rassemblé quelques débris de son armée, se soutint loin de Tamerlan dans une petite portion de l'empire, et il ne prit le titre d'empereur que lorsqu'il eut appris la mort de Bajazet. Tamerlan l'engagea à se rendre auprès de lui, et il paraît qu'il était disposé à lui mettre la couronne sur la tête; mais Soliman, se défiant de ses intentions, reçut mal ses députés. Le vainqueur, piqué de sa conduite, fit venir Musa, second fils de Bajazet, et lui remit le sceptre de son père. Le tartare se retira ensuite dans ses états, et laissa les deux frères se disputer l'empire qu'il dédaignait. Soliman était brave; mais livré à ses plaisirs, peu scrupuleux en fait de religion, et adonné au vin. Ces défauts le firent abandonner de quelques-uns de ses partisans; ils passèrent du côté de Musa qui était sage et sobre, mais peut-être un peu trop prudent pour une nation qui pré-

férait dans ses princes les vertus militaires à toutes les autres. Un troisième frère, nommé Mahomet, se tenait à Amasie, d'où il considérait la lutte de ses deux frères. Soliman succomba, mais il périt plutôt victime de ses débauches que de l'ascendant de son frère ; il fut tué ivre dans le bain. Mahomet s'adressa alors à Manuel, empereur de Constantinople ; il le pria de l'aider à vaincre son frère Musa. L'empereur grec se prêta volontiers à donner des secours à ce prince, et l'on dit qu'il accompagna ce service de manières généreuses qui redoublent le prix d'un bienfait. Mahomet, secondé par les troupes grecques, ne tarda pas à l'être aussi par les seigneurs turcs qui s'étaient donnés à Musa, bien plus par haine et indignation pour Soliman, que par affection pour son rival. Trouvant en Mahomet un prince plus digne de leur estime, ils ne tardèrent pas à venir se ranger sous ses étendards. Musa abandonné fut tué en fuyant, et Mahomet proclamé.

Ce prince fut le cinquième sultan de la race d'Othman, et le premier du nom de Mahomet. En montant sur le trône il montra un caractère clément et reconnaissant. Le prince de Caramanie, à qui

Mahomet avait déja accordé le pardon d'une rebellion sur les promesses les plus sacrées de rester fidèle, se révolta de nouveau et fut pris. On l'amena devant Mahomet, et l'on s'attendait que ce prince allait tirer de lui une vengeance éclatante; mais après lui avoir reproché sa perfidie, le sultan dit avec noblesse qu'il penserait ternir sa gloire en punissant cet infâme. Non-seulement il lui fit grâce, mais il lui rendit ses états après avoir pris la précaution de mettre des garnisons dans ses meilleures places.

La générosité de Manuel envers Mahomet n'avait pas été absolument gratuite; ce prince s'était engagé à des restitutions de places et d'argent, et l'empereur grec réclama l'exécution du traité lorsque Mahomet fut en possession de l'empire. Le sultan se fit honneur de remplir ses promesses, et combla de présens les ambassadeurs qui lui avaient été envoyés. Il les chargea de donner à leur maître l'assurance qu'il n'oublierait jamais ses bienfaits, et que reconnaissant de ce qu'il lui devait d'être rétabli dans les états de ses ancêtres, il lui serait soumis comme un fils à son père. Mahomet fit aussi une belle réponse à des ambassadeurs de Servie, de Bulgarie

et d'autres petits princes des pays qui ont formé depuis la Turquie d'Europe. Il les admit à sa table, but à leur santé, et leur dit en les congédiant : « Rapportez à vos « maîtres que je leur offre la paix, que « j'accepte celle qu'ils m'offrent, et que « je souhaite que le Dieu de la paix soit « contraire à ceux qui la violeront..... »

Malgré les belles qualités que nous venons d'admirer dans Mahomet, et particulièrement sa clémence envers le prince de Caramanie, il fit une action qui contraste avec cette indulgence pour un rebelle. Lorsque Bajazet fut pris à Pruze, on chercha inutilement Mustapha, son plus jeune fils, qui avait combattu avec son père. L'opinion la plus générale fut qu'il était resté parmi les morts : mais long-temps après on apprit qu'un homme qui se disait Mustapha paraissait en Valachie. Il était soutenu par Linéis, gouverneur de Nicopolis ; et son parti se fortifiant, devint assez formidable pour que Mahomet se crut dans la nécessité d'aller combattre en personne. Le faux ou véritable Mustapha fut battu, et se sauva dans une place grecque avec son protecteur. Le gouverneur sommé de les livrer, refusa de les rendre sans l'aveu de l'empereur de Constantinople. Ma-

nuel approuva le gouverneur de n'avoir point voulu abandonner des hommes qui s'étaient jetés avec confiance entre ses bras; mais il prit avec Mahomet, son ami, des mesures qui peuvent faire conjecturer que ce Mustapha n'était point un imposteur. Il fut convenu que le prisonnier serait remis à Manuel, qui le ferait garder tant qu'il vivrait, et qu'à sa mort ses successeurs seraient libres d'en disposer. Mahomet s'obligea à payer tous les ans une très-forte somme pour les frais de garde et d'entretien. Il n'aurait pas agi ainsi envers un véritable imposteur. D'ailleurs tous ceux qui virent ce Mustapha, lui trouvèrent beaucoup de ressemblance avec Bajazet; c'est donc une tache dans la vie de Mahomet, si estimable d'ailleurs, d'avoir condamné son frère à une prison perpétuelle, et de n'avoir pas écouté à son égard les sentimens généreux qu'il avait montrés pour le caraman. Malheureusement pour l'empereur grec le règne de Mahomet ne fut que de neuf ans; il en avait vécu quarante-sept, et donna en mourant une nouvelle preuve de sa confiance et de son estime pour Manuel en lui confiant la tutelle de ses deux fils cadets.

Amurat II, fils aîné et successeur de

Mahomet, n'avait encore que dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône. Manuel craignit qu'on n'abusât de sa jeunesse pour lui faire décerner quelque ordre cruel contre ses frères. En qualité de tuteur, il demanda ses pupiles; on les lui refusa sous le prétexte plausible qu'il ne convenait pas d'exposer ces jeunes princes à être élevés dans la religion chrétienne. L'empereur de Constantinople déclara qu'il saurait se venger de ce refus en donnant un autre successeur à Mahomet. En conséquence il mit Mustapha en liberté, et lui donna des secours. La guerre s'alluma, et fut très-vive entre l'oncle et le neveu. Mustapha, bien différent de Mahomet son frère, manqua de parole au vieux Manuel, et refusa de lui remettre une place qu'il lui avait promise; celui-ci l'abandonna : alors il ne put résister à Amurat, et fut fait prisonnier. Le neveu condamna l'oncle à être pendu en place publique, afin de perpétuer l'opinion que c'était un imposteur. Ainsi que Manuel l'avait prévu, le sultan se défit de l'aîné de ses deux frères. Quelques seigneurs, par commisération, prirent les armes pour sauver le second; mais il tomba aussi entre les mains de son impitoyable frère, qui

le fit étrangler quoiqu'il n'eût que six ans.

La politique autant que le désir de mettre ses pupiles en sûreté avait fait entrer Manuel dans le complot des mécontens. Ils ne lui furent pas inutiles, car les embarras qu'ils causèrent à Amurat, le forcèrent de lever le siége de Constantinople, qu'il attaquait à la tête de deux cent mille hommes. Après avoir soumis ses sujets rebelles, Amurat adopta un autre plan de guerre ; ce fut celui de tomber sur les peuples qui pouvaient donner des secours aux Grecs, et de cerner de loin leur capitale en l'isolant de tous côtés. De là, les guerres dans lesquelles Amurat s'engagea contre les Transilvains, les Iberiens, les Valaques, et tous les habitans de la Romélie qui pouvaient être de quelque utilité à Constantinople.

Amurat s'attacha sur-tout à faire la guerre aux Hongrois. Pendant qu'il tournait contre eux ses armes victorieuses, Manuel Paléologue, voulant finir ses jours dans la retraite, avait remis l'empire à son fils Jean, et prit l'habit de religieux.

Jean VII Paléologue, successeur de son père, fut encore plus malheureux

que lui contre les Turcs; ils lui enlevèrent successivement toutes ses places: en vain, pour conjurer l'orage, il implora le secours des Latins, et témoigna le sincère désir d'opérer la réunion des deux églises. Le pape Eugène IV parut vouloir concourir à ce dessein; il indiqua un concile à Ferrare; Jean y vint en personne, l'an 1348, avec plusieurs prélats et princes grecs, et il y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Depuis, le concile fut transféré à Florence à cause de la peste. Mais pendant que Jean disputait sur la procession du Saint-Esprit, les Vénitiens, déjà maîtres d'une partie de la Grèce, achetaient Thessalonique, et son empire se trouva, pour ainsi dire, partagé entre les chrétiens et les mulsulmans. Amurat ne tarda guère à enlever Thessalonique aux Vénitiens: en vain ils avaient cru mettre en sûreté ce territoire, et défendre la Grèce par une muraille de huit mille pas de long, ainsi que nous avons vu les Romains le pratiquer au nord de l'Angleterre: ce qui avait été une défense contre les incursions des peuples encore sauvages, n'en fut pas une contre la milice victorieuse des Turcs; ils détruisirent la

muraille, et poussèrent leurs irruptions de tous les côtés dans la Grèce, dans la Dalmatie et dans la Hongrie.

Amurat avait déjà remporté plusieurs avantagas sur les Hongrois; ses victoires amenèrent une paix que Ladislas, roi de Hongrie, jura sur les évangiles. Le sultan la désirait pour se délivrer des embarras du trône, et mener une vie tranquille. Peu après son traité avec le roi de Hongrie, Amurat abdiqua, et remit la couronne à Mahomet, son fils, à peine sorti de l'adolescence.

Le roi de Hongrie se persuada que la démission d'Amurat allait lui donner la facilité de recouvrer ce qu'il avait perdu; d'autres disent que ce fut le pape Eugène qui écrivit à Ladislas pour lui ordonner de rompre une paix qu'il n'avait pu faire sans l'aveu du Saint-Siége; mais enfin il se forma une espèce de croisade. Bohémiens, Polonais, Allemands, Vénitiens, Français accoururent sous les étendards du roi de Hongrie. Les Turcs craignant que leur jeune empereur ne fût pas capable de résister à ce torrent, pressèrent Amurat de reprendre le sceptre; il céda à leurs instances, et gagna la fameuse bataille de Varne, dans laquelle le roi

de Hongrie fut tué. On dit qu'Amurat fit mettre au bout d'une lance le traité que Ladislas violait, avec des imprécations contre sa mauvaise foi. Mais cette faute du roi de Hongrie ne doit pas lui être entièrement attribuée, puisque le légat du pape prononça la nullité de son serment et du traité; il fut au moins de moitié dans la violation de la paix. Au surplus, Amurat prouva que son ressentiment ne se prolongeait point au delà du tombeau; il fit enterrer le roi de Hongrie sur le champ de bataille avec une pompe militaire, et l'on dit qu'il éleva sur son tombeau une colonne ornée d'une inscription, où, loin d'insulter à la mémoire du vaincu, il louait son courage, et plaignait son infortune.

Après cet exploit, Amurat retourna dans sa solitude; mais il la quitta encore pour appaiser une révolte de janissaires : alors il retint les rênes du gouvernement, qu'il rendit illustre jusqu'à la fin par de nouvelles défaites des Hongrois et ses combats contre Scanderberg, prince d'Epire, qui, avec des forces médiocres, balança souvent la victoire, et rendit les dernières années d'Amurat aussi guerrières que les pre-

mières. Après trente ans de règne, il mourut à Andrinople, en 1451, âgé de quarante-neuf ans.

Ce Scanderberg, dont nous venons de parler, qui donna beaucoup d'embarras au sulan Amurat, était né dans l'Albanie, partie de l'Epire; son véritable nom était Jean Castriot; il était fils d'un despote, ou petit hospodar de cette contrée, c'est à dire, d'un prince vassal. Resté orphelin de bonne heure, il avait été élevé près d'Amurat, qui s'en était chargé lorsqu'il fit la conquête de l'Albanie. Il fut honoré longtemps de la confiance et de l'amitié du sultan, qui le faisait combattre près de sa personne. Jean Castriot se distingua tellement, que le sultan et les janissaires lui donnèrent le surnom de Scanderberg, qui signifie le *seigneur Alexandre*.

Ce petit Alexandre voulut, comme le grand, devenir un conquérant, ou du moins s'affranchir de la domination d'un maître, et régner dans l'Epire. Amurat lui ayant confié le commandement d'une petite armée contre le despote de Servie qui s'était rangé du parti des chrétiens, Scanderberg usa de ruse pour se faire livrer la ville de Croye, capitale

de l'Albanie, et dès qu'il s'en fut mis en possession, son parti lui gagna bientôt toute l'Albanie. Les Albanais passent pour les meilleurs soldats de ces pays; Scanderberg sut tirer parti de leur valeur, et tant d'avantages de l'assiette du terrain âpre et montagneux de l'Albanie, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Les musulmans le regardaient comme un perfide, et les chrétiens l'admiraient comme un héros qui, en trompant ses ennemis et ses maîtres, avait repris la couronne de son père, et la méritait par son courage.

Si les empereurs Grecs avaient été des Scanderbergs, l'empire d'Orient se serait conservé ; mais cet esprit de cruauté, de faiblesse, de division et de superstition qui l'avait ébranlé si long-temps, hâta le moment de sa chute.

Il y avait toujours deux partis dans Constantinople acharnés l'un contre l'autre par la religion. L'un était celui des empereurs qui, dans l'espoir d'être secourus, consentaient de soumettre l'église grecque à la latine; l'autre, celui des prêtres et du peuple qui, se souvenant encore de l'invasion des croisés, avaient en exécration la réunion des

deux églises. On se combattait, on s'occupait toujours de controverses, et les Turcs étaient aux portes de Constantinople.

Jean Paléologue, qui s'était soumis au pape Eugène dans l'espoir d'être secouru, mourut en 1449, après avoir régné un peu plus de 20 ans sur les débris de l'empire grec. Telle était à sa mort la faiblesse de cet empire, que Constantin, l'un de ses fils, fut obligé de recevoir du sultan Amurat II, comme de son seigneur souverain, la confirmation de la dignité impériale. Un frère de ce Constantin eut Lacédémone, un autre eut Corinthe, un troisième eut en partage ce dont les Vénitiens ne s'étaient point emparés dans le Péloponèse.

Telle était la situation des Grecs, quand Mahomet II succéda au sultan Amurat son père. Déjà ce prince, qui fut depuis nommé le Grand, était monté deux fois sur le trône, et deux fois il en était descendu avec la docilité d'un enfant pour le rendre à un père qui l'illustrait. Cette docilité semble annoncer qu'il n'était point très-ambitieux et très-empressé de régner ; cependant, il signala son avènement en faisant mourir un jeune frère, le seul qui lui

restait de six qu'il avait eus. Son règne, qui dura trente ans, ne fut qu'un enchaînement de combats et de victoires, sans presqu'aucun revers. Il était âgé de vingt-deux ans quand il monta sur le trône des sultans, et dès-lors il se prépara à se placer sur celui de Constantinople. Son père avait disposé les voies pour lui faciliter la conquête de l'empire grec, renfermé pour ainsi dire dans l'enceinte de la capitale; tous les environs étaient déjà couverts de forteresses turques, comme autant d'avant-postes destinés à faciliter le siége. Mahomet y ajouta les deux châteaux d'Asie et d'Europe, qui interceptaient à la ville tout commerce avec la mer Méditerranée, et parut enfin sous ses murailles à la tête de quatre cent mille hommes. Le détroit de la Propontide était, dit-on, couvert par trois cents galères et deux cents petits vaisseaux; des ponts de bateaux, construits avec une inconcevable promptitude, servaient à l'établissement d'une batterie de canons, telle qu'on n'en avait point encore vu. Quelque exagération qu'on puisse supposer dans le nombre des troupes de Mahomet, et l'immensité de ses préparatifs, le succès de son entreprise ne pouvait être douteux avec

une nombreuse armée de terre et de mer, fournie de vivres et d'artillerie, et après avoir pris toutes les précautions possibles pour intercepter tout secours aux assiégés. Cependant, malgré la faiblesse des Grecs, qui n'avaient qu'une garnison de cinq à six mille hommes à opposer à la formidable armée de Mahomet, la victoire se fit encore acheter. Constantinople ne se rendit qu'après un siége de cinquante-huit jours, la ville fut emportée le 29 mai de l'an 1453. L'empereur Constantin Paléologue, qui avait vaillamment défendu sa capitale, fut étouffé par la foule à l'une des portes de la ville, après avoir reçu une blessure à l'épaule. Son corps ayant été trouvé et reconnu par ses armes, Mahomet lui fit couper la tête, et elle fut promenée par la ville au bout d'une lance. Les enfans et les femmes qui restaient de la maison impériale furent presque tous massacrés. Le vainqueur se conduisit d'une manière équivoque : cruel et pitoyable, il fit grâce à quelques victimes, et livra les autres au tranchant de l'épée, sans que les uns fussent plus coupables que les autres; il ne suivit d'autre règle de clémence que son caprice. Mais il n'y eut point de distinction pour la ruine,

elle fut générale, et le pillage n'épargna personne. Cependant quelques auteurs prétendent que Mahomet maître, par droit de conquête, d'une partie de la ville, offrit à l'autre une capitulation, et qu'il la garda religieusement. Ceux qui émettent cette opinion, allèguent en preuve que les églises chrétiennes de la basse ville furent conservées jusque sous son petit-fils Sélim qui en fit abattre plusieurs. On les appelait les mosquées d'Issevi. *Issevi*, en langue turque, veut dire Jésus. D'autres révoquent cette assertion; mais ce qui paraît constant, c'est qu'un grand nombre de Grecs s'étaient réfugiés dans l'église de Sainte-Sophie : on en égorgea quelques-uns sur le parvis, et on fit le reste esclave. Mahomet n'entra dans cette église qu'après l'avoir fait laver avec de l'eau de rose.

Maître de la capitale des Grecs, Mahomet tourna ses armes contre tout ce qui restait de leur empire, en îles comme en terre ferme. Il imposa d'abord tribut à la Morée, la conquit, la perdit ensuite par les efforts des Vénitiens, et finit par s'en emparer entièrement, à l'aide de la mésintelligence qu'il excita entre ses défenseurs. Il prit les deux Phocées, s'empara de Chio, de Lesbos, se fit hon-

neur de mettre Athènes sous sa domination, et de commander dans le pays autrefois soumis aux lois de Lacédémone. Les Albanais, braves soldats, lui furent d'une grande utilité. La mort de Scanderberg livra l'Epire au sultan. Lui seul peut-être, uni à Huniade, prince de Transilvanie, eût pu arrêter les rapides progrès de Mahomet. Pendant trente et une années de règne, ce sultan marcha de conquête en conquête, sans que les princes chrétiens se liguassent contre lui. Il y eut cependant un moment d'intelligence entre Huniade, prince de Transilvanie, le roi de Hongrie et un despote de la Russie Noire; mais leur union fut de trop peu de durée, et eut trop peu de consistance pour être regardée comme une véritable ligue. Il est même étonnant qu'il ne s'en soit pas formé pour arrêter les progrès des Turcs, lorsque, dans d'autres temps, les princes chrétiens étaient si disposés à faire la guerre aux Musulmans; mais la manie des croisades était passée, et la plupart des puissances de l'Europe étaient alors dans un état de faiblesse et d'anarchie. L'empereur Frédéric III n'était ni assez puissant, ni assez entreprenant; la Pologne était trop mal gouvernée; la France

sortait à peine de l'abîme où la guerre civile et celle contre les Anglais l'avaient plongée ; l'Angleterre commençait à être divisée et faible ; les princes italiens étaient en guerre ; l'Arragon et la Castille n'étaient point encore unis, et les musulmans occupaient toujours une partie de l'Espagne. Le célèbre Huniade, dont je viens de parler, montra que s'il avait été mieux secouru, les chrétiens n'auraient pas perdu tous les pays que les mahométans possèdent en Europe. Il repoussa Mahomet II devant Belgrade, trois ans après la prise de Constantinople. Mathias Corvin mit aussi des bornes à ses exploits en Servie ; et les chevaliers de Rhodes opposèrent à ses invasions maritimes un boulevart qu'il ne put renverser ; mais il se prépara une entrée en Italie par le port d'Otrante.

Dans le même temps que Mahomet II portait partout la terreur de ses armes, les Persans tombaient sur les Turcs, et détournaient ce torrent dont la chrétienté était inondée. Ushum-Cassan, de la branche de Tamerlan, venait de subjuguer la Perse. Il s'allia aux chrétiens en épousant la fille de David Comnène, empereur de Trébisonde. Ce tartare, gendre de David Comnène, atta-

qua Mahomet vers l'Euphrate ; c'était une occasion favorable pour la chrétienté ; elle fut encore négligée : on laissa Mahomet, après des fortunes diverses, faire la paix avec le persan, et prendre ensuite Trébisonde avec la partie de la Cappadoce qui en dépendait ; tourner vers la Grèce, saisir Négrepont, retourner au fond de la mer Noire, s'emparer de Caffa, l'ancienne Théodorie rebâtie par les Gênois, revenir réduire Scutari, Zante, Céphalonie, courir jusqu'à Trieste aux portes de Venise, et établir enfin la puissance musulmane au milieu de la Calâbre, d'où il menaçait le reste de l'Italie, et d'où ses lieutenans ne se retirèrent qu'après sa mort.

A la vérité, sa fortune échoua devant Rhodes. Ce fut en 1480 que Mahomet II fit attaquer cette île, autrefois si célèbre. Cette ville, fondée longtemps avant Rome dans le terrein le plus heureux, dans l'aspect le plus riant, et sous le ciel le plus pur, fameuse dans toute la terre par son colosse d'airain dédié au soleil, ouvrage immense jeté en fonte par un indien, et qui s'élevait de cent pieds de hauteur, les pieds posés sur deux môles

de marbre, laissait voguer sous lui les plus gros navires. Rhodes avait passé au pouvoir des Sarrazins dans le milieu du septième siècle. Un chevalier français, Foulques de Villaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, l'avait reprise sur eux en 1310, et un autre chevalier français, Pierre d'Aubusson, la défendit contre les Turcs; il eut, comme Scanderberg, la gloire de repousser les armes victorieuses de Mahomet II.

C'est une chose remarquable que ce conquérant employât dans cette entreprise une foule de chrétiens renégats. Le grand visir lui-même, qui vint attaquer Rhodes, était un chrétien, et, ce qui est encore plus singulier, il était de la race impériale des Paléologue. Un autre chrétien renégat, George Frupan, conduisait le siége sous les ordres du visir. Pierre d'Aubusson rendit vains leurs efforts; après trois mois d'inutiles assauts, il força le grand visir Messith Paléologue à lever le siége.

Le mauvais succès de cette tentative ne rendait pas Mahomet moins terrible au reste de l'Occident; il avait depuis long-temps conquis l'Epire après la mort de Scanderberg. Les Vénitiens avaient

eu le courage de défier ses armes; c'était le temps de la puissance vénitienne; elle était très-étendue en Terre-Ferme, et ses flottes bravèrent celles de Mahomet; elles essayèrent même de lui enlever Athènes; mais cette république, n'étant point secourue, fut obligée de céder, de rendre Athènes, et d'acheter, par un tribut annuel, la liberté de commercer sur la mer Noire. Après avoir ainsi abaissé l'orgueil des Vénitiens, Mahomet II allait porter ses armes contre les sultans mamelucks d'Egypte, tandis que ses lieutenans étaient dans le royaume de Naples; ensuite il se flattait de venir prendre Rome comme Constantinople; et faisant allusion à la cérémonie dans laquelle le doge de Venise épouse la mer Adriatique, il disait qu'il l'enverrait bientôt au fond de cette mer consommer son mariage. Une colique arrêta les progrès et les desseins de ce conquérant; il mourut à Nicomédie, en 1481, à l'âge de cinquante-trois ans, lorsqu'il se préparait à recommencer le siége de Rhodes, et à conduire en Italie une armée formidable.

Mahomet II fut quelquefois cruel et injuste, mais il eut cependant des qua-

lités estimables. Sa bravoure et ses talens militaires ne peuvent être mis en doute; on dit qu'il était très-versé dans les sciences cultivées par les Turcs, et sur-tout dans l'astronomie; il parlait grec, latin, chaldéen, persan, aimait beaucoup l'histoire, punissait sévèrement toute sorte d'injustice, mais il ne respectait ni la religion ni les traités quand ils se trouvaient en concurrence avec ses intérêts.

L'Italie respira par la mort de Mahomet; son successeur ne songea point à l'inquiéter, mais les Ottomans n'en conservèrent pas moins en Europe un pays plus beau et plus grand que l'Italie entière. Sous leur domination, la patrie des Miltiade, des Léonidas, des Alexandre, des Sophocle et des Platon, devint bientôt barbare; la langue grecque dès-lors se corrompit, et il ne resta presque plus de traces des arts. Cependant on dit que Bajazet, successeur de Mahomet II, aimait tous les arts, et qu'il laissa plusieurs monumens de son goût pour l'architecture; mais les goûts des Turcs furent toujours bizarres, et ne purent s'accorder avec ceux des Grecs plus éclairés. Le mélange qu'on aperçoit encore dans les

débris imposans de la grandeur de Constantinople, inspire la vénération et des regrets qui durent se faire plus vivement sentir aux Grecs privés de leur liberté et de leur puissance, et il n'est pas étonnant que les savans éplorés vinssent chercher sous le ciel de l'Italie un asile et un refuge pour les sciences persécutées dans leur patrie.

Les Grecs restèrent dans l'oppression, mais non dans un entier esclavage; on leur laissa leur religion et leurs lois : les Turcs se conduisirent envers eux comme s'étaient conduits les Arabes en Espagne. Les familles grecques subsistent dans leur patrie, avilies, méprisées, mais tranquilles; elles ne paient qu'un léger tribut; elles font le commerce et cultivent la terre; leurs villes et leurs bourgades ont encore leur *protogeros* qui juge leurs différends; leur patriarche est entretenu par elles honorablement.

Mon Aline sera bien aise, sans doute, que je lui donne ce léger aperçu sur l'état de la Grèce sous le gouvernement des Turcs; l'histoire de ces peuples l'a trop vivement intéressée pour qu'elle ne désire pas savoir quelque chose sur leur situation actuelle. Au-

jourd'hui les descendans des Tartares dominent dans ces belles régions, et le nom de la Grèce subsiste à peine; cependant la seule petite ville d'Athènes aura toujours plus de réputation parmi nous que les Turcs ses oppresseurs, eussent-ils l'empire de la terre.

Mais revenons aux successeurs de Mahomet II. A la mort de ce prince, Bajazet, son fils aîné, était dans son gouvernement d'Amasie, où il se préparait au voyage de la Mecque. Les grands lui écrivirent qu'il serait bien plus avantageux à la religion et à l'état qu'il vînt les aider de ses armes et de ses conseils que de s'occuper d'un pélerinage; mais il répondit qu'il renoncerait plutôt à l'empire de l'univers que d'être infidèle à son vœu. Afin que les affaires ne souffrissent pas de son absence, il leur manda qu'ils pouvaient reconnaître pour souverain, jusqu'à son retour, Corcul, son fils. C'était un prince plein de douceur et de modestie, dépourvu d'ambition; il le prouva lorsque son père revint. Après avoir laissé son fils régner pendant neuf mois, Bajazet, ne sachant trop comment on était disposé pour lui, écrivit à son fils de garder l'empire, et aux grands de lui obéir. Il

annonça qu'il ne demandait que de vivre à Nicée en homme privé. Les grands, qui étaient fort contens de Corcul, furent le trouver; et avant de lui faire connaître leurs intentions, ils voulurent sonder les siennes; mais ce vertueux prince s'indigna qu'on pût douter de sa fidélité envers son père; et loin de profiter des dispositions où il les voyait de lui laisser l'empire, il déclara qu'il ne l'avait accepté que par obéissance. « Je résigne le sceptre, dit-il, et jamais vous ne me verrez d'autres dispositions que celles de fils et de vassal ». Il mena lui-même tous les grands au-devant de son père. Quand il l'aperçut, il leur dit : « Ce que vous avez vu en moi jusqu'ici n'était que son ombre; la lumière paraît, et l'ombre s'évanouit: ainsi à lui seul appartient l'obéissance et le respect ». Fidèle à cette déclaration, Corcul assista au couronnement de son père, lui rendit les premiers hommages, partit pour Magnesie avec les appanages et les appointemens d'un empereur.

Pendant l'absence de Bajazet, l'horizon ottoman s'était couvert d'un brouillard que son retour dissipa. Ce prince était né avant qu'Amurat, son père,

fût placé sur le trône ; il lui naquit un frère, nommé Zizim, peu après qu'Amurat fut en possession de l'empire. Né, pour ainsi dire, sur le trône, Zizim prétendit qu'à ce titre la couronne lui appartenait, et qu'injustement son père en avait disposé en faveur de son aîné. Il profita de l'éloignement de Bajazet pour se faire un parti, et se plaça sur le trône à Pruse. Le retour de Bajazet le contraria beaucoup ; il jugeait plus facile d'enlever l'empire à son neveu que de le disputer à son frère. En effet, la présence de Bajazet dissipa presque tout d'un coup les partisans de Zizim ; il ne put se soutenir contre son frère.

Vaincu et poursuivi, Zizim s'enfuit chez les chrétiens, où il mourut victime d'une trahison dont nous parlerons plus tard.

Bajazet II ne fut pas moins guerrier que son père ; il vainquit les Moldaves, conquit la Caramanie, rendit plusieurs princes d'Asie tributaires, attaqua avec succès la Syrie, soumit la Croatie, fit de grands dégâts dans la Morée malgré les Vénitiens, mit des troupes à terre dans l'île de Rhodes, enleva un butin considérable, et prépara la conquête de l'Egypte en ôtant aux mamelucks

qui y commandaient les secours nécessaires qu'ils tiraient de la Circassie. Les mamelucks étaient un corps militaire qui s'était emparé de l'Egypte; ils se recrutaient dans la Circassie, d'où ils tiraient de braves soldats. Bajazet, dans le dessein de leur ôter cette ressource, fondit dans la Circassie, courut le pays d'un bout à l'autre, et en amena un nombre infini de captifs : il tarit ainsi la source de la milice des mamelucks. Cailebat, leur chef, prévoyant la suite de ces précautions, en mourut de chagrin.

Après tant d'exploits, on doit sans doute être étonné de voir Bajazet taxé d'indolence et d'indifférence pour la gloire de l'empire, et cependant ce prince succomba flétri par cette imputation. Elle lui fut faite par Sélim, son fils cadet, bien différent de Corcul. Ce prince ambitieux, sachant que son père destinait la couronne à Ahmed, son fils aîné, demanda la préférence à main armée : il fut battu, et Bajazet défendit qu'on poursuivît les fuyards, dans l'espérance que son fils, dompté par cette disgrâce, rentrerait dans son devoir. Tranquille de ce côté, il reprit le dessein de remettre l'empire à Ah-

med; celui-ci, redoutant les intrigues de son frère, refusa opiniâtrement. Le vieil empereur, plutôt que d'abandonner son sceptre à un fils rebelle, se résigna à en porter le poids jusqu'à sa mort.

Mais l'ambitieux Sélim prit ses mesures pour le forcer d'abdiquer : par une critique amère du gouvernement de son père, il altéra le respect qu'on lui portait; et pendant qu'il conservait encore quelque ombre de déférence respectueuse, il attira tous les grands près de lui, et sut mettre les janissaires dans son parti. Bajazet, se voyant sur le point d'être abandonné, et peut-être déposé, préféra résigner sa couronne volontairement; il la remit à l'ingrat Sélim, qui voulut l'engager à rester dans son palais; mais Bajazet refusa, en disant : « Qu'un même fourreau ne pouvait servir à deux épées ». Le vieil empereur s'éloigna de Constantinople, mais lentement; le chagrin et les regrets abrégèrent ses jours; il mourut sur le chemin de la retraite qu'il s'était choisie : il ne passa pas quinze lieues, et l'on rapporta son corps à Constantinople. Sélim, qui l'avait fait mourir de chagrin, alla à sa rencontre en grand deuil, et rentra avec la pompe fu-

nèbre qui ressemblait à un triomphe.

Le règne de ce prince commença en 1512; la fin de celui de Bajazet nous a, par conséquent, amené au seizième siècle, mais j'ai voulu finir de suite ce que j'avais à vous dire de ce sultan.

Il est temps de porter notre attention sur l'Allemagne, et de voir ce qui s'y passait depuis la déposition de Venceslas. On avait donné pour successeur à cet empereur, Frédéric, duc de Brunswick, qui fut presqu'aussitôt assassiné par un ennemi secret, et remplacé par Robert, comte Palatin. Quelques villes restèrent fidèles à Venceslas; Aix-la-Chapelle se laissa mettre au ban de l'empire plutôt que de recevoir son rival dans ses murs. Les citoyens de Nuremberg surent accorder leurs intérêts avec leur conscience: moyennant un beau présent de vin, Venceslas les déchargea du serment de fidélité, et ils le prêtèrent à Robert. Le nouvel empereur eut à combattre les instances des grands de Hongrie et de Bohême, et celles du roi de France, en faveur de l'empereur déposé, mais leurs efforts ne passèrent pas la remontrance.

Robert se montra juste et clément, mais il n'illustra point son règne par

des exploits belliqueux; ce prince aimait les lettres, et il avait beaucoup de pénétration. Cependant ses vertus furent ensevelies dans l'obscurité; il ne fit rien de mémorable. A sa mort, qui arriva après neuf ans de règne, on élut, pour lui succéder, Josse, marquis de Moravie. La promotion de ce prince fut traversée par celle de Sigismond, roi de Hongrie, frère de Venceslas. Josse mourut trois mois après avoir été couronné, et laissa Sigismond en possession de l'empire, que son rival essayait vainement de lui disputer. Josse avait été reconnu en peu de lieux.

Lorsque Sigismond monta sur le trône impérial, il avait déjà acquis de l'expérience sur celui de Hongrie qu'il tenait de sa femme. Il éprouva de bonnes et de mauvaises fortunes. Contraint de fuir de son royaume, rappelé, mis en prison pour avoir été trop rigoureux dans ses vengeances; rendu à la liberté, il en fit si bon usage dans le gouvernement de la Hongrie, que les états de l'empire, ayant besoin d'un chef habile, le mirent à leur tête. Les troubles de religion lui donnèrent de grands embarras : dans le dessein de les appaiser, il concurut avec le pape Jean XXIII

à la convocation du concile, en la ville de Constance. La majesté de l'empire, obscurcie sous les derniers empereurs, parut se relever par l'éclat avec lequel Sigismond parut à ce concile; il s'y montra dans toute sa gloire; mais on lui reproche de l'avoir terni en violant le droit des gens en la personne de Jean de Hus et de Jérôme de Prague, qu'il laissa brûler après leur avoir donné un sauf-conduit pour se rendre à ce concile.

Ces malheureux, qui furent déclarés hérétiques, et punis comme tels du dernier supplice, croyaient, dit-on, ne se rendre au concile de Constance, où ils avaient été appelés, que pour s'expliquer sur leur doctrine. Jean de Hus, chef de l'hérésie des hussites, était professeur de l'université de Prague; il répandit dans cette ville une doctrine erronée, puisée dans les écrits de Wiclef, principal du collége d'Oxford. Cet anglais avait attaqué l'infaillibilité et la suprématie du pape, le pouvoir temporel et les richesses du clergé, les ordres des mendians, la confession auriculaire, le mystère de la transsubstantiation; il avait même donné atteinte aux

sacremens et à d'autres articles de foi. Jean de Hus avait adopté quelques-unes des opinions de Wiclef, et inspira celles qui lui plurent à plusieurs personnes distinguées de son université. Jérôme de Prague, maître-ès-arts, disciple ardent, propageait avec zèle les sentimens de son maître. Tous deux furent appelés à Constance; et sur le refus de se rétracter de leurs erreurs, les pères du concile les condamnèrent à être brûlés vifs, et l'arrêt fut exécuté malgré le sauf-conduit de Sigismond. Cet empereur fit, au surplus, tout ce qui était en lui pour porter Jean de Hus à se rétracter. Comme celui-ci soutenait qu'à tort on lui imputait des erreurs dans la doctrine, qu'il se prétendait être fidèle à celle de l'église, et n'attaquer que les scandales qui s'étaient glissés dans son sein, Sigismond, touché de compassion, lui disait : « Que vous en coûte-t-il d'abjurer des erreurs qui vous sont faussement attribuées? Je suis prêt d'abjurer à l'instant toutes sortes d'erreurs, s'ensuit-il que je les aie tenues? » Mais Jean de Hus, persuadé qu'il avait raison, ne voulut jamais avouer qu'il avait pu se tromper; il fut inflexible; le concile le fut aussi

et lui fit expier son entêtement dans les flammes.

Ce même concile de Constance prononça la déposition de Jean XXIII, comme utile au bien de l'église, et propre à ramener la paix. Le pontife hésitait à se soumettre à cet arrêt ; mais on lui fit entendre qu'on avait contre lui assez de griefs pour le déposer ; il eut peur ; et, plus docile que Jean de Hus, il renonça à la tiare. Grégoire XII abdiqua par procureur, mais Benoît XIII ne voulut jamais céder ; et ce grand schisme, qui divisait depuis si longtemps l'Occident, ne finit véritablement qu'en 1429.

L'empereur ni les pères du concile n'avaient point prévu les suites du supplice de Jean de Hus et de son disciple Jérôme de Prague ; ils ne s'attendaient point que des cendres de leur bûcher s'élèverait une guerre civile. Les Bohémiens crurent leur nation outragée ; ils imputèrent la mort de leurs compatriotes à la vengeance des Allemands retirés de l'université de Prague ; ils reprochèrent à l'empereur la violation du droit des gens, d'autant plus indignement trahi, que jamais sauf-conduit ne fut, dit-on, plus étendu que ce-

lui qui avait été donné aux deux victimes. L'empereur s'était engagé à les prendre sous sa sauve-garde pour le voyage, le séjour et le retour. Les Bohémiens, indignés, se liguèrent contre Sigismond. Lorsque peu de temps après il voulut succéder en Bohême à Venceslas, son frère, il trouva, tout empereur et tout roi de Hongrie qu'il était, que le bûcher des deux citoyens de Prague lui fermait le chemin du trône.

L'hérésie des hussites, loin d'être extirpée par le supplice de ses chefs, ne fit que de plus rapides progrès; on s'honora de soutenir leurs erreurs; elles se propagèrent avec plus de force que jamais; le peuple retenait de ces hérésies ce qui frappait ses yeux, et les grands ce qui leur était utile. Ceux-ci trouvèrent excellente une doctrine qui les autorisait à s'emparer des biens du clergé. Le peuple, frappé de l'extérieur, s'accommoda si bien de la communion sous les deux espèces, que quand on voulut à Prague empêcher le progrès de l'usage de la coupe pour les simples fidèles, la populace se révolta par cette seule raison, et massacra les magistrats. La troupe des révoltés se grossit bientôt par l'accession des gens

de la campagne qui s'unirent à ceux de la ville. Quelque effort qu'on fit pour dissiper ces rassemblemens, ils se formèrent en bandes, et se réunirent en corps d'armée sous la conduite d'un habile général, nommé Jean Zisca.

C'est ce fameux Jean Zisca que Sigismond eut à combattre et par qui il fut plus d'une fois battu. Les vengeurs de Jean de Hus étaient au nombre de quarante mille; et tels que des animaux sauvages effarouchés et déchaînés, par la sévérité du concile, ils commirent d'affreuses barbaries. Tous les prêtres qu'ils rencontraient payaient de leur sang la cruauté des pères de Constance. Les femmes mêmes prirent part à cette vengeance; elles étaient très-nombreuses dans ce rassemblement; et dans la première bataille que Zisca gagna contre l'empereur, elles contribuèrent au succès des rebelles. Ce Jean Zisca se rendit d'autant plus redoutable, qu'il unissait à une grande valeur et à la plus grande intrépidité des ressources pour inventer des stratagèmes dont Sigismond fut presque toujours dupe. Jean Zisca, ce terrible vainqueur, n'avait cependant qu'un œil; il était borgne lorsque les barbares Bohémiens le choisirent pour

leur chef, et quelque temps après il perdit, dans une bataille, l'œil qui lui restait. Cet accident ne l'empêcha point de marcher encore à la tête de ses troupes, de donner des conseils aux généraux et de diriger leurs victoires. La peste délivra Sigismond de ce dangereux ennemi; mais Zisca avait ordonné qu'après sa mort on fit un tambour de sa peau : cet ordre fut suivi, et ce reste de lui-même fut encore long-temps fatal à Sigismond. Les hussites semblaient, au son de ce tambour, voir renouveler en eux la valeur de leur chef. Ils ravagèrent en furieux, non-seulement la Bohême, mais la Hongrie, la Pologne et l'Autriche, sous le nom de *Taborites* et d'*Orphelins*. Ce dernier nom faisait allusion à la perte de Zisca, qu'ils regardaient comme leur père; le premier venait de la montagne de Tabor, près de Prague, qui leur servit long-temps de forteresse.

Ces terribles dévastateurs avaient trouvé dans la personne de Procope-le-Tonsuré un chef digne de remplacer Zisca; et sous sa conduite ils se rendirent si redoutables, qu'on publia une croisade contre ces furieux. Toutes les forces de l'empire tombèrent sur eux, et ils se défendirent si vaillamment, que sans la

division qui se mit entre leurs chefs, on ne serait peut-être point parvenu à les vaincre; encore Sigismond put à peine, en seize années, parvenir à réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne et la terreur des croisades.

Cet empereur fut plus heureux dans le cabinet qu'à la tête de ses armées; cependant il ne manquait ni de courage, ni d'habileté militaire. Sigismond avait un air très-majestueux; il était libéral et généreux. Savant lui-même et versé dans plusieurs connaissances, il protégeait les gens de lettres, et leur marquait une considération particulière. Il dit un jour à l'un de ses courtisans qui s'énorgueillissait de sa naissance et de sa qualité de chevalier, et qui avait manqué d'égards pour quelqu'un recommandable par son savoir : « Sachez que je puis créer mille « chevaliers en un jour, et en mille ans, « je ne pourrais créer un savant ». Ce prince mourut à l'âge de soixante-dix ans d'une maladie qu'on croit avoir été occasionée par le poison.

Après sa mort, qui arriva en 1438, l'empire revint à la maison d'Autriche par Albert II, gendre de Sigismond. Albert reçut dans la même année trois couronnes, celles de Hongrie, de Bo-

hême et d'Allemagne, et l'année d'après, couvertes de crêpe funèbre, elles furent avec lui enfermées dans le tombeau. Albert, qui fut surnommé le Grave et le Magnanime, était digne par ses belles qualités d'une plus longue carrière; son tempéramment vigoureux donnait lieu de l'espérer, et cependant il mourut à la fleur de l'âge. Sa mort fut causée par une indigestion de fruits raffraîchissans, mangés avec excès dans les grandes chaleurs.

A l'époque où l'empire rentra dans la maison d'Autriche en la personne d'Albert, les empereurs d'Allemagne n'avaient plus de domaines; ils avaient été successivement cédés aux évêques et aux villes; il ne leur restait que la subvention des mois romains; taxe qu'on ne payait qu'en temps de guerre, et pour la vaine cérémonie du couronnement et du voyage de Rome. Il était donc absolument nécessaire d'élire un chef puissant par lui-même, et ce fut ce qui mit le sceptre dans la maison d'Autriche. Il fallait un prince dont les états pussent d'un côté communiquer à l'Italie, et de l'autre résister aux inondations des Turcs. L'Allemagne trouvait cet avantage avec Albert II, duc d'Autriche,

roi de Bohême et de Hongrie, et c'est ce qui fixa la dignité impériale dans sa maison : le trône y fut héréditaire sans cesser d'être électif. Nous avons vu précédemment que Rodolphe de Hapsbourg, tige de cette maison, avait été élu parce qu'il était peu puissant ; mais alors les maisons de Saxe et de Souabe avaient fait craindre le despotisme. Les temps étaient changés, et l'empire affaibli et appauvri demandait un prince riche en domaines pour soutenir l'éclat du trône impérial, et assez puissant pour défendre la liberté du corps Germanique.

A ces titres Albert fut élu, et après lui Frédéric d'Autriche, son cousin-germain. L'Allemagne fut dans la langueur et la tranquillité pendant le long règne de Frédéric III, qui ne fut pas aussi puissant qu'il aurait pu l'être. Ce prince paraît avoir été peu actif. Pendant cinquante-deux ans de règne, il fut pour ainsi dire tranquille spectateur des mouvemens de l'empire. Tous les princes se remuaient autour de lui, et soit indolence, soit négligence, il restait presqu'immobile au milieu de ce tourbillon. Cependant on remarque qu'il est quelquefois sorti de son inaction, lorsqu'il

a cru que quelque agitation pouvait lui être utile; mais ses sommeils politiques furent beaucoup plus fréquens que ses réveils.

Les Bohemiens troublés chez eux après la mort d'Albert, prirent tantôt des rois, tantôt des administrateurs. Frédéric fut souvent appelé pour médiateur de leurs querelles : il leur donna de bons conseils; ils ne les suivirent pas; il les abandonna à leur opiniâtreté. Sans se choquer ni profiter de leurs divisions. On le vit proposer, pendant le concile de Bâle, des moyens de conciliation entre Eugène et Felix. Papes et conciles se refusent à ses propositions. Le pacifique Frédéric ne s'en offense point; et sans prendre parti, il les laisse s'accommoder comme ils voudront. Il ne se montrait pas plus vindicatif qu'ambitieux. Albert, son frère, duc d'Autriche, mécontent de son partage, lève des troupes et commence la guerre. On le nommait le Prodigue, c'est-à-dire, qu'on pouvait l'engager à mettre les armes bas en lui donnant de l'argent pour satisfaire sa passion : Frédéric lui en donne et ajoute à ses domaines. On ne pouvait assurément se montrer meilleur frère et plus désintéressé.

Que le roi de Danemarck et le duc de Holstein se brouillassent ; que la Pologne se donnât un roi ; que la Hongrie prit des gouverneurs sans le consulter ; qu'un simple gentilhomme s'emparât de la couronne de Bohême ; que deux prétendans se battissent pour les royaumes de Suède et de Norwège, quoique tout cela se passât autour et sur les bords de l'empire, peu importait à l'insouciant Frédéric. Mais il s'élève des troubles en Italie ; il voit qu'il pourra y recouvrer quelques états, y faire reconnaître les droits de l'empire ; cette perspective le flatte, il part, entre dans Rome, s'y fait couronner avec l'impératrice son épouse ; mais c'est tout ce qu'il retire de son voyage, et des refus de soumissions qu'il ne punit pas. Aussi indulgent à l'égard des habitans de Vienne, il leur pardonna une révolte dans laquelle il avait couru risque de la vie.

Personne n'a mieux connu que Frédéric les défauts de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, et n'a mieux su en profiter. Il flatta la vanité de ce prince en lui promettant d'ériger son duché en royaume ; et quand il eut reçu l'hommage qui devait être le prix de cette érection, il partit sous prétexte

d'affaires pressées le jour même destiné à la cérémonie. En s'éloignant il suivait de l'œil les mouvemens du Téméraire. Il le vit s'épuiser dans une guerre contre ses sujets ; choquer la France, attaquer les Suisses, périr dans un combat, ne laissant qu'une fille, Marie de Bourgogne, qui était la plus riche héritière de l'Europe. L'adroit Frédéric gagna les Flamands, et les détermine à donner leur duchesse en mariage à Maximilien, son fils. Il le fit, vers le même temps, déclarer roi des Romains, et dès-lors se déchargea sur lui des soins de l'empire. Frédéric mourut, en 1493, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, laissant la réputation d'un grand politique.

Maximilien, son successeur, hérita de ses talens pour la négociation et le surpassa encore; son habileté en ce genre l'a fait quelquefois accuser de manquer de droiture, il eut au moins beaucoup de finesse et de dissimulation. Maximilien n'étant encore que roi des Romains, commença la carrière la plus glorieuse par la victoire de Guinegaste, en Flandres, qu'il remporta contre les Français, et par le traité de 1492, qui lui assura la Franche-Comté, l'Artois et le Charolais. Mais la mort de son épouse, qui

mourut jeune, ayant donné à son fils Philippe la possession des Pays-Bas, ne tirant rien des peuples d'Allemagne, et peu de chose de ses états tenus en échec par la France, il n'aurait jamais eu de crédit en Italie sans la ligue de Cambrai, et sans Louis XII qui travailla pour lui.

Le pape et les Vénitiens l'empêchèrent d'abord de venir se faire couronner à Rome, et il prit le titre d'empereur élu, ne pouvant être empereur couronné par le pape.

Le souverain pontife était loin de jouir, au quinzième siècle, des états qui ont depuis été compris dans ceux appelés Etats de l'Eglise. La cour de Rome avait peu profité des donations faites par Charlemagne, et de celles de la comtesse Mathilde. Divers seigneurs s'étaient emparés des plus belles possessions, et sous le nom de vicaire de l'empire ou de l'église, ils jouissaient en paix des belles terres que les papes ont eu depuis. La maison de Gonzague était en possession de Mantoue, dont elle faisait hommage à l'empire. Pérouse était à la maison des Bailloni; les Bentivoglio avaient Bologne; les Polentini, Ravenne; les Manfredi, Faenza; les Sforze, Pezaro; les Rivilio possèdaient Imola et

Forli; la maison d'Est régnait depuis long-temps à Ferrare; les Pic, à la Mirandole; les barons romains étaient encore très-puissans dans Rome : on les appelait les menottes des papes. Les colonnes et les Ursins, les Conti, les Sarelli, premiers barons et possesseurs anciens des plus considérables domaines, partageaient l'état Romain par leurs querelles continuelles; semblables aux seigneurs qui s'étaient fait la guerre en France et en Allemagne dans les temps de faiblesse.

Venise, des bords du lac de Côme, étendait ses domaines en terre ferme jusqu'au milieu de la Dalmatie. Les Ottomans lui avaient arraché presque tout ce qu'elle avait autrefois envahi en Grèce sur les empereurs chrétiens; mais il lui restait la grande île de Crète, et elle s'était approprié celle de Chypre par la donation de la dernière reine, fille de Marco Cornaro, vénitien. D'ailleurs, par son industrie, la ville de Venise valait seule Crète et Chypre et tous les domaines en terre ferme. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce; tous les princes Italiens craignaient Venise, et elle ne craignait que l'irruption des Français.

Gênes, après avoir éprouvé la tyrannie des Spinola, des Doria, qui persécutèrent, proscrivirent, pillèrent ceux qui n'étaient pas de leur parti, entr'autres les Fiesque et les Grimaldi, Gênes, victime des dissentions des grandes familles qui s'étaient élevées dans son sein, essuya des guerres occasionées par ces querelles domestiques. Les exilés cherchèrent au dehors des secours qui furent funestes à la république; elle se défendit courageusement, et subit cependant plusieurs fois le joug d'une domination étrangère. Sous le gouvernement des capitaines Spinola et Doria, elle eut un moment brillant; elle abaissa la puissance des Pisans, et lutta avec celle des Vénitiens. Depuis long-temps ces républiques se jalousaient, et s'exerçaient les unes contre les autres; ces essais n'avaient fait qu'aigrir leur animosité, qui éclata par des défis insultans et des combats plus sanglans que décisifs. Pendant ces hostilités extérieures, Gênes était en proie à de nouveaux troubles; les factions qui la divisaient amenaient des alternatives d'exil et de retour; les familles disgraciées reprenaient quelquefois le dessus; et, rentrées dans leur patrie, chassaient à leur tour ceux qui

les avaient bannis, ainsi que nous avons vu que cela se passait chez les Carthaginois. Mais les Génois, par suite de leurs divisions intestines, se donnèrent alternativement à l'empereur Henri VI, au roi de Naples, Robert, qui fit lever le siége de leur ville, que les Gibelins assiégeaient. Ils voulurent redevenir libres, et s'affranchir d'une domination étrangère. Dans les fluctuations de leur gouvernement, ils passèrent de l'autorité des capitaines à celle des recteurs, puis des doges, dont ils se dégoûtèrent bientôt; essayèrent ensuite de la domination de Jean Visconti, archevêque de Milan. A la mort de cet archevêque, les Génois ne prétendirent pas se soumettre à ses neveux; ceux-ci ne voulaient point abandonner une si belle portion de l'héritage de leur oncle. Il y eut à ce sujet des explications orageuses. Les guerres civiles se ranimèrent; et après de longs débats et de cruelles hostilités entre les rivaux prétendans à l'autorité, les Génois prirent le parti de se donner à la France. Les Français avaient déjà un pied dans l'Italie par les entreprises de Charles VI. Les nobles entamèrent une négociation avec ce prince; elle fut heureuse; et les Génois, fatigués de factions, se livrèrent

aux plus vifs transports de joie et d'allégresse; il semblait que le moment de leur asservissement à une puissance étrangère était le jour le plus beau et le plus heureux de la république. L'arrivée du gouverneur français, l'amnistie générale qu'il accorda aux factieux, soutint d'abord l'enthousiasme; mais nous verrons à l'article de la France qu'il ne fut pas de longue durée.

Nous aurons aussi occasion de parler des guerres pour le Milanais; les droits que Valentine Visconti apporta en dot au duc d'Orléans, son époux, sur le duché de Milan, mirent l'Italie en feu.

La Savoie commençait vers ce même temps à acquérir une certaine importance parmi les états de l'Italie, sous le sage gouvernement des Amédées, et particulièrement d'Amédée VI. Ses frontières s'étaient reculées; elles s'étaient considérablement étendues du côté du Valais et du Piémont. Ce prince, qu'on nomma le protecteur du Saint-Siége, le défenseur de l'Eglise, l'appui le plus inébranlable de la puissance impériale, l'ami et le vengeur des princes malheureux, le conseil et le médiateur des souverains et des monarques; ce prince enfin mérita tous ses titres glorieux sans

jamais fouler ses peuples. Il fut toujours en guerre, et ses états toujours en paix.

C'est beaucoup pour Amédée VII de s'être fait quelque réputation en succédant à un tel père. Il se montra son digne fils, en faisant comme lui rechercher son alliance par les princes étrangers. Belliqueux sans être à charge à ses états, par la douceur et la modération de son gouvernement il fit tellement chérir sa domination, que la vallée de Barcelonette, Nice et Vintimille se donnèrent à lui volontairement. Amédée VIII, son fils et son successeur, accrut ses états du comté de Genève et de plusieurs terres dans la Bresse et le Bugey. Il eut part à toutes les grandes affaires de son temps, et s'est encore rendu célèbre par son abdication et sa retraite dans la solitude de Ripaille. Ce prince quitta cette délicieuse retraite pour devenir pape sous le nom de Félix, dans un temps où la papauté était un fardeau à cause du schisme qui déchirait l'Eglise. Cependant la dignité de souverain pontife était encore un objet d'envie. On vit l'empereur Maximilien faire de vaines démarches pour l'obtenir; Amédée plus heureux fut opposé à Eugène VI. Le concile de Bâle, qui déposa ce pontife,

lui donna pour adversaire Amédée, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Mais ce prince n'eut guère que l'extérieur de la papauté, pendant qu'Eugène en eut l'essentiel, fut reconnu dans toute l'Eglise, et sur-tout à Rome, où il mourut. Nicolas V, élu pour lui succéder, obtint par conciliation la renonciation de Félix, qui revint dans sa solitude de Ripaille se consoler, en faisant bonne chère, de n'avoir pu conserver le titre de souverain pontife. On dit généralement que ce prince avait abdiqué en faveur de son fils. Cependant il paraît qu'il n'avait pas absolument renoncé à la souveraineté et au titre de duc de Savoie : il se mêlait peu du gouvernement, mais du fond de sa retraite il surveillait et dirigeait encore les opérations de son fils Louis. On ne date véritablement le règne de ce prince que du moment de la mort de son père, qui arriva en 1451. Louis de Savoie éprouva des tracasseries domestiques. Sa complaisance pour un favori fit des mécontens. Un de ses fils se mit à la tête du parti. Le père s'en débarrassa par l'aide et les artifices de Louis XI, roi de France, à qui il avait marié sa fille. Le monarque français, à la sollicitation de son beau-père, attira son beau-frère

à sa cour, et le fit enfermer dans le château de Loches. Amédée IX, fils et successeur de Louis de Savoie, était sujet à de si cruelles attaques d'épilepsie, qu'on le jugea incapable de gouverner. Il avait épousé Yolande de France, sœur de Louis XI; et par la protection de son frère cette princesse obtint la régence par préférence aux frères de son époux. Sous le règne suivant, Louis XI s'empara lui-même de la régence pendant la minorité de son neveu Philibert.

Vous voyez, ma chère Aline, que tout nous ramène à l'ascendant que prirent les monarques français dans les affaires d'Italie; mais avant de reprendre leur histoire il faut encore que je vous dise un mot sur l'état de la Toscane au quinzième siècle.

Ce duché avait éprouvé des convulsions politiques; des familles puissantes avaient rempli Florence de troubles; on y avait vu, comme à Gênes et à Milan, des querelles orageuses, des exils, des proscriptions; mais après de longs et d'inutiles efforts pour se donner un gouvernement stable, cette république avait enfin trouvé la tranquillité sous la domination de Médicis. Cette famille, appelée à Florence par l'estime publique,

s'était toujours distinguée par sa modération et son exacte impartialité. Elle avait long-temps demeuré dans un canton voisin, où les Florentins allaient consulter ses chefs dans les circonstances difficiles. Ils les attirèrent dans leur ville en 1250, et depuis ce temps le peuple et la noblesse les avaient considérés. Jean de Médicis sut se conduire si habilement parmi les factions opposées, qu'il les concilia souvent, se fit estimer de tous, et n'encourut aucun reproche, quoiqu'il amassât de grands biens. Il se distingua encore par une générosité sans bornes et une charité qui n'était jamais retardée par l'examen; il ne s'informait point des personnes, et ne s'occupait que de soulager les besoins aussitôt qu'ils lui étaient connus. Jamais il ne brigua les charges de l'état, on les lui conférait presque toujours malgré lui. La douceur de son caractère lui interdissait la vengeance et le portait même à avoir pitié de ceux qui l'offensaient. Désintéressé et sans ambition, il mourut généralement aimé. Côme, son fils, hérita de son crédit, de ses biens et de ses vertus; cependant il ne fut pas aussi dépourvu d'ambition que l'avait été son père. Sa domination ne fut pas non plus

aussi tranquille : une faction s'éleva contre lui ; il courut un moment des dangers pour sa vie. On lui fit son procès, et il fut exilé de Florence par arrêt ; mais il ne tarda pas à être rappelé, et son retour ressembla à un triomphe. De ce moment il régna souverainement jusqu'à sa mort, et descendit au tombeau avec le glorieux titre de père de la patrie. La postérité y a ajouté le surnom de Grand ; il le mérita par les services éminens qu'il rendit à la république, par la splendeur qu'il donna à Florence, et enfin par la puissance qu'il obtint à force de bienfaits et de vertus. Il ne rechercha point les titres fastueux ; mais il acquit, par le commerce, des richesses comparables à celles des plus grands rois de son temps. Aucun des princes de son siècle n'a autant dépensé que lui et ses descendans en édifices magnifiques, en générosités, en charités, et pour l'encouragement des sciences et des arts. Il prêtait de grandes sommes à l'état et n'en demanda jamais le remboursement. Il n'y avait presque point de citoyens de Florence à qui il n'eût fait des avances. Ses fondations religieuses ont quelque chose de surprenant ; la magnificence de ses palais ne

l'était pas moins. Outre un superbe palais à Florence, il en avait quatre autres qui surpassaient ceux des monarques. Au milieu de ce luxe digne d'un roi, Côme était modeste, sans affectation dans sa personne et dans ses mœurs. Pour expliquer les immenses richesses que lui et sa famille accumulèrent, on présume qu'ils avaient connaissance de quelques canaux secrets par lesquels passait le commerce des Indes. Côme n'était point lettré, ce qui ne l'a pas empêché d'être le plus grand protecteur des savans. On lui doit la renaissance des arts en Italie. Il n'avait qu'une passion, celle de rendre sa patrie puissante et magnifique. C'est dans cette vue qu'il appela à Florence les savans et les artistes grecs chassés de Constantinople. Côme mourut à soixante-quinze ans, et fut regretté même par ses ennemis.

Son fils Pierre eut, après sa mort, la principale administration de la république sous le nom de *Gonfalonier*. Mais moins habile que son père, il se laissa tromper par un faux ami, qui était un secret ennemi de sa famille : le voyant un peu embarrassé dans ses affaires, ce perfide lui persuada de demander à la république et aux particuliers les som-

mes dont il avait trouvé les obligations dans les papiers de son père. Cette demande, à laquelle on ne s'attendait pas, fit beaucoup de mécontens, et occasiona des banqueroutes considérables dont on rejeta la faute sur Médicis. Pierre fut au moment d'être victime d'une conjuration qui se forma; mais par son courage et sa fermeté il déjoua les cabales. Il mourut en 1472 et laissa deux fils, Laurent et Julien, trop jeunes encore pour gouverner l'état. Mais un ami de leur père, Thomas Soderini, les présenta à l'assemblée du peuple comme les enfans de la république. Ils furent accueillis avec acclamation.

Laurent et Julien ne tardèrent pas à paraître des concurrens redoutables pour les familles qui jalousaient les Médicis; de ce nombre étaient les Riario et les Pazzi. Un complot fut formé contre la vie des deux frères; quelques auteurs disent que l'amour fut pour beaucoup dans le complot des Pazzi, et que ce fut la jalousie qui porta l'un d'eux à conspirer contre Julien, rival préféré de la beauté qu'il adorait. Mais enfin s'il est vrai que ce fut ce motif qui dirigea les poignards contre les deux frères, la jalousie guida plus sûrement Pazzi que

l'ambition : Julien succomba ; il tomba seul sous le poignard des assassins. Laurent fut seulement blessé ; il échappa aux meurtriers en se réfugiant dans la sacristie de l'église de Santa Reparata, où l'assassinat fut commis. C'était la solennité d'une grande fête, et le moment de l'élévation de l'hostie qu'on avait choisi pour ce meurtre atroce. Cette circonstance en redoubla l'horreur : le peuple fit justice des assassins ; il les poursuivit, les saisit, et ils furent pendus aux fenêtres des maisons où ils s'étaient réfugiés. La fureur du peuple s'étendit sur les auteurs et les complices de cet attentat : tous ceux qui furent soupçonnés d'y avoir eu part éprouvèrent les effets de sa vengeance. Pour prévenir de nouvelles tentatives on ordonna que Laurent aurait une garde. Ainsi cette conjuration qui devait anéantir les Médicis, les rendit plus puissans.

Laurent, vengé par ses concitoyens, s'en fit aimer le reste de sa vie. On le surnomma le père des Muses ; et, comme son grand-père, il fit la gloire de sa patrie. C'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir le magnifique Laurent de Médicis vendre d'une main les denrées du Levant, et

soutenir de l'autre le fardeau de la république; entretenir des facteurs, et recevoir des ambassadeurs; résister au pape, faire la paix et la guerre; être l'oracle des princes, cultiver les belles-lettres, donner des spectacles au peuple et accueillir tous les savans. Il égala le grand Côme par ses bienfaits, et le surpassa encore par sa magnificence. Ce fut dès-lors que Florence fut comparable à l'ancienne Athènes : on y vit à la fois le prince Pic de la Mirandole, Politiano, Marcillo, Ficino, Laudino, Lascaris, Calcondile, que Laurent rassemblait autour de lui, et qui étaient supérieurs peut-être à ces sages de la Grèce tant vantés.

Mais il est temps que je m'arrête; car je ne finirais pas si je voulais vous nommer tous ceux qui illustraient Florence par leur savoir et leurs talens; et sans vous parler même de ses poëtes fameux et de ses artistes, je vous dirai que l'art de la peinture se perfectionnait tellement, que déjà l'école florentine annonçait qu'elle surpasserait les Grecs. La gravure en estampes, inventée à Florence au milieu du quinzième siècle, était un art tout nouveau, et les Allemands jouissaient de la gloire d'avoir

inventé l'imprimerie à peu près dans le même temps que la gravure fut connue. Par ce seul service ils multiplièrent les connaissances humaines, et s'acquirent autant de droits à la reconnaissance de la postérité que les inventeurs des beaux arts. Mais quelque amour que je suppose à mon Aline pour ceux qui travaillèrent à les perfectionner, je dois craindre de lasser son attention, et me hâter de terminer cette lettre si longue.

LETTRE LIV.

Rois de France pendant le quinzième siècle : Charles VI, Charles VII, Louis XI et Charles VIII. — Coup-d'œil général sur l'histoire de France et sur celle d'Angleterre pendant la durée de ce siècle.

Nous avons laissé l'histoire de France, ma chère Aline, à l'époque de la démence du roi Charles VI, dont nous allons considérer aujourd'hui les funestes suites.

Sa frénésie paraît avoir été causée par l'aventure dont je vous ai parlé, arrivée près du Mans. La première attaque de cette terrible maladie était à peu près calmée, et il ne restait au roi qu'une sorte de mélancolie qu'on s'efforçait de dissiper en multipliant autour de lui les plaisirs et les divertissemens.

Dans une fête donnée à cette intention, on imagina une mascarade d'un nouveau genre. Le roi, déguisé en satyre, traînait à sa suite cinq autres satyres enchaînés. Ils étaient vêtus d'une

toile exactement appliquée sur la peau, de manière à marquer le nu, et un enduit de poix résine retenait la laine qui figurait le poil. Ces satyres excitaient vivement la curiosité, et le roi s'amusait beaucoup, lorsque son frère, le duc d'Orléans, eut le malheur d'approcher imprudemment un flambeau de l'un des satyres qu'il voulait reconnaître. Le feu prit à l'habit de ce masque, et dans l'instant il se communiqua à ceux des autres satyres enchaînés avec lui. Les progrès des flammes furent si rapides, que quatre des seigneurs moururent deux jours après; un cinquième eut le bonheur de rencontrer une cuve pleine d'eau où il se jeta, et tempéra ainsi ses profondes brûlures. Le roi ne sauva sa vie que par la présence d'esprit de la duchesse de Berri, sa tante, qui étouffa les flammes en l'enveloppant dans sa robe. Mais ce fâcheux accident donna au roi une rechute, et de ce moment l'esprit de ce prince resta affaibli et sujet à de fréquentes absences. Depuis cette malheureuse mascarade jusqu'à sa mort, il eut toujours trois ou quatre attaques par an, et la manière dont il fut traité contribua peut-être à rendre sa maladie incurable. On prétendit que le roi avait

été empoisonné ou ensorcelé, et l'on
qu'on fit venir un magicien de Mon
pellier. Ce prétendu sorcier redoubla
mal au lieu de le guérir. Le roi av
d'abord eu quelques relâches qu'on a
tribuait au pouvoir de la magie ; ma
les rechutes devinrent bientôt plus fr
quentes, et l'on perdit l'espoir de sa gu
rison. Cependant il avait de temps
temps des retours de raison qui firen
plus de mal à l'état que n'eût fait s
entière folie. Si Charles VI eût é
malade sans retour, on aurait pu pou
voir au gouvernement du royaume
prendre de sages mesures pour la r
gence ; mais on n'en prit aucune : l
états ne furent point assemblés ; on n
régla rien, et pendant les accès du r
l'autorité fut confiée tantôt à son frè
le duc d'Orléans, tantôt à ses oncles l
ducs de Bourgogne et de Berri. Comm
le malheureux Charles VI sentait ven
les atteintes de sa maladie, il remetta
lui-même les soins du gouvernement
celui des princes qu'il jugeait digne d
sa confiance ; et toute méprisée qu'éta
son autorité, c'était un objet perpétu
de divisions et de cabales. Dans ses ac
cès de démence, le roi ne reconnaissa
personne que la duchesse d'Orléans

belle-sœur ; il ne voulait rien prendre que de sa main, ce qui fit débiter qu'elle l'avait empoisonné et ensorcelé pour faire passer l'autorité à son mari. La reine et les tantes du roi, les duchesses de Berri et de Bourgogne devinrent jalouses du crédit que la prédilection du roi donnait à sa belle-sœur. Les maris épousèrent les querelles des princesses, et de-là les haines qui causèrent tant de troubles dans le royaume.

Le duc d'Orléans, à l'aide de l'ascendant de sa femme, se fit déclarer, dans un bon intervalle du roi, lieutenant-général et gouverneur du royaume pendant les rechutes de son frère. Le duc de Bourgogne s'opposa à cet édit. Les rivaux se préparèrent à des hostilités : elles furent suspendues par le duc de Bourbon tant que dura l'accès de la maladie du roi. Revenu dans une demi-santé, il cassa tout ce qu'il avait fait pour son frère, et donna toute l'autorité à son oncle. Le duc d'Orléans profita d'un autre retour de raison pour se faire rétablir, et fut secondé par la reine Isabeau sa belle-sœur. La parfaite intelligence de la reine et de son beau-frère ne tarda pas à donner lieu à des soupçons déshonorans pour tous deux ; ils

se soutenaient mutuellement dans l'autorité et s'accordaient pour piller le peuple.

Le duc de Bourgogne mourut et laissa ses états à Jean, surnommé Sans-Peur. Aussi ambitieux que son père, ce prince prétendit avoir part au gouvernement dont la reine et le duc d'Orléans voulaient l'exclure. Le beau-frère et la belle-sœur se conduisaient avec la plus grande imprudence; ils n'épargnaient ni bassesses, ni vexations pour amasser de l'argent. On disait que la reine en faisait passer en Allemagne pour s'y retirer et y vivre splendidement si le roi venait à mourir. Le duc d'Orléans achetait des terres et ne payait point ses dettes. Leur cour était splendide; celle du roi et de ses enfans manquait souvent du nécessaire. Le malheureux monarque, trop instruit de ces manœuvres, créa, dans un moment lucide, un conseil chargé de gouverner l'état *pendant l'absence du roi;* par ménagement, on nommait ainsi sa maladie.

Cette précaution ne fit point cesser les troubles et n'imposa pas silence aux animosités. Par vengeance, par rivalité d'amour et de puissance, le nouveau duc de Bourgogne fit assassiner son cousin,

le duc d'Orléans, frère du roi. En vain, sa veuve demanda justice; le roi n'était ni assez maître de son esprit, ni assez puissant pour punir le coupable. Le duc de Bourgogne daigna cependant prendre des lettres de grâce. Il força le roi, qu'il retenait à Paris, après en avoir chassé la reine, les enfans d'Orléans et leurs partisans, il força le faible et impuissant monarque de lui donner l'absolution de son crime, et entreprit même de le justifier. Le docteur Jean Petit, pour faire sa cour au duc de Bourgogne, non-seulement le justifia de la mort du duc d'Orléans, mais il établit une doctrine de l'homicide, et la soutint en présence de tout ce qu'il y avait de princes et de grands.

Ainsi de même qu'on avait vu Sénéque s'établir l'apologiste du parricide de Néron, on vit à Paris un savant docteur faire l'apologie de l'homicide et de l'assassinat du premier prince du sang.

Vers le même temps le maréchal Boucicaut laissa perdre Gênes qui s'était mise sous la protection de la France. Je vous ai parlé de l'engouement avec lequel les Génois s'étaient donnés; mais leur amour pour les Français ne fut pas de longue durée. La haine succéda bien-

tôt à l'empressement qu'ils avaient mo
tré, et les Français furent massacrés
Gênes comme ils l'avaient été en Sicil
C'est aussi à cette même époque, e
1410, que l'élite de la noblesse q
avait couru se signaler en Hongri
contre Bajazet, l'empereur des Turcs
fut tuée dans une bataille malheureus
que les chrétiens perdirent. Mais ce
malheurs étaient peu de chose en com
paraison de ceux de l'état.

La reine, Isabeau de Bavière, ava
un parti dans Paris, le duc de Bour
gogne avait le sien, et celui des enfan
du duc d'Orléans était puissant. Le ro
seul n'en avait point. Mais ce qui fa
voir combien Paris était dès-lors cons
dérable, et considéré comme le premie
mobile du royaume, c'est que le du
de Bourgogne, qui joignait à l'état don
il portait le nom la Flandre et l'Artois
mettait toute son ambition à se rendr
maître dans la capitale. Sa faction étai
celle des Bourguignons ; on nommai
Armagnacs les partisans des Orléans, d
nom du comte d'Armagnac, beau-père
du duc d'Orléans, qui avait été assassiné
Celle des deux factions qui dominait
faisait tour à tour conduire au gibet
assassiner, brûler ceux de la faction co

traire. Personne n'était assuré d'un jour de vie ; on se battait dans les rues, dans les églises, dans les maisons, et même à la campagne.

Les Armagnacs et la reine avaient eu d'abord quelque prépondérance dans Paris, mais leur faction ayant été intimidée par les fureurs des Bourguignons, les enfans d'Orléans se retirèrent à Tours. La mort de la duchesse douairière d'Orléans amena une espèce d'accommodement. Le duc de Bourgogne fit quelques excuses au nouveau duc d'Orléans, et se réconcilia avec la reine, en lui abandonnant une partie de la confiscation des biens de Montaigu. Ce seigneur avait été l'une des victimes du duc de Bourgogne ; il l'avait fait mourir à cause de son grand attachement au parti de la reine. Cette princesse, d'abord très-irritée, pardonna au meurtrier de son favori, en partageant les dépouilles du mort. Ce seul trait peint son caractère odieux.

Le duc de Bourgogne eut aussi le crédit de se faire confier l'éducation du dauphin, au préjudice du duc de Berri. Pour se venger de cette préférence, celui-ci renouvela les plaintes de l'assassinat du duc d'Orléans, et en de-

manda justice. En même temps il lev des troupes, et s'avança vers Paris. U retour de la santé du roi calma l'orag prêt à éclater. Il éloigna les rivaux d la cour, ôta le gouvernement de Par au duc de Berri son oncle, et le donna selon le vœu des habitans, au comte d Saint-Paul. Ce capitaine ne comptai que faiblement sur l'obéissance de l bonne bourgeoisie, qui montrait d l'attachement pour le duc de Bour gogne, forma un corps de milice d cinq cents bouchers. Ils n'eurent pa plutôt les armes à la main qu'ils firen trembler toute la ville, et furent nom més *Cabochiens*, du nom de Caboch leur chef.

La capitale fut alors divisée en troi factions, celle des *Armagnacs*, qui por tait l'écharpe blanche, celle des *Bour guignons*, parée de l'écharpe rouge e de la croix de Saint-André, et enfi celle des *Cabochiens*, espèce de fac tion volante, redoutée et invoquée pa les deux autres. Altérée de sang et d pillage, elle indiquait les meurtres e les brigandages; les ordonnait, les exé cutait, et rendait dominante la faction à laquelle elle se joignait.

Au milieu des troubles excités pa

ces divers partis, on vit le roi réveillé un moment de sa démence, rassembler une armée, et chasser son oncle le duc de Berri, et son neveu, le duc d'Orléans. Il les poursuivit jusqu'à Bourges, où il les assiégea. Quoique faibles et vivement pressés, les Armagnacs ne firent aucune proposition, parce qu'ils attendaient un corps de six mille Anglais qu'ils avaient appelé à leur secours. Les Bourguignons avaient aussi dans leur parti un corps d'Anglais considérable ; mais dans ce moment, Jean Sans-Peur, rappelé en Flandres par une révolte des Flamands, eût laissé le champ libre aux Armagnacs, si le roi lui-même ne les eût combattus. La crainte des auxiliaires porta ce prince à recevoir en grâce les ducs de Berri et d'Orléans ; mais les Anglais étant arrivés, et n'étant point payés, se dédommagèrent en pillant. Ainsi de tous côtés le peuple français était en proie aux vexations et aux plus affreuses dévastations.

Le roi retomba dans sa frénésie, et le dauphin Louis prit les rènes du gouvernement. Ce prince avait épousé la fille du duc de Bourgogne ; cependant il tenta de se soustraire à sa domination, et la lutte du gendre et du beau-

père fut encore orageuse. Les massacr
furent si terribles et si multipliés, q
le dauphin et le duc de Berri se vire
obligés de prendre l'écharpe rouge po
se mettre en sûreté. Les bourgeois
Paris, excédés des violences des Cab
chiens, finirent cependant par les cha
ser; mais ils n'y parvinrent point sa
une grande effusion de sang.

Ces dissentions intérieures offrire
à l'Angleterre une occasion bien fav
rable pour recouvrer ce qu'elle ava
perdu en France. Henri V, prin
rempli de prudence et de courage, n
gocie et arme à la fois. Il descend e
Normandie avec une armée de près d
cinquante mille hommes, prend Ha
fleur, et s'avance facilement dans u
pays désolé par les factions. Cett
grande invasion réunit cependant tou
les partis contre les Anglais. Le bou
guignon même, quoiqu'il traitât déj
secrètement avec le roi d'Angleterre
envoya cinq cents hommes d'armes e
quelques arbalétriers au secours de s
patrie. Toute la noblesse prit les armes
et les communes marchèrent sous leur
bannières. Le connétable d'Albert s
trouva bientôt à la tête de soixante mill
combattans; mais la bataille d'Azincour

donnée en 1415, aussi funeste aux Français que celle de Créci, vint combler les malheurs de la France. Sept princes de France périrent dans cette fatale journée, ainsi que le connétable. Le duc d'Orléans, et quatre autres princes furent faits prisonniers, et plus de dix mille Français restèrent sur le champ de bataille.

Cette bataille d'Azincourt, qui mit la France en deuil, ne coûta pas aux Anglais trois hommes de marque, et cependant elle ne produisit aux victorieux que de la gloire. Henri V fut obligé de repasser en Angleterre pour ramasser de l'argent et de nouvelles troupes; il avait épuisé ses ressources dans les divers combats qu'il venait de livrer.

Le duc de Bourgogne profita de ce moment fâcheux pour rentrer en grâce et revenir à la cour. Protégé par le dauphin son gendre, il allait reprendre la prépondérance; mais le prince Louis mourut à la fleur de son âge. Les Armagnacs prirent alors le dessus, mais ce ne fut pas pour long-temps. Le Bourguignon s'empara de l'esprit du nouveau dauphin Jean. Malheureusement pour ce parti il ne vécut pas long-temps. Un abcès dans la tête vint l'enlever au mo-

ment où la faction bourguignone repre
nait crédit dans Paris.

Au dauphin Jean succéda Charles
qui depuis occupa le trône. Ce jeun
prince donna sa confiance au conné
table d'Armagnac. Dans l'extrême d
sette où se trouvait le royaume, me
nacé de nouveau par les Anglais, l
connétable conseilla au dauphin d
s'emparer du trésor d'Isabeau sa mère
qui était fort considérable. Elle fut ou
trée de cette entreprise; et laissant so
mari avec son fils, elle se retira à Vin
cennes, où elle tenait une cour brillant
et galante. Sa conduite scandalisait tou
le monde, et le connétable profita d'u
retour du roi à la santé pour lui ouvri
les yeux sur l'inconduite de la reine. L
roi s'en convainquit par ses yeux, fi
arrêter et mettre à mort le complic
des désordres d'Isabeau, et la relégu
à Tours avec Catherine sa plus jeun
fille. Outrée de cet affront, la reine jur
de s'en venger. Elle commença par im
plorer le secours du duc de Bourgogne
il vint l'enlever à Tours, et ravagea tou
ce qui se trouvait sur son passage. C
prince conclut une ligue avec le ro
d'Angleterre, et engagea la reine à faire
revivre une ancienne ordonnance du

roi qui l'avait autrefois déclarée régente du royaume. Elle en reprend le titre et l'autorité, fixe sa résidence à Troyes, crée un chancelier au parlement, et nomme à la place du comte d'Armagnac le duc de Lorraine connétable.

Cette puissance rivale de celle du roi, alors gouverné par le dauphin, fit craindre un schisme politique dans l'état. Le légat du pape s'entremêla de la paix, et pendant qu'elle se négociait, huit cents Bourguignons s'introduisent par surprise dans Paris. La populace se joint à eux, force les prisons, et massacre tous ceux qui étaient détenus. Le connétable d'Armagnac fut tué, et un grand nombre de ses partisans. Le dauphin se sauva avec peine. La reine et le duc de Bourgogne font à Paris une entrée triomphante au milieu du carnage, pendant que le dauphin fuit au delà de la Loire, et que le roi d'Angleterre, débarqué une seconde fois en Normandie, se rend maître de cette province. Cependant la fureur de la populace était poussée si loin, que la reine et le duc de Bourgogne ne tardèrent pas à se trouver eux-mêmes fort embarrassés des excès qu'ils avaient

excités. Tout homme riche était rép
un Armagnac, et comme tel, pillé
tué sans miséricorde. Le bourreau é
à la tête de cette canaille déchaînée
il eut l'impudence de toucher dans
main du duc de Bourgogne, qui
obligé de le souffrir. Mais bientôt il
entrer des troupes dans la ville, qu
remirent un peu d'ordre.

Le dauphin retiré à Poitiers, y é
blit un parlement formé des conseill
qui s'étaient sauvés de Paris. Les f
tieux avaient massacré quarante m
gistrats; il nomma un chancelier, et
déclara régent tant que durerait l'c
cupation de son père.

Pendant ce temps la reine Isabea
toujours courroucée contre son fil
traitait avec Henri, roi d'Angleterr
qui s'était avancé jusqu'à Mantes. Po
se procurer son secours et se rétab
dans l'autorité absolue, elle lui offi
sa fille Catherine en mariage, avec d
conditions très-avantageuses. Elles
le parurent pas encore assez à l'anglai
Le duc de Bourgogne tenait la balan
entre les contractans; mais Henri ne
trouva pas aussi disposé qu'il l'aura
voulu à seconder ses prétentions. (
monarque voulait obtenir la couron

de France avec la main de Catherine. Croyant pouvoir se passer du Bourguignon, il le négligea, et celui-ci piqué contre le roi d'Angleterre, prêta l'oreille aux sollicitations du dauphin, qui offrait une réconciliation. Les préliminaires en furent posés par des négociateurs, et pour convenir des derniers articles, les deux princes se donnèrent rendez-vous à Montereau.

Cette conférence se termina par l'assassinat du duc de Bourgogne. Il fut tué sous les yeux du dauphin, par Tanneguy du Châtelet. Le prince nia avoir eu part à ce meurtre, et le défaut de mesures pour en soutenir les suites semble annoncer qu'il ne fut pas prémédité. Peut-être ce hardi attentat de Tanneguy du Châtelet fut-il occasioné par quelque propos insultant du duc de Bourgogne, qui était fier et impétueux; mais enfin le désaveu du dauphin n'empêcha pas la capitale et les provinces de se soulever contre cette perfidie. Elle avança en un moment les affaires du roi d'Angleterre. La reine outragée et furieuse contre son fils, devint une marâtre implacable; elle s'empressa de conclure un traité par lequel il fut convenu que le roi Henri V épouserait

Catherine, qu'il gouvernerait le royaume de France comme régent, tant que Charles VI vivrait, et qu'après sa mort il lui succéderait au trône. Ce traité fut approuvé par le parlement de Paris et tous les corps des principales villes du royaume. Philippe-le-Bon, nouveau duc de Bourgogne devenu ennemi nécessaire du dauphin, par devoir et par politique, contribua beaucoup à faire passer ce traité qui le déshéritait. Les autres princes du sang avaient été menés prisonniers en Angleterre après la bataille d'Azincourt. Le dauphin privé de tout appui, fut déclaré ennemi de l'état, et incapable de succéder à la couronne. Il fut même stipulé qu'on poursuivrait sans relâche celui qui se disait dauphin de France. Isabeau de Bavière conduisit son malheureux époux et sa fille à Troyes où le mariage s'accomplit.

Henri V, devenu véritablement roi de France par son mariage avec la princesse Catherine, entra dans Paris paisiblement, et y régna sans contradiction, tandis que l'infortuné Charles VI était enfermé avec ses domestiques à l'hôtel de Saint-Paul, et que la reine Isabeau de Bavière commençait déjà à se repentir.

Cependant Philippe, duc de Bourgogne, fit demander solennellement justice du meurtre de son père. Il s'adressa aux deux rois, et sa demande fut discutée dans une assemblée tenue à l'hôtel de Saint Paul, où se trouvèrent tout ce qui restait de grands. Le dauphin fut accusé par le procureur-général de Bourgogne, Nicolas Raulin, et un docteur de l'Université, nommé Jean Larcher. Le premier président du parlement de Paris, et quelques députés de son corps, assistaient à cette assemblée. L'avocat-général Marigny prit des conclusions contre l'héritier et le défenseur de la couronne, comme s'il parlait contre un assassin ordinaire. Le parlement fit citer le dauphin à la table de marbre, et l'on assure qu'il fut condamné par contumace.

Ainsi le meurtre du duc d'Orléans, du premier prince du sang, n'avait point été vengé, et l'assassinat de son meurtrier le fut par la condamnation de l'héritier du trône, ce qui prouve quelle était alors la puissance des ducs de Bourgogne. On n'avait osé sévir contre le père, on avait même excusé son crime; et celui du dauphin, bien plus excusable sans doute, fut jugé avec rigueur.

Il ne restait à ce prince qu'un très-petit nombre de partisans, et seulement quelques provinces de la partie méridionale. Henri, appuyé de toutes les forces de l'Angleterre, des secours du duc de Bourgogne, du suffrage de Paris et des principales villes, du nom du roi et de la haine de la reine pour son fils, commença la guerre contre le légitime héritier avec de biens grands avantages.

Le dauphin retiré dans l'Anjou ne paraissait qu'un exilé. Henri V, roi de France et d'Angleterre, regarda la possession de son nouveau royaume comme tellement assurée, qu'il ne craignit pas de s'absenter, et fit voile pour Londres afin de se procurer de nouveaux subsides et de nouvelles troupes. Le dauphin ne fut pas assez puissant pour pouvoir tirer parti de son absence, et regagner quelques partisans. Henri retourna bientôt à Paris, et y fut plus maître que jamais. Il avait des trésors e une armée; il était jeune encore, e tout faisait croire que le trône de Franc passait pour toujours à la maison d Lancastre. La destinée renversa tant d prospérités et d'espérances. Henri V fu attaqué d'une fistule; on ignorait alo l'art de les guérir, et cet accident cau

sa mort. Il expira au château de Vincennes, à l'âge de trente-quatre ans, l'année 1422. Son corps fut exposé à Saint-Denis, comme celui d'un roi de France; il régnait en effet depuis deux ans dans ce royaume. On le reporta ensuite dans la sépulture de Wesminster.

Deux mois après la mort de Henri, Charles VI, à qui on avait laissé par pitié le vain titre de roi, finit sa triste vie à cinquante-quatre ans; il en avait passé plus de trente dans de rechutes continuelles de frénésie. Devenu imbécille à force d'en éprouver, il était au moins assez heureux pour ne pas sentir les maux qui affligeaient son royaume, et les malheurs de son fils.

Le duc de Bedfort, frère de Henri V, fut le seul seigneur qui assista aux funérailles de l'infortuné Charles VI. La plupart des princes et seigneurs français étaient morts à la bataille d'Azincourt, les autres étaient encore captifs en Angleterre, et le duc de Bourgogne ne voulant point céder le pas au duc de Bedfort, ne parut point au convoi. Ainsi le malheureux monarque, abandonné même dans ses derniers momens, n'eut d'autre escorte qu'un prince étranger,

usurpateur de sa couronne et des droits de son fils.

Ce même duc de Bedford fut déclaré régent de France, et fit proclamer roi à Paris et à Londres Henri VI, fils de Henri V, jeune enfant de neuf mois. La ville de Paris envoya des députés à Londres pour prêter serment de fidélité à cet enfant.

Le dauphin, qu'on n'appelait plus que Charles de Valois, se fit proclamer roi dans les provinces méridionales; mais sa petite cour était si resserrée, que par dérision on l'appelait le roi de Bourges. De cet état à celui d'un monarque qui ne connaît de bornes à son royaume que celles de ses anciennes limites, il y a un grand espace à parcourir. Il fallut que Charles VII regagnât son royaume pied à pied, et c'est ainsi qu'il mérita le surnom de Victorieux.

Ce prince n'avait encore que vingt ans lorsqu'il perdit son père; il avait à combattre le régent Bedford, aussi absolu que l'avait été Henri V, et le duc de Bourgogne, devenu l'un des plus puissans princes de l'Europe par l'union du Hainaut, du Brabant et de la Hollande à ses premiers domaines. Les amis de Charles VII étaient pour lui

aussi dangereux que ses ennemis. La plupart abusaient de ses malheurs au point que le duc de Richemont, son connétable, frère du duc de Bretagne, fit étrangler deux de ses favoris.

Charles VII avait un caractère ouvert, caressant, généreux, affable; il s'attachait vivement ceux qui l'approchaient. Il n'eut d'abord pour lui qu'un petit nombre de seigneurs, mais ils étaient braves, fidèles et zélés. Il lui vint aussi quelques secours étrangers. Le roi d'Ecosse lui envoya six mille hommes. Le duc de Milan lui fit passer six cents lances et un corps d'arbalétriers. Avec ces auxiliaires, et ce qu'il put ramasser de volontaires français, il tint la campagne. Ses finances étaient si minces, qu'il n'eut d'abord que des soldats capables de se contenter de gloire et d'espérance.

On a reproché un peu de légèreté à Charles VII; il aimait les plaisirs, et s'occupait aussi volontiers des préparatifs d'un combat que des apprêts d'une fête. Dans une circonstance très-critique, après un échec important, il faisait à l'un de ses généraux la description d'un divertissement qu'il voulait donner à la belle Agnès Sorel. Il demandait au

vieux guerrier ce qu'il en pensait. « Je « dis, répartit celui-ci, qu'on ne peut « perdre son royaume plus gaiement ».

On prétend que ce prince eut de grandes obligations à la belle Agnès ; que ce fut cette favorite qui le tira de l'indolence où il aurait volontiers langui, et de la disposition où il était de se contenter du partage que les Anglais lui offraient. Un jour qu'elle le sut disposé à accepter leurs propositions, elle vint lui faire ses adieux. « Je suis destinée, dit-« elle, à être la maîtresse d'un monar-« que, et puisque vous consentez à ces-« ser de l'être, je vais me donner au roi « d'Angleterre. » Cette menace, faite à propos, rendit de l'énergie à Charles VII. Plus d'une fois Agnès Sorel releva son courage abattu par les revers. Modéré et tranquille, ce prince avait quelquefois besoin d'être excité ; mais dans les occasions importantes, aucun de ses guerriers ne pouvait lui disputer la palme de l'honneur. Plus d'une fois on l'a vu le plus avancé dans les rangs ennemis, et le premier sur la brèche ; mais la grande supériorité des Anglais l'affaissait, et quelquefois le décourageait. Après sept ans de combats il se vit prêt à perdre Orléans, que les Anglais assiégeaient. C'é-

tait la seule ville qui offrait à Charles un point d'appui dans le centre du royaume; il se voyait exposé à être repoussé dans les extrémités, et à devoir peut-être se réfugier dans les montagnes du Dauphiné, son appanage avant d'être roi. C'est dans ce moment que Jeanne d'Arc, si célèbre sous le nom de la Pucelle d'Orléans, vint prêter à ce prince l'appui d'une révélation; réelle ou prétendue, elle n'en fut pas moins très-utile à Charles VII; et c'est à Jeanne d'Arc encore plus qu'à la belle Agnès Sorel qu'il dut ses victoires sur les Anglais.

Jeanne, jeune paysanne d'un village de Lorraine, se disant inspirée, suscitée de Dieu pour faire lever le siége d'Orléans, va trouver le gouverneur de Dom Remi, lui fait part de sa révélation, annonce que sous son commandement l'armée royale vaincra les Anglais. Repoussée une première fois, Jeanne revient à la charge, étonne le gouverneur, et parvient à obtenir de lui d'être envoyée au roi sous la garde de deux gentilshommes.

Pour parvenir jusqu'au monarque il fallait traverser une étendue de pays occupée par les Anglais; le voyage était périlleux, mais Jeanne promet qu'il se

fera heureusement ; et en effet elle franchit tous les obstacles. Ce premier succès prépare à la confiance ; Jeanne paraît devant le roi, le reconnaît au milieu de ses courtisans, quoiqu'il fût vêtu comme eux. Interrogée par des docteurs de l'université, et quelques conseillers du parlement, elle est par eux déclaré inspirée. On lui permet de remplir sa mission ; on met un grand convoi sous sa direction ; elle l'introduit dans Orléans. Dès ce moment la victoire marche sous les drapeaux de Charles VII. Jeanne inspire aux soldats ce courage d'enthousiasme dont elle est elle-même animée. Vêtue en guerrière, elle marche à leur tête, remporte des avantages successifs sur les Anglais ; les force de lever le siége d'Orléans, et prédit à Charles qu'elle le fera sacrer dans Reims. La plupart des capitaines regardaient la chose comme impossible ; mais la Pucelle répond de l'événement. On marche sur sa parole ; elle accomplit sa promesse ; surmonte tous les obstacles, fait ouvrir les portes des villes de la part de Dieu, entre dans Reims l'épée à la main, y fait sacrer le roi, et demande à se retirer, parce que sa mission est finie.

Cette fille étonnante, aux yeux même

de ceux qui ne croient point aux miracles; cette fille étonnante avait rempli son but : elle avait glorieusement accompli ses prédictions; et modeste en ses succès, elle ne voulait pas les pousser plus loin; mais on crut sa présence encore nécessaire; on la retint malgré elle. Cette espèce de violence lui fut funeste. Jeanne d'Arc, blessée en défendant Compiègne, est faite prisonnière par les Anglais. Un vainqueur généreux, tel que le prince Noir, eût honoré et respecté son courage; mais le régent Bedford crut nécessaire de la flétrir pour ranimer les Anglais. Il feignit de la croire sorcière, la fit accuser de magie et d'hérésie; son procès lui fut fait, et l'infortunée fut brûlée comme sorcière.

Ce qui doit étonner plus encore que son supplice, qui fut l'effet du ressentiment des Anglais et de la superstition de ces temps, c'est que Charles VII ne fit que de faibles efforts pour tirer la Pucelle d'Orléans des mains des Anglais. Il se contenta de réhabiliter sa mémoire, et d'ennoblir sa famille quand il fut maître de son royaume.

On peut dire cependant qu'il lui eut les plus grandes obligations. Dès qu'elle l'eut fait sacrer à Reims, les peuples

s'empressèrent de se ranger sous sa loi ; sa personne devint plus vénérable ; le doigt de Dieu, sa protection visible parut marquée sur ce prince par la délivrance d'Orléans, qu'on regardait comme un miracle ; et dès-lors son règne ne fut plus qu'une continuité de victoires.

Charles VII ne fit cependant son entrée triomphante dans Paris qu'en 1437 ; avant de parvenir à reconquérir sa capitale, il avait dû livrer bien des combats : et ce ne fut qu'après s'être réconcilié avec le duc de Bourgogne qu'il s'en rendit tout-à-fait maître. Philippe mérita le surnom de Bon en pardonnant au roi la mort de son père, et en s'unissant à lui pour achever de chasser les Anglais. Mais il fit payer cher au roi cet ancien assassinat ; il se fit abandonner plusieurs villes sur la rivière de Somme, et se libéra de tout hommage pendant sa vie. Il devint dès-lors souverain indépendant : il est vrai qu'il eut la générosité de délivrer de sa longue prison de Londres le duc d'Orléans, fils de celui qui avait été assassiné ; il paya pour lui une très-forte rançon.

Ce ne fut que vers l'an 1450 que les Anglais furent entièrement chassés de la France. Ils ne conservèrent que Calais

et Guines, et perdirent pour jamais tous ces vastes domaines que les victoires de Créci, de Poitiers et d'Azincourt leur avaient donnés. Mais l'effet de leurs ravages se fit sentir encore long-temps. Les provinces et la capitale étaient appauvries; il fallut plus de vingt ans pour rendre à l'état sa splendeur et ses richesses. Charles y travailla efficacement aussitôt qu'il fut maître paisible de son royaume; il s'attacha à réparer les funestes effets des guerres civiles, et établit une bonne police. Il renvoya à la culture des terres et à la pratique des arts les soldats qui ne lui étaient plus nécessaires, et que la guerre civile avait rendus brigands; il forma des autres des compagnies réglées de quinze cents gendarmes. C'est ainsi qu'il sut les rendre utiles; et par l'excellente discipline qu'il établit, il prévint le retour de nouveaux brigandages. On admire encore l'ordre qu'il mit dans toutes les parties de l'administration et dans les finances. La fin du règne de Charles VII fut très-heureuse pour la France; et ce prince serait descendu glorieusement au tombeau, si la fin de ses jours n'eût été remplie d'amertumes par les rebellions de son fils.

Louis, dauphin de France, qui fut

depuis Louis XI, fils dénaturé, se mit à la tête d'une faction qu'on a nommée *la praguerie;* elle se forma dans le moment où Charles VII avait affermi son trône par dix-sept ans de victoires. Cependant cette faction se rendit redoutable; elle tirait sa principale force de l'accession du dauphin. Charles força son fils de se soumettre, et lui pardonna ainsi qu'à la plupart de ses conplices; mais la conduite de Louis était tellement oblique, qu'elle remplit son père de défiance. Persuadé qu'il avait formé le projet de l'empoisonner, ce malheureux père s'abstint plusieurs jours de manger. Vaincu enfin par les instances de ses domestiques, il consentit à prendre quelque nourriture; il était trop tard; l'estomac ne pouvait plus faire ses fonctions, et il mourut, pour ainsi dire, de faim; c'est ainsi que Louis XI causa la mort de son père en lui donnant la crainte du poison. Cette seule crainte, de la part d'un père, prouve trop de quoi son fils était capable. Charles était dans sa soixantième année lorsqu'il mourut ainsi victime de ses soupçons, l'an 1461.

Avant de vous parler du règne de Louis XI, je pense, ma chère Aline,

devoir jeter avec vous un regard sur l'Angleterre, et voir quels événemens s'étaient passés dans ce royaume depuis que nous l'avons laissé.

Nous avons vu Henri, duc de Lancastre, usurper la couronne d'Angleterre en 1399, et régner sous le nom de Henri IV après la mort de Richard II. Henri IV avait, comme je vous l'ai dit, ravi le trône aux descendans du duc de Clarence ; aussi ne se déclara-t-il pas roi par héritage, mais en vertu d'une prétendue résignation de Richard en sa faveur. Quand on lui disputait ce titre, il n'hésitait pas à se dire monarque par droit de conquête ; mais enfin, quel que fût son droit, le parlement le légitima. Tous les barons ne se soumirent pas à cette ratification ; quelques mécontens prirent les armes, et le duc de Northumberland se mit à leur tête. Il y eut une bataille où les généraux des deux côtés montrèrent la plus grande valeur. Henri s'exposa au plus fort de la mêlée, et son fils, qui devint ensuite conquérant de la France, combattit à ses côtés. Le duc de Northumberland fut vaincu, obtint sa grâce, récidiva, et fut décapité.

Le reste du règne de Henri fut tran-

quille, mais la conduite de son fils l causa des chagrins. Ce prince s'aba donnait ouvertement à la débauche ; ne marchait qu'avec une troupe de mau vais sujets, qui s'exerçaient, par un sorte d'émulation, aux excès les plu condamnables. Il bravait la haine pu blique, ce qui mortifiait beaucoup son père, dont l'unique désir était de voi son fils aimé. Henri IV eut, dit-on, des remords sur son usurpation, mais ils ne le portèrent pas à se démettre de la couronne; après quinze ans de règne il la laissa à son fils.

Henri V monta sur le trône en 1413, et dès qu'il en eut pris possession, il voulut s'en montrer digne en renonçant à ses anciens désordres, et en rompant même avec ceux qui en avaient été les compagnons. On dit qu'il les rassembla, leur annonça qu'il allait changer de vie, et, en les exhortant à l'imiter, leur signifia qu'il ne les reverrait que quand ils auraient donné des preuves de leur réforme. Les ministres de son père qui avaient blâmé ses extravagances, se virent, avec surprise, accueillis avec toutes les marques de la faveur et de la confiance. Un juge qui avait fait conduire ce prince en prison sur les

plaintes que des personnes insultées lui avaient portées, fut loué par lui de son courage, récompensé, et exhorté de conserver la même hardiesse et la même impartialité dans l'exécution des lois. Cette victoire d'Henri sur lui-même est, aux yeux de la raison, plus glorieuse que les trophées militaires qui ont consacré la mémoire de ses exploits. Il montra aussi un profond regret du sort du malheureux Richard, lui fit faire des obsèques magnifiques, et combla de grâces ceux qui lui avaient été fidèles. Par cette conduite, le nouveau monarque se concilia tous les suffrages. Tels furent les commencemens du règne de cet Henri V qui devint le conquérant de la France. Les circonstances les plus favorables se réunirent pour lui aplanir le chemin du trône; il en profita; mais il est plus que probable qu'avant la bataille d'Azincourt il n'avait point osé envisager un si vaste champ à ses espérances. Mais cette victoire vint ouvrir la carrière à son ambition, et la démence de Charles VI, le caractère vindicatif du duc de Bourgogne, la haine d'Isabeau de Bavière pour son fils, la discorde entre les grands et l'ébranlement général du royaume,

tout enfin se réunit pour lui facilit une conquête trop flatteuse pour n'êt point poursuivie. Henri profita du crin des autres sans en commettre lui-mêm et il fixa la fortune moins encore pa ses exploits guerriers que par son affa bilité, sa clémence. et l'assemblage de vertus sociales. Aucun revers ne se mêl à ses succès; mais lorsque l'âge et le infirmités de son beau-père allaient lu donner le titre de roi de France, dont il avait déjà toute l'autorité, une maladie cruelle entr'ouvrit le tombeau sous ses pieds, et l'y précipita à l'âge de trente-quatre ans.

Il eut de Catherine-Isabelle de France, fille de Charles VI, un fils nommé comme lui Henri. Nous avons vu que ce jeune prince n'avait encore que neuf mois, ce qui ne l'empêcha pas d'être reconnu roi de France. Son berceau fut décoré des deux couronnes de France et d'Angleterre, et toutes deux lui furent ravies. On nomma protecteurs, ou gardiens de ses royaumes, les ducs de Glocester et de Bedfort, ses oncles; le dernier resta en France pour la maintenir sous l'autorité de son neveu. Nous venons de voir qu'il se déshonora par le supplice de la Pucelle d'Orléans,

dont l'enthousiasme avait réveillé le courage des Français. Ses succès furent le prélude de l'expulsion des Anglais; mais leur ruine ne se consomma qu'à la longue, et à mesure que les troubles de l'Angleterre les mirent hors d'état de se soutenir sur le continent. Pendant la première trève qui suspendit les hostilités des deux nations, Henri épousa Marguerite d'Anjou de la maison de France. Cette princesse, fille de Réné d'Anjou, roi de Naples, duc de Lorraine, comte du Maine, qui, avec tous ces titres était sans états, et ne put donner la plus légère dot à sa fille, cette princesse n'en apporta d'autre que son mérite; il brilla avec éclat dans les terribles catastrophes qu'elle éprouva : peu de princesses ont été plus malheureuses en père et en époux.

Marguerite d'Anjou était une femme courageuse, inébranlable; véritable héroïne, elle eut tous les talens du gouvernement et toutes les vertus guerrières; mais aussi elle se livra quelquefois aux cruautés et aux attentats que l'ambition, la guerre et les factions inspirent. Sa hardiesse et la pusillanimité de son mari furent les premières sources des calamités publiques.

Henri VI montra de bonne heure u
grande faiblesse d'esprit : à mesure qu
avançait en âge, son peu de mér
se décélait, et faisait concevoir des
pérances aux intrigans et aux factieu
Il paraît que dès sa minorité il s'éta
élevé des cabales à la cour de ce princ
puisque la duchesse de Glocester fu
accusée et condamnée à faire amend
honorable dans l'église de Saint-Paul
et une de ses amies, sa prétendue com
plice, brûlée vive comme sorcière
Toutes deux avaient, dit-on, employé
un sortilége contre la vie du roi ; les
accusations de ce genre étaient fré-
quentes dans ce temps, et il paraît
qu'on eut des preuves assez fortes qu'il
y avait eu au moins un projet d'attentat
contre le jeune monarque, puisque sa
tante, convaincue d'avoir trempé dans
le complot, encourut une humiliante
punition, et fut confinée en prison. Sa
qualité de princesse du sang lui mé-
rita seulement l'adoucissement d'une
prison perpétuelle, au lieu du supplice
qu'encourut sa complice, mais sa ré-
clusion n'empêcha pas son époux, le
duc de Glocester, de conserver tout
son crédit et son entière autorité. Il
était beaucoup plus puissant que le roi

lui-même, et gouvernait despotiquement lorsque Marguerite d'Anjou arriva en Angleterre. Cette princesse ne put souffrir de voir l'oncle de son époux en possession de toute l'autorité; elle voulut la lui disputer; et trouvant quelque difficulté à lui faire céder l'empire, eut recours aux moyens violens : le duc fut arrêté, sous prétexte d'une conspiration, et le lendemain on le trouva mort dans son lit. En vain on répandit qu'il était mort subitement, on conçut les plus grands soupçons contre la reine, et de ce moment son gouvernement et le nom du roi furent odieux. Rarement les Anglais haïssent sans conspirer. Il se trouvait alors en Angleterre un descendant d'Edouard III, d'un degré plus proche que la branche des Lancastres. Richard, duc d'Yorck, descendu par sa mère du duc de Clarence, second fils d'Edouard III; les Lancastres ne descendaient que du troisième fils de ce monarque : dans l'ordre de la succession ils avaient donc moins de droits au trône que le duc d'Yorck. Ce prince possédait une fortune immense par la réunion de plusieurs successions; il avait des alliances avec la principale noblesse, de la valeur, une

conduite prudente, un caractère doux, et le rang de premier prince du sang.

Ses partisans commencèrent par accoutumer le public à discuter les droits au trône, et à raisonner lequel du roi et du prince en avait un plus légitime; il y avait alors une grande fermentation dans les esprits au sujet du ministère: des dénonciations contre les ministres en place, et autres personnes dévouées à la reine; on travaillait enfin à affaiblir l'autorité royale, et le duc d'Yorck était soupçonné d'être le moteur secret de toutes ces menées. Il avait cependant la prudence de ne point se montrer pendant les momens de grandes agitations; il se tenait alors renfermé dans ses châteaux; mais, à l'occasion de quelques prétentions du peuple, ce prince prit les armes, et les posa aussitôt que le peuple fut satisfait. Cette modération lui valut le titre de protecteur pendant une maladie du roi, qui augmenta si fort son imbécillité naturelle, qu'on n'osait plus le montrer en public. La maladie cessa. Henri, excité par sa femme, voulut reprendre son autorité; le duc d'Yorck prétendit la conserver, et il arma pour se maintenir dans la puissance à laquelle il s'é-

tait accoutumé. Marguerite d'Anjou l'avait fait chasser du conseil ; il s'en vengea en s'avançant à la tête d'une armée. La reine en leva une de son côté, et marcha contre ce rebelle. Henri, traîné à la bataille de Saint-Albans, y fut blessé et fait prisonnier ; c'est de ce moment, de cette sanglante victoire remportée par le duc d'Yorck en 1455, que date la longue et fatale querelle de la Rose-Blanche et de la Rose-Rouge. On donna ce nom aux factions d'Yorck et de Lancastre, parce que c'étaient les emblèmes que ces maisons s'étaient choisis. Richard, duc d'Yorck, portait une rose blanche sur son écu, et le roi Henri VI, de la branche de Lancastre, portait une rose rouge. Dans les plaines de Saint-Albans ces emblèmes brillaient sur les drapeaux de ces deux princes, et de-là vinrent ces noms fameux consacrés à la guerre civile qu'ils se livrèrent pendant plus de trente ans.

Le duc d'Yorck se montra d'abord vainqueur généreux; il traita son prisonnier avec beaucoup d'égards. Se contentant de s'emparer de l'autorité souveraine, il laissa le titre de roi à l'indolent Henri, et reprit celui de protecteur. Henri VI, souvent malade et

toujours faible, redoutant le travail et la fatigue, se serait peut-être accommodé de ce partage; il eût pu consentir à n'être qu'un prisonnier sur le trône, mais sa femme avait trop de fierté pour se contenter de l'ombre de la royauté; elle leva de nouvelles troupes, tira son mari de Londres, et se mettant avec lui en campagne, elle devint la générale de son armée. On remarque que les Anglais virent en peu de temps quatre françaises conduire des soldats : la comtesse de Monfort en Bretagne, Philippine de Flandres, épouse du roi Edouard II, en Ecosse, la pucelle d'Orléans en France, et Marguerite d'Anjou en Angleterre.

Cette reine, dont le courage était plus grand que les malheurs, rangea elle-même son armée en bataille, et combattit à côté de son mari dans la sanglante journée de Nortampthon.

Le duc d'Yorck n'était pas dans l'armée opposée; mais son fils, le comte de la Marche, y faisait son apprentissage sous le fameux comte de Warwick, l'homme de ce temps qui avait le plus de réputation. Riche et puissant, autant que brave, courageux et fier, son opinion avait sur la noblesse d'Angleterre

une influence très-marquée ; aussi, dit-on, qu'il fit et défit les rois à sa volonté. Le génie de Warwick l'emporta sur celui de Marguerite d'Anjou ; elle fut vaincue : elle eut la douleur de voir prendre prisonnier le roi son mari ; et tandis que ce malheureux prince lui tendait les bras, il fallut qu'elle s'enfuit à toute bride avec son fils le prince de Galles. Le roi fut reconduit, pour la seconde fois, dans sa capitale, par ses vaiqueurs, toujours roi et toujours prisonnier.

Le duc d'Yorck convoqua un parlement, et cessant de voiler son ambition du prétexte de faire la guerre pour réformer le gouvernement, tenant le roi entre ses mains, le tenant éloigné de la reine et privé de son conseil, il ne craignit plus de faire connaître ses prétentions. Il réclama la couronne comme représentant Edouard III, demanda l'exclusion d'Henri VI, né d'une branche cadette. La cause du roi et de celui qui prétendait l'être, fut solennellement débattue dans la chambre des pairs. Le duc d'Yorck, tout vainqueur qu'il était, ne gagna point entièrement sa cause ; le parlement décida que Henri VI garderait le trône pendant sa vie, mais que

le duc d'Yorck serait son successeur, à l'exclusion du prince de Galles. A cet arrêt on ajouta la clause rigoureuse, que si le roi violait cette loi, la couronne serait dès ce moment dévolue au duc d'Yorck.

Cette clause combla le malheur de Henri VI. Marguerite d'Anjou, vaincue, fugitive, ayant contre elle le duc d'Yorck victorieux, Londres et le parlement, ne perdit point courage; elle courut dans la principauté de Galles et dans les provinces voisines, anima ses amis, s'en fit de nouveaux, et forma une armée. A la tête de dix-huit mille hommes elle combattit le duc d'Yorck, et dans cette journée la fortune seconda son courage. Le duc d'Yorck fut vaincu, et resta sur le champ de bataille; il mourut percé de coups. Rutland, son second fils, fut tué en fuyant. La tête du père, plantée sur la muraille d'Yorck avec celles de quelques généraux, y resta long-temps comme un monument de sa victoire.

Marguerite marche vers Londres pour délivrer le roi son époux. Le comte de Warwick, l'ame du parti d'Yorck, avait encore une armée dans laquelle il traînait à sa suite Henri,

son roi et son captif. La reine et Warwick se rencontrèrent près de Saint-Albans; la reine eut encore le honheur de vaincre. Elle goûta le plaisir de voir fuir devant elle ce Warwick si redoutable, et de rendre à son mari, sur le champ de bataille, sa liberté et son autorité. Jamais femme n'avait eu plus de gloire et de succès; mais ce triomphe fut court. Londres refusa de lui ouvrir ses portes, et son armée se trouva trop faible pour forcer cette capitale. Le comte de la Marche, fils aîné du duc d'Yorck, était dans cette ville, il respirait la vengeance, et Warwick, qui reparut bientôt, força Marguerite de fuir de nouveau. Le seul fruit de ses victoires fut d'avoir délivré son époux: elle passa avec lui et son fils en Ecosse.

Warwick, maître dans Londres, assembla le peuple, et lui montrant le fils du duc d'Yorck, il le fit proclamer roi sous le nom d'Edouard IV. Henri de Lancastre fut déclaré déchu de ses droits pour avoir enfreint la loi du parlement, parce que sa femme avait combattu pour lui; on détrôna ce prince, qui avait été déclaré roi de France et d'Angleterre au berceau, et qui avait régné à Londres trente-huit années, sans qu'on eût

rien à lui reprocher que sa faiblesse.

Pendant qu'on proclamait dans Londres Edouard IV, la tête de son père était encore attachée aux murailles d'Yorck comme celle d'un coupable, et Marguerite fortifiait son parti dans le nord de l'Angleterre, par le nom et la présence de Henri.

A la nouvelle de l'usurpation d'Edouard, elle se hâta de reparaître, et vint à la tête de soixante mille hommes affronter de nouveau les dangers ; mais elle ne voulut pas y exposer son fils et son mari. Elle les laissa en sûreté et vint seule au devant de Warwick et du jeune roi. Le sort trahit Marguerite d'Anjou : après une sanglante bataille, qui coûta plus de trente-six mille hommes, elle fut de nouveau obligée de fuir en Ecosse. Warwick, pleinement victorieux, affermit sur le trône le jeune Edouard, et Marguerite, non encore découragée, ne trouvant point de grands secours en Ecosse, passa en France pour s'en procurer. Elle passa à travers les vaisseaux ennemis qui couvraient la mer, et vint solliciter Louis XI ; refusée par lui, elle ne se rebute point : emprunte de l'argent, emprunte des vaisseaux, et après avoir obtenu un faible secours de cinq cents hommes, elle

se rembarque, essuie une tempête qui sépare son vaisseau de sa petite flotte : regagne le rivage de l'Angleterre, y assemble des forces et affronte de nouveau le sort des batailles. Il lui est encore contraire ; elle est vaincue vers Exham, et toutes les ressources lui manquent. Après cette nouvelle défaite, le mari fuit d'un côté, la femme et le fils de l'autre, sans domestiques, sans secours, exposés à tous les accidens et à tous les affronts. Henri dans sa fuite tombe entre les mains de ses ennemis ; il est conduit à Londres avec ignominie, et renfermé dans la Tour. Marguerite moins malheureuse, après diverses traverses, trouva une petite barque qui la transporta en Flandres avec son fils.

Edouard IV, placé sur le trône par Warwick, délivré par lui de tous ses ennemis, et maître de la personne de Henri, ne se vit pas plutôt paisible possesseur de la couronne, qu'il se livra sans mesure à son goût pour le plaisir. Il ne tarda pas à se montrer ingrat envers Warwick qui lui servait de père et dirigeait sa jeunesse. Ce seigneur négociait le mariage d'Edouard avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI ; il traitait en France cette alliance de

l'aveu de son jeune souverain, lorsque celui-ci s'éprend d'une anglaise, l'épouse en secret, et la déclare reine sans en faire part à Warwick. Celui ci fut très-piqué de ce procédé qui le compromettait. Ses reproches sont mal accueillis ; négligé et éloigné du conseil, Warwick se vengea en séduisant le duc de Clarence, frère du roi. Il arme l'Angleterre; la guerre civile s'allume entre le roi et son sujet irrité. Les combats, les trèves, les négociations, les trahisons se succédèrent rapidement. Warwick chassa enfin d'Angleterre le roi qu'il avait fait, et alla à la Tour de Londres tirer de prison ce même Henri VI qu'il avait détrôné, et le replaça sur le trône. Ce faiseur de rois convoqua un parlement qui rétablit Henri VI dans tous ses droits, et qui déclara usurpateur et traître ce même Edouard IV auquel il avait, peu d'années auparavant, donné la couronne. Edouard, refugié en Hollande, conservait cependant des partisans en Angleterre; il y rentra après sept mois d'exil. Sa faction lui ouvrit les portes de Londres. Henri, jouet de la fortune, à peine rétabli fut encore remis dans la Tour. Marguerite d'Anjou, toujours prête à venger son époux,

et toujours féconde en ressources, repassait dans ce même temps en Angleterre avec son fils le prince de Galles. Elle apprit en abordant ce nouveau malheur; mais Warwick combattait encore; il marchait contre Edouard, il lui restait quelque espérance. Hélas! elle lui fut bientôt ravie. A peine a-t-elle appris la nouvelle prison de son mari, qu'un second courrier vient lui apprendre la mort de Warwick, tué dans un nouveau combat contre Edouard.

Après tant de revers et de défaites, il semble que Marguerite devait être entièrement abattue; mais son grand courage se soutenant encore au milieu des disgrâces, lui fit trouver des ressources et des amis. Elle parvint encore à rassembler une armée, et vint attaquer celle d'Edouard sur les bords de la Taverne. Elle commandait ses troupes, et animait ses soldats en menant de rang en rang le jeune prince de Galles. Le combat fut opiniâtre, mais enfin la victoire demeura encore à Edouard.

La reine, dans le désordre de sa défaite, ne voyant point son fils, et demandant en vain de ses nouvelles, perdit tout sentiment et toute connaissance. Elle resta long-temps évanouie sur un

chariot, et ne reprit ses sens que pour voir son fils prisonnier, et son vainqueur, Edouard IV, devant elle. On sépara la mère et le fils ; Marguerite fut conduite à Londres dans la Tour où était le roi son époux.

Plus barbare envers le prince de Galles, Edouard déshonora sa victoire en faisant massacrer ce jeune prince, qui, interrogé par lui sur le motif qui lui avait donné la hardiesse d'entrer dans son royaume, répondit avec noblesse : « J'étais venu pour venger mon père, « et sauver de vos mains mon héritage ». Irrité de cette réponse, le farouche Edouard frappa le jeune prince de son gantelet. Aussitôt les ducs de Clarence et de Glocester se jetèrent sur cet infortuné et le massacrèrent à coups de sabre. Le meurtre du prince de Galles fut le signal de celui de Henri ; on prétend que ce fut le même duc de Glocester qui se chargea de l'assassiner dans sa prison. C'est en 1471 que le malheureux Henri VI vit trancher le fil de ses jours. On laissa vivre Marguerite d'Anjou, parce qu'on espérait que les Français payeraient sa rançon. En effet, quatre ans après, Louis XI donna cinquante mille écus pour la rançon de cette princesse.

Elle finit ses jours en France et mourut rassasiée d'amertumes et comblée de gloire, après avoir soutenu dans douze batailles les droits de son mari et de son fils ; elle fut la reine, l'épouse et la mère la plus malheureuse de l'Europe.

Il paraît que tous les prisonniers faits dans la dernière bataille furent inhumainement massacrés. C'est par ces affreuses exécutions qu'Edouard assura la tranquillité de son règne. Sa domination fut cimentée du sang de presque tous les princes de la Rose Rouge, et on le vit même peu après condamner son propre frère, le duc de Clarence. Sur d'assez légers soupçons, Edouard prononça sa sentence, et ne lui fit d'autre grâce que de lui laisser le choix de sa mort. Clarence demanda à être noyé dans un tonneau de Malvoisie. Il ne fut pas la dernière victime du barbare Edouard ; le sang le plus noble de l'Angleterre coula à grands flots sous ce règne ; ceux qui échappèrent à la hache des bourreaux traînèrent des jours malheureux dans une terre étrangère. On vit de très-grands seigneurs anglais réduits à servir en France, et en qualité de domestiques, pour gagner leur subsistance.

Cet Edouard, qui se montra si cruel, était cependant d'une figure douce; il était le plus bel homme de son temps, et son amour pour les plaisirs et particulièrement son penchant pour la galanterie semblait contraster avec la barbarie qu'on lui reproche. On prétend au surplus qu'elle lui fut inspirée par Richard son frère, duc de Glocester; ce prince, qui était un monstre capable de commettre de sang-froid tous les crimes, est vivement soupçonné d'avoir empoisonné le roi son frère.

Édouard IV mourut en 1483, à l'âge de quarante-deux ans, au moment où il se disposait à faire une nouvelle invasion en France. Ce prince laissa deux fils, Edouard V, qui lui succèda, et Richard duc d'Yorck. Le premier était âgé de treize ans, le second en avait neuf; le barbare et ambitieux Glocester ne tarda pas à se défaire de ces deux princes: pour y parvenir, il commença par faire arrêter et décapiter, sans forme de procès, le lord Hasting, seigneur très-attaché au jeune roi. Le comte de Rivers, frère de la reine, fut ensuite accusé de trahison, et condamné par un tribunal vendu au duc de Glocester. Après s'être défait de ces deux hommes, Richard,

qui avait pris le titre de protecteur, se fit demander pour roi par la populace, et à peine fut-il couronné sous le nom de Richard III, qu'il fit étrangler ses deux neveux. Couvert de leur sang, ce monstre, cet oncle barbare osa offrir sa main à la princesse Elisabeth, leur sœur, afin de confondre ses droits et les siens. La reine, veuve d'Edouard IV, conseillait, dit-on, à sa fille, d'accepter la proposition de l'usurpateur; mais la jeune princesse eut le courage de refuser de l'épouser, et ne dissimula point l'horreur qu'il lui inspirait; Elisabeth était destinée à mettre fin aux guerres civiles par la réunion des deux maisons d'Yorck et de Lancastre. Il restait un rejeton de cette dernière: un prince échappé aux massacres s'était réfugié et caché dans la Bretagne. On l'appelait Henri, comte de Richemond; il descendait par les femmes de Jean de Gand, duc de Lancastre, fils du grand Edouard III. A la recommandation de l'usurpateur Richard, le duc de Bretagne le retenait dans une prison honorable; mais malgré son état de captivité il fit encore ombrage au roi d'Angleterre. Ce prince exigea qu'il lui fut livré. On prétend que le duc de Bretagne, gagné ou inti-

midé, avait d'abord consenti à remettre Henri de Richemond aux envoyés de Richard, qu'il avait même été livré; mais que sur la nouvelle qu'il s'était formé en Angleterre un parti puissant, soulevé contre la tyrannie du roi, le duc de Bretagne changea de dessein. Ce qui est constant, c'est que le fugitif Henri passa en Angleterre, se mit à la tête de la ligue qui se formait; mais sa première tentative fut malheureuse; il fut défait et obligé de retourner en Bretagne mendier un asile. Poursuivi, et sur le point de tomber entre les mains du tyran, le jeune prince passa en Anjou. Charles lui donna un secours de deux mille hommes: avec cette faible escorte, il repassa la mer, aborda dans le pays de Galles, dont il était originaire, et se vit bientôt à la tête d'une nombreuse armée. Il combattit et vainquit Richard, qui mourut les armes à la main. Voyant la bataille désespérée, il se jeta en fureur au milieu de ses ennemis, et reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. La couronne lui fut arrachée et portée à Henri de Richemond, qui fut aussitôt proclamé et couronné sur le champ de bataille sous le nom de Henri VII, l'an 1485.

La journée qui plaça ce prince sur le trône mit fin aux désolations dont la Rose-Rouge et la Rose-Blanche avaient rempli l'Angleterre. On cessa bientôt de porter ces signes distinctifs des factions : Henri, en épousant la princesse Elisabeth, fille d'Edouard III, réunit en sa personne les droits des Lancastre et des Yorck.

Henri se montra digne du trône qu'il avait su conquérir : son règne, qui fut de vingt-quatre ans, et presque toujours paisible, adoucit un peu les mœurs de la nation. Il fit des lois sages : sous lui, la justice distributive rentra dans tous ses droits, et le commerce, ruiné pendant les longues guerres civiles, commença à se rétablir. Le bonheur que ce prince rendit à l'Angleterre n'empêcha point cependant l'esprit d'intrigue et de discorde de se soutenir dans les provinces du Nord.

En Richard III avait fini la race des Plantagenets qui avait porté le sceptre pendant trois cents ans. Il en restait cependant un rejeton, connu sous le nom de Warwick, dont les droits au trône ne venaient qu'après ceux d'Elisabeth. Henri commença avec cette princesse la dynastie des Tudors ; et parcourut le

royaume, menant avec lui la reine son épouse comme gage de l'union et de la paix.

Cette précaution n'éteignit point l'intérêt que conservait à la race des Plantagenet les familles qui avaient été si longtemps accoutumées à la respecter sur le trône. Deux imposteurs célèbres, Simnel et Pierkin, profitèrent de l'attachement qu'on conservait à cette race pour essayer de se placer sur le trône.

Le premier, Robert Simnel, fils d'un boulanger, réunissait, aux grâces de la figure, un esprit subtil et adroit. Un prêtre d'Oxford, Richard Simon, tenta de le faire passer pour le jeune Warwick, qu'on avait par précaution enfermé dans la Tour de Londres. Il instruisit Simnel à jouer le rôle de ce prétendant, le promena en Irlande, trouva des seigneurs crédules ou mal intentionnés pour le roi. Le fantôme de Warwick, le prétendu descendant des Plantagenets, fut couronné et proclamé roi à Dublin : il vint en Angleterre à la tête d'une armée, et osa donner bataille au roi près de Nottingham. Henri fut vainqueur ; il fit prisonnier cet imposteur, ainsi que le prêtre Simon son directeur. Quelques seigneurs, dont l'erreur ne

parut pas excusable, furent punis de mort. On donna en spectacle le véritable Warwick dans une procession publique à Londres ; et, après la cérémonie, on le renferma de nouveau dans la Tour. Le prêtre Simon fut condamné à la prison, et Henri borna la punition de Simnel à le faire rentrer dans son état. Il en fit l'un de ses marmitons, et crut assez humilier les factieux en réduisant leur roi aux plus bas emplois.

Mais peu après on vit paraître un imposteur plus redoutable que le premier. Pierkin, fils d'un juif converti, profita de la ressemblance frappante qu'il avait avec le feu roi Edouard IV, pour se faire passer pour le second fils de ce prince. Il prit le nom du duc d'Yorck, si lâchement assassiné dans la Tour de Londres par Richard III. Il prétendit être échappé à la cruauté de cet oncle barbare : ces traits trompèrent quelques personnes ; on vit même la vieille douairière de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, et veuve de Charles-le-Téméraire, le reconnaître pour son neveu. Sa taille majestueuse, sa politesse, sa valeur, semblaient le rendre digne du rang qu'il usurpait ; et, à l'aide des avantages dont la nature l'avait doué, il soutint assez

long-temps sa fourberie. Il épousa une princesse de la maison d'Yorck, dont il fut encore aimé, même quand son imposture fut découverte, ce qui prouve que Pierkin avait des qualités aimables. Il eut les armes à la main pendant cinq ans entiers, arma même en Ecosse, où le roi le traita en souverain. Pierkin trouva des ressources dans ses premières défaites; mais il finit par être abandonné et livré au roi. Condamné seulement à la prison, il voulut s'évader, et paya sa hardiesse de sa tête. C'est alors, en 1498, que l'esprit de faction fut tout-à fait anéanti; et que les Anglais, n'étant plus redoutables à leur monarque, commencèrent à le devenir à leurs voisins.

Mais il est temps de reprendre l'histoire de France : nous l'avons laissée au moment où Louis XI monta sur le trône, en 1461. Ce prince avait, comme nous l'avons vu, rempli d'amertume les dernières années de son père; et, malgré sa grande habitude de la dissimulation, ce mauvais fils ne put cacher sa joie en apprenant la mort de Charles VII. Toute sa conduite répondit à ce premier trait de son caractère. Dès qu'il fut sur le trône, il parut s'attacher à contrecarrer ce qu'avait fait son père; il

chassa tous ses ministres, rappela ceux qu'il avait exilés, et affecta un gouvernement tout différent. Le sien ne tarda pas à devenir despotique ; Louis XI fut le premier roi absolu depuis la décadence de la maison de Charlemagne. Il ne parvint à ce pouvoir tranquille que par des secousses violentes.

Le gouvernement féodal était déjà singulièrement affaibli lorsque Louis XI parvint au trône. On peut dire que ce gouvernement périt en France, quand Charles VII eut commencé à établir sa puissance par l'expulsion des Anglais, par la jouissance de tant de provinces réunies à la couronne, et enfin par des subsides rendus perpétuels.

Il n'y avait plus en France que deux grands fiefs, la Bourgogne et la Bretagne; mais leur pouvoir les rendait indépendans ; ils n'étaient pas regardés en Europe comme faisant partie du royaume. Vous devez vous rappeler que le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, avait même stipulé qu'il ne rendrait point hommage à Charles VII, quand il lui pardonna l'assassinat du duc Jean son père. Ce même duc de Bourgogne avait rendu de grands services à Louis XI, lorsqu'il n'était encore que dauphin; il

l'avait reçu avec toute sorte d'égards, lorsqu'il s'était cru obligé de fuir la colère de son père. Devenu roi, Louis XI reconnut les services du duc de Bourgogne, en se liant avec son fils, le comte de Charolois, nommé depuis Charles-le-Téméraire, et qui n'était pas meilleur fils que lui. Le roi de France soutint ce prince contre son père, entretint leurs brouilleries aussi longtemps qu'il le put; quand il vit qu'ils se raccommodaient, il devint ennemi de l'un et de l'autre. La perfidie et la trahison étaient également employées par Louis XI; tous les moyens lui étaient bons pour parvenir à son but : on le vit user de violence envers le duc de Bretagne, pour le forcer de donner sa fille en mariage au duc de Savoie, à qui le roi de France avait quelques obligations qu'il voulait reconnaître par cette alliance. Ne se flattant point de réussir par l'insinuation, il employa la ruse et la force. Le duc, appelé à sa cour, y est retenu sous divers prétextes, et pendant ce temps on prend des mesures pour enlever sa fille. Ce projet échoua; mais peu après le prince de Savoie, fils du duc, fut victime d'une autre perfidie. Ce jeune prince était brouillé avec

son père ; Louis s'entremet pour les raccommoder, invite le fils à venir s'expliquer, lui donne sa parole pour un sauf-conduit, l'écoute et le fait enfermer. On le vit aussi prendre des mesures pour enlever en pleine paix le duc de Bourgogne et le comte de Charolois. Tous deux lui échappèrent; mais en voyant sa conduite oblique, et ses trahisons envers ses voisins, on ne peut s'étonner de les voir se liguer contre lui. Les seigneurs du royaume, qui avaient également a se plaindre, s'unirent à la confédération, et ce fut la guerre qu'ils lui firent qu'on appela celle du bien public. Les ducs de Bretagne et de Bourgogne étaient à la tête de la ligue, et presque tous les seigneurs de l'ancienne cour. Après une bataille qui se donna près de Paris, il y eut un accommodement. Louis, qui avait pour principe de diviser pour régner, fit des traités particuliers avec chacun des chefs : il en fit quelques-uns de contradictoires ; mais il croyait tout gagner en séparant les intérêts des divers seigneurs. Il les désunit pour les vaincre l'un après l'autre. Affectant une grande ardeur pour procurer véritablement le bien public, il nomma avec ostentation une commission char-

gée de réformer les abus. Elle lui servit d'inquisition contre les seigneurs révoltés : Louis les fit périr comme coupables de vexations, et couvrit sa vengeance du manteau de la justice.

Peu de tyrans ont fait mourir plus de citoyens par la main des bourreaux et dans les supplices les plus recherchés. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeait les victimes, sont les monumens qu'a laissé ce monarque, qui fut le Tibère de la France. Louis avait à peu près l'âge de ce farouche tyran lorsqu'il monta sur le trône, et il eut plus d'un rapport avec lui. On pense généralement qu'il fit mourir son père de chagrin ; il passe aussi pour constant que son frère, le duc de Berri, fut empoisonné par ses ordres. Les têtes de plusieurs grands seigneurs tombèrent sur l'échafaud : le supplice de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, descendant reconnu de Clovis ; les circonstances et l'appareil de sa mort, sont dignes de figurer dans les annales des plus barbares tyrans. On n'a jamais su précisément quel avait été le crime de l'infortuné Nemours ; mais il fut enfermé dans une cage de fer, jugé par des commissaires. Il subit la question dans sa cage,

y entendit son arrêt ; et, par un affreux raffinement de cruauté, on poussa la barbarie jusqu'à faire placer sous l'échafaud, où ce prince fut exécuté, ses jeunes enfans. Les malheureux reçurent sur eux le sang de leur père, et furent ensuite enfermés dans d'étroits cachots, où ils languirent jusqu'à la mort du cruel Louis XI. Ce monstre infernal les faisait, dit-on, encore torturer dans leur prison. Son règne présente un tissu d'horreurs qui révolte une ame sensible : c'est à regret que j'en trace le tableau, et il me répugne trop pour vous en présenter les détails. Il n'est qu'un trait de sa rigueur que je sois disposée à approuver, c'est celui qui lui fit enfermer dans une cage de fer, de huit pieds carré, le cardinal de la Balue, ministre infidèle, et long-temps son plus intime confident. C'était lui qui était l'inventeur de ce genre de supplice ; il l'avait fait subir à d'autres ; et, comme les preuves de sa trahison furent complètes, il me paraît juste qu'il reçût le châtiment dont il avait le premier donné l'idée.

Louis XI trouva plus d'un ministre infidèle. Comme il donnait lui-même l'exemple de la mauvaise foi, on se fit moins de scrupule de le tromper. Peut-

être la rigueur dont il usa envers ses sujets fut-elle quelquefois nécessaire; mais elle fut poussée trop loin pour pouvoir être excusée. Je ne promenerai point mon Aline aux sanglantes exécutions que Louis XI se plaisait à contempler de son château de Plessis-les-Tours; je lui dirai seulement qu'il finit par s'y rendre inaccessible à ses sujets. Entouré de gardes et dévoré d'inquiétudes, on le vit terminer sa vie dans l'ennui, les remords, la crainte et la douleur d'être détesté.

Ce prince, qui laissa une mémoire odieuse, avait cependant quelques bonnes qualités : il avait du courage; il montra de la grandeur en quelques occasions. Il savait donner en roi; il connaissait les hommes et les affaires; il voulait qu'une justice exacte fut rendue: lui seul se réservait le droit d'être injuste. Il manqua une fois d'être victime de ses détours insidieux. Dans un moment où il excitait sourdement les Bourguignons à se révolter contre leur duc, il s'avança imprudemment, et le duc de Bourgogne le fit arrêter. Il le retint plusieurs jours prisonnier, et ne lui rendit sa liberté qu'après en avoir exigé des sacrifices qui le firent long-temps re-

pentir de son imprudence. La mort délivra Louis XI de Charles-le-Téméraire, le plus redoutable de ses ennemis : ce prince périt dans une bataille en Lorraine, après avoir long-temps résisté à tous les artifices du roi de France. Louis paraît avoir été quelquefois dupe de ceux qu'il mit en usage. Le duc de Bourgogne ne laissa qu'une fille ; le roi de France profita de la minorité de cette princesse pour envahir la meilleure partie de ses états. Il eût pu les réunir tous à la couronne en faisant épouser au dauphin l'héritière de la Bourgogne ; mais sa manière d'agir indisposa les états ; ils donnèrent leur princesse à l'archiduc Maximilien.

Louis XI mourut dans la soixante-unième année de son âge : Charles VIII, son fils, lui succéda en 1483. Ce prince était majeur lorsqu'il perdit son père ; mais la faiblesse de son esprit avait déterminé Louis XI à confier en mourant l'autorité à sa fille, Anne de Beaujeu, sœur du jeune roi. Les dispositions du despotique Louis XI furent suivies, mais elles excitèrent des murmures. Les princes du sang, Louis, duc d'Orléans, et le duc de Bourbon, voulurent disputer à madame de Beaujeu cette es-

pèce de tutelle. Elle en appela aux états-généraux ; ils confirmèrent sa puissance, et elle s'en montra digne en gouvernant avec beaucoup de prudence et de sagesse.

Cependant le duc d'Orléans ne resta pas long-temps soumis à la décision des états. Il cabala pour s'emparer de l'autorité, et leva quelques troupes. La concurrence de ce prince était d'autant plus fâcheuse pour madame de Beaujeu, que par son affabilité et ses qualités aimables il avait pris beaucoup de crédit sur le jeune roi ; elle parvint cependant à l'éloigner. Il se retira en Bretagne, et détermina le duc à embrasser sa querelle. Il y eut une bataille ; le duc d'Orléans la perdit et fut fait prisonnier. Trois ans après le roi alla lui-même le délivrer dans la tour de Bourges où il était renfermé, et le chargea de négocier son mariage avec Anne de Bretagne, héritière de ce duché.

Cette princesse était fort recherchée : le duc d'Orléans avait été l'un des mieux reçus des prétendans. Il aimait Anne de Bretagne ; mais il eut la générosité de sacrifier sa passion aux intérêts de sa patrie. Pour la tranquillité de la France et de la Bretagne, il détermina la princesse

à épouser Charles VIII. Ce monarque était plein de bonnes intentions, mais il avait le malheur de se laisser facilement engager dans de fausses mesures. On lui mit en tête la conquête du royaume de Naples, comme lui appartenant à titre d'héritier de la maison d'Anjou; et, ses courtisans l'enivrèrent tellement de ce projet, que pour n'y point trouver d'obstacle, il fit à l'empereur Maximilien et au roi d'Arragon des cessions considérables pour qu'ils ne troublassent point la conquête. Les provinces rendues à Maximilien étaient plus avantageuses à la France que la possession d'un royaume éloigné; mais enivré du chimérique projet de conquérir, non-seulement une partie de l'Italie, mais de détrôner le sultan des Turcs, Charles VIII conclut encore avec Henri VIII, roi d'Angleterre, un traité honteux; il se soumit à lui payer un tribut pour l'empêcher de lui faire la guerre pendant son expédition. La descente de Charles en Italie présenta d'abord des succès rapides; il traversa l'Italie sans obstacle, se rendit maître de Florence, de Sienne, entra dans Rome en vainqueur, subjugua le royaume de Naples à une ville près; mais, attaqué au retour dans Fornoue

par une armée formidable de princes ligués d'Italie; il les défit, et rentra en France triomphant et ruiné. Il méditait une nouvelle expédition en Italie; il allait de nouveau reconquérir le royaume de Naples, dont ses soldats avaient été chassés, lorsqu'il mourut à l'âge de vingt-huit ans. Charles VIII ne laissa point d'enfans, et le duc d'Orléans, son cousin, monta sur le trône en 1498.

Nous verrons ce prince régner glorieusement sous le nom de Louis XII; mais son règne appartient à l'histoire du seizième siècle, et il est temps de terminer cette lettre, et de laisser reposer l'attention de mon Aline.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE XLV. — Empire grec pendant le douzième siècle. — Règnes de Jean Comnène, Manuel Comnène, Alexis II, dit le Jeune, Andronic et Isaac l'Ange. — Empire d'Allemagne, et coup-d'œil sur l'Italie pendant la durée de ce même siècle. *Page* 1

LETTRE XLVI. — Rois de France pendant le douzième siècle : Louis VI, dit le Gros; Louis VII et Philippe-Auguste. 63

LETTRE XLVII. — Histoire d'Angleterre pendant le douzième siècle : Henri I, Etienne, Henri II, et Richard I, dit Cœur-de-Lion. — Histoire d'Espagne pendant la même période. 91

LETTRE XLVIII. — Treizième siècle : démembrement de l'empire grec. — Commencement de l'empire latin. — Empereurs français à Constantinople : Baudouin I, Henri, Pierre de

Courtenai, Robert de Courtenai, Baudouin II et Jean de Brienne. — Empereurs de Nicée : Théodore Lascaris I, Jean Ducas-Vatace, Théodore Lascaris II, Jean Lascaris et Michel Paléologue. — Empire d'Allemagne, et coup-d'œil sur l'Italie pendant la durée de ce même siècle. *Page* 139

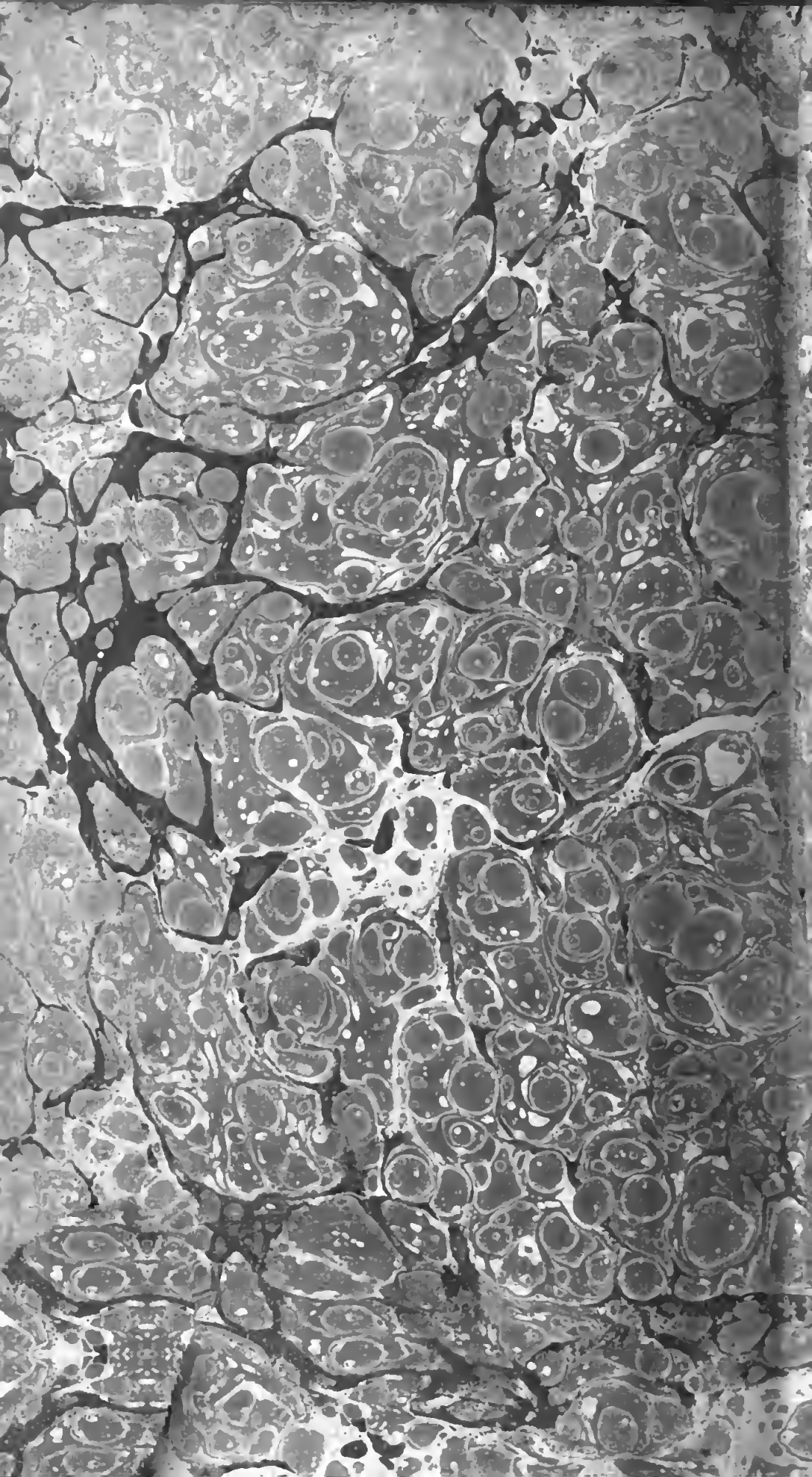
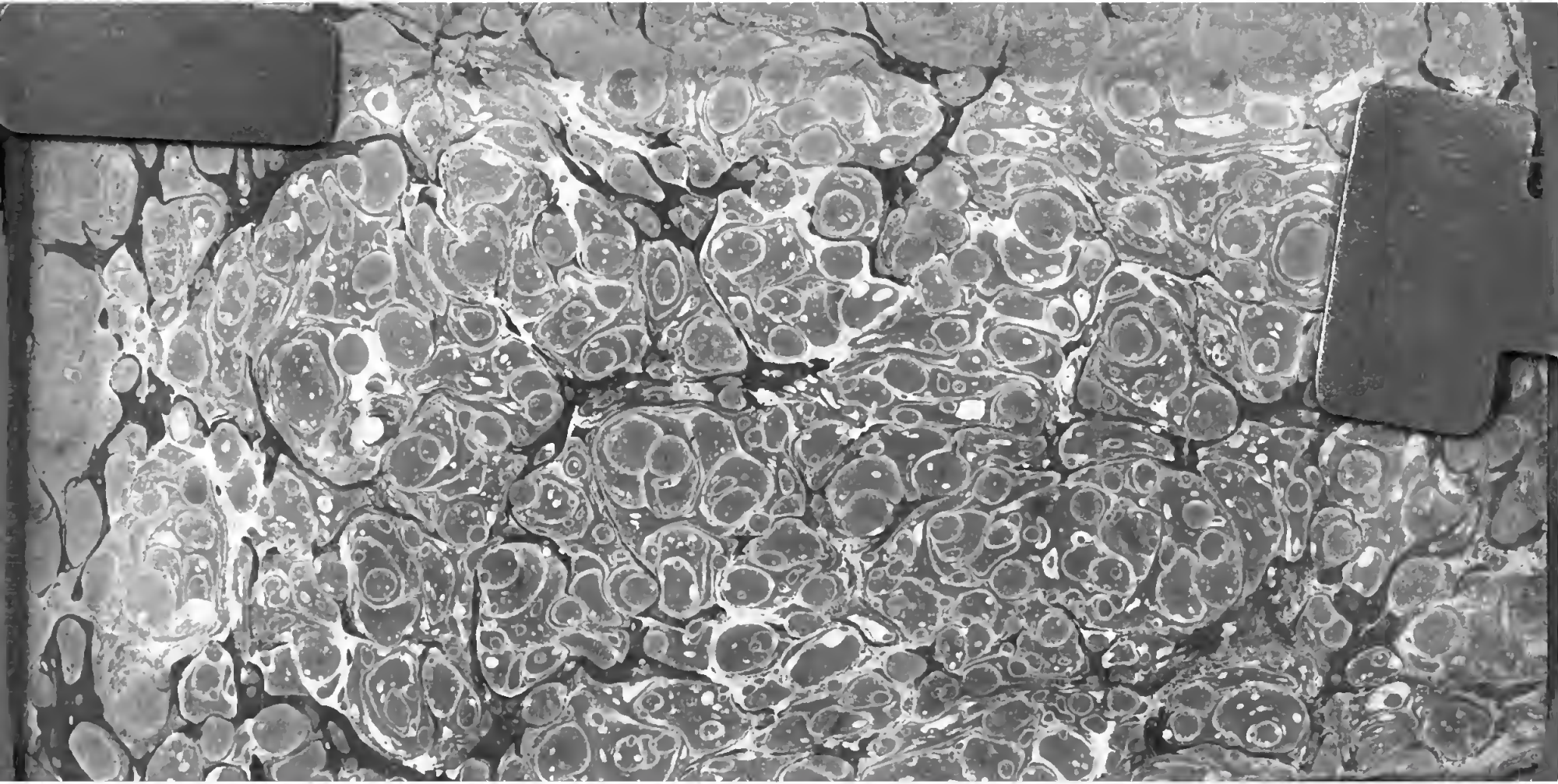
LETTRE XLIX. — Rois de France pendant le treizième siècle. — Suite du règne de Philippe-Auguste; Louis VIII; Louis IX, dit Saint-Louis; Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel. 191

LETTRE L. — Histoire d'Angleterre pendant le treizième siècle. — Tableau de l'Espagne pendant cette même période. 251

LETTRE LI. — Empire grec. — Empire d'Allemagne, et coup-d'œil sur l'Italie pendant le quatorzième siècle. — Aperçu sur les Turcs et les Tartares Mogols, Gengis-kan, Tamerlan et Bajazet. 297

LETTRE LII. — Rois de France pendant le quatorzième siècle : Philippe-le-Bel, Louis X, dit le Hutin; Philippe-le-Long, Charles-le-Bel, Philippe de Valois, Jean-le-Bon, Charles V et Charles VI. — Coup-d'œil général sur la France, l'Angleterre et l'Espagne pendant la durée de cette période. 341

LETTRE LIII. — Dernier regard sur l'empire grec. — Prise de Constantinople par Mahomet II. — Commencement de la grandeur de l'empire ottoman. — Empire d'Allemagne, et révolutions de l'Italie pendant le quinzième siècle. 400

LETTRE LIV. — Rois de France pendant le quinzième siècle : Charles VI, Charles VII, Louis XI et Charles VIII. — Coup-d'œil général sur l'histoire de France et sur celle d'Angleterre pendant la durée de ce siècle. *Page* 460

FIN DE LA TABLE.